

R. WAGNER

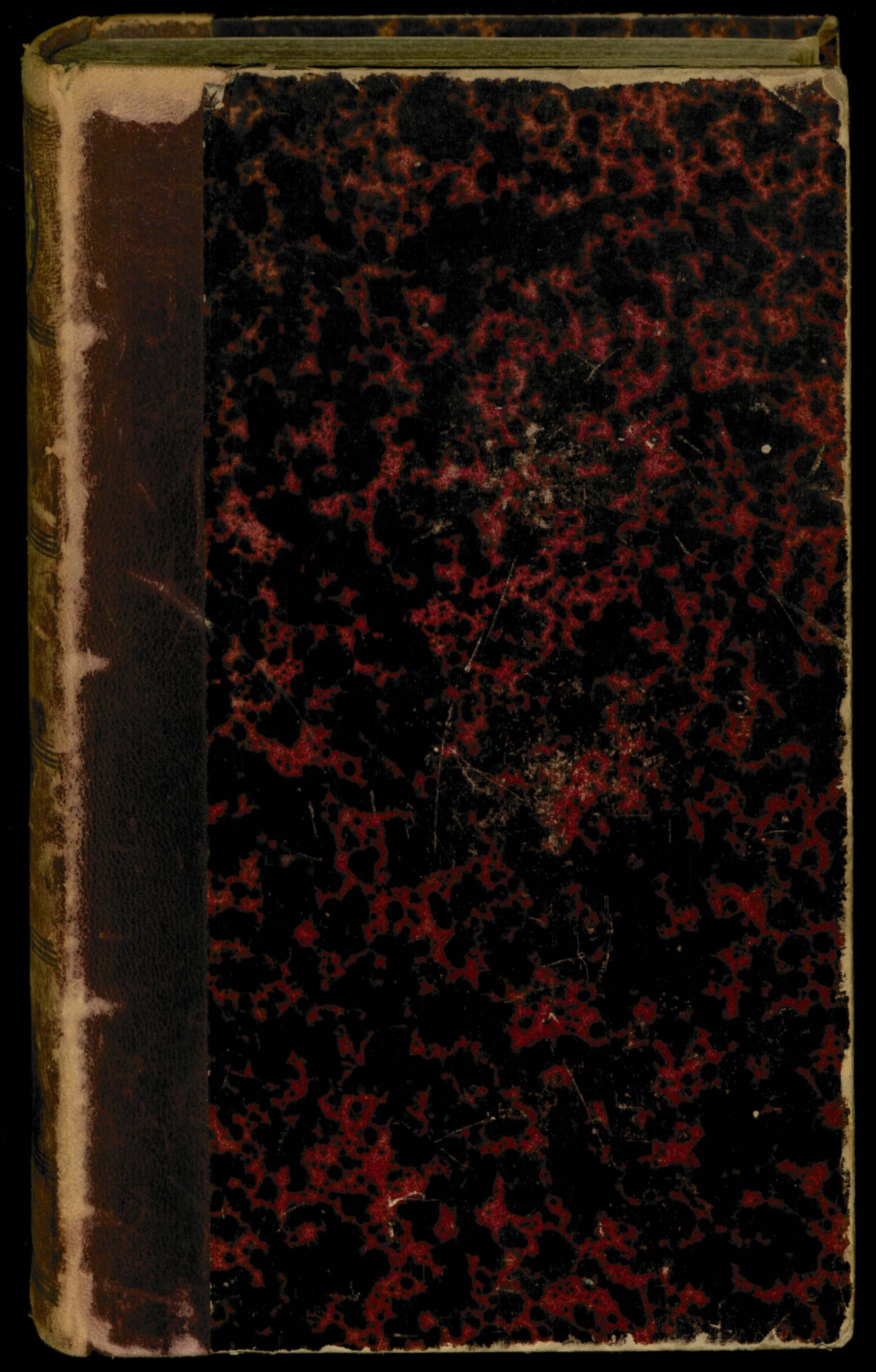
—

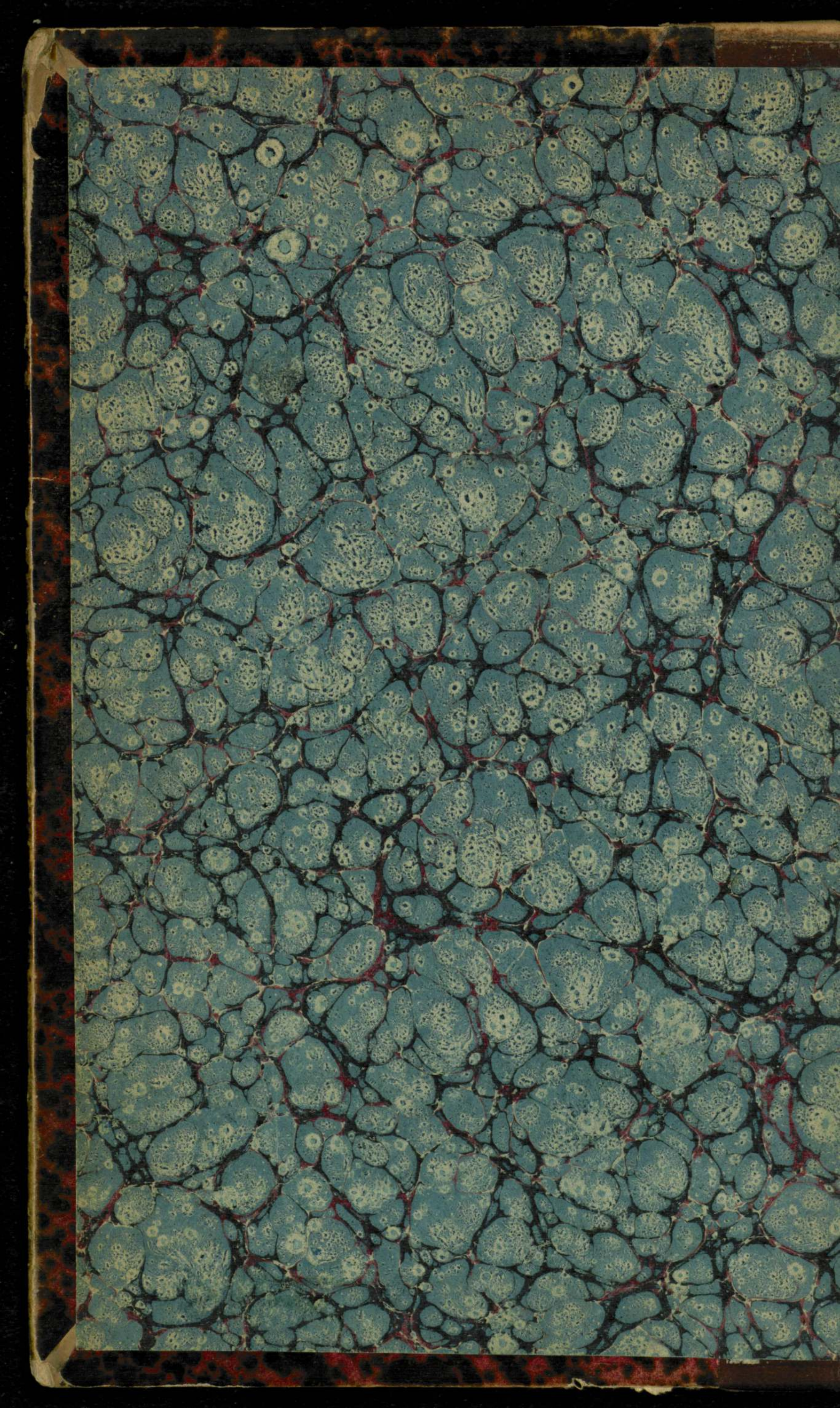
MA VIE

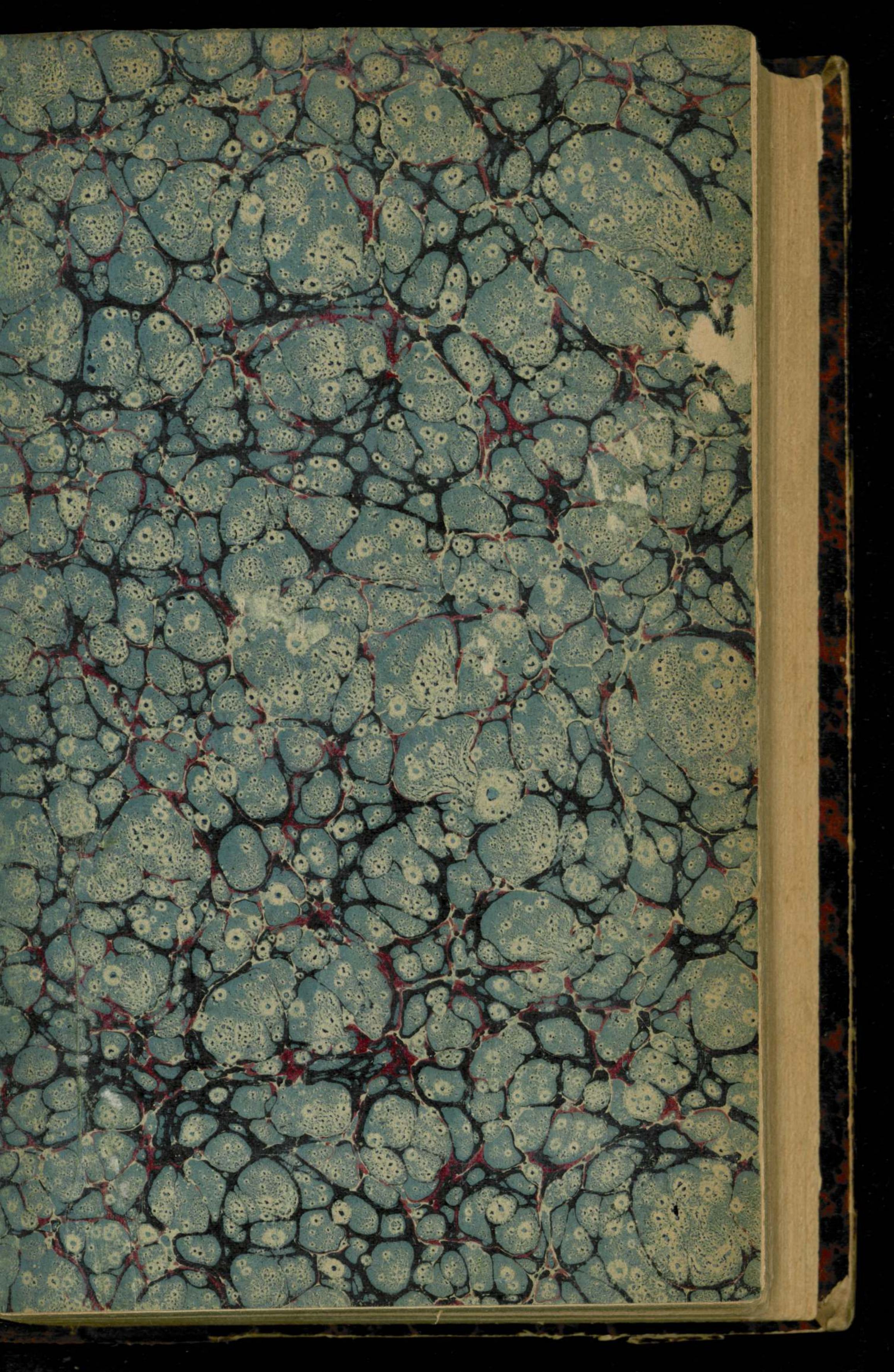
1

SG









MA VIE

I

1813-1842



Il a été tiré de cet ouvrage :

3 exemplaires sur papier de Chine, numérotés I à III ;

3 exemplaires sur papier de la manufacture impériale du Japon, numérotés IV à VI ;

25 exemplaires sur papier de cuve des papeteries d'Arches, numérotés 1 à 25.

RICHARD WAGNER

MA VIE

I

1813-1842

TRADUCTION DE

N. VALENTIN ET A. SCHENK

Quatrième édition





PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1911

AVANT-PROPOS

Les notes qui forment ces volumes ont été écrites, au cours de plusieurs années et sous ma dictée, par ma femme mon amie, désireuse d'entendre de ma propre bouche l'histoire de ma vie. Plus tard, le désir de voir ces mémoires conservés à notre famille et à quelques amis éprouvés, de même que le souci de préserver de la destruction l'unique manuscrit qui les contient, nous décida tous les deux à les faire imprimer à nos frais à un nombre très restreint d'exemplaires. La valeur du récit ne résidant que dans sa véracité absolue, — sa seule raison d'être, dans ces circonstances, — j'ai dû y mettre des dates et des noms exacts. En admettant qu'il offre de l'intérêt à nos descendants, il ne saurait donc être question de le publier avant qu'un certain temps se soit écoulé après ma mort. Je compte bien laisser à cet égard des dispositions

testamentaires à mes héritiers. Si, toutefois, nous ne refusons point à quelques amis sûrs d'en prendre connaissance dès à présent, c'est que nous supposons que le sujet leur inspire une sympathie assez pure pour leur faire paraître coupable toute révélation à des personnes qui ne seraient pas animées des mêmes sentiments à notre égard.

RICHARD WAGNER.

PREMIÈRE PARTIE

(1813-1842)

MA VIE

Né le 23 mai 1813, à Leipzig, sur le Brühl, au deuxième étage du « Lion rouge et blanc », j'ai été baptisé, deux jours plus tard, en l'église Saint-Thomas, sous le nom de Guillaume-Richard. A ma naissance, mon père, Frédéric Wagner, était secrétaire à la direction de la police. Il avait l'espoir de devenir directeur, quand il mourut au mois d'octobre de cette même année. Surmenée par l'énorme travail qu'imposèrent à son département les affaires résultant des troubles de ce temps-là et de la bataille de Leipzig, sa constitution ne put résister à la fièvre typhoïde, alors épidémique. Il y succomba. Son père, ainsi que je l'appris plus tard, appartenait à la petite bourgeoisie de Leipzig. Il avait rempli les modestes fonctions de percepteur d'octroi à la porte de Randstaedt et s'était distingué des gens de sa classe en faisant donner une forte éducation à ses fils. L'aîné, mon père, Frédéric, étudia la jurisprudence ; le cadet, Adolphe, la théologie. Mon oncle acquit dans la suite une influence considérable sur mon développement moral ; nous le verrons intervenir à une époque décisive de ma jeunesse.

Mon père, que je devais perdre si tôt, s'était de son vivant fort épris de poésie et de littérature ; il portait au théâtre, très goûté des classes cultivées d'alors, un intérêt passionné. Ma mère m'a raconté, entre autres choses,

qu'étant allée avec lui à Lauchstaedt pour la première de *la Fiancée de Messine*, il lui montra Gœthe et Schiller se promenant ensemble, et lui reprocha avec véhémence de ne pas connaître ces grands hommes. Il paraît même qu'il n'était pas sans éprouver de galantes inclinations pour les actrices. Ma mère se plaignait parfois, en plaisantant, il est vrai, d'avoir dû souvent l'attendre pour les repas, alors qu'il faisait des visites d'admirateur à une actrice célèbre, Mme Hartwig. Et quand elle le sermonnait là-dessus, il prétendait avoir été retardé par l'étude de ses dossiers ; comme preuve à l'appui, il montrait ses doigts, tachés d'encre, prétendait-il, mais à l'examen on constatait qu'ils étaient parfaitement propres.

Il témoigna ouvertement de son grand attachement au théâtre en choisissant pour ami intime l'acteur Louis Geyer. Si, dans le choix de cette amitié, mon père fut guidé surtout par son amour de la scène, il eut en même temps la chance d'introduire à son foyer le plus noble des bienfaiteurs : dans la suite, cet artiste modeste, profondément ému du décès si rapide et si imprévu de son ami Wagner, consacra sa vie à élever et à instruire la nombreuse progéniture que celui-ci laissait en mourant. Auparavant déjà, tandis que le greffier de police passait ses soirées au théâtre, l'excellent homme le remplaçait dans sa famille où il paraît qu'il eut souvent à calmer l'épouse qui, à tort ou à raison, se plaignait de la légèreté de son mari. Geyer, éprouvé par l'existence, et n'ayant ni patrie ni foyer, devait ressentir le besoin d'un intérieur familial, car il épousa la veuve de son ami un an après la mort de celui-ci. Il fut un père plein de sollici-

tude pour les sept orphelins. Une amélioration de sa situation pécuniaire, qui survint tôt après, lui fut d'un grand secours dans la lourde tâche qu'il avait assumée : il fut appelé au nouveau théâtre royal de Dresde pour y jouer les rôles de caractère. C'était une position stable, avantageuse et honorable. De plus, son talent de peintre, auquel il avait eu recours pour se maintenir à flot au temps de sa plus grande misère, alors qu'il avait été forcé de renoncer à ses études universitaires, fut remarqué à Dresde. Bien qu'il regrettât, plus encore que ses critiques, de n'avoir pu faire des études de peinture régulières et méthodiques, il était si bien doué, pour le portrait surtout, que les commandes lui arrivèrent en masse. Mais ce double effort de peintre et de comédien l'épuisa avant l'âge. Lors d'une tournée qu'il fit à Munich, au théâtre royal, des familles de grande qualité de la cour bavaroise lui demandèrent, grâce à la recommandation de la cour de Saxe, tant de portraits, qu'il crut devoir interrompre et même cesser tout à fait ses représentations.

Geyer avait aussi la fibre poétique. Il tournait joliment les vers à l'occasion, et composa quelques comédies. L'une d'elles, *le Massacre des Innocents*, en vers alexandrins, fut jouée souvent; imprimée, elle lui valut un amical éloge de Gœthe. Cet homme distingué, sous la conduite duquel ma famille alla s'établir à Dresde dès ma deuxième année, et dont ma mère eut encore une fille, Cécile, s'occupa de mon éducation avec autant de soin que d'affection. Désirant m'adopter tout à fait, il m'inscrivit sous son nom lorsqu'il me mit à l'école, de sorte que, jusqu'à l'âge de quatorze ans, j'ai été Richard Geyer pour mes camarades de

Dresde. Ce ne fut que bien des années après sa mort, et ma famille étant retournée à Leipzig, que je repris, dans le cercle de ma première parenté, le nom de Richard Wagner.

Mes plus anciens souvenirs se rattachent à ce beau-père et vont de lui au théâtre. Je me rappelle distinctement qu'il eût désiré voir un talent de peintre se développer en moi ; son atelier, avec son chevalet et les toiles qui l'encombraient, n'était pas sans m'impressionner. Ainsi je me souviens que je m'appliquai avec une ardeur tout enfantine à copier un portrait du roi de Saxe, Frédéric-Auguste. Mais dès qu'on essaya de remplacer ce coloriage naïf par un enseignement sérieux du dessin, j'abandonnai crayon et pinceau ; peut-être aussi ai-je été rebuté par la manière pédante de mon professeur, un mien cousin fort ennuyeux.

Dans ma plus tendre enfance, je fis une maladie de croissance qui faillit m'emporter ; ma mère m'a raconté que, me croyant perdu, elle fut sur le point de souhaiter ma mort. Au grand étonnement de mes parents, je me rétablis pourtant tout à fait. Plus tard, j'ai appris qu'en cette occasion aussi, mon excellent beau-père fit preuve d'un dévouement absolu : il ne désespéra point, et malgré la fatigue et le souci d'une nombreuse famille, il ne se départit jamais de sa patience et conserva jusqu'au bout l'espoir de ma guérison.

Vers cette époque, le théâtre exerçait un grand empire sur mon imagination. Je n'y pénétrais pas seulement comme enfant spectateur ayant sa place dans la loge mystérieuse communiquant avec la scène, ou comme habitué des coulisses admirant les costumes extraordinaires et

les déguisements caractéristiques qu'on y rencontre, j'y entrais aussi comme acteur. J'avais assisté à *l'Orpheline et le Meurtrier*, aux *Deux Galériens* et à d'autres drames sombres qui me comblaient d'effroi et où mon beau-père tenait les rôles de scélérat, quand il me fallut paraître moi-même sur la scène dans quelques comédies. Dans une pièce montée à l'occasion du retour de captivité du roi de Saxe (*le Vignoble des bords de l'Elbe*) et mise en musique par le maître de chapelle C.-M. de Weber, je représentais un ange, en maillot avec des ailes au dos, et je figurais dans le tableau vivant en une position gracieuse fort difficile à prendre et à garder. Je me souviens aussi d'avoir reçu dans cette circonstance un gros craquelin de sucre que le roi, affirma-t-on, m'avait destiné tout spécialement. Enfin, je me rappelle encore avoir tenu un rôle de quelques mots dans la pièce de Kotzebue, *Haine et Repentir*, et m'être servi à l'école du prétexte d'une longue scène à apprendre pour m'excuser de ne pas avoir fait mes devoirs.

Mon beau-père s'occupait cependant de mon éducation d'une façon sérieuse. Dès que j'eus atteint mes six ans révolus, il m'envoya en pension à Possendorf, près de Dresde, chez un pasteur de campagne, où je devais recevoir une éducation saine, solide et sensée, en compagnie d'autres jeunes garçons de bonne famille. Quoique fort court, ce séjour m'a laissé bien des souvenirs sur les premières impressions que me fit le monde. Le soir, le pasteur Wetzel nous racontait *Robinson* et faisait suivre son récit d'excellents dialogues instructifs. La lecture à haute voix d'une biographie de Mozart m'intéressa

vivement ; les articles de journaux et d'almanachs sur les événements de la guerre de l'indépendance hellénique provoquèrent en moi une violente émotion. Mon amour pour la Grèce, qui, plus tard, se tourna avec enthousiasme vers la mythologie et l'histoire de la vieille Hellade, naquit pour ainsi dire de la pitié et de l'admiration que m'inspiraient des faits alors contemporains. Je me rappelle qu'étudiant la lutte des Hellènes contre les Perses, je retrouvais les sentiments que j'avais éprouvés en suivant les péripéties de la révolte des Grecs modernes contre les Turcs.

Mon séjour à la campagne avait à peine duré un an, quand un messager vint prier le pasteur de me reconduire à Dresde où mon père adoptif se mourait. Nous fîmes à pied les trois lieues qui nous séparaient de la ville, et j'arrivai si fatigué que je ne compris guère les larmes de ma mère. Le lendemain, on me mena au chevet de mon père ; l'extrême faiblesse avec laquelle il me parla, toutes les mesures désespérées que l'on prit pour combattre sa pleurésie aiguë, me produisirent l'effet d'un rêve. L'étonnement et l'effroi étaient si grands en moi qu'ils m'empêchèrent, je crois, de pleurer.

Dans la bonne intention, sans doute, de distraire un peu le malade, ma mère m'invita à jouer dans la chambre voisine ce que j'avais appris au piano. Je jouai : *Ueb' immer Treu und Redlichkeit*, et mon père demanda alors à sa femme : « Aurait-il des dispositions pour la musique ? »

Le jour suivant, aux premières lueurs de l'aube, ma mère entra dans la grande chambre à coucher des enfants, s'approcha du lit de chacun de nous, et annonça en

sanglotant que notre père était mort. En guise de bénédiction, elle nous rapporta ses dernières paroles. A moi, elle me dit : « Il aurait voulu faire quelqu'un de toi. »

L'après-midi, le pasteur Wetzel me ramena à la campagne. Nous retournâmes à pied et n'atteignîmes Possendorf qu'à la tombée de la nuit. En route, je questionnai longuement mon compagnon sur les étoiles, et, pour la première fois, il me donna une explication raisonnable des astres. Huit jours après, nous vîmes apparaître le frère du défunt. Venu d'Eisleben pour l'enterrement, il avait promis de faire son possible afin d'aider notre famille, qui se voyait de nouveau sans ressources, et il s'était chargé de pourvoir désormais à mon entretien et à mon éducation. Je pris donc congé de mes jeunes camarades et de l'aimable pasteur. Je ne devais revenir à Possendorf que quelques années après, pour ses obsèques.

Beaucoup plus tard, j'y retournai un jour, au cours d'une de ces excursions que je faisais souvent à pied, lorsque j'étais chef d'orchestre à Dresde. Je fus tristement ému de ne plus retrouver le vieux presbytère, remplacé par une construction moderne plus vaste ; cela me fit si grand chagrin que, depuis lors, je ne dirigeai jamais plus mes pas de ce côté-là.

Mon oncle m'emmena, en voiture cette fois, à Dresde, où je trouvai ma mère et mes sœurs en grand deuil. Je me souviens que, pour la première fois, je fus accueilli avec une effusion dont nous n'étions pas coutumiers dans la famille ; cette effusion se manifesta encore au moment où je partis pour Eisleben avec mon oncle. Ce frère puîné de mon beau-père était orfèvre ; un de mes frères

aînés, Jules, se trouvait déjà en apprentissage dans son atelier ; resté célibataire, il avait pris chez lui la vieille grand'mère. Comme on prévoyait la mort prochaine de celle-ci, on lui cacha le décès de son fils aîné et l'on me requit de n'en rien trahir non plus. La domestique enleva soigneusement le crêpe de ma manche, en expliquant qu'elle le mettait de côté pour le jour où la grand'mère mourrait, ce qui ne tarderait pas d'arriver. Bien souvent, il me fallut parler de mon père à la vieille dame ; je n'eus pas de peine à garder le secret de sa mort, car je n'avais pas moi-même un sentiment bien net de la perte que j'avais faite.

La grand'mère vivait dans une chambre sombre, donnant sur une cour étroite, et elle aimait à voir voleter autour d'elle des rouges-gorges en liberté ; elle avait toujours pour eux des rameaux verts sur le poêle. Le chat ayant mangé ses oiseaux, je réussis à lui en attraper quelques autres dans les champs. Elle s'en réjouit fort, et, par reconnaissance, prenait grand soin de moi et de mes hardes. La mort prévue ne se fit pas attendre et l'on put porter ouvertement le deuil à Eisleben ; mais la petite chambre aux rouges-gorges cessa d'exister pour moi.

Je devins bientôt l'intime d'une famille de savonniers qui habitait la maison et qui aimait à m'entendre raconter des histoires. On m'envoya dans une école particulière, dirigée par un magister nommé Weiss. J'ai gardé de lui l'impression d'un homme sérieux et digne. Un peu avant 1860, j'ai lu avec attendrissement, dans une revue musicale, le compte rendu d'un concert donné à Eisleben, et dans lequel on avait joué des parties de

Tannhäuser. L'article mentionnait que le vieux maître Weiss avait tenu à y assister, en souvenir de son ancien élève, qu'il n'avait pas oublié. En rêve, j'ai revu souvent, et bien longtemps, l'antique petite ville avec la maison de Luther et tout ce qui se rattache à mon séjour dans ses murs. Toujours j'ai désiré y retourner une fois, afin de constater la netteté de mes souvenirs ; il est bizarre que je ne sois jamais parvenu à réaliser ce souhait. Nous demeurions place du Marché. Cette place m'offrait souvent des spectacles singuliers, tels que cette représentation d'acrobates qui se promenaient sur une corde tendue d'une tour à l'autre de la place. Longtemps, j'ai gardé de ce spectacle un intérêt passionné pour de semblables prouesses. Aidé du balancier, je réussis même à marcher assez adroitement sur une corde que j'avais tendue dans la cour. Il m'est resté de ce temps-là, pour les exercices d'acrobatie, un certain goût que je ressens aujourd'hui encore.

Mais la fanfare d'un régiment de hussards, en garnison à Eisleben, avait à mes yeux une importance bien plus grande. Un des morceaux qu'elle jouait le plus souvent faisait sensation par sa nouveauté : c'était le « Chœur des chasseurs » du *Freischütz*, qui venait d'être représenté à Berlin.

Mon oncle et mon frère m'interrogèrent avec vivacité sur le compositeur que je devais certainement avoir vu dans la maison de mes parents, quand Weber était chef d'orchestre à Dresde. Vers la même époque, il se trouva que les jeunes filles d'une famille amie étudièrent le chœur de la *Jungfernkranz* (1) et le chantèrent sans

(1) La « Ronde des amies de la mariée » dans le *Freischütz*.

cesse. Ces deux airs remplacèrent dès lors dans ma faveur la *Valse d'Ypsilanti*, que jusque-là je jugeais la plus merveilleuse de toutes les mélodies. Il m'est resté encore de cette époque le souvenir de bien des querelles terminées à coups de poing avec les gamins de l'endroit que ma casquette carrée excitait à me taquiner. J'avais aussi le goût des vagabondages aventureux dans les rochers des bords de l'Unstrut.

Le mariage de mon oncle, qui se créa enfin un intérieur, amena, semble-t-il, un grand changement dans ses rapports avec ma famille. Au bout d'un an, il me reconduisit à Leipzig où je fus confié pour quelques jours à des parents de mon père.

Ces parents étaient mon oncle, Adolphe Wagner, et sa sœur, ma tante Frédérique Wagner. Cet homme très intéressant exerça plus tard sur moi une influence fortement marquée. Je le vois encore tel qu'il m'apparut pour la première fois dans son singulier entourage. Ma tante et lui avaient noué des relations très amicales avec une vieille demoiselle bizarre, Jeannette Thomé, co-propriétaire d'une grande maison sur le Marché, demeure où descendaient, si je ne me trompe, les princes de la famille royale de Saxe, depuis l'époque d'Auguste le Fort, quand ils venaient en séjour à Leipzig.

Ils en avaient loué et meublé les deux étages principaux. A ma connaissance, Jeannette Thomé s'était réservé la propriété du second étage, dont elle n'habitait qu'une modeste partie donnant sur la cour. Mais, comme le roi n'occupait ses appartements que quelques jours par an tout au plus, Jeannette Thomé s'y tenait

d'ordinaire avec les siens, et c'est dans une de ces pièces somptueuses que l'on me fit coucher.

L'installation de ces chambres datait du temps d'Auguste le Fort ; les magnifiques meubles rococo étaient recouverts de lourdes étoffes de soie, mais le tout était fort usé. Je me plaisais énormément dans ces grands salons fantastiques d'où l'on apercevait le marché, si animé, de Leipzig ; les cortèges d'étudiants dans les anciens costumes de leurs corporations me captivaient particulièrement. Mais, dans ces salons, on voyait, suspendus aux murs, de vieux portraits, et ces portraits, surtout ceux de nobles dames en robe à panier, au jeune visage sous les cheveux poudrés, me faisaient beaucoup souffrir. Ils me produisaient l'effet de revenants qui s'animaient aussitôt que je me trouvais seul dans la pièce où je dormais. Et j'en avais une peur horrible. Coucher dans l'antique lit de gala d'une de ces chambres isolées où je n'avais d'autre compagnie que celle d'un de ces portraits inquiétants, c'était pour moi quelque chose d'atroce. Je m'efforçais de dissimuler ma frayeur à ma tante, qui me mettait au lit ; mais dès que la lumière avait disparu, je devenais la proie de visions terribles et il ne se passait pas de nuit sans que je me réveillasse baigné d'une sueur froide et le cœur battant.

Les trois habitants de cet étage étaient bien faits pour augmenter encore l'impression fantastique que me produisait ce séjour. Jeannette Thomé était très petite et très grosse ; elle portait une perruque blonde à la Titus et semblait se complaire dans le souvenir de ses grâces disparues. Ma tante, sa fidèle amie et garde-malade,

vieille fille comme elle, se faisait remarquer par sa haute taille et son extrême maigreur. La bizarrerie de son visage, très sympathique au demeurant, était aggravée par un menton étonnamment pointu. Mon oncle Adolphe avait une fois pour toutes établi son cabinet de travail dans un triste réduit sur la cour. C'est là que je le vis pour la première fois de ma vie, entouré d'un chaos de livres, vêtu d'un costume d'intérieur qui n'avait de caractéristique qu'un haut bonnet de feutre pointu, semblable à ceux des paillasses qu'on voyait à la foire d'Eisleben. Un grand besoin d'indépendance lui avait fait choisir ce singulier asile. Destiné à la carrière théologique, il l'avait bientôt abandonnée pour se vouer entièrement à l'étude de la philologie. D'autre part, sa grande aversion pour l'enseignement le porta, de bonne heure, à chercher sa modeste subsistance dans des travaux littéraires. Il paraît que ses talents d'homme du monde, sa belle voix de ténor, l'intérêt qu'il témoignait aux choses du théâtre, ainsi que la réputation qu'il s'était acquise dans les lettres, lui avaient valu de nombreux amis dans sa jeunesse et procuré, à Leipzig, un cercle étendu de connaissances.

Faisant un jour une excursion à Iéna, avec un ami de son âge, il alla voir Schiller, chez lequel il fut introduit grâce à une lettre dont l'avait chargé la direction du théâtre de Leipzig, qui désirait acquérir *Wallenstein*, achevé récemment. Mon oncle m'a décrit, plus tard, l'impression extraordinaire que produisit sur lui le grand poète à la taille noble et élancée, aux yeux

bleus irrésistibles. Mais il regrettait de s'être trouvé devant le grand homme dans un embarras on ne peut plus pénible par la faute de son ami qui, dans une bonne intention, avait imaginé de remettre à Schiller, avant la visite, un cahier de vers d'Adolphe Wagner. Le malheureux jeune poète fut donc forcé d'entendre de la bouche de Schiller des éloges qu'il savait ne devoir qu'à la bienveillante générosité du célèbre écrivain.

Plus tard, mon oncle s'adonna de plus en plus aux études philologiques. Un de ses ouvrages les plus connus dans ce domaine est le *Parnasso Italiano*, publication qu'il dédia à Gœthe, en l'accompagnant d'une poésie en italien. Des connaisseurs m'ont assuré que ces vers étaient écrits en une langue inusitée et emphatique. Cela n'empêcha pas Gœthe de lui envoyer une belle lettre de remerciements, avec un gobelet d'argent dont le poète s'était servi personnellement. J'avais huit ans lorsque je vis ainsi mon oncle dans le cadre dont j'ai parlé. Sa personne me parut absolument étrange et énigmatique. Cependant, au bout de quelques jours, on me fit de nouveau quitter ce milieu pour me ramener à Dresde auprès des miens. Sous la direction de ma mère, veuve pour la seconde fois, ma famille avait cherché à se relever tant bien que mal. Mon frère Albert, tout d'abord destiné à la médecine, avait suivi le conseil de Weber, qui vantait sa voix de ténor, et embrassé la carrière théâtrale à Breslau. Louise, la deuxième de mes sœurs, le suivit bientôt et se voua également à la scène. L'aînée, Rosalie, était déjà parvenue à une situation honorable au théâtre de Dresde et c'est autour d'elle que se réunirent les jeunes

membres de la famille ; elle fut en même temps le principal soutien de notre mère, chargée de soucis et que je retrouvai dans le vaste et agréable appartement qu'avait encore installé mon beau-père. Quelques chambres superflues en avaient été sous-louées à des étrangers, et c'est ainsi qu'un jour Spohr devint notre locataire.

Grâce à l'activité de ma mère, à diverses circonstances heureuses et à la bienveillance de la cour, qui, en souvenir de mon beau-père, lui facilita bien des choses, notre famille put mener une existence supportable et mon éducation ne fut négligée en aucune façon. Ma troisième sœur, Clara, qui avait la voix exceptionnellement belle, s'étant décidée à suivre la trace de ses aînées, ma mère s'employa de toute son énergie à empêcher que le même penchant ne se développât en moi. Toujours elle s'était fait des reproches d'avoir laissé mon frère Albert monter sur les planches, et comme Jules, mon second frère, ne montrait d'autre part que les seules aptitudes nécessaires au métier d'orfèvre, elle avait résolu de réaliser le vœu de mon beau-père et de *faire de moi quelqu'un.*

Quand j'eus atteint l'âge de huit ans, on me mit à la « Kreuzschule », à Dresde : j'y devais faire mes humanités. Je commençai, aussi modestement que possible, mes études classiques, car j'étais le dernier élève de la dernière classe. Ma mère notait avec une grande sollicitude tous les signes de mon développement intellectuel et de mes aptitudes spéciales.

Demeuré une énigme pour tous ceux qui connaissaient ma mère, son caractère offrait un singulier mé-

lange d'activité ménagère et bourgeoise et de grande vivacité d'esprit ; avec cela, une éducation très incomplète. Jamais elle n'a voulu donner à ses enfants des renseignements précis sur son origine. Née à Weissenfels, elle avouait que ses parents y avaient été boulangers ou plutôt, d'après les derniers renseignements, meuniers. Même en ce qui concernait son nom, elle manifestait une bizarre retenue ; elle prétendait être une « Perthes », tandis que nous savions fort bien qu'elle se nommait « Bertz ». Il est étrange qu'elle eût été élevée dans un des meilleurs pensionnats de Leipzig et que les frais de son entretien eussent été payés par un soi-disant « ami paternel ». Elle nous a dit plus tard que cet « ami » était un prince de Weimar, qui, paraît-il, s'était montré très généreux pour sa famille à Weissenfels. L'éducation de ma mère dans ce pensionnat semble avoir été interrompue par la mort subite de ce protecteur.

Elle était encore adolescente quand elle fit la connaissance de mon père. Celui-ci, quoique fort jeune aussi, avait déjà acquis une situation quand il l'épousa. Le trait principal de son caractère semble avoir été l'esprit et la bonne humeur. Il est peu probable que seul le devoir à remplir envers la famille d'un ami, et non point une véritable inclination pour sa veuve, ait poussé l'excellent Louis Geyer à s'unir à une femme qui n'était plus de première jeunesse. Un portrait que Geyer a peint d'elle à l'époque de son premier mariage la représente avec un extérieur très avantageux. Au moment où elle entre dans mes souvenirs précis, des maux de tête l'obligeaient à porter sans cesse un bonnet, de sorte que je

n'ai pas gardé d'elle l'impression d'une mère jeune et gracieuse. L'entourage énervant et pénible d'une nombreuse famille (j'en étais le septième enfant vivant), la difficulté de se procurer le nécessaire et, avec des moyens très restreints, le goût d'un certain apparat, étouffaient en elle les doux mouvements de la tendresse maternelle. Je ne me rappelle guère avoir reçu d'elle une caresse ; tout épanchement affectueux était, au reste, banni du sein de notre famille. En revanche, il y régnait un ton bruyant, presque violent, de remue-ménage perpétuel qui nous semblait tout naturel.

Dans de telles circonstances, il n'est pas étonnant qu'un souvenir ait fait date dans ma mémoire. Un soir qu'on me portait au lit tout endormi, je levai en pleurnichant les yeux vers ma mère, et je vis qu'elle me contemplait avec une certaine satisfaction tout en parlant de moi sur un ton de véritable tendresse à un visiteur.

Ce qui m'influençait le plus, chez elle, c'était l'enthousiasme presque pathétique avec lequel elle exprimait ses idées sur le beau et le sublime dans l'art. Il est vrai qu'elle prétendait toujours ne pas entendre l'art théâtral, mais seulement la poésie, la musique et la peinture ; et elle me menaçait de sa malédiction, si jamais je devenais acteur. Joignez à cela qu'elle était très religieuse ; fréquemment, elle nous déclamait de vrais sermons, pleins de pathos et d'émotion, sur Dieu et sur ce qui est divin en l'homme, mais il lui arrivait aussi de s'interrompre brusquement et, changeant tout à coup de ton, de nous adresser une remontrance toute humoristique.

Depuis la mort de mon beau-père notamment, elle

rassemblait chaque matin la famille autour de son lit, où elle se faisait apporter son café au lait. Cependant elle n'y touchait point que l'un de nous n'eût lu un cantique dans un livre de prières. Mais on ne s'inquiétait guère du choix du cantique, et il arriva qu'un jour ma sœur Clara se mit par distraction à nous déclamer d'une façon tout à fait émouvante une prière intitulée : *Pour conjurer les calamités de la guerre.*

Ma mère lui coupa soudain la parole en disant : « Taistoi donc ! Dieu me pardonne, nous ne sommes pourtant pas en temps de guerre ! »

Malgré la difficulté que nous éprouvions à joindre les deux bouts, nous avions, de temps à autre, des réceptions fort gaies chez nous, réceptions que mon esprit enfantin trouvait somptueuses. Les dernières années de sa vie, mon beau-père avait joui d'une telle vogue comme portraitiste qu'il avait vu ses revenus augmenter d'une façon brillante pour l'époque. Aussi nous étions-nous fait des relations agréables dans la meilleure société, et plus tard ces connaissances se réunissaient parfois encore chez ma mère. Les acteurs du théâtre royal, en particulier, formaient alors un cercle où se manifestaient une affabilité et un esprit dont je ne trouvai plus trace dans la suite. On faisait ensemble, dans les beaux environs de la ville de Dresde, de joyeuses parties de campagne, où régnait une aimable confraternité. Je me rappelle une de ces excursions à Loschwitz : on avait dressé une sorte de camp à la bohémienne, et Carl-Marie de Weber fut chargé de remplir les fonctions de cuisinier.

La musique aussi était en honneur dans notre maison ;

ma sœur Rosalie jouait du piano et Clara commençait à chanter. Autrefois, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de mes parents, on organisait en cachette, pour les surprendre, des représentations théâtrales qui exigeaient de grands préparatifs. A l'époque dont je parle, je ne me souvenais plus que vaguement de ces fêtes. Une seule était restée gravée dans ma mémoire. On avait monté une parodie de *Sapho*, de Grillparzer, dans laquelle je faisais partie du chœur des gamins chantant devant le char triomphal de Phaon. J'essayai de raviver mes réminiscences à l'aide d'une belle scène pour marionnettes, que je trouvai dans les choses laissées par mon beau-père et dont il avait peint lui-même les splendides décors. Voulant faire à ma famille la surprise d'une brillante représentation sur cette scène, je sculptai, avec beaucoup de maladresse, diverses poupées que j'habillai de chiffons dérobés à mes sœurs ; puis je m'occupai d'élaborer un drame moyenâgeux dont je comptais faire apprendre les rôles à mes marionnettes. Mais j'avais à peine achevé la première scène, que mes sœurs en découvrirent le manuscrit et se moquèrent de mon drame avec de grands éclats de rire. Une des phrases de l'héroïne inquiète : « J'entends caracoler déjà mon chevalier », fut déclamée souvent avec emphase, à mon vif agacement.

Ma famille ayant, comme je l'ai dit, renoué des liens avec le théâtre, je m'y sentis de plus en plus attiré moi-même. Le *Freischütz*, par son sujet fantastique, agit tout particulièrement sur mon imagination. La peur des revenants devint le facteur important dans le développement de ma vie affective. Dès ma plus tendre enfance,

certains faits mystérieux et inexplicables exercèrent sur moi un empire exagéré. Je me souviens que, lorsque je restais longtemps seul dans ma chambre, il me semblait que les objets, les meubles s'animaient, et j'étais alors saisi d'une telle terreur que je me mettais à pousser des cris perçants. Jusqu'à mon adolescence, il ne se passa pas de nuit que je ne m'éveillasse en criant. Je ne me calmais pas avant qu'une voix humaine ne m'eût imposé silence. Une violente gronderie, et même une punition corporelle, me faisait alors l'effet d'une délivrance. Aucun de mes frères et sœurs ne voulait plus dormir dans mon voisinage, et l'on s'ingéniait à m'isoler des autres, sans songer que ma peur des spectres n'en devenait que plus forte et plus bruyante. On finit pourtant par s'habituer à cette calamité nocturne.

Ce qui m'attirait au théâtre, et j'entends par là aussi bien la scène, les coulisses et les loges que la salle de spectacle, c'était moins le besoin de distraction et d'amusement recherché du public de nos jours, que la délicieuse excitation provoquée par un milieu tout différent de celui où je me mouvais habituellement, un monde factice, attrayant et effrayant tout à la fois. Un décor, une simple coulisse représentant un buisson, un costume, même une seule partie caractéristique de celui-ci, faisaient pour moi partie intégrante de ce monde extraordinaire, et ces objets devenaient pour ainsi dire les leviers à l'aide desquels je m'élançais de la banale réalité dans cette charmante sphère fantastique qu'est le monde du théâtre. De sorte que tout ce qui avait rapport à une représentation théâtrale possédait pour moi un attrait mystérieux et

enivrant. Si, avec mes camarades, je m'efforçais d'imiter les représentations du *Freischütz* en fabriquant avec zèle des costumes et en peignant des masques grotesques, je ressentais vivement aussi le charme subtil qui se dégageait des objets de toilette que mes sœurs se confectionnaient souvent de leurs mains à la maison. J'éprouvais des battements de cœur rien qu'à les toucher. Bien que dans notre famille nous ne fussions point, je l'ai déjà dit, accoutumés aux marques de tendresse, l'entourage tout féminin dans lequel je me trouvais influençait puissamment mon être sensitif. Et précisément peut-être parce que cet entourage était d'ordinaire agité et même violent, les attributs de la femme, en tant qu'ils se rattachent au monde fantastique de la scène, exerçaient sur moi un charme irrésistible et alanguissant.

L'intensité de ces sensations qui, tour à tour, jetaient l'effroi en moi ou l'attendrissement, était heureusement atténuée par l'influence sérieuse et bienfaisante de l'école, et le contact de mes maîtres et de mes condisciples. Au lycée aussi, je m'intéressais aux choses d'imagination. Je ne sais si j'avais une bonne tête pour les études ; je crois que je comprenais et retenais facilement ce qui me plaisait, tandis que j'essayais à peine de m'appliquer à ce qui se trouvait en dehors de mon cercle d'idées. Cette disposition se manifesta surtout pour le calcul et plus tard pour les mathématiques. Dans ces deux branches, je ne réussissais même pas à me concentrer un instant sur les problèmes qu'on nous donnait à résoudre. Les langues anciennes non plus n'excitaient guère ma curiosité ; je n'y consacrais que juste l'attention nécessaire à

comprendre les épisodes caractéristiques que je voulais connaître. Et comme la mythologie grecque fascinait mon imagination, j'eusse aimé être en état d'entendre ses héros s'exprimer en leur propre langue. Ce n'est qu'en me familiarisant avec le grec, que je pouvais satisfaire l'attrait qu'ils m'inspiraient. Mais la grammaire ne me semblait qu'un obstacle incommode et une branche de la science peu captivante en elle-même. C'est sans doute parce que je n'ai jamais approfondi l'étude des langues mortes qu'il me fut si facile de l'abandonner complètement dans la suite. Je n'y trouvai d'intérêt véritable qu'après en avoir saisi le côté physiologique et philosophique, selon les méthodes des savants germanistes de l'école de Jacob Grimm. Mais il était trop tard alors pour m'adonner sérieusement à cette étude, que j'aimais enfin, et il ne me reste plus qu'à exprimer le regret que cette nouvelle manière d'enseigner n'ait point été pratiquée au temps de ma jeunesse.

Toutefois, mes succès de philologue me valurent l'estime et l'amitié du jeune magister Sillig, professeur à la « Kreuzschule ». Il me permit d'aller le voir souvent et de lui montrer mes essais poétiques. C'étaient des traductions rimées et des poésies lyriques. Mon talent de déclamateur surtout paraissait lui plaire ; il en avait si bonne opinion que, devant tous les élèves, il fit réciter au garçonnet de douze ans que j'étais, non seulement les adieux d'Hector dans l'*Iliade*, mais encore le célèbre monologue d'*Hamlet*.

Pendant mon année de quatrième, notre classe fut douloureusement émue par la mort subite d'un de nos camarades, nommé Starke. Nous fûmes tous conviés à ses

obsèques et, afin d'en rehausser la solennité, le recteur nous demanda de composer une pièce de vers qui serait imprimée. Mais aucune des pièces, parmi lesquelles figurait la mienne, versifiée à la hâte, ne parut digne au recteur de la distinction qu'il avait en vue ; il se décida donc à prononcer lui-même l'oraison funèbre. Consterné, je courus chez le magister Sillig pour le prier d'intervenir en faveur de mon œuvre. Ces stances de huit pieds, bien rythmées et bien rimées, le poussèrent à examiner soigneusement le contenu du poème. Il s'y trouvait des images ampoulées dépassant la compréhension d'un enfant de mon âge. Je me souviens par exemple d'un passage écrit sous l'influence d'un monologue du *Caton* d'Addison, que j'avais rencontré dans une grammaire anglaise. On y lisait ces mots : « Et si le soleil devenait noir de sénilité, et si les étoiles tombaient d'épuisement sur le sol », qui étaient des réminiscences frappantes du morceau d'Addison. Ils amenèrent un sourire presque offensant pour moi sur les lèvres de Sillig. Cependant, grâce à la rapidité et au soin avec lesquels il corrigea mes vers, les débarrassant de ces boursouflures de mauvais goût, le recteur accepta ma poésie. Elle fut effectivement imprimée, et distribuée à de nombreux exemplaires.

L'effet de ce succès fut extraordinaire, tant auprès de mes condisciples qu'auprès de ma famille ; ma mère joignit les mains avec ferveur, et pour moi, je n'hésitai plus sur le choix de ma vocation. Plus de doute possible, je serais poète. Le magister Sillig m'invita alors à écrire un grand poème épique, et me désigna comme sujet *la Guerre au Parnasse*, d'après Pausanias. Ce choix lui

avait sans doute été suggéré par la légende que raconte Pausanias, et d'après laquelle, étant descendues du Parnasse pour défendre les Grecs contre l'invasion des Gaulois, au deuxième siècle avant Jésus-Christ, les Muses avaient provoqué une panique parmi les ennemis. Je commençai vraiment un poème en hexamètres, mais je n'arrivai pas au delà du premier chant. Mes études n'étant pas assez avancées pour me permettre de lire les tragédies grecques dans l'original, j'étudiai les ingénieuses imitations qu'en a faites Auguste Apel, entre autres son fameux *Polyides* et ses *Etoliens*. L'envie me prit d'écrire moi-même une tragédie sur un modèle grec, d'après les règles et les formes préconisées par Apel. Je choisis pour motif la mort d'Ulysse, selon une fable d'Hygin : le héros y est assommé par le fils qu'il eut de Calypso. Mais cet essai aussi en resta à ses débuts. Mon esprit demeurait donc rebelle aux études classiques proprement dites. Je n'étais attiré que par la mythologie, la légende et l'histoire.

Dans mes rapports avec mes camarades, je me montrais plein de vie et disposé aux équipées aventureuses. J'éprouvais constamment une amitié passionnée pour l'un ou pour l'autre de mes condisciples, et la durée de mon affection dépendait en général de la part que prenait l'ami du moment à mes marottes. Tantôt je faisais des vers, tantôt j'organisais des représentations théâtrales, d'autres fois je me laissais aller à mon goût pour le vagabondage et les niches.

Sur ces entrefaites, au moment où j'atteignais ma treizième année, il se produisit un grand changement dans

notre famille. Ma sœur Rosalie, qui en était devenue la cheville ouvrière, contracta un engagement avantageux au théâtre de Prague, de sorte qu'en 1826, ma mère et mes sœurs, vendant tout leur ménage, allèrent demeurer avec elle dans cette ville. Moi seul je restai à Dresde, afin de continuer sans interruption mes classes jusqu'à mon entrée à l'Université. On me mit en pension dans une famille Boehme que je connaissais bien, car le fils était un de mes amis d'école. Les débuts de ce qu'on appelle l'âge ingrat coïncidèrent chez moi avec mon entrée dans cette famille remuante, assez nécessiteuse, et, somme toute, mal choisie pour un garçon de ma trempe. Je perdis bientôt l'habitude du travail tranquille ; la politesse et la douceur relatives que je devais à l'ascendant de mes sœurs disparurent peu à peu.

Je devins turbulent, querelleur et bruyant. D'un autre côté, pourtant, l'élément féminin prit sur moi un empire que j'ignorais. Des filles déjà grandes et leurs amies remplissaient souvent ce logis étroit et mesquin.

C'est vers cette époque que je fus amoureux pour la première fois. Une jeune fille très belle et fort bien élevée qui, si je ne me trompe, se nommait Amélie Hoffmann, venait nous voir quelquefois le dimanche. Lorsqu'elle entrait dans la chambre, en toilette soignée, je demeurais toujours, un long moment, muet d'admiration.

Je me souviens d'avoir mainte fois simulé un sommeil irrésistible afin d'obliger les jeunes filles à me soutenir jusque dans ma chambre, car, en semblable rencontre fortuite, je m'étais aperçu avec surprise et émotion du trouble délicieux où me jetait le contact de leur corps.

Pendant cette année de séparation des miens, je fis un voyage à Prague dont je gardai une impression profonde. Ma mère arriva à Dresde en plein hiver et m'emmena pour huit jours. Elle avait une façon à elle de voyager. Au lieu de se servir de la diligence commode et rapide, elle préféra jusqu'à sa mort les voitures de location. Aussi mîmes-nous trois jours entiers, par un très grand froid, à faire le trajet. Le passage des montagnes de la Bohême me parut souvent très dangereux.

Après des aventures fort inquiétantes, nous arrivâmes sains et saufs à Prague, où je me trouvai soudain transplanté dans un milieu absolument nouveau. Venant de Saxe, je goûtai doublement le charme poétique de la Bohême et surtout de Prague. La nationalité différente, l'allemand singulier de la population, certaines coiffures de femmes, le vin du pays, les joueuses de harpe et les musiciens, les insignes catholiques répandus partout, les nombreuses chapelles, les images de saints, tout cela me grisa singulièrement. J'étais influencé sans doute par l'importance que prenait en mon esprit tout ce qui s'éloignait des habitudes bourgeoises et affectait un caractère théâtral.

La beauté de Prague, l'antique magnificence de cette ville sans pareille, produisirent sur moi une impression ineffaçable. Mais, dans ma famille aussi, je rencontrai des éléments qui m'étaient étrangers. Ma sœur Ottilie, de deux ans seulement plus âgée que moi, avait gagné la vive affection d'une famille noble, celle du comte Pachta.

Deux de ses filles, Jenny et Augusta, dont la beauté fut longtemps célèbre à Prague, témoignaient une tendresse

exaltée à ma sœur. Ces relations et ces personnes m'enchantèrent par leur nouveauté. De plus, notre maison était devenue le lieu de réunion de quelques beaux esprits de Prague, et parmi ceux-ci se trouvait W. Marsano, un homme aussi beau qu'aimable. Les *Contes d'Hoffmann* formaient alors le sujet passionnant de toutes les conversations. Ils venaient de paraître et je fis ainsi la connaissance, superficielle il est vrai, de cet écrivain fantasque dont les idées me hantèrent dans la suite, au point de me jeter dans une agitation bizarre qui me faisait concevoir la vie sous un jour singulier.

Au printemps suivant, en 1827, je fis une nouvelle visite à Prague. Cette fois j'y allai à pied, en compagnie de mon camarade Rodolphe Boehme. Le voyage fut plein de péripéties. Au sortir de Teplitz, où nous étions arrivés le premier soir, nous fûmes forcés de prendre une voiture, car nos pieds meurtris par la marche nous refusèrent le service. Mais à Lowositz, déjà, il nous fallut la quitter, faute d'argent. Par un soleil brûlant, à demi morts de faim et de soif, nous suivîmes des chemins de traverse et errâmes jusqu'au soir dans un pays absolument inconnu. Enfin, nous retrouvâmes la grand'route. Une élégante berline arrivait à notre rencontre. Je pris sur moi de me donner l'apparence d'un pauvre compagnon ouvrier et de demander l'aumône aux nobles voyageurs ; mon camarade s'était caché craintivement dans le fossé. Après avoir choisi, pour nous reposer, une auberge de bonne apparence, au bord de la route, nous délibérâmes s'il était préférable de dépenser l'aumône reçue, pour un repas ou pour un gîte ;

nous décidâmes de manger d'abord, puis de passer la nuit à la belle étoile.

Pendant que nous nous restaurions, nous vîmes entrer dans le cabaret un singulier voyageur. Sur la tête il avait un béret de velours noir, dont la cocarde était une lyre en métal, et sur le dos il portait une harpe. Gaiement il se débarrassa de son instrument, se mit à son aise et commanda un bon souper en manifestant l'intention de passer la nuit à l'auberge, pour se mettre le lendemain en route vers Prague, où il habitait. L'air jovial de cet aimable personnage, qui venait du Hanovre et qui, à tout propos, plaçait son mot favori : *non plus ultrà,* éveilla ma confiance et ma sympathie. Nous eûmes vite fait de lier connaissance et le musicien ambulant répondit à mon affection par une tendresse véritable. Il fut décidé que, le lendemain, nous ferions route ensemble. Il me prêta un peu d'argent et inscrivit dans son carnet l'adresse de ma famille à Prague. Ce succès personnel me causa un plaisir délicieux. Mon harpiste devint de plus en plus gai, on but beaucoup de vin de Czernosek; il chanta et joua comme un enragé, affirmant à chaque instant son *non plus ultrà.* Enfin, totalement ivre, il s'affaissa sur la paille qu'on nous avait préparée dans la salle même de l'auberge. Lorsque le soleil parut, il n'y eut pas moyen de le réveiller et il nous fallut nous décider à partir sans lui, avec l'espoir toutefois que cet homme vigoureux nous rattraperait dans le courant de la journée. Mais nous l'attendîmes vainement sur la route, ainsi que pendant tout notre séjour à Prague. Au bout de plusieurs semaines, cet original se présenta enfin chez

ma mère, moins pour réclamer son prêt que pour recevoir des nouvelles de son jeune ami. Le reste de notre voyage coûta bien des fatigues à nos membres juvéniles. Aussi ma joie fut-elle indescriptible quand, du haut d'une colline, j'aperçus enfin Prague, à une heure de distance.

En approchant des faubourgs, nous rencontrâmes une nouvelle voiture élégante : les deux belles amies de ma sœur Ottilie s'y trouvaient. Elles poussèrent des exclamations d'étonnement, car elles me reconnurent malgré mes traits horriblement défigurés par le hâle et le soleil, ma vareuse de toile bleue et ma casquette d'indienne rouge. Plein de confusion et le cœur battant, je leur répondis à peine et hâtai le pas vers le logis maternel où je m'occupai avant tout de soigner mon visage, brûlé de soleil. Je consacrai deux jours entiers à me faire des compresses de persil ; au bout de ce temps seulement, je m'adonnai de nouveau aux plaisirs de la société. Quand, sur le chemin du retour, je revis Prague du haut de la même colline, j'éclatai en sanglots ; je me jetai sur le sol et longtemps mon ami étonné ne réussit pas à me décider à continuer la route. Je demeurai grave et cette fois nous n'eûmes aucune aventure jusqu'à Dresde.

Cette même année, je parvins à satisfaire mon goût pour les grandes courses à pied en me joignant à une bande de collégiens des diverses classes de notre école, qui avaient décidé de faire un voyage pédestre à Leipzig. Cette excursion m'a laissé quelques-uns de mes plus vifs souvenirs de jeunesse.

Le trait caractéristique de notre société était une tendance prématurée à imiter le genre des étudiants. Comme

eux, nous nous étions vêtus d'une manière fantaisiste et nous nous efforcions de copier leurs manières. Nous prîmes le chaland jusqu'à Meissen ; de là, ce fut la marche à pied, loin de la grand'route, à travers différents villages dont je ne sais plus les noms. Notre troupe s'arrêta dans l'un d'eux, et, après mille extravagances, on résolut de passer la nuit dans une grange. A notre étonnement, nous y trouvâmes un théâtre de marionnettes dont les poupées étaient presque de grandeur naturelle. Bien entendu, nous prîmes aussitôt place parmi les spectateurs, ce qui embarrassa fort le directeur du guignol, qui n'avait compté que sur un public de villageois. On joua *Geneviève de Brabant*. Les plaisanteries continuelles, les interruptions moqueuses et les calembours des futurs étudiants finirent par mécontenter les auditeurs campagnards, qui ne voulaient pas être troublés dans leur attendrissement. J'étais le seul, je crois, à souffrir de l'exubérance de mes camarades et, malgré mon rire involontaire à leurs saillies, je prenais parti pour la pièce et le public naïf auquel elle s'adressait. Une ocution populaire qui revenait souvent dans ce drame est restée gravée dans ma mémoire. *Golo* avait donné à l'inévitable *Kasper* (le polichinelle allemand) l'ordre d'aller trouver le comte palatin et de le *chatouiller si fort par derrière qu'il le sente par devant* (1). Kasper révèle au comte qu'il a reçu cet ordre de Golo, et le comte reproche au traître démasqué sa faute en ces termes : « Oh ! Golo ! Golo ! tu as dit à Kasper de

(1) Cette locution signifie : donner à quelqu'un un coup de pied par derrière de façon à le faire tomber sur le nez.

me chatouiller si fort par derrière que je le sente par devant ! »

De Grimma, la jeune troupe d'excursionnistes se dirigea en voiture découverte vers Leipzig. Avant d'entrer dans cette ville, nous nous étions soigneusement débarrassés de nos insignes universitaires, de crainte qu'une rencontre fâcheuse avec de véritables étudiants ne nous fît payer cher notre audace.

Depuis ma première visite, à l'âge de huit ans, je n'avais revu Leipzig qu'une fois en passant. La maison Thomé m'avait produit la même impression de bizarrerie, mais, comme j'étais plus avancé dans mes études, j'avais été mieux à même de profiter de la société de mon oncle Adolphe. J'avais appris avec une joyeuse surprise que la bibliothèque remplie de livres qui se trouvait dans la grande antichambre était un legs de mon beau-père et m'appartenait. Tout de suite, j'en avais examiné les volumes avec mon oncle et choisi quelques auteurs latins, dans la belle édition de Deux-Ponts, ainsi que d'autres ouvrages de belles-lettres. Je les avais tous fait expédier à Dresde.

Dans cette dernière visite, les us et coutumes des étudiants m'intéressèrent particulièrement ; leur genre fanfaron devint un nouveau sujet d'admiration qui se mêla à mes impressions fantastiques du théâtre et de Prague. Les étudiants avaient fait subir une transformation complète à leur costume. Ceux que j'avais vus dans ma première enfance m'avaient frappé par leur extérieur tudesque, béret de velours noir, cou dégagé, col rabattu et cheveux longs. Mais, depuis lors, les persécutions poli-

tiques avaient fait disparaître les corporations qui se vêtaient ainsi ; elles avaient été remplacées par les corporations dites de compatriotes, non moins chères aux Allemands que les premières qui s'appelaient *Burschenschaften*.

Les nouveaux étudiants s'habillaient suivant la mode, en l'exagérant même ; ils se distinguaient des bourgeois par la bizarrerie de leurs vêtements, et surtout par l'étalage des couleurs héraldiques de leur association. Le code d'honneur, aux prescriptions pédantes duquel ils se soumettaient dans le but de conserver et de développer l'esprit de corps, en opposition avec celui de la classe moyenne, avait aussi ses côtés chimériques comme les ont toujours les qualités les plus bourgeoises des Allemands. A mes yeux, ce code sanctionnait l'émancipation de l'école et de la famille. Mon désir de devenir étudiant coïncida malheureusement avec le dégoût de plus en plus prononcé que j'éprouvais pour les études arides du collège et aussi avec la passion qui me prit de rimailler.

Les conséquences de cet état d'âme se remarquèrent bientôt à l'obstination que je mis à vouloir changer de situation. A ma confirmation, qui eut lieu le jour de Pâques 1827, cet esprit d'indiscipline se manifestait déjà par le peu de respect que m'inspiraient les pratiques religieuses.

L'enfant qui, peu d'années auparavant, fixait des regards de douloureuse extase sur l'autel de l'église de la Croix (à Leipzig), qui, dans ses élans mystiques, souhaitait de se voir crucifié à la place du Rédempteur, ce même enfant avait perdu le respect dû au pasteur chargé de le préparer à la confirmation. Il faisait sans

regret chorus avec ceux qui raillaient l'ecclésiastique et ne se gênait même pas de dépenser, pour des friandises, une partie du denier de la confession en compagnie de vauriens associés dans ce but. Au moment de la communion, je me rendis pourtant compte de l'état de mon âme, et je fus presque terrifié. Pendant que le cortège des communiants, où je me trouvais, se dirigeait vers l'autel, l'orgue et les cantiques résonnèrent. A la réception du pain et du vin, mon émotion devint si forte que le souvenir m'en reste impérissable. C'est pour cette raison que, depuis lors, je n'ai plus jamais participé à la sainte Cène. J'ai toujours craint de ne plus éprouver les sentiments de la première heure. Cette renonciation m'a été rendue possible par le fait que les protestants ne reconnaissent pas l'obligation de la communion répétée.

Bientôt je me servis d'un prétexte pour rompre avec la « Kreuzschule » et obtenir de force que ma famille consentît à mon départ de Dresde. Le proviseur Baumgartner Crusius, pour lequel j'avais cependant une grande vénération, m'avait infligé une punition qui me paraissait injuste. Afin d'en éviter les suites et de parvenir en même temps à ma sortie immédiate du lycée, je prétendis vis-à-vis du proviseur que ma famille me rappelait subitement à Leipzig.

Depuis trois mois déjà j'avais quitté la maison Boehme et j'habitais seul une petite mansarde que m'avait louée la veuve d'un garde de l'argenterie royale. A toutes les heures du jour elle m'apportait une tasse de ce célèbre café saxon, clair comme de l'eau, et qui formait à peu près mon unique nourriture. Dans cette mansarde, je

n'ai absolument rien fait que des vers ; c'est là aussi que j'ai tracé l'esquisse de la gigantesque tragédie qui jeta plus tard ma famille dans la consternation. Cette indépendance prématurée avait amené chez moi un désordre complet d'habitudes, et ma mère, s'en étant aperçue, me permit sans difficulté d'aller à Leipzig, d'autant plus qu'une partie de notre famille dispersée s'y était déjà réunie. Mon désir d'habiter Leipzig avait son origine dans les sensations extraordinaires que j'y avais éprouvées et dans l'intérêt que m'inspirait la vie des étudiants (1). Mais depuis peu j'avais encore un autre motif d'y aller. Ma sœur Louise, qui avait alors vingt-deux ans et que je connaissais à peine, car elle nous avait quittés peu après la mort de mon beau-père pour entrer au théâtre de Breslau, venait d'accepter un engagement à Leipzig. En passant, elle s'était arrêtée quelques jours à Dresde et j'avais eu un plaisir infini à retrouver cette sœur inconnue. L'affection qu'elle me témoigna, son caractère vif et enjoué me firent penser qu'il serait délicieux d'habiter près d'elle, d'autant plus que ma mère et ma sœur Ottilie devaient la rejoindre aussi pour quelque temps. C'était la première fois qu'une de mes sœurs me montrait de la tendresse.

Je me crus donc au Paradis lorsque, à la Noël de cette même année (1827), je me retrouvai à Leipzig, où m'avait devancé ma mère avec Ottilie et Cécile, ma demi-sœur. Toutefois, à mon arrivée, il s'y était opéré un grand changement. Louise s'était fiancée à un homme riche et

(1) Dresde ne possède pas d'université.

considéré, l'important éditeur Frédéric Brockhaus, et bien que ce prétendant, au cœur excellent, n'eût jamais prononcé une parole indiquant que la nombreuse famille de la jeune fille sans fortune pourrait lui être à charge, Louise elle-même semble avoir eu cette crainte et se montra bientôt sous un jour tout nouveau. L'ambition d'occuper dans la haute bourgeoisie la place qu'elle souhaitait modifia totalement la manière d'être de cette sœur autrefois si gaie et si primesautière. Lorsque je me rendis compte de ce changement, j'en ressentis une telle amertume, que, plus tard, je me brouillai complètement avec elle. Je ne tardai malheureusement pas à mériter encore le blâme que m'avait valu ma conduite à Dresde. Le relâchement prononcé et enfin l'abandon absolu de mes études régulières de lycéen datent du jour où je débarquai à Leipzig. Peut-être en faut-il rechercher la cause dans le pédantisme intransigeant de mes maîtres.

Il existe deux collèges à Leipzig; le plus vieux se nomme « Thomas-Schule », l'autre « Nicolaï-Schule ». Le premier, quoique plus ancien, avait à l'époque dont je parle une réputation moins bonne que le second. C'est donc à la Nicolaï-Schule que je devais entrer. Or, il advint que le corps enseignant, après m'avoir fait subir un examen, au nouvel an de 1828, décréta que la réputation de l'établissement exigeait que je fisse un stage en troisième, bien qu'à Dresde j'eusse déjà suivi les cours de la deuxième classe. Il est impossible de décrire le découragement qui s'empara de moi lorsque je dus me séparer d'Homère, dont j'avais déjà traduit douze chants par écrit, pour me remettre aux prosateurs grecs faciles.

Je me conduisis, en conséquence, de telle sorte que je ne parvins jamais à gagner l'amitié d'aucun de mes professeurs. On comprend que dans ces conditions l'obligation de fréquenter cette école me parut d'autant plus pénible que diverses autres causes, découlant de mon développement moral, me poussèrent à la révolte : d'un côté, l'exemple des étudiants, que je voyais journellement faire acte d'indépendance ; de l'autre, l'appui inespéré d'un homme d'âge mûr qui me soutint dans ma lutte contre le pédantisme scolaire. J'entends parler ici de l'influence longtemps inconsciente qu'exerça sur moi mon oncle Adolphe Wagner. Sa compagnie fut d'une importance majeure dans mon éducation d'adolescent.

Mes goûts fantastiques ne provenaient sûrement pas d'un besoin de vaines distractions, autrement je ne me serais jamais attaché si fortement à ce parent sérieux et érudit. Il est vrai que sa conversation était des plus captivantes. Sa curiosité allait avec une égale ardeur de la philologie à la philosophie et à la littérature, et son savoir universel agissait irrésistiblement sur ceux qui s'entretenaient avec lui. Malheureusement il était affligé d'une imperfection qui affaiblissait d'étrange manière son autorité de savant et le rendait presque ridicule : il ne savait pas écrire. Dans les polémiques où il était mêlé, on se montrait de lui des phrases totalement incompréhensibles, tant elles étaient amphigouriques. Pour moi, je n'apercevais pas cette lacune, car je me trouvais dans la période troublée de mon propre développement. L'amphigouri littéraire me semblait d'autant plus beau que je le comprenais moins, et d'ailleurs

je m'entretenais plus avec mon oncle que je ne lisais ses œuvres. Lui-même prenait plaisir à la société du jeune homme enthousiaste et attentif que j'étais. Il lui arrivait seulement d'oublier, dans le feu du discours (il aimait sans doute à s'entendre parler), que les expressions qu'il employait dépassaient ma jeune intelligence.

J'allais quotidiennement le prendre pour sa promenade hygiénique hors des murs de la ville, et mainte fois sans doute nous avons appelé un sourire moqueur sur les lèvres des personnes de notre connaissance à qui il arrivait d'entendre les discussions profondes et souvent animées de l'oncle et du neveu. Tout ce qui, dans le domaine de la science, est sérieux et élevé en formait le sujet habituel. Sa riche bibliothèque m'avait ouvert tous les horizons, de sorte que je passais fiévreusement d'un domaine de la littérature à l'autre sans arriver à rien approfondir. Mon oncle avait trouvé en moi un auditeur empressé pour ses lectures de tragédies classiques ; il se flattait avec raison d'être, après Tieck (son excellent ami), un des meilleurs lecteurs qu'il y eût alors. Lui-même avait traduit *Œdipe roi*, et je le revois encore, installé à son pupitre, me lisant une tragédie grecque sans montrer le moindre dépit quand je m'endormais ; il feignait alors ne pas l'avoir remarqué. J'étais également attiré chez lui par l'aimable accueil que me faisait sa femme chaque soir. Il faut savoir que, depuis que je l'avais rencontré dans la maison Thomé, mon oncle avait changé tout à fait sa manière de vivre. L'hospitalité qu'avec sa sœur Frédérique il avait trouvée chez Jeannette Thomé, leur amie, lui avait imposé des obli-

gations qui lui étaient devenues insupportables à la longue. Ses travaux littéraires lui assurant, d'autre part, un modeste revenu, il avait jugé de sa dignité de se créer enfin un intérieur. Pour fonder ce foyer, il choisit une amie dont l'âge était en rapport avec le sien ; c'était la sœur de Wendt de Leipzig, un écrivain esthète assez connu. Sans souffler mot à Jeannette de ses projets matrimoniaux, il sortit un jour comme pour sa promenade habituelle, et se rendit à l'église avec sa fiancée. Il se hâta de faire célébrer son mariage, puis il rentra et annonça qu'il partait et que le jour même il enverrait chercher ses effets. Il sut garder un calme affectueux devant la consternation et peut-être les reproches de sa vieille amie et, jusqu'à la fin de sa vie, il fit chaque jour sa visite à « Mam'selle Thomé », dont la tendresse, bien que souvent boudeuse, ne se démentit pas. C'est à la pauvre Frédérique qu'on fit, paraît-il, payer l'infidélité du frère.

Ce qui me charmait surtout en mon oncle, c'était le mépris, plein d'humour quoique tranchant, qu'il professait pour le pédantisme moderne dans l'État, l'Église et l'école. Par la grande tolérance qu'il montrait en général dans ces domaines, il me faisait même l'effet d'un libre penseur. Son dédain pour la pédanterie me remplissait d'enthousiasme. Etant un jour entré en grave conflit avec les professeurs du lycée Saint-Nicolas, ma conduite fut l'objet d'une plainte sérieuse que le recteur lui-même adressa à mon oncle, l'unique membre de la famille de sexe masculin. Celui-ci m'emmena promener autour de la ville, ainsi que de coutume, et me demanda, familier et souriant, comme s'il s'adressait à un ami de son âge,

ce que j'avais fait à ces gens du collège. Je lui contai l'histoire et lui expliquai la punition à laquelle j'étais condamné et qui me paraissait imméritée. Il me calma, me prêcha la patience et, en guise de consolation, me cita le proverbe espagnol : *Un rei no puede morir*, qui pour lui signifiait qu'un potentat d'école n'avoue jamais avoir eu tort.

Cette façon de me traiter en présumant trop de mon jugement d'enfant devait avoir de fâcheuses conséquences ; finalement, il s'en aperçut avec effroi. Bien qu'un jour, où je lui demandais de lire avec moi le *Faust* de Gœthe, il m'eût vexé en me répondant que je ne le comprendrais pas, il m'avait rendu familiers, par ses causeries, les grands poètes tels que Shakespeare et même le Dante ; si familiers, me semblait-il, que je m'occupais depuis longtemps d'achever secrètement le grand drame dont j'avais conçu le plan à Dresde. Depuis ma brouille avec mes maîtres, je vouais à cette œuvre toute la force de travail que j'aurais dû consacrer à mes études.

Ma sœur Ottilie, alors demeurée seule avec moi près de notre mère, fut mon unique confidente. Je me souviens de la perplexité et de la peur que causa à cette bonne sœur la première communication de ma grande entreprise littéraire. Elle supporta cependant avec complaisance la torture que je lui infligeais par mes lectures secrètes et passionnées de l'œuvre, à mesure que celle-ci avançait. Une fois que je lui en lisais une des scènes les plus effroyables, un violent orage éclata. Le tonnerre grondait et la foudre tomba dans le voisinage ; ma sœur

me supplia de cesser ma lecture; mais voyant qu'elle n'arrivait pas à m'arrêter, elle se soumit avec une résignation touchante à son sort.

Un orage bien plus grave se formait à l'horizon de ma vie. A l'école, ma négligence avait atteint son comble; une rupture devenait inévitable. Si ma bonne mère ne se doutait encore de rien, moi, je voyais approcher la catastrophe avec moins d'inquiétude que d'impatience. Afin de parer dignement le coup, je résolus d'y préparer ma famille en lui révélant l'achèvement de mon drame. Ce grand événement devait lui être annoncé par mon oncle, car je croyais être sûr qu'il approuverait ma résolution de devenir poète : la concordance de nos manières de juger les choses et la vie, la science et les arts, m'en donnait la certitude. Je lui envoyai donc le volumineux manuscrit, accompagné d'une lettre détaillée où je lui disais mon opinion sur le lycée Saint-Nicolas, et où je lui faisais part de ma ferme résolution de ne plus me laisser entraver dans mon développement par le pédantisme de collège. Je pensais lui causer un grand plaisir par ma déclaration. Il en advint autrement. L'effroi fut grand. Mon oncle, reconnaissant sa responsabilité, se présenta chez ma mère et chez mon beau-frère. Tout en s'excusant de l'influence néfaste qu'il avait pu avoir sur moi, il annonça le malheur qui frappait la famille. A moi, il m'écrivit une lettre sévère, pleine de blâme, et aujourd'hui encore je ne comprends pas pourquoi il montra si peu d'humour dans sa façon de juger mes erreurs. Chose curieuse, au lieu de me faire voir avec bonhomie de quelle toquade j'étais féru, il m'exprima ses regrets d'avoir con-



tribué, par ses conversations, à me brouiller la cervelle.

Ainsi que je l'ai dit, le crime de l'adolescent de quinze ans, c'était d'avoir composé un grand drame intitulé : *Leubald et Adélaïde*. J'en ai malheureusement perdu le manuscrit, mais je le revois quand je veux : l'écriture en était des plus affectées, très grande et penchée à gauche ; j'essayais alors de donner à mes lettres une originalité qui les faisait ressembler, prétendait un de mes professeurs, aux caractères cunéiformes des Perses. J'avais donc griffonné ainsi un drame à la charpente duquel avaient surtout contribué Shakespeare avec *Hamlet* et *le Roi Lear*, et Gœthe avec *Goetz de Berlichingen*. L'action était, au fond, celle d'*Hamlet*, avec cette variante que mon héros devenait finalement la proie de la folie. L'apparition du spectre vengeur de son père assassiné dans des circonstances analogues à celles du drame de Shakespeare provoquait chez mon héros un tel bouleversement, qu'il commettait une série de meurtres à la suite desquels son esprit se troublait. Leubald, dont le caractère était un mélange d'Hamlet et de Percy Heissporn, avait juré au spectre de son père de purger la terre de toute la race des Roderich (c'était le nom du scélérat qui avait assassiné le meilleur des pères). Donc, après avoir exterminé ce Roderich, ainsi que ses fils et toute sa parenté, Leubald n'aurait plus aspiré qu'à mourir et à rejoindre l'ombre paternelle, s'il n'avait appris qu'un dernier rejeton de Roderich vivait encore. Ce rejeton, c'était la fille du malfaiteur. Pendant qu'on assaillait son château, elle avait été enlevée et sauvée par un prétendant qu'elle abhorrait, malgré sa fidélité.

J'étais enthousiasmé d'avoir trouvé le nom d'Adélaïde pour cette jeune personne. Alors déjà j'avais des prédilections de teutomane, et je ne saurais m'expliquer pourquoi j'ai donné à mon héroïne un nom si peu allemand, si ce n'est par l'admiration que j'éprouvais pour l'*Adélaïde* de Beethoven, dont le refrain rêveur me semblait le symbole de toute invocation d'amour. L'action de mon drame reposait essentiellement sur le fait que le dernier meurtre obligatoire était retardé par l'amour ardent qui avait éclaté entre Leubald et Adélaïde.

La naissance et le développement de ce sentiment donnaient lieu au récit d'aventures extraordinaires. Adélaïde avait été enlevée à son sauveur détesté par un brigand qui l'avait cachée dans son château fort. Ayant, au préalable, occis le prétendant et toute sa famille, Leubald s'élance à l'attaque du repaire de brigands moins pour se venger que pour mourir. Aussi regrette-t-il de ne pouvoir monter tout de suite à l'assaut du château, trop bien gardé. La nuit étant venue, il est forcé de dresser sa tente, et, pour la première fois, sa rage frénétique aurait fait place à la lassitude, si le spectre du père n'était venu, comme dans *Hamlet*, lui rappeler son serment de vengeance. Cependant, une surprise le fait tomber aux mains de l'ennemi. On l'enferme dans les souterrains du château, et c'est là qu'il rencontre enfin la fille de Roderich, également prisonnière. Elle lui fait l'effet d'une apparition céleste ; ils s'aiment et, ayant réussi à s'évader par ruse, ils s'enfuient dans une contrée sauvage. Là seulement, ils s'aperçoivent qu'ils sont ennemis mortels. A partir de cet instant, le germe de folie que

porte Leubald en lui se manifeste et grandit ; l'esprit du père, qui sans cesse s'interpose entre les deux amants, contribue puissamment à développer la démence du fils. Et cet esprit n'est pas le seul qui trouble les amours des deux infortunés : le spectre de Roderich apparaît aussi et, d'après la méthode de Shakespeare dans *Richard III*, avec lui, le spectre de tous les membres de la famille tués par Leubald. Afin de se soustraire aux incessantes importunités de ces revenants, Leubald a recours à la magie d'un misérable traître nommé Flamming. Une des sorcières de Macbeth est appelée pour bannir les esprits, mais elle ne réussit pas à les chasser, et Leubald, furieux, l'abat comme les autres. En expirant, la sorcière excite contre lui toute la meute des démons qui lui obéissent. Persécuté, fou de terreur, Leubald se tourne contre sa bien-aimée, qu'il croit être cause de tout le mal. Dans le paroxysme de sa rage, il lui plonge un poignard dans le cœur ; puis, calmé subitement, il tombe, la tête sur les genoux d'Adélaïde, et reçoit, en expirant, la dernière caresse de son amante, dont le sang ruisselle sur lui.

Je puis certifier que je n'avais rien négligé pour animer mon drame des situations les plus variées. Tout ce que je connaissais en fait de chevalerie, tout ce que j'avais retenu du *Roi Lear* et de *Macbeth* y avait passé. Un des principaux caractères de mon œuvre était la langue pathétique et burlesque que j'avais empruntée à Shakespeare. Mon oncle Adolphe fut tout particulièrement épouvanté de la hardiesse et de l'emphase de mes expressions ; il ne comprenait pas que j'eusse précisément choisi dans le *Roi Lear* et dans *Goetz de Berlichingen* ces tournures

extravagantes en les exagérant encore. Mais, tandis que ma famille m'accablait de reproches et gémissait sur mon temps perdu et sur mon esprit faussé, j'avais une consolation secrète et vraiment singulière dans mon malheur. Je savais ce que tous ignoraient, c'est que mon œuvre ne pourrait être jugée à sa réelle valeur qu'après avoir été mise en musique, et cette musique j'étais décidé à la composer moi-même et à la faire exécuter.

Il faut que je dise maintenant où j'en étais au point de vue musical, et pour cela que je remonte très loin.

Dans ma famille, deux de mes sœurs étaient musiciennes : Rosalie, l'aînée, jouait médiocrement du piano ; la seconde, Clara, était mieux douée. Elle possédait, avec un toucher expressif et un sentiment artistique prononcé, une voix étonnamment belle et pleine d'âme. Son développement musical fut si précoce et si remarquable, qu'élève du célèbre professeur de chant Mieksch, Clara débutait à seize ans dans le rôle de *Cenerentola,* de Rossini, comme prima donna du théâtre italien de Dresde. Soit dit en passant, ce développement prématuré fut nuisible à la voix de ma sœur, et la malheureuse en souffrit toute sa vie. La musique était donc représentée chez nous par mes deux sœurs. La profession de Clara amena chez nous, à diverses reprises, le maître de chapelle Carl-Marie de Weber, et ses visites alternaient avec celles de Sassaroli, le colossal ténor. Entre ces deux représentants de la musique *allemande* et de la musique *italienne,* se trouvait le professeur Mieksch. Enfant, je les entendis discuter sur ces deux musiques, et j'appris alors qu'il fallait se tourner vers l'italienne pour être en faveur à la cour.

Ce fait avait pour notre famille une signification toute pratique. L'opéra allemand et le théâtre italien s'étaient disputé le talent de Clara tant que sa voix resta belle. Je me souviens qu'en ce qui me concerne, j'avais pris parti pour l'opéra allemand. Peut-être étais-je influencé dans mon choix par l'extérieur caractéristique des deux artistes Sassaroli et Weber. Le ténor italien, un géant ventru, m'épouvantait par sa haute voix de femme et son rire bruyant éclatant à tout propos. Malgré sa grande bonhomie et la popularité dont il jouissait surtout dans notre famille, il m'était aussi odieux qu'un revenant. Causer et chanter en italien me semblait l'œuvre infernale de cette machine effrayante. Et comme, à la suite de l'infortune de ma pauvre sœur, j'entendis souvent parler d'intrigues italiennes et de cabales, il se forma en moi une telle aversion contre cet élément étranger, qu'après bien des années, je la ressentais comme au premier jour.

Les rares visites de Weber, en revanche, déposèrent sans doute en moi les germes de la sympathie qu'il m'inspira toute ma vie. Comparée à la taille, choquante dans son énormité, de Sassaroli, la personne frêle, délicate et presque immatérielle de Weber me charmait jusqu'à l'extase. Sa face fine, émaciée, aux yeux vifs et pourtant voilés souvent, me fascinait. Son pas fortement claudicant, que j'entendais sous nos fenêtres quand le maître rentrait à midi de ses fatigantes répétitions, symbolisait, dans mon imagination, le grand artiste et en faisait pour moi un être extraordinaire et surhumain. J'avais neuf ans quand je lui fus présenté ; il me demanda ce

que je voulais devenir. Musicien, peut-être? Ma mère répondit que, sauf mon engouement pour le *Freischütz*, elle n'avait encore rien remarqué en moi qui fît prévoir un talent musical. L'observation de ma mère était juste, rien ne m'empoignait comme la musique du *Freischütz*. De toute façon, j'essayais de faire renaître en moi les impressions que me produisait cette musique ; mais, chose curieuse, sans songer à apprendre à jouer moi-même d'un instrument. Il me suffisait d'écouter mes sœurs l'exécuter. Ma passion pour cet opéra devint si forte que je me souviens avoir éprouvé un penchant extraordinaire pour un jeune homme, du nom de Spiess, par la seule raison qu'il savait jouer l'ouverture du *Freischütz*. Je lui demandais de la jouer chaque fois que je le voyais. Et c'est l'enthousiasme que m'inspirait l'introduction à cette ouverture qui me poussa à essayer de la rendre à ma façon sur le piano, sans que j'eusse jamais pris de leçons. Il est étonnant que je sois le seul de mes frères et sœurs auquel on n'ait point enseigné cet instrument. Ma mère craignait sans doute que de telles études pussent m'inspirer le goût du théâtre. Cependant, vers ma douzième année, elle engagea un précepteur, nommé Humann, qui me donna des leçons de piano régulières, bien que fort imparfaites.

Je possédais à peine mon doigté que déjà je voulus étudier des ouvertures à quatre mains, car jouer celles de Weber était mon souhait et mon rêve. Lorsque je fus parvenu à exécuter le *Freischütz* tout seul, quoique avec des fautes, je ne sentis plus la nécessité de continuer mes études de piano. Je n'étais plus dépendant de personne

pour rendre — incorrectement, il est vrai — ce que je voulais connaître. C'est ainsi que j'essayai aussi du *Don Juan* de Mozart, mais sans le trouver à mon goût. Le texte italien m'en faisait paraître la musique frivole, futile et sans force, et je me souviens qu'entendant ma sœur chanter l'air de *Zerline :* « Batti, batti, ben Masetto ! », cet air me répugna par son caractère mou et efféminé.

Cependant mon goût pour la musique se développait de plus en plus et je m'efforçais de m'assimiler mes morceaux favoris en les copiant. Je me rappelle l'hésitation que montra ma mère à me remettre l'argent nécessaire à l'achat des premières feuilles de papier à musique sur lesquelles je copiai, pour commencer, *la Chasse de Lutzow*, de Weber. Cette occupation toutefois demeura secondaire, jusqu'à ce que la nouvelle de la mort de Weber et mon désir d'entendre *Obéron* vinssent donner un élan nouveau à mes aspirations. Les concerts d'après-midi dans le Grand-Jardin, à Dresde, où la musique de la ville, dirigée avec brio par Zillmann, exécutait souvent mes airs préférés, formaient ma nourriture intellectuelle favorite. A présent encore, j'ai une jouissance voluptueuse à me rappeler les délices que j'éprouvais à me poster à proximité immédiate de l'orchestre. L'accord des instruments suffisait à me jeter dans une excitation mystique, et le frôlement des archets sur les quintes du violon évoquait dans mon esprit les accents de bienvenue d'un monde de fantômes. J'ajoute en passant qu'il faut entendre ce que je dis là dans un sens absolument littéral. Tout petit enfant, le son de ces quintes correspondait exactement, pour moi à la crainte des spectres qui

me tourmenta de tout temps. Ainsi je ne passais jamais sans inquiétude devant le palais du prince Antoine, au bout de l'allée d'Oster, car c'est là que, pour la première fois de ma vie, j'entendis accorder un violon. Je me figurais que ce son provenait des statues de pierre qui décorent ce palais et dont quelques-unes portent des instruments de musique. (Devenu maître de chapelle à Dresde, j'allai voir un jour le chef d'orchestre Morgenroth, un vieux monsieur qui demeurait depuis de longues années vis-à-vis du palais princier, et j'éprouvai une sensation singulière à constater à cette occasion que le joueur de quintes, dont mon imagination enfantine avait été si fortement frappée, n'avait rien de mystique ou de fantasmagorique.) Très jeune encore, j'avais vu le tableau bien connu dans lequel un squelette joue du violon à un vieillard mourant, et tout le surnaturel de ces résonances de quintes s'était gravé d'autant plus profondément dans mon âme d'enfant.

Quand, adolescent rêveur, j'allais presque chaque après-midi au Grand-Jardin écouter l'orchestre Zillmann, on peut se figurer avec quelle volupté aiguë je m'imprégnais de toutes les nuances d'harmonie chaotique produites par des instruments qu'on accorde : le *la* prolongé des hautbois, qui semble éveiller les autres instruments comme un appel de fantôme, ne manquait jamais d'enfiévrer mes nerfs, qui se tendaient. Etant donné que l'*ut* en *crescendo* de l'ouverture du *Freischütz* suffisait à me plonger dans l'extase, celui qui m'eût observé alors aurait pu comprendre ce qu'il en était de moi au point de vue musical, malgré mon abominable pianotage.

Une autre œuvre encore exerça bientôt un grand attrait sur moi : c'est l'ouverture en *mi majeur* de *Fidelio*, dont l'introduction surtout me plaisait. Je pris des renseignements sur Beethoven auprès de mes sœurs, et j'appris qu'il était mort depuis peu. Le chagrin que me causa le décès de ce compositeur, qui venait d'entrer dans mon existence d'une façon si vivante, se joignit à l'émotion extraordinairement douloureuse où m'avait plongé la mort de Weber, et j'en éprouvai un effroi qui n'était pas sans rapport avec le frisson que provoquait en moi la résonance des quintes de violon. Dès lors, je voulus connaître aussi Beethoven par ses œuvres. En arrivant à Leipzig, je trouvai sa musique d'*Egmont* sur le piano de ma sœur Louise ; je cherchai tout de suite à me procurer ses sonates. Enfin, j'entendis à la salle de concert de Leipzig une symphonie du maître, celle en *la majeur*, qui me produisit un effet indescriptible. Le portrait de Beethoven, rendu populaire par une lithographie fort répandue, vint renforcer cette impression ; j'appris sa surdité, la vie retirée qu'il avait menée, et je me formai de lui une image surhumaine à laquelle rien ne pouvait être comparé. Cette image et celle de Shakespeare se confondirent dans mon esprit ; je les retrouvais tous deux dans mes rêves extatiques, je les voyais, je leur parlais, et, au réveil, j'étais baigné de larmes.

C'est dans ce temps que j'entendis aussi le *Requiem* de Mozart, et cette audition fut le point de départ de mon enthousiasme pour ce maître que je me décidai, à cause de son second finale de *Don Juan*, à faire entrer également dans le monde de mes rêves.

De même que j'avais essayé d'écrire des vers, j'allais

naturellement tenter de composer. Mais il s'agissait de m'assimiler pour cela des connaissances techniques complexes formant un tout autonome ; composer en musique offrait des difficultés autrement grandes que faire des poésies, art qui semble si facile. Par ces études nouvelles et ces nouveaux travaux, je paraissais donc m'engager définitivement dans la carrière de « musicien », carrière qui devait se continuer par celle de *maître de chapelle* pour arriver au *compositeur d'opéra.*

Je voulais écrire pour *Leubald et Adélaïde* une partition comme celle que Beethoven avait écrite pour *Egmont*. Les diverses sortes d'esprits surnaturels et leurs apparitions devaient être annoncées et accompagnées d'une musique qui leur donnerait leur véritable coloris. Pour apprendre rapidement les notions de composition indispensables à l'exécution de ce projet, je pensai qu'il me suffirait d'étudier la *Méthode de basse chiffrée* de Logier qu'on m'avait recommandée à cet effet dans un magasin de musique. Les embarras pécuniaires qui, de tout temps, troublèrent ma vie, datent de ce moment. Je louai la Méthode, moyennant une rétribution hebdomadaire, dans l'heureux espoir d'acquitter les quelques semaines de location avec l'argent de poche que j'aurais économisé.

Mais les semaines devinrent des mois, et je ne savais toujours pas composer à mon gré.

M. Frédéric Wieck, futur beau-père de Robert Schumann, alors propriétaire de ce cabinet de musique, m'envoyait d'inquiétantes sommations de payer, et lorsque enfin le prix de location eut atteint celui de l'ouvrage, je me vis forcé de me confesser à ma famille. Elle apprit

ainsi et mes soucis d'argent et mes marottes de compositeur. Naturellement, elle ne pouvait attendre de celles-ci qu'un nouveau fiasco.

Le chagrin fut grand à la maison ; ma mère, ma sœur et mon beau-frère se consultèrent avec des mines soucieuses sur le moyen de surveiller désormais mes études et de me préserver d'autres écarts. On ne connaissait pas encore ma situation vis-à-vis de l'école et l'on se consola en espérant que ma nouvelle lubie aurait bientôt le sort de celle que j'avais eue pour la poésie.

A la suite de modifications qui se produisirent dans ma famille, l'été de 1829, je restai assez longtemps seul dans notre appartement de Leipzig. Mon extase musicale atteignit son apogée à cette époque. J'avais pris secrètement des leçons d'harmonie chez un bon musicien de l'orchestre de la ville, G. Müller, qui devint plus tard organiste à Altenbourg ; mais, outre que le payement de ces leçons devait me valoir de nouveaux ennuis, je n'arrivai même pas à dédommager mon maître de son enseignement quasi gratuit en lui donnant le plaisir de constater mes progrès. Ses leçons, et les devoirs qui les complétaient, me parurent arides et me devinrent antipathiques. La musique était pour moi quelque chose de démoniaque, une monstruosité mystique et sublime : tout ce qui était règle me la dénaturait.

Je cherchai dans les *Contes fantastiques* d'Hoffmann une éducation artistique qui me sembla bien préférable à celle de mon musicien d'orchestre. C'est à cette époque de ma vie que je pénétrai vraiment dans le monde surnaturel de ces *Contes*. La tête pleine de Kreissler, de Kres-

pel et des autres personnages chimériques de mon auteur favori, je crus avoir rencontré enfin dans la réalité même un de ces originaux. Ce musicien idéal, dans lequel je me figurais trouver tout au moins un second Kreissler, était un certain Flachs. Long, extraordinairement maigre, la tête très petite, avec une singulière façon de marcher, de se tenir et de parler, cet homme m'avait frappé. Je le voyais dans tous les concerts publics, source unique pour moi de culture musicale. Il se tenait toujours près de l'orchestre et causait avec une précipitation bizarre à l'un ou à l'autre des instrumentistes. Tous semblaient le connaître et avoir de l'amitié pour lui.

Je ne sus que beaucoup plus tard, à ma confusion, qu'ils se moquaient simplement de lui. Je me rappelai avoir vu ce personnage singulier à Dresde déjà, et, en écoutant ses conversations, je constatai qu'il y connaissait aussi des musiciens. Cette particularité suffisait à me le rendre intéressant, mais ce qui me fascinait surtout en lui, c'était sa manière d'écouter la musique. Ses hochements de tête convulsifs, ses joues qu'il gonflait comme en un soupir étaient pour moi des signes certains du ravissement démoniaque dans lequel le jetait l'audition de l'orchestre. Remarquant, de plus, qu'il n'appartenait à aucune société et qu'il se promenait toujours seul dans le jardin, je l'identifiai tout naturellement au maître de chapelle Kreissler. Je voulus faire sa connaissance, et j'y parvins. Comment décrire mon bonheur quand, la première fois que j'allai le voir, je découvris dans son logis des monceaux inimaginables de partitions! Jamais encore je n'avais vu de partition! A ma

vive déception, cependant, je m'aperçus qu'il n'en possédait aucune de Beethoven, de Mozart ou de Weber; mais il avait une quantité innombrable d'œuvres, de messes et de cantates de compositeurs qui m'étaient totalement inconnus, tels que Staerkel, Stamitz, Steibelt, etc. Flachs m'en sut dire tant de bien, que ses discours, joints au respect que j'éprouvais pour tout ce qui s'appelle « partition », me consolèrent de ne rien trouver de mes maîtres aimés. J'appris dans la suite que le pauvre Flachs était devenu possesseur de toutes ces partitions par la friponnerie de marchands exploiteurs, qui profitaient de sa faiblesse d'esprit pour lui glisser contre écus sonnants cette musique sans valeur. Flachs devint mon compagnon de tous les instants. Partout on vit dès lors le mince adolescent de seize ans et la longue perche branlante qu'était Flachs. Mon logis solitaire reçut souvent cet hôte singulier qui, tout en mangeant du fromage et du pain, était obligé d'entendre mes compositions. Un jour, il fit d'un de mes airs un arrangement pour instruments à vent, qu'à mon grand étonnement la musique joua chez Kintschy au « Chalet suisse ». Je ne me rendais pas compte que cet homme se trouvait dans l'impossibilité absolue de m'apprendre la moindre chose.

J'étais si bien persuadé de son originalité qu'il lui suffisait, pour m'en donner la preuve, d'écouter avec patience mes élucubrations d'enthousiaste. Quelques connaissances de mon ami s'étant peu à peu jointes à nous, je fus bien forcé de reconnaître que tout le monde traitait mon bon Flachs en imbécile et en fou. J'en étais attristé. Mais un événement singulier devait me conver-

tir enfin à l'opinion générale. Flachs possédait un peu de fortune et c'est pourquoi une jeune personne peu recommandable, de qui il se croyait vivement aimé, chercha à le prendre dans ses filets. Un beau jour, il me ferma sa porte au nez et j'appris avec stupéfaction que c'était par jalousie. L'inquiétant mystère de ce genre de relations, qui m'était révélé ainsi pour la première fois, me remplit d'un étrange dégoût.

La folie de mon ami parut à mes yeux plus forte qu'elle n'était sans doute en réalité, et j'eus une telle honte de mon aveuglement que, pendant assez longtemps, je n'osai plus me montrer aux concerts publics, crainte de rencontrer mon faux « Kreissler ».

Alors déjà, j'avais composé ma première sonate en *ré mineur*. J'avais aussi commencé une pastorale, et ma manière d'y travailler était certainement inédite. Les *Caprices de l'amante* de Gœthe en devaient former le thème, mais j'esquissai à peine le plan du libretto. Texte, musique et instrumentation, je menai tout de front, de telle sorte que je terminais une page de la partition sans avoir réfléchi au texte de la suivante. Je me souviens que, malgré ce procédé fantaisiste, et sans avoir la moindre notion de la composition pour instruments, je réussis à mettre sur pied une œuvre d'assez longue haleine qui se trouva finalement être une scène à trois voix de femme, suivie d'un air pour ténor.

Mon goût pour l'orchestration était si prononcé qu'après avoir lu la partition de *Don Juan*, j'écrivis à mon tour un grand air pour soprano, fort soigneusement instrumenté, à mon avis. Je composai aussi un quatuor

en *ré majeur;* mais d'abord j'avais dû me familiariser avec la clef d'*ut*, car peu de temps auparavant, en étudiant un quatuor de Haydn, j'avais été fort gêné de ne pas la connaître.

Muni de ces œuvres, j'entrepris cet été-là ma première tournée artistique. Ma sœur Clara, mariée au chanteur Wolfram, avait trouvé un engagement au théâtre de Magdebourg; je me dirigeai donc de ce côté, risquant, selon mon habitude, les aventures d'un voyage à pied.

Durant le court séjour que je fis chez ma sœur, j'acquis une certaine expérience musicale pratique. Je rencontrai chez elle, entre autres, le chef d'orchestre Kuehnlein, homme intéressant quoique d'originalité assez bizarre. Vieillissant, maladif et malheureusement porté à la boisson, Kuehnlein imposait par son langage extraordinairement choisi et de belle envolée. Le trait dominant de son originalité était une adoration excessive pour Mozart et une haine méprisante pour Weber. Il ne lisait qu'un livre, le *Faust* de Gœthe, et, dans son exemplaire, on ne trouvait pas de page où il n'eût souligné un passage pouvant se rapporter à la glorification de Mozart ou à la diffamation de Weber. Mon beau-frère lui confia les compositions que j'avais apportées en lui demandant son avis sur mes aptitudes. Le soir même, nous étions gaiement installés dans un café quand Kuehnlein arriva et se dirigea vers nous, la mine aimable et sérieuse. Je crus lire sur son visage un jugement favorable. Wolfram lui demanda ce que valaient mes œuvres. « Pas un sou... », répondit Kuehnlein avec mansuétude. Mon beau-frère, accoutumé à ses excentricités, éclata de rire, ce qui me

remonta un peu. Mais il me fut impossible d'obtenir de Kuehnlein des raisons précises motivant son appréciation. En revanche, il se livra à de nouvelles invectives à l'adresse de Weber et me conseilla de m'en tenir uniquement à Mozart. Je conservai cependant une certaine impression de ses discours, car il s'exprimait toujours avec beaucoup de chaleur et d'emphase.

C'est au cours de cette visite à Magdebourg que je suis entré en possession d'un document précieux qui devait m'entraîner bien loin du chemin conseillé par Kuehnlein. J'avais acquis la partition du grand quatuor en *mi bémol majeur* de Beethoven, œuvre nouvelle encore et que mon beau-frère avait fait copier à mon intention. Riche de ce trésor et de mes récentes expériences, je retournai à Leipzig, foyer de mes fantaisistes études musicales. Ma famille y était de nouveau réunie avec ma sœur Rosalie et l'on allait apprendre enfin ma situation pitoyable à l'école, car je ne pouvais plus la dissimuler.

Ma mère venait de recevoir un avis lui annonçant que je n'avais plus paru au collège depuis six mois. La plainte adressée autrefois à mon oncle par le recteur lui-même étant restée sans réponse et sans effet, les professeurs avaient renoncé à me surveiller, et cela avec d'autant plus de raison que j'avais complètement cessé de paraître en classe. Le conseil de famille se réunit encore. Que devait-on faire de moi? Je protestai si vivement de mon sincère penchant pour la musique que mes parents tombèrent d'accord pour me faire au moins apprendre à jouer convenablement d'un instrument. Mon

beau-frère Brockhaus proposa alors de m'envoyer chez Hummel, à Weimar, afin qu'il fît de moi un bon pianiste. Mais je déclarai avec emportement que, pour moi, « se vouer à la musique » signifiait « composer » et non pas « jouer d'un instrument ». On céda, et l'on convint de s'adresser à Müller, le professeur dont j'avais déjà reçu secrètement des leçons non rétribuées; il devait m'enseigner l'harmonie dans toutes les règles. Et moi, je jurai de reprendre avec tout le sérieux désirable mes études au lycée Saint-Nicolas. Mais j'endurai bientôt une double torture : des deux côtés, le joug me pesait, et malheureusement autant du côté des leçons de Müller que de l'autre. Les difficultés de l'harmonie me rebutaient de plus en plus et je me dédommageais en continuant à composer fantaisies, sonates et ouvertures, sans en rien dire à personne.

Poussé par l'amour-propre, je résolus cependant de montrer au collège de quoi j'étais capable quand je le voulais bien On nous avait donné en seconde un exercice de versification comme devoir. J'écrivis un chœur en vers grecs sur la guerre de l'Indépendance de la Grèce. Je suppose que ce poème était à peu près à la langue grecque et à sa métrique ce que mes sonates et ouvertures étaient à la musique correcte, car mon essai fut taxé d'impertinence et on me le rendit avec dédain. A partir de ce moment mes souvenirs de collège s'effacent. Je faisais à ma famille le sacrifice de fréquenter les cours, mais sans me soucier le moins du monde de ce qu'on y enseignait. Pendant les leçons, je lisais en cachette ce qui me plaisait.

L'enseignement musical que je recevais ne portant

pas de meilleurs fruits non plus, je poursuivais, à ma manière, mon éducation artistique en copiant les partitions de mes maîtres bien-aimés. A cette occupation, je gagnai une écriture élégante et lisible, souvent admirée dans la suite. Je crois savoir qu'on garde encore comme souvenir mes copies des symphonies de Beethoven, de celle en *ut mineur* et de la neuvième.

Cette neuvième symphonie était devenue le point attrayant et mystique où convergeaient toutes mes pensées musicales. Elle éveilla tout d'abord ma curiosité, parce que, de l'opinion générale des musiciens et non seulement de ceux de Leipzig, Beethoven l'avait composée étant presque fou. Elle était considérée comme le *non plus ultrà* du genre fantastique et incompréhensible. C'en était assez pour me pousser à étudier avec passion à quelle inspiration démoniaque elle était due.

Après m'en être procuré à grand'peine la partition, je n'eus qu'à y jeter les yeux pour me sentir fasciné avec la violence de la fatalité : les longs accords de quintes du début me rappelaient les sons qui avaient joué dans mon enfance un rôle surnaturel. Ils m'apparaissaient là comme le mystérieux ton fondamental de ma propre vie. Cette symphonie renfermait certainement le secret de tous les secrets, et mon premier soin fut de m'en approprier la musique par une pénible copie. Je me souviens qu'après une nuit passée à ce travail, je fus surpris par les lueurs troubles de l'aube ; dans ma surexcitation, j'en éprouvai une telle frayeur que je me mis à crier comme à la vue d'un spectre et que je me cachai sous la couverture de mon lit.

La symphonie n'avait alors pas encore été arrangée pour le piano ; elle avait eu si peu de succès auprès du public que l'éditeur n'avait pas jugé nécessaire de la publier sous cette forme. Je me mis donc à l'œuvre et je réussis vraiment à en achever un arrangement complet pour piano, que j'essayai de jouer. Je l'envoyai à l'éditeur de Beethoven, Schott, à Mayence ; il me répondit qu'il n'était pas encore décidé à faire paraître mon arrangement pour piano de la neuvième symphonie, mais qu'il garderait volontiers ce sérieux travail, et, en retour, il m'offrait un exemplaire de la grande *Messe solennelle*, que j'acceptai avec une vive joie.

En dehors de cette occupation, j'étudiai quelque temps le violon, mon professeur d'harmonie ayant trouvé avec raison que la connaissance de cet instrument était nécessaire à un futur compositeur pour orchestre. Ma mère m'en paya un huit écus ; elle l'avait acheté au musicien Sipp, qui, aujourd'hui encore (1865), fait sa partie dans l'orchestre de Leipzig. Je ne sais ce qu'il est advenu de cet instrument, avec lequel je torturai pendant tout un trimestre les oreilles de ma mère et de mes sœurs. Je m'exerçais dans ma minuscule chambrette et j'avançai mes études jusqu'à certaines variations en *fa majeur* de Mayseder, à la deuxième ou à la troisième, je crois. Mais, à partir de là, je perds tout souvenir de ces exercices auxquels heureusement ma famille, pour des raisons sans doute égoïstes, ne me poussait pas sérieusement.

Cependant, l'époque arrivait où la passion du théâtre allait de nouveau s'emparer de moi avec violence. L'intendant du théâtre royal de Dresde avait pris pour trois

ans l'administration du théâtre de Leipzig, et, sous ses auspices, une nouvelle troupe de comédiens avait été formée dans ma ville natale. Ma sœur Rosalie en faisait partie, de sorte que, par elle, j'eus toujours mes entrées aux représentations. Ce qui m'y attirait dans mon enfance, la curiosité et l'amour de la fantasmagorie, était devenu un sentiment raisonné et profond. *Jules César, Macbeth, Hamlet,* les pièces de Schiller et enfin le *Faust* de Gœthe m'enthousiasmèrent au plus haut degré. A l'Opéra, on joua les premières du *Vampire* et du *Templier et la Juive* de Marschner. La troupe d'opéra italienne arriva de Dresde et charma le public par ses productions d'une virtuosité extraordinaire. Entraîné moi-même par l'engouement dont la ville entière était saisie, j'étais sur le point d'oublier les impressions d'enfance que je devais au signor Sassaroli, quand une autre merveille, qui nous vint également de Dresde, donna soudain à mes sentiments artistiques une direction nouvelle et décisive que je devais garder toute ma vie.

Wilhelmine Schröder-Devrient fit une courte tournée à Leipzig. Jeune, belle, pleine de feu, elle était alors à l'apogée de sa carrière. Elle joua *Fidelio.* Je ne devais plus revoir sur la scène de femme qui lui fût comparable.

En portant mes regards en arrière, je ne trouve dans toute ma vie guère d'événement qui ait eu sur moi une influence aussi forte que cette représentation. Qui a vu l'admirable artiste, à cette période de sa carrière, n'a pu oublier son jeu, à la fois si humain et si surnaturel, qui faisait vraiment passer en vous la flamme sacrée de son génie. Après la représentation, je me

précipitai chez un de mes amis afin d'écrire une courte lettre dans laquelle je déclarais à la grande cantatrice qu'à partir de ce jour ma vie avait son but, et que si jamais mon nom était prononcé avec éloge dans le monde des arts, elle voulût bien se souvenir que Wilhelmine Schröder-Devrient seule avait fait de moi ce que je jurais de devenir. Je déposai cette lettre à son hôtel, et je courus dans la nuit comme un fou. Lorsqu'en 1842, je suis allé à Dresde pour débuter avec mon *Rienzi*, j'ai été souvent reçu dans la maison de l'artiste aimable et bienveillante. Un jour, elle me surprit en me récitant mot à mot cette lettre qui l'avait touchée, semble-t-il, puisqu'elle l'avait gardée.

Je crois reconnaître maintenant que le désordre qui, à partir de cette soirée, se manifesta pour un long temps dans ma vie, et surtout dans mes travaux, est résulté de la trop grande somme d'impressions que je reçus de cet événement. Je ne savais que faire, que commencer, que produire, qui pût être rapporté à ce que je venais de ressentir, et tout ce qui n'y cadrait pas me semblait si fade et si insignifiant qu'il m'était impossible de m'en occuper. J'aurais voulu écrire une œuvre digne de Wilhelmine Schröder-Devrient, mais, comme je n'en étais absolument point capable, j'abandonnai, dans mon désespoir exalté, toutes mes aspirations artistiques ; et mes études scolaires n'arrivant pas non plus à me captiver, je me laissai aller, tel un vaisseau désemparé, au caprice du moment et me livrai, en compagnie de camarades singulièrement choisis, à toutes sortes de débauches de jeunesse. J'entrais dans la période dissolue où les jeunes

gens jettent leur gourme, et je m'étonne aujourd'hui encore de sa laideur et de son vide. Mes liaisons avec les blancs-becs de mon âge avaient toujours été dues au hasard le plus banal, et je ne puis me souvenir qu'une sympathie particulière m'ait jamais guidé dans le choix de mes amis. Je ne suis certain que d'une chose, c'est que je n'ai jamais tenu à distance, par un sentiment d'envie, un camarade plus doué que moi. Pour m'expliquer mon indifférence à cet égard, je suis réduit à supposer que, ne connaissant pas la valeur des bonnes relations, il me suffisait de trouver quelqu'un qui m'accompagnât dans mes promenades et à qui je pusse ouvrir mon cœur, sans avoir besoin de m'inquiéter de ce qu'il pensait lui-même. Le moment arrivait pourtant où, après m'être entièrement épanché sans rencontrer de réciprocité, je ressentais la nécessité de posséder un véritable ami.

A mon grand étonnement, je m'apercevais que, pour mes camarades, il n'était d'ordinaire pas du tout question de répondre à mes effusions. Dès que je voulais faire vibrer chez l'un d'eux la corde qui vibrait en moi, c'est-à-dire provoquer des confidences sur des sentiments qu'au fond il n'éprouvait pas, nos relations cessaient brusquement, sans laisser de traces dans mon existence.

Ma singulière liaison avec Flachs demeura dans une certaine mesure le type de la plupart de celles que j'eus ensuite. Le fait que je n'ai pu contracter d'amitié durable rend compréhensible la passion que j'éprouvai longtemps pour la vie de bohème des étudiants où les relations individuelles sont refoulées au second plan par

les prérogatives de la corporation. Au milieu du bruit de cette vie d'orgies et de folies, je demeurais donc réellement isolé, et il est possible que cette période de débauches m'ait été utile, en ce sens qu'elle me préserva de l'affaiblissement qui serait nécessairement résulté d'un travail productif prématuré, prolongé trop longtemps. Quoi qu'il en soit, en apparence, mais en apparence seulement, je m'éparpillai de tous côtés. La conséquence de ma conduite fut que je dus quitter l'école Saint-Nicolas, à Pâques 1830, car j'étais trop mal vu des professeurs pour pouvoir espérer être admis à l'Université sur leur recommandation. Il fut donc décidé que, six mois durant, je prendrais des leçons particulières avant de me présenter au lycée Saint-Thomas, où j'entrerais dans un milieu nouveau, et il ne dépendrait que de moi d'être au bout de peu de temps prêt à entrer à l'Université. Je me retrouvais en bons termes avec mon oncle Adolphe ; son influence stimulante et encourageante s'exerçait sur mon éducation musicale aussi bien que sur mon instruction, et, dans les moments les plus sombres de mon existence insensée d'alors, il savait réveiller mon penchant pour les études. Je pris donc des leçons de grec chez un érudit et nous lûmes ensemble Sophocle. Un certain temps, j'eus l'espoir que cette noble occupation me donnerait le goût d'approfondir la langue grecque. Il n'en fut rien. Le maître qu'il me fallait n'était pas encore trouvé ; de plus, la pièce où mon professeur me faisait travailler avait ses fenêtres sur une tannerie, dont l'odeur désagréable affectait au plus haut degré mes nerfs olfactifs et me dégoûta complètement de Sophocle et du grec.

Mon beau-frère Brockhaus, pour me faire gagner quelque argent de poche, me chargea de corriger les épreuves d'une nouvelle édition de l'*Histoire universelle*, de Becker, revue par Lœbell et imprimée chez lui. Ainsi, j'avais l'occasion de compléter par un travail personnel le savoir purement superficiel qu'on acquiert à l'école dans chaque branche. Je pus donc, et ce fut toujours le cas ma vie durant, m'approprier par moi-même les connaissances dignes d'intérêt pour lesquelles le lycée ne m'avait donné que de l'indifférence. Je dois avouer pourtant que cette première étude approfondie de l'histoire devait un peu de son charme aux huit « groschen » qu'elle me rapportait par feuille. Je me trouvai ainsi dans une des rares situations de ma vie où j'ai réellement gagné de l'argent. Cependant je m'accuserais à tort en n'ajoutant pas que certaines périodes de l'histoire, que je ne connaissais alors que d'une façon très imparfaite, m'intéressèrent extraordinairement et me laissèrent une impression d'autant plus vive que je les étudiais pour la première fois sérieusement.

A l'école, je n'avais été attiré que par l'histoire grecque : Marathon, Salamine et les Thermopyles étaient en résumé ce qui avait fixé mon attention. J'appris donc à mieux connaître le moyen âge et la Révolution française, car mes feuilles comprenaient précisément ces époques. Je me souviens que la description de la Révolution me remplit d'aversion pour ses héros. Ignorant absolument ce qu'avait été l'ancien régime, je m'indignai, par pure compassion humaine, contre les horreurs commises par les révolutionnaires, et ce sentiment m'a dominé si long-

temps que je dus faire plus tard un véritable effort pour m'attacher à la signification politique de ces événements prodigieux.

Quelle ne fut donc pas ma surprise de me voir un jour pour ainsi dire mêlé à des événements politiques analogues à ceux que racontaient mes feuilles d'épreuves. Les éditions spéciales du *Journal de Leipzig* annoncèrent tout à coup que la révolution de Juillet venait d'éclater à Paris. Le roi de France était détrôné. La Fayette, ce même La Fayette qui venait de traverser mon imagination ainsi qu'un personnage de féerie historique, parcourait de nouveau les rues de Paris, à cheval, acclamé par le peuple. Comme alors aussi, la garde suisse avait été massacrée devant les Tuileries et le nouveau souverain ne trouvait rien de mieux, pour conquérir la faveur populaire, que de se faire proclamer roi-citoyen.

Le sentiment de vivre, à une époque où s'accomplissaient de pareilles choses, devait naturellement produire une impression profonde sur un jeune homme de dix-sept ans. Pour moi, l'histoire politique du monde a existé à partir de ce jour-là, et, bien entendu, je pris parti pour la Révolution, qui m'apparaissait comme la lutte courageuse et victorieuse d'un peuple combattant pour son idéal sans se souiller des excès de la première Révolution française. Des émeutes plus ou moins graves ayant bientôt éclaté un peu partout en Europe, et les pays allemands en ayant été secoués aussi, je restai longtemps dans l'attente fiévreuse de leurs suites. Pour la première fois, je fus rendu attentif aux causes de ces mouvements qui m'apparaissaient comme une des faces

de la lutte entre les formes usées du passé et les espoirs nouveaux de l'humanité.

La Saxe ne demeura pas tranquille non plus. A Dresde, il se livra dans les rues une véritable bataille, qui amena un changement immédiat de régime : le futur roi Frédéric fut institué régent du royaume et dut accorder une Constitution. Cet événement me jeta dans un tel état d'exaltation que je conçus le plan d'une *Ouverture politique.* L'introduction devait dépeindre la sombre oppression sous laquelle gémissait le peuple ; elle était suivie d'un thème où, pour plus de clarté, j'écrivis les mots : *Frédéric et Liberté.* Ce thème se développait et s'élargissait avec ampleur jusqu'au triomphe final. Je me flattais de l'espoir d'assister au succès de mon œuvre dans un des concerts publics de Leipzig.

Mais avant que j'eusse réussi à exécuter mon projet de musique politique, il éclatait à Leipzig même des troubles qui m'entraînèrent du domaine de l'art dans celui des affaires publiques et civiques. Ces affaires se réduisaient à des démêlés entre les étudiants et la police. La police était l'ennemi odieux sur lequel s'exerçait l'esprit libertaire de la jeunesse. Dans une bagarre quelconque, les agents avaient arrêté quelques étudiants ; il s'agissait de les délivrer. La jeunesse universitaire, en effervescence depuis un certain temps, se réunit un soir sur la place du Marché. Les corporations des « Compatriotes » se rassemblèrent et firent cercle autour de leurs « anciens ». Ce mouvement s'opéra avec une solennité qui produisit sur moi un effet extraordinaire. Puis, tout en chantant le *Gaudeamus igitur*,

ils se formèrent en cortège et tout ce qui, en fait de jeunes gens, prenait parti contre la police, se joignit à eux. Sérieux et décidés, ils se dirigèrent du marché vers l'Université, où se trouvaient les cachots, afin d'en forcer les portes et de délivrer les étudiants prisonniers. Une agitation incroyable faisait battre mon cœur tandis que je marchais avec eux à l'assaut de cette nouvelle Bastille. Mais les choses se passèrent d'une façon tout inattendue. Notre imposante troupe fut arrêtée dans la cour du *Paulinum* par le vénérable recteur Krug, qui nous attendait, tête découverte. Un tonnerre d'applaudissements éclata lorsqu'il annonça qu'à son instigation les détenus avaient été relâchés. L'affaire semblait donc terminée. Mais l'agitation provoquée par l'attente d'une révolution avait été trop forte, il lui fallait une victime.

Soudain le bruit se répandit qu'on allait faire justice d'un établissement de mauvais renom, situé dans une rue mal famée et qu'un membre des autorités détestées avait pris, disait-on, sous sa protection spéciale. Je suivis l'essaim des manifestants, et, quand j'arrivai à l'endroit indiqué, je trouvai une maison envahie dans laquelle on se livrait à toutes sortes de violences. Je me rappelle avec horreur l'influence enivrante qu'eut sur moi la vue de ces actes incompréhensibles et barbares. Sans le moindre motif personnel, dans une rage de forcené, je m'unis aux jeunes vandales, et, avec eux, je fracassai en fou furieux tout ce qui, meubles ou ustensiles, me tomba sous la main. Je ne crois pas qu'en agissant ainsi j'étais guidé par le motif initial de cette émeute, bien que ce motif résidât dans une grave atteinte à la moralité

publique. Je pense plutôt que j'étais entraîné, comme en un tourbillon, par ce que ces fureurs populaires ont de diabolique. Je devais apprendre aussi que de tels accès de rage ne se calment pas facilement et qu'ils ne prennent fin qu'après avoir dégénéré en frénésie. A peine un nouveau mot d'ordre eut-il retenti, que nous nous dirigeâmes vers une autre maison de ce genre et que déjà je me trouvais dans le courant qui se précipitait vers l'autre bout de la ville. On y renouvela les mêmes prouesses et les mêmes dévastations ridicules. J'ignore si l'abus de la boisson avait contribué à mon ivresse et à celle de mes compagnons ; je sais seulement que je me trouvai finalement dans l'état qui résulte de l'ébriété.

Le lendemain, je me réveillai comme sortant d'un mauvais rêve, et, pour me convaincre que j'avais réellement pris part aux événements de la nuit, il me fallut toucher le lambeau de rideau rouge qui traînait dans ma chambre comme trophée de mes hauts faits. Ce qui me tranquillisa, c'est que l'opinion, du public en général et de ma famille en particulier, n'était point défavorable aux jeunes émeutiers. Leur folie fut considérée comme l'explosion vertueuse de leur indignation à l'égard d'un état de choses réellement révoltant, de sorte que je pus sans crainte me vanter d'avoir pris part à ces excès. Mais le dangereux exemple donné par les étudiants induisit les basses classes du prolétariat à se livrer, le lendemain soir, à de semblables désordres, et cela aux dépens de fabricants et d'industriels impopulaires. Les choses devenaient sérieuses ; la propriété était menacée ; la haine du pauvre contre le riche s'exhalait en huées devant les portes,

et comme Leipzig se trouvait sans troupes et que la police était complètement désorganisée, ce fut aux étudiants qu'on demanda aide et protection contre la populace. Et alors commença pour la jeunesse universitaire une période de gloire telle que je n'aurais jamais osé la souhaiter dans mes rêves les plus hardis de collégien.

Les étudiants devinrent les dieux protecteurs de Leipzig. Invités par les autorités à s'organiser et à s'armer, ces mêmes jeunes gens qui, deux jours auparavant, s'étaient laissé entraîner à la rage de la destruction, accoururent tous et se rassemblèrent dans la cour de l'Université. Les conseillers municipaux et les chefs de la police appelèrent eux-mêmes par leurs noms, honnis jusqu'alors, les diverses corporations d'étudiants, et, répondant à l'appel, des jouvenceaux curieusement équipés sortirent du rang et s'organisèrent en milice rudimentaire, puis se répandirent par toute la ville. Ils s'installèrent dans les corps de garde, établirent des postes de défense près des propriétés de quelques riches commerçants, et enfin, selon leur bon plaisir, prêtèrent leur appui aux établissements plus ou moins menacés, et parmi ceux-ci les auberges jouirent naturellement d'une vogue durable. Tout en regrettant de n'être pas encore émancipé du collège, je cherchais à goûter d'avance les délices que me réservait la vie universitaire en m'insinuant dans les bonnes grâces des principaux chefs des étudiants. La conquête de leur faveur m'était du reste rendue facile par la parenté qui m'alliait à Brockhaus, chez lequel les « coqs » (c'est ainsi qu'on appelait les chefs de cette nouvelle police) avaient établi pour un temps leur quartier général. Mon

beau-frère avait été menacé sérieusement ; il devait à son énergie et à sa grande présence d'esprit d'avoir sauvé de la destruction son imprimerie, et surtout sa presse mécanique que les émeutiers voulaient mettre en pièces. Une ou deux compagnies d'étudiants étaient donc postées autour de sa fabrique afin de la préserver de nouvelles attaques. Or, la large hospitalité que l'aimable maître de maison offrait aux joyeux factionnaires dans l'agréable pavillon de son jardin y attira bientôt l'élite des « compagnons ». Pendant plusieurs semaines, mon beau-frère fut ainsi protégé jour et nuit contre un éventuel assaut de la plèbe, et moi, honoré et chéri des plus célèbres hâbleurs de l'Université, dispensateur des générosités de mon parent, je célébrais les saturnales de ma consécration d'étudiant en herbe.

La surveillance des portes resta longtemps encore entre les mains de ces héros. La gloire extraordinaire qu'ils en recueillirent attira à Leipzig les étudiants des universités de tout le pays. Chaque jour, de grandes voitures déchargeaient devant la porte de Halle des troupes tapageuses de « confrères » venant de Halle, d'Iéna, de Gœttingue, et même des villes les plus lointaines. Ils prenaient tout de suite leurs quartiers dans les corps de garde, et, pendant des semaines entières, les nouveaux venus n'eurent pas d'autres logis. Ils vécurent aux dépens de la municipalité, émettant des bons sur la police pour leurs vivres et n'ayant qu'un souci, c'est que le calme progressif ne rendît leur surveillance inutile.

Je ne laissai passer aucun jour, et, ce qui est pis, aucune nuit, sans monter la garde avec eux. Dans ma famille,

je prétextais la nécessité de faire mon devoir jusqu'au bout. On conçoit que les étudiants sérieux abandonnèrent bientôt des fonctions qui n'avaient plus leur raison d'être. Il ne resta que les bretteurs invétérés. Et ceux-ci montrèrent un zèle si persistant, que les autorités eurent toutes les peines du monde à les congédier. Jusqu'au dernier jour, je tins bon avec eux, et je fis des connaissances étonnantes pour mon âge. Parmi ces types d'étudiants fanfarons, un grand nombre avaient été renvoyés de différentes universités à cause de leurs rixes et de leurs dettes. Grâce aux circonstances du moment, ils avaient été accueillis à bras ouverts à Leipzig et y avaient trouvé un asile sûr. Mais, le calme une fois rétabli, ils ne voulurent point déguerpir et peuplèrent la ville de leurs inquiétantes personnalités.

Ces événements me laissèrent l'impression qu'on aurait à la suite d'un tremblement de terre ayant changé l'ordre des choses.

Mon beau-frère Brockhaus, qui pouvait reprocher, à bon droit, aux autorités de Leipzig leur incapacité à maintenir l'ordre et la paix, fut entraîné dans un violent courant d'opposition. Une parole hardie qu'à l'hôtel de ville il avait adressée aux membres du conseil municipal le rendit populaire ; on le nomma commandant en second de la garde communale qu'on venait de créer. Les nouveaux sergents chassèrent mes étudiants bien-aimés de leurs factions aux portes de la ville, et il nous fallut renoncer au plaisir d'arrêter les voyageurs pour examiner leurs passeports. Cependant l'institution de cette garde civique était assez de mon goût, car je me flattais de retrouver

en elle la garde nationale française, et déjà je voyais en mon beau-frère Brockhaus un Lafayette saxon ; c'en était assez pour nourrir mon exaltation. Je me mis à lire avidement les journaux et à faire de la politique. Cependant la société des bourgeois ne pouvait me satisfaire au point de me rendre infidèle à celle de mes chers étudiants. Du corps de garde, je les suivis dans les cafés et les locaux où ils se retirèrent, et leur gloire avec eux.

Mon unique désir fut désormais de devenir enfin étudiant moi-même. Ce n'était possible qu'en me résignant à faire un dernier stage dans un lycée. Je choisis le collège Saint-Thomas, alors dirigé par un vieillard sans énergie, et j'y entrai à l'automne 1830. Mon but était de me préparer rapidement au baccalauréat et d'acquérir le droit de me présenter aux épreuves en fréquentant l'école pour la forme. Mon principal souci fut de fonder avec des amis animés de mêmes sentiments que moi une société copiant les corporations d'étudiants. Cette société s'organisa avec tout le pédantisme de rigueur : nous avions des statuts réglementant nos beuveries ; nous faisions l'escrime, et le « Commers » (ou banquet) de fondation ne manqua pas. Nous y avions invité quelques étudiants de marque ; je le présidai, avec le titre de « subsenior ». En culotte de peau blanche et hautes bottes, j'apprenais à connaître les délices qui attendaient le véritable étudiant.

Cependant les professeurs de l'école Saint-Thomas ne réalisèrent pas ce que j'espérais d'eux ; à la fin du semestre, ils déclarèrent que, ne m'étant pour ainsi dire pas montré en classe, il était impossible que j'eusse accru

mon savoir et acquis le droit d'entrer à l'Université. Il n'y eut pas moyen de les faire revenir de leur opinion. Je voulais en finir, pourtant. C'est pourquoi je fis observer à ma famille que, n'ayant pas l'intention de me consacrer aux études scientifiques, mais bien de devenir musicien, rien ne m'empêchait de prendre une inscription d'étudiant ès arts musicaux. Sans me soucier davantage des pédants despotes de Saint-Thomas, je quittai immédiatement l'école dont je n'avais du reste guère profité et je me rendis chez le recteur de l'Université. J'avais fait sa connaissance le soir de notre émeute. Je me présentai comme *studiosus musicæ*, et l'on m'inscrivit sans difficulté, moyennant la redevance habituelle.

J'avais été très pressé de remplir cette formalité : les vacances de Pâques commençaient huit jours plus tard, les étudiants quittaient alors Leipzig, et, si je ne m'étais hâté, il ne m'eût plus été possible de me faire recevoir dans une corporation de « compatriotes » avant la reprise des cours. L'idée de rester à Leipzig pendant ces longues semaines sans avoir le droit de porter les « couleurs » de la corporation me paraissait une torture. En sortant de chez le recteur, je filai comme une bombe à la salle d'armes, afin de me faire admettre immédiatement dans la société des *Saxons*, en présentant ma carte d'inscription. J'atteignis mon but ; j'avais désormais le droit de me parer des couleurs de la *Saxonia*, une corporation de bon renom, à cause du nombre élevé de ses membres et de leur complaisance.

Les aventures les plus extraordinaires m'attendaient durant ces vacances de Pâques, où j'étais vraiment le

seul membre de la *Saxonia* qui fût resté à Leipzig. Cette société se composait, dans l'origine, de jeunes nobles auxquels s'étaient joints la plupart des étudiants sérieux; tous appartenaient à des familles importantes et aisées de Saxe et surtout de Dresde et ils allaient passer leurs semaines de congé à la maison paternelle. Pendant ce temps, on ne trouvait donc plus à Leipzig que les « éternels » étudiants qui avaient fini par ne plus avoir de foyer et pour lesquels les vacances duraient toute l'année.

Parmi ceux-ci se distinguait une troupe de jeunes débauchés qui, à l'époque glorieuse dont j'ai parlé, étaient venus chercher un refuge à Leipzig. J'avais déjà appris à connaître personnellement ces bravaches lorsqu'ils étaient de garde dans le jardin Brockhaus, et ils avaient fait grande impression sur mon imagination. Quoique la durée des études universitaires fût en général de trois ans, la plupart d'entre eux se trouvaient inscrits à leur faculté depuis six ou sept ans sans être jamais retournés dans leur famille. J'étais spécialement captivé par un certain Gebhardt, jeune homme d'une beauté et d'une vigueur incomparables. De sa taille de héros, il nous dépassait tous. Se promenant un jour par les rues, bras dessus bras dessous, avec deux de ses condisciples des plus robustes, il lui prit fantaisie de les soulever de terre par la seule force de ses bras et de courir ainsi comme avec une paire d'ailes humaines. D'une main il arrêtait un fiacre au grand trot en empoignant une roue par un de ses rayons. On craignait trop sa force pour lui laisser voir qu'on le trouvait bête, de sorte que, par cela même, son manque d'intelligence ne se remarquait guère. Sa

terrible vigueur jointe à un tempérament assez flegmatique lui donnait une dignité qui le mettait hors de pair parmi les simples mortels. Il était venu du Mecklembourg à Leipzig en même temps qu'un nommé Degelow, fort et adroit aussi, et qui, sans avoir les proportions colossales de Gebhardt, se distinguait par une grande vivacité et une physionomie des plus intéressantes. Il avait derrière lui une vie déjà mouvementée, où alternaient le jeu, la boisson, les aventures galantes et les duels. Un mélange d'impassibilité voulue et de froideur ironique, expression manifeste de la confiance qu'il avait en soi, s'unissait, chose assez fréquente dans de semblables natures, à une extrême susceptibilité et formait le trait principal de son caractère. Les crises passionnelles et l'emportement revêtaient chez Degelow un charme diabolique, par la malice qu'il mettait parfois à se moquer de lui-même et par la délicatesse chevaleresque dont il faisait souvent preuve vis-à-vis de ses compagnons. Ces deux étudiants extraordinaires réunissaient autour d'eux un cercle de jeunes gens qui étaient à la fois des modèles de mauvaise vie et de bravoure. Parmi eux, un certain Stelzer, surnommé « Lope », digne de paraître dans les *Niebelungen* par son tempérament batailleur, en était à son vingtième semestre d'études. Ils avaient tous conscience d'appartenir à un monde décadent, et, comme ils croyaient tous à son anéantissement inévitable et prochain, ils agissaient en conséquence.

C'est pourtant dans leur groupe que je rencontrai Schrœter ; celui-ci m'attira particulièrement par son amabilité, son agréable accent hanovrien et son esprit cul-

tivé. Il ne faisait pas partie des désespérés proprement dits ; il assistait à leurs réunions en spectateur tranquille et contemplatif. On l'aimait beaucoup et on le fréquentait volontiers. Je fis donc ma société de Schrœter, quoiqu'il fût plus âgé que moi. Il me fit connaître les ouvrages et les poésies de Heine et j'acquis aussi à l'imiter une certaine élégance de langage. Je subissais volontiers son influence aimable dans l'espoir que ma tenue y gagnerait. Je le voyais donc journellement, après midi, au « Rosenthal » ou chez « Kintschy ». Mais il était toujours en compagnie de ces remarquables géants qui m'inspiraient autant d'effroi que de sympathie. Ils appartenaient tous à des corporations de « compatriotes » qui vivaient sur un pied de guerre avec celle dont je faisais partie. Pour savoir ce que cela veut dire, il suffit de se rappeler le ton qui régnait alors parmi les étudiants. Rien que la vue des « couleurs » ennemies suffisait à mettre en fureur les êtres les plus pacifiques. Aussi longtemps qu'elles étaient à jeun, ces vieilles « barbes » éprouvaient, sans aucun doute, une douce satisfaction à voir, si confiant au milieu d'eux, paré des couleurs détestées, le freluquet de premier semestre que j'étais. Et mes couleurs, je les portais d'une façon toute spéciale. J'avais profité des derniers huit jours qui avaient précédé les vacances, pour acquérir une mirobolante casquette, richement brodée d'argent. Je l'avais vue à un nommé Müller qui devint un important fonctionnaire de police à Dresde, et elle m'avait inspiré un tel désir de la porter moi-même, que j'avais réussi à me la faire céder par l'étudiant à court d'argent pour rentrer chez lui. Malgré ma

casquette éclatante, j'étais, grâce à mon ami Schrœter, bien vu dans le clan des géants aussi longtemps que le « grog », la boisson favorite de ces éternels assoiffés, n'agissait pas encore. Mais quand ils avaient bu, je remarquais souvent des regards inquiétants et j'entendais des discours critiques. Longtemps, je ne les compris pas, car j'avais alors moi-même l'esprit troublé par la dangereuse boisson.

Dans de telles circonstances, les querelles étaient inévitables. Du moins ai-je la satisfaction de constater que le première fut provoquée par un sujet plus honorable que les railleries dont je m'apercevais à peine. Un jour que Schrœter et moi nous nous trouvions dans un cabaret où nous allions souvent, Degelow vint nous rejoindre. Dans un moment d'épanchement, il nous confia qu'il ressentait une inclination toute respectueuse pour une jeune et fort jolie actrice. Schrœter ayant émis des doutes sur le talent de l'artiste, Degelow répliqua qu'il n'y contredisait pas, mais qu'il considérait cette jeune personne comme la plus honnête de tout le théâtre. Aussitôt, je lui demandai, moi, s'il voulait dire par là que ma sœur fût moins honnête? D'après le code d'honneur des étudiants, Degelow ne pouvait me répondre qu'une chose : qu'il ne croyait certainement pas ma sœur moins honorable que son actrice, mais qu'il persistait à maintenir ce qu'il avait dit.

Sans hésitation, je lui lançai le défi avec la formule habituelle : « Vous êtes un jeune imbécile ! » Ma déclaration me parut ridicule à moi-même, adressée à ce vieux soudard d'étudiant. Je me souviens que Degelow

tressaillit involontairement et que ses yeux semblèrent lancer un éclair; cependant, il se ressaisit en présence de notre ami et accomplit les formes ordinaires de la provocation. Un duel au sabre fut arrêté.

Le cas fit sensation parmi les camarades et je sentis moins que jamais la nécessité de quitter leur société; seulement je devins plus attentif à leurs fanfaronnades, et, pendant quelque temps, il ne se passa pas de soirée sans que j'eusse provoqué l'un ou l'autre de ces enragés bretteurs.

Sur ces entrefaites, un membre de la *Saxonia* qui était revenu à Leipzig, le comte de Solms, arriva chez moi pour s'enquérir de l'état des choses. Il me félicita de ma conduite, mais me conseilla pourtant de cesser ces relations dangereuses et de ne plus porter nos couleurs jusqu'au retour de nos « compatriotes ». Ce temps ne fut heureusement pas de longue durée. L'Université recommençait à s'animer; la salle d'armes se repeuplait. Mon incroyable situation, vis-à-vis d'une demi-douzaine des plus terribles duellistes, me valut la plus glorieuse des renommées auprès des « jeunes » et même des « anciens » de la *Saxonia*. Les « seniors » réglèrent mes affaires et fixèrent les délais de mes différentes rencontres de manière à me laisser le temps d'acquérir une certaine dextérité à l'escrime. J'étais étonné moi-même de l'insouciance avec laquelle je considérais un avenir dans lequel ma vie serait plus d'une fois en danger. La façon dont le Destin me préserva des suites de mes imprudences m'étonne aujourd'hui encore; c'est pourquoi je m'arrêterai à conter comment les choses se passèrent.

Pour se préparer au duel, il était de rigueur d'assister en personne à quelques rencontres entre étudiants. Les plus jeunes assistants étaient alors chargés d'un service appelé « Schleppdienst » qui consistait à porter les rapières (armes de prix appartenant à la corporation) d'abord chez le rémouleur et de là au lieu de la rencontre. Ce service n'était pas sans danger, car le transport des sabres devait se faire clandestinement, le duel étant interdit par la loi. En récompense, nous avions le droit d'assister au duel. Lorsque je parvins à cet honneur, le lieu choisi se trouva être la salle de billard d'un cabaret de la « Burgstrasse ». On avait poussé le billard de côté et les spectateurs autorisés se postèrent dessus. C'est ainsi que je me trouvai parmi eux, attendant avec émotion les événements. A cette occasion, on me raconta l'histoire du duel d'un juif de ma connaissance, un certain Lévy, surnommé Lippert. Dans ce même local, il avait reculé si loin devant son adversaire qu'on avait dû lui ouvrir la porte et que, de l'escalier, il s'était sauvé dans la rue, croyant toujours se battre encore. Après quelques assauts préalables, le « senior » des « Marcomans », Tempel, engagea le duel avec un certain Wohlfart, une « tête chenue » qui en était à son quatorzième semestre et avec lequel j'avais aussi une rencontre en perspective. Comme, en pareil cas, il n'est pas permis au futur duelliste d'être présent à une lutte qui pourrait lui révéler quelques points faibles de l'adversaire, on avait demandé à Wohlfart s'il exigeait que je m'éloignasse. Il avait répondu avec un tranquille dédain que, pour l'amour de Dieu, il ne fallait pas expulser « ce

petit ». Je fus alors témoin de la mise hors de combat de cette fine lame qu'était Wohlfart. Au demeurant, il se montra si expérimenté et si capable, que j'aurais eu le droit d'être inquiet sur l'issue de la querelle que j'avais à vider avec lui. Son adversaire gigantesque lui trancha l'artère du bras droit. Le combat s'arrêta immédiatement et le médecin déclara Wohlfart hors d'état de se servir d'une arme pendant un an, de sorte que notre affaire fut déclarée non avenue. J'avoue que j'en éprouvai un certain soulagement.

Peu de temps après, le premier « Commers » général de tous les « compatriotes » eut lieu à l'auberge « Grüne Schenke ». C'est dans ces réunions qu'éclatent la plupart des querelles et des duels. Cette fois aussi, je m'attirai une nouvelle affaire avec un nommé Tischer, mais j'appris en même temps que j'étais délivré de deux de mes engagements les plus dangereux par la disparition de mes adversaires qui, criblés de dettes, avaient pris la fuite sans laisser leur adresse. D'un seul d'entre eux, du terrible Stelzer, dit « Lope », j'appris quelque chose dans la suite. Il avait profité du passage des Polonais qui, chassés de leur pays, se réfugiaient en France, pour se joindre à ces martyrs de la liberté, et s'engager plus tard dans la légion étrangère à Alger. En rentrant du « commers », Degelow, avec lequel je devais me battre quelques semaines plus tard, me fit proposer un « Comment suspendu », c'est-à-dire une trêve d'hostilités qui permet aux deux adversaires de s'adresser la parole et de causer ensemble, chose sévèrement défendue en autre cas. Nous rentrâmes en ville en nous donnant le bras. Il me dit

avec une sorte de tendresse chevaleresque qu'il se réjouissait de se mesurer avec moi, que ce serait pour lui un honneur et un plaisir, parce qu'il m'aimait et m'estimait. Rarement conquête personnelle ne m'a autant flatté que celle-là. Nous nous embrassâmes, et nos effusions, qui devinrent presque solennelles au moment de la séparation, m'ont laissé une impression inoubliable. Degelow avait ajouté qu'auparavant il irait à Iéna, où il avait encore à soutenir un duel à l'épée. Huit jours après, je reçus la nouvelle de sa mort ; il avait été frappé d'un coup d'estoc.

J'étais encore comme dans un rêve quand arriva la convocation à mon duel avec Tischer. C'était un tireur adroit et énergique ; mes « seniors » l'avaient choisi pour ma première rencontre, parce qu'il était de petite taille. Bien que je ne pusse guère me fier à mon adresse — j'étais trop peu exercé à l'escrime, — je reçus cette convocation le cœur léger. Je m'attendais à être blessé, et pourtant il ne me vint pas à l'idée de parler d'une éruption qui me tourmentait et qui eût retardé le duel, car elle pouvait rendre les blessures dangereuses. Le rendez-vous était pour dix heures du matin. Je quittai la maison en souriant et en me demandant ce que diraient ma mère et mes sœurs lorsqu'elles me reverraient quelques heures plus tard dans l'état pitoyable où je prévoyais qu'on me rapporterait. Mais, en arrivant sur le Bruhl, devant la maison de mon « senior », M. de Schœnfeld, homme aimable et tranquille, je vis celui-ci à la fenêtre, la pipe à la bouche. Il me cria : « Tu peux t'en retourner, petit, il n'y aura rien ; Tischer est à l'hôpital. » Je montai chez

lui et trouvai plusieurs camarades qui m'apprirent que la nuit passée Tischer, en état de complète ébriété, s'était attiré les mauvais coups des habitants d'un lieu mal famé, et que, gravement et honteusement blessé, il avait été transporté par la police à l'hôpital. Il devait être expulsé de l'Université et, avant tout, chassé du corps des étudiants.

Je ne me souviens plus exactement pour quelle raison les deux derniers spadassins que j'avais provoqués pendant ces funestes vacances quittèrent Leipzig ; je sais seulement qu'à partir de ce moment la réputation que je me fis parmi les étudiants fut d'ordre différent. Le « commers » des « jeunes » devait avoir lieu dans une auberge des environs de Leipzig, et tous ceux auxquels il était possible de se payer une voiture à quatre chevaux s'y rendaient en long cortège se promenant par la ville. Le *Landesvater* (chant qu'on entonne aux grandes occasions) venait d'être exécuté avec une solennité prolongée, toute nouvelle pour moi ; j'en avais été si profondément ému que l'ambition me prit d'être parmi les tout derniers qui rentreraient du « commers ». J'y demeurai donc trois nuits et trois jours, que je passai surtout à jouer aux cartes, car, dès la première nuit, le jeu m'avait enveloppé de ses filets diaboliques. Le matin, quelques-uns de nos camarades les plus brillants étaient encore attablés au lansquenet. Ils formèrent le noyau d'une société de joueurs à laquelle se joignirent dans la journée ceux qui revenaient de la ville. Beaucoup arrivèrent pour voir si l'on continuait, beaucoup s'en retournèrent ; moi seul et une cohorte de six condisciples nous tînmes bon trois

jours et trois nuits sans faiblir. Au début, je faisais la partie avec le désir de gagner les deux thalers que m'avait coûté le « Commers. » Ayant réussi, je me passionnai, dans l'espoir de payer toutes mes dettes par mes gains de jeu. Or, il en fut de mes projets de prompte fortune comme de mon idée d'apprendre l'harmonie en un rien de temps au moyen de la méthode Logier. Il y eut des retards et des retours auxquels je ne m'attendais pas, et mes gains ne furent guère rapides. Mais, au bout de trois mois, la fièvre du jeu m'avait empoigné au point de refouler en moi toute autre passion. On ne me vit plus ni au cabaret, ni à la salle d'armes, ni parmi les duellistes. Pendant la journée, je m'ingéniais à me procurer l'argent qu'il me fallait pour pouvoir passer la soirée et la nuit à jouer.

Bien qu'elle n'eût encore aucun soupçon de mes indignes débauches, ma mère usait de ses faibles moyens pour empêcher mes sorties nocturnes. Je quittais la maison à midi et je ne regagnais jamais ma chambre qu'à l'aube du jour suivant, après avoir escaladé le mur de la cour, car on me refusait la clef de la porte.

Le désespoir où me jetait ma malchance au jeu avait fait de ma passion une véritable folie. Insensible à tout ce qui m'avait charmé dans la vie d'étudiant, parfaitement indifférent à ce que pensaient de moi mes anciens camarades, fuyant les regards de tous, je descendais dans les tripots de bas étage où je rencontrais les plus débauchés des étudiants. Dans mon abrutissement, je supportais même le mépris de ma sœur Rosalie qui, ainsi que ma mère, daignait à peine accorder un regard

au jeune vaurien blême et défait quand, par hasard, il se montrait à elles. Alors, dans mon désespoir croissant, je résolus de risquer le tout pour le tout. Convaincu qu'on ne peut gagner qu'en mettant de fortes sommes, j'employai enfin à cette tentative le montant assez important de la pension de ma mère, que j'avais été chargé d'encaisser. En cette nuit-là, voulant forcer la fortune ennemie, je perdis toute la somme d'argent détournée, jusqu'à un dernier écu. La surexcitation qui s'empara de moi quand je jetai cette dernière pièce sur la table me produisit un effet que je n'avais ressenti de ma vie. Quoique je n'eusse ni bu, ni rien mangé, je fus pris de vomissements qui me forcèrent à m'éloigner plusieurs fois de la table de jeu. Je jouais ma vie avec cette dernière pièce d'argent. Si je perdais, il ne pouvait plus être question de retourner à la maison, et je me voyais déjà fuyant à travers champs, sous l'aube naissante, au hasard, comme un nouvel enfant prodigue. Ce sentiment de désespoir était si persistant que je continuai à l'éprouver même quand ma carte eut primé. Je laissai l'enjeu entier et je recommençai plusieurs fois, jusqu'à ce que la somme gagnée fût considérable.

Dès lors, la fortune me sourit sans cesse et je fus saisi d'une telle confiance en elle que je me lançai dans les jeux les plus audacieux : je le sentais, ce soir-là je jouais pour la dernière fois de ma vie. Ma veine devint si extraordinaire que les banquiers trouvèrent enfin bon de cesser le jeu. J'avais regagné, en cette nuit, non seulement la somme perdue, mais encore de quoi payer toutes mes dettes. Le feu qui m'embrasa pendant ces heures de

fièvre était comme sacré. A mesure que ma chance augmentait, il me semblait sentir plus vivement à mes côtés Dieu ou son ange me conseillant et m'encourageant. A l'aube, je dus escalader le mur une dernière fois pour rentrer chez moi. Je tombai dans un sommeil profond dont je ne m'éveillai que très tard, fortifié et comme régénéré. Aucun sentiment de honte ne me retint d'aller raconter à ma mère l'événement de cette nuit décisive. En lui rendant son argent, je lui dis de mon plein gré que j'avais risqué ce qui lui appartenait. Elle joignit les mains et remercia Dieu de sa grâce; puis elle exprima la certitude qu'elle me croyait sauvé et que je ne retomberais plus dans de pareils vices. Et, en vérité, dès ce jour, la tentation n'eut plus de prise sur moi. La société dans laquelle un vertige m'avait entraîné me parut soudain incompréhensible et sans attrait; la fureur du jeu m'avait rendu insensible aux vanités habituelles des étudiants. Délivré de ces passions, je me trouvai tout à coup en face d'un monde nouveau, auquel j'allais appartenir désormais, grâce à l'ardeur dont je me sentis saisi tout à coup pour mes études musicales. J'entrais dans une phase nouvelle de mon existence, dans la phase des études sérieuses.

Je dois dire cependant que l'agitation de cette période troublée de ma vie n'avait pas arrêté complètement mon développement musical. La musique était même demeurée le seul domaine où se fît remarquer mon activité intellectuelle.

J'avais toutefois complètement perdu l'habitude du travail; aussi ai-je aujourd'hui encore de la peine à

comprendre comment, dans ce temps-là, j'ai pu trouver moyen de parachever un assez grand nombre de compositions. Je n'ai plus de souvenir précis d'une ouverture en *ut majeur* (6/8), ni d'une sonate à quatre mains en *si bémol majeur*. Je jouai pourtant celle-ci avec ma sœur ; et, comme elle nous plut à tous deux, je l'arrangeai pour orchestre. En revanche, je me rappelle très bien une ouverture en *si bémol majeur*, puisqu'elle fit date dans ma vie. Cette composition était née de la neuvième symphonie de Beethoven, à peu près comme *Leubald et Adélaïde* était résulté jadis de l'étude de Shakespeare. J'y avais développé surtout le caractère mystique que je donnais à l'orchestre et introduit trois éléments différents qui se combattaient mutuellement. J'avais songé à représenter aux yeux du lecteur le caractère de ces éléments en notant la partition d'une écriture en trois couleurs, et seul le défaut d'encre verte m'empêcha d'exécuter ce projet de coloriage. L'encre noire devait être réservée aux instruments en cuivre, les instruments à cordes auraient eu du rouge et les instruments à vent du vert. Je présentai cette partition bizarre à Henri Dorn, alors directeur de musique au théâtre de Leipzig. Très jeune encore et homme du monde plein d'esprit, il était déjà musicien expérimenté, fort estimé du public de Leipzig et de moi tout autant. Maintenant encore, je me demande ce qui le poussa à faire jouer cette ouverture. Plus tard, j'ai partagé l'avis de ceux qui connaissaient l'inclination de Dorn à la moquerie : il a voulu s'amuser sans doute. Lui a toujours prétendu avoir trouvé l'œuvre intéressante, et il disait que, si on l'avait

fait passer pour une composition inédite de Beethoven, le public, quoique n'y comprenant rien, l'eût acceptée avec respect. C'était vers la fin de décembre de cette fatale année 1830. Comme il n'y avait pas de représentation théâtrale la veille de Noël, on organisait d'habitude, au profit des pauvres, un concert généralement peu fréquenté. Le premier numéro du programme portait ce titre, bien fait pour exciter la curiosité : *Ouverture nouvelle.* Rien de plus. Rempli d'anxiété et dissimulé dans un coin, j'avais assisté à la répétition générale.

Le sang-froid de Dorn, en face du mouvement d'inquiétude que montrèrent les musiciens obligés d'exécuter cette composition énigmatique, m'avait produit la meilleure impression. Le thème principal de l'allegro était à quatre temps, mais, après chaque mesure, j'en avais intercalé un cinquième, tout à fait indépendant de la mélodie et qu'accentuait un coup de grosse caisse. Comme ce coup était passablement isolé, le musicien chargé du tampon croyait toujours se tromper et finit par ne plus lui donner la vigueur demandée par la partition, ce dont je n'étais pas mécontent dans ma cachette, car j'étais effrayé moi-même de mon invention. Je me sentis fort mal à l'aise quand Dorn exigea que ce timide coup de grosse caisse fût mis en relief avec la force prescrite. Après la répétition, je fis part au directeur de mon appréhension relativement à ce passage critique, mais sans parvenir à le convaincre de faire retentir moins violemment ce malheureux coup de tampon. Il persista, disant qu'il ferait un excellent effet. Malgré son assurance, j'étais fort tourmenté, et je n'eus le courage d'avouer à personne

que j'étais l'auteur de cette ouverture. Ma sœur Ottilie, qui avait eu à supporter les lectures secrètes de *Leubald et Adélaïde,* fut encore ma seule confidente et je la persuadai de m'accompagner à l'audition de mon œuvre.

C'était ce soir-là qu'on distribuait les étrennes de Noël chez mon beau-frère Frédéric Brockhaus. Nous avions, ma sœur aussi bien que moi, intérêt à assister à cette fête de famille. Demeurant chez mon beau-frère, Ottilie était fort occupée et trouva à grand'peine le temps de quitter la maison. Notre aimable parent lui donna sa voiture, afin qu'elle pût revenir plus vite, et je profitai de cette occasion pour faire mon entrée dans le monde musical avec un certain apparat. La voiture roula bruyamment jusque devant le théâtre. Ma sœur se rendit dans la loge des Brockhaus, tandis que moi j'étais obligé de m'installer au parterre. Mais j'avais oublié de prendre un billet, et l'ouvreur ne voulut pas me laisser entrer. Déjà on accordait les instruments de plus en plus fort; je crus que j'allais manquer le commencement de mon œuvre. Alors je fus pris d'une telle inquiétude que je me révélai l'auteur de la *Nouvelle Ouverture,* afin de persuader l'homme de me laisser pénétrer sans billet. J'y réussis et m'élançai vers un des premiers rangs du parterre, où je me laissai choir dans un fauteuil. J'étais dans une agitation insensée. L'ouverture commença. Le thème des instruments « noirs » se manifesta d'abord avec importance; puis l'allegro « rouge » suivit avec son coup de grosse caisse venant de la contrée « noire ». J'ignore l'effet que produisit sur les auditeurs le motif « vert » des instruments à vent, ainsi que l'ensemble final des thèmes

« noir », « rouge » et « vert », car ce coup de caisse néfaste, qui revenait avec une perfide brutalité, me remplit d'un trouble si grand que je ne pus plus me rendre compte de rien.

Le retour régulier et persistant de cet effet malencontreux attira bientôt l'attention du public, et l'excita à la gaieté. J'entendais mes voisins annoncer d'avance la répétition du coup de tampon, et moi, qui connaissais la justesse de leur calcul, je souffrais indescriptiblement.

Je perdis toute conscience de ce qui se passait dans la salle, et ne revins à moi qu'au moment où l'ouverture, comme un rêve incompréhensible, cessa brusquement. J'avais, bien entendu, méprisé toutes les formes banales d'un finale écrit selon les règles. Les impressions d'un conte d'Hoffmann sont pâles, comparées à l'état singulier où je me trouvai en constatant la stupéfaction du public qui venait d'entendre mon œuvre. Il n'y eut ni murmures, ni sifflets, ni critiques, ni même de rires, rien qu'un étonnement profond. L'audition de ma composition leur avait fait l'effet d'un songe d'une bizarrerie inouïe, à eux aussi bien qu'à moi. Le pire moment fut encore de quitter ma place, afin d'aller prendre ma sœur pour la ramener chez elle. Me lever, défiler devant les fauteuils, chercher la sortie, ce fut épouvantable. Et quel supplice encore de repasser sous les yeux de l'ouvreur ! Je n'oublierai jamais le regard singulier qu'il me lança. Longtemps, je ne mis plus les pieds au théâtre de Leipzig. Il me fallut donc aller prendre ma sœur qui, dans sa loge, avait souffert de mon échec par sympathie, et rentrer avec elle à la maison où nous attendait une fête de famille, dont la

joie éclata en bruyante ironie dans la nuit de ma stupeur.

J'essayai cependant de lutter contre cette sensation. Je me consolai en pensant à une autre ouverture que j'avais achevée pour *la Fiancée de Messine* et que j'estimais meilleure que celle qu'on venait d'exécuter. Mais il ne fallait point songer à une réhabilitation : malgré l'amitié de Dorn, j'étais pour longtemps mis à l'index par la direction du théâtre de Leipzig. Je fis aussi sur le *Faust* de Gœthe quelques compositions; j'en possède encore l'une ou l'autre. Mais la vie dissipée d'étudiant où je me jetai alors étouffa tout ce qui me restait de sérieux et de volonté pour le travail musical.

Etant étudiant, je me persuadai alors qu'il me fallait suivre des cours. J'allai donc entendre ceux de Traugott Krug (dont j'avais fait la connaissance lorsqu'il avait calmé si amicalement l'émeute des étudiants), sur la philosophie fondamentale : une leçon suffit à me dégoûter de cet essai. Deux ou trois fois, je me rendis aussi aux leçons d'un jeune professeur d'esthétique, nommé Weiss. Ce zèle était, plus qu'à son cours, dû à l'intérêt personnel que m'inspirait Weiss. Je l'avais vu chez mon oncle Adolphe. Il avait traduit la *Métaphysique* d'Aristote, et l'avait dédiée à Hegel, par esprit de polémique, je crois. Je l'avais donc entendu discuter avec mon oncle sur la philosophie et les philosophes, d'une manière qui m'avait vivement intéressé. Je me souviens que Weiss, dont la distraction, le parler précipité et haché, et surtout la physionomie intelligente et méditative me captivaient singulièrement, justifiait l'obscurité de son style

en prétendant que les problèmes les plus graves de l'esprit humain ne peuvent être résolus pour le peuple. Cette maxime me sembla fort plausible et devint immédiatement ma ligne de conduite dans tout ce que j'écrivais. Je me rappelle ainsi qu'ayant une fois, au nom de ma mère, écrit à mon frère aîné Albert, celui-ci ressentit un véritable effroi à voir ma lettre et mon style et laissa entendre qu'il me croyait en train de devenir fou.

J'espérais apprendre aux cours de Weiss des choses qui me plairaient ; mais, à la longue, je ne me sentis pas capable de suivre ses dissertations sur l'esthétique mes tendances me poussaient dans une direction toute différente. A cette même époque, ma mère réussit, par l'inquiétude qu'elle témoignait à mon égard, à me faire reprendre sérieusement mes études musicales. Mon maître n'ayant pas su m'en inspirer le goût durable, il s'agissait donc de trouver un nouveau professeur qui éveillât en moi l'ardeur nécessaire.

Théodore Weinlich, chantre et organiste à l'église Saint-Thomas de Leipzig, occupait de longue date ces importantes fonctions, où Schlicht avait été son prédécesseur et que Sébastien Bach lui-même avait remplies autrefois. Par sa culture musicale, Weinlich appartenait à l'école italienne et avait été, à Bologne, élève du Père Martin. Il s'était fait connaître fort avantageusement par de belles compositions de musique vocale, et il m'a raconté à ce propos qu'un éditeur de Leipzig lui ayant proposé de publier, à des conditions avantageuses, quelques cahiers de solfège dans le genre de ceux qui avaient procuré une excellente affaire à un éditeur rival, Wein-

lich lui répondit que pour le moment il n'avait pas de semblables compositions prêtes, mais qu'il pouvait lui offrir une nouvelle Messe. L'éditeur refusa, en disant : « Celui qui a mangé la viande peut ronger l'os aussi. »

La modestie avec laquelle Weinlich narrait cette anecdote dénotait le caractère simple de cet excellent homme. Faible et maladif, il refusa d'abord de me prendre comme élève, lorsque ma mère me conduisit chez lui. Cependant, après avoir résisté longtemps à nos instances, il finit par se laisser convaincre quand il eut remarqué l'insuffisance de mon éducation musicale, insuffisance qu'il reconnut à une fugue que j'avais apportée.

Il me promit ses leçons à condition que je cesserais de composer pendant au moins six mois et que je me conformerais docilement à ses instructions. Je restai fidèle à la première partie de ma promesse, grâce aux nombreuses distractions de ma vie d'étudiant. Mais lorsque je dus, pendant un temps assez long, ne m'occuper que de sévères exercices d'harmonie à quatre voix, l'étudiant frivole se rebuta aussi bien que le compositeur de tant d'ouvertures et de sonates. Weinlich eut donc de même à se plaindre de moi, et il était sur le point de m'abandonner à mon sort, quand arriva dans la maison de jeu cette soirée mémorable qui amena un changement complet de ma vie. Honteux et ému, je demandai pardon au vieillard pour lequel j'éprouvais une réelle affection, et je lui jurai de m'appliquer désormais avec persévérance à mon travail. Il me fit venir chez lui un matin à sept heures pour construire sous ses yeux la charpente d'une fugue. Il me consacra toute sa matinée, étudiant chaque

mesure que j'écrivais, me faisant ses observations et me conseillant. A midi, il me laissa partir et me donna pour tâche d'achever le travail à la maison en complétant les voix secondaires. Lorsque je lui rapportai la fugue terminée, il me demanda de la comparer à celle qu'il avait faite sur le même thème. L'étude commune de cette fugue fut le point de départ d'une féconde amitié entre le professeur et l'élève. A partir de ce moment, les leçons devinrent pour tous deux un véritable plaisir. J'étais étonné de voir le temps passer si vite. Deux mois après, j'avais composé un certain nombre de fugues pleines d'artifices et je m'étais assimilé rapidement les plus difficiles évolutions du contrepoint. J'apportai alors à mon maître une fugue à deux sujets richement fournie. Je fus positivement effrayé quand il me déclara que je pouvais me vanter de cette composition et que je n'avais plus rien à apprendre de lui ; elle ne m'avait coûté aucune peine, et, dans la suite, je me demandai souvent si j'avais réellement de la méthode comme musicien. Weinlich lui-même ne paraissait pas attacher grande importance à ce que j'avais appris chez lui. Il me disait : « Vous n'écrirez sans doute jamais ni fugues ni canons, mais vous vous êtes approprié l'*indépendance*. Vous pouvez maintenant marcher tout seul, car vous savez travailler selon les règles de l'art, si c'est nécessaire. »

Le résultat principal de son influence sur moi fut de m'inculquer le goût de la clarté et de la limpidité, que j'appréciai à son exemple. La fugue dont j'ai parlé, j'avais dû l'arranger pour le chant sur un texte donné, et mon penchant pour la musique vocale en avait été éveillé.

Afin de me maintenir complètement sous sa direction amicale et calmante, Weinlich m'avait demandé à la même époque d'écrire une sonate.

Par amitié pour lui, je dus la composer dans les conditions les plus simples de thème et d'harmonie. Il m'avait donné comme modèle une des plus enfantines sonates de Pleyel. Sûrement, ceux qui connaissaient ma dernière ouverture ont dû s'étonner que j'eusse pu me forcer à composer cette sonate telle qu'elle vient d'être rééditée par l'indiscrétion de la maison Breitkopf et Haertel. Il faut savoir qu'afin de me récompenser de ma sobriété, mon maître s'était fait le plaisir de recommander à ces éditeurs cette œuvre si simplette. A partir de ce moment, il me laissa la main absolument libre. J'eus la permission de composer à mon gré une fantaisie pour piano en *fa dièze mineur*, dans laquelle je me laissai aller au récitatif mélodique. Outre la satisfaction qu'elle me procura, cette œuvre me valut les éloges de Weinlich. Trois ouvertures qui parurent ensuite obtinrent de même son affectueuse approbation. J'arrivai, l'hiver suivant (1831-1832), à en faire exécuter la première, en *ré mineur*, dans un concert au « Gewandthaus » de Leipzig.

Un laisser-aller charmant régnait alors dans cet établissement ; les pièces pour orchestre n'avaient point de directeur. Le premier violon Matthaï les dirigeait de son pupitre. Mais dès que le chant apparaissait dans l'œuvre exécutée, apparaissait aussi le gros Polenz, son bâton à la main, un bâton de mesure bleu de fort belle apparence. C'était le type du chef d'orchestre sympathique, et on l'aimait beaucoup à Leipzig.

Le neuvième symphonie de Beethoven qu'on jouait chaque année à Leipzig donna lieu ainsi à l'une des auditions les plus singulières auxquelles j'aie assisté. Les trois premières parties avaient été exécutées tant bien que mal sans chef d'orchestre et avec autant de simplicité qu'une symphonie de Haydn. Polenz parut alors pour diriger, non pas comme d'ordinaire un air italien ou une cantate, mais bien la plus compliquée de toutes les compositions, cette quatrième partie, à l'harmonie si énigmatique, surtout dans le prélude. Je n'oublierai jamais l'impression que me fit, à l'une des premières répétitions, le début de cette quatrième partie, au mouvement d'une inquiétude si recherchée et que traverse le cri sauvage de la fanfare ; sous la lourde direction de Polenz, ce ne fut qu'un galimatias au rythme singulièrement boiteux. On jouait très lentement afin de permettre au récitatif des contrebasses de suivre de leur mieux, mais elles n'y réussirent jamais. Polenz suait sang et eau. Les basses n'arrivaient pas en mesure. Et je finis par me demander avec inquiétude si Beethoven n'avait vraiment pas écrit là quelque chose d'absurde. Le bassiste Temmler, un vétéran de l'orchestre, franc et rude, se décida à conseiller à Polenz de jeter son bâton de côté ; de cette manière enfin, on put exécuter le récitatif. Mais depuis que j'avais entendu cette dernière partie dans de telles conditions, alors inexplicables pour moi, un doute humiliant avait germé dans mon esprit ; je ne savais plus si j'avais compris ou non cette œuvre extraordinaire. Je cessai cependant de me creuser la cervelle à ce sujet, et, sans aucune affectation, je me

tournai vers une musique plus claire et plus calme.

Mes études de contrepoint surtout me portèrent à admirer la façon légère et facile dont Mozart résolvait les plus difficiles problèmes techniques. Je considérais surtout la dernière partie de sa grande symphonie en *ut majeur* comme un modèle digne d'être suivi. Mon ouverture en *ré mineur*, encore fortement influencée par celle du *Coriolan* de Beethoven, avait été bien accueillie du public et avait amené le premier sourire d'espoir sur les lèvres de ma mère. Je me présentai alors avec une seconde ouverture en *ut majeur* finissant en un fugato qui faisait, pensai-je, honneur à mon nouveau modèle.

Cette ouverture aussi fut exécutée dans un concert que donna la cantatrice en vogue Palazzesi (de l'Opéra italien de Dresde). Je l'avais déjà fait entendre et dirigée moi-même dans la société musicale *Euterpe*. Je me souviens de l'impression singulière que me produisit à cette occasion une remarque de ma mère. Elle avait trouvé étrange cette œuvre écrite dans le style du contrepoint et sans mouvement passionné, et elle m'en exprima son étonnement, par l'approbation spéciale qu'elle donna à l'ouverture d'*Egmont*, qu'on venait de jouer. « Cette musique, dit-elle, est pourtant autrement émouvante que ces bêtes de fugues. »

Je composai alors une troisième œuvre dans laquelle Beethoven reprit ses droits. C'était une ouverture pour le *Roi Enzio*, un drame de Raupach. Par l'entremise de ma sœur Rosalie, j'obtins qu'on la jouât au théâtre avant la représentation de la pièce. Prudemment, on ne

l'annonça pas tout d'abord sur le programme, bien qu'elle fût dirigée par le chef d'orchestre Dorn. Mais l'exécution ayant eu lieu sans protestation de la part du public, qui l'écouta au contraire sans la troubler, on la donna dans la suite avec le nom de l'auteur, avant toutes les représentations assez fréquentes de ce drame.

J'entrepris alors une grande symphonie en *ut majeur* dans laquelle je montrai tout ce que j'avais appris et où je fondis le résultat de mes études sur Beethoven et sur Mozart pour composer une œuvre musicale vraiment exécutable et d'agréable effet. La fugue finale n'y manquait pas, et les thèmes en étaient de telle nature qu'ils pouvaient tous être disposés étroitement en contrepoint. Néanmoins l'élément passionné et hardi de Beethoven, notamment celui de la première partie de la *Symphonie héroïque*, n'était pas resté sans influence marquée sur ma conception. Dans l'andante, on distinguait même des échos de mon ancien mysticisme musical. Un effet interrogatif répété, produit par le passage de la tierce mineure à la quinte, reliait, dans ma pensée, à mes premières rêveries d'enfant, cette œuvre écrite avec un sincère désir de clarté.

Lorsque, l'année suivante, je tâchai de faire exécuter ma symphonie au « Gewandthaus » et que, dans cette intention, j'allai faire visite à Frédéric Rochlitz, le Nestor des amis de la musique à Leipzig et président de la Société des concerts, il fut étonné de voir en moi un homme si jeune : le caractère de ma partition, qu'on lui avait donnée à lire, lui avait fait attendre un musicien d'expérience.

Mais avant que cette exécution eût lieu, un temps assez long s'écoula pendant lequel je fus livré à des impressions dont il me faut parler. Ma vie d'étudiant, courte et violente, m'avait non seulement enlevé le goût de toute étude artistique, elle avait aussi éteint tout intérêt pour les choses du monde et de l'intelligence. Ainsi que je l'ai fait voir, je n'étais jamais resté complètement étranger à la musique ; mais alors l'attrait que m'inspira la politique contribua à faire germer en moi le dégoût de ma stupide existence de débauché, de telle sorte que celle-ci ne me laissa bientôt plus que la sensation que laisse un cauchemar.

La guerre d'indépendance de la Pologne contre la tyrannie russe m'inspira un enthousiasme croissant, et les quelques succès des Polonais en mai 1831 me comblèrent de joie et d'étonnement. Il me semblait que, par un miracle, le monde était créé à nouveau. Aussi la nouvelle de la défaite d'Ostrolenka me bouleversa-t-elle comme si ce monde retombait dans le chaos. J'étais surpris de ce qu'au cabaret, dès que je me mettais à parler de ces événements, mes condisciples me répondissent d'une façon brutale et moqueuse ; les vilains côtés des usages de ces « compatriotes allemands » se révélaient peu à peu à moi. Par principe, on étouffait chez eux toute espèce d'enthousiasme et on le remplaçait par une bravade pédante et sèche et un manque affecté de sensibilité. S'enivrer de sang-froid, faire des dettes, avait à leurs yeux une valeur presque égale à celle du courage dans le duel. Plus tard, j'ai mieux compris la signification élevée des corporations d'étudiants ; alors je ne vis que

le caractère révoltant de ce pernicieux esprit de corps. Lorsque, le cœur rempli de douleur par la malheureuse bataille d'Ostrolenka, j'élevai mes plaintes sur le sort des Polonais, je m'attirai de blessantes réprimandes de la part de mes condisciples. J'avoue, à mon honneur, que ces désappointements furent en partie cause que je sortis si vite de ces cercles de dissipation. Pendant mes études chez Weinlich, je ne me permis qu'une seule distraction: j'allais chaque soir à la confiserie Kintschy parcourir avec une curiosité passionnée les derniers journaux. Je trouvai là maint lecteur ayant les mêmes sentiments que moi, et j'écoutais volontiers quelques hommes mûrs discuter politique. Les journaux littéraires commencèrent aussi à m'intéresser. Je me remis à lire beaucoup, mais sans choix. Ce qui exerçait une influence sur moi, maintenant, c'était l'esprit et le savoir, tandis qu'autrefois je ne me sentais attiré que par le gigantesque et le fantastique. Toutefois mon intérêt principal demeurait attaché à la lutte de la Pologne, et la prise de Varsovie me toucha comme un malheur personnel.

Mon émotion fut donc indescriptible, quand les premiers convois des débris de l'armée polonaise passèrent par Leipzig, se rendant en France. Je n'oublierai jamais l'aspect de la première troupe de ces malheureux, qu'on avait internés au « Grünen Schild », rue des Bouchers. Si j'avais été profondément abattu de ce triste spectacle, je me sentis transporté d'enthousiasme lorsque le soir, dans le foyer du « Gewandthaus » où l'on jouait la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, je pus observer de près un groupe de ces héros. C'étaient les chefs princi-

paux de la révolution polonaise. Je fus particulièrement attiré par la stature vigoureuse et la mâle figure du comte Vincent Tyskiéwitsch, dont l'attitude calme et noble trahissait un ensemble d'assurance et de résignation tel que je n'en avais jamais rencontré. Toute l'admiration que j'avais ressentie pour la tournure martiale de nos matadors de corporation s'anéantit à l'aspect de cet homme au maintien royal, en veste à brandebourgs et en béret de velours rouge. Quel ne fut donc pas mon ravissement en retrouvant ce même homme dans la famille de mon beau-frère Brockhaus, où il vécut quelque temps dans notre intimité !

Mon beau-frère avait la sympathie la plus dévouée pour les infortunés réfugiés polonais ; il était à la tête d'un comité s'occupant de leurs intérêts et il fit pour eux de notables sacrifices. La maison Brockhaus eut ainsi un attrait de plus pour moi. Le comte Vincent Tyskiéwitsch était l'astre le plus brillant de la petite colonie slave et les émigrants de classe supérieure se groupèrent autour de lui. Parmi eux, un capitaine Bansemer est resté aussi dans mon souvenir. Bansemer se faisait remarquer par sa bonté sans bornes, et sa légèreté non moins grande, autant que par son magnifique attelage à quatre chevaux. Il traversait toujours la ville d'un train d'enfer et provoquait de ce fait la fureur des bourgeois de Leipzig. Je me souviens aussi avoir un jour dîné à la même table que le général Bem, dont l'artillerie s'était conduite d'une façon si héroïque à la bataille d'Ostrolenka. Plusieurs autres émigrés notables passèrent par cette maison hospitalière et me produisirent de l'impression, soit par leur

gracieuse souplesse, soit par leur tenue fière et mélancolique ; mais le comte Tyskiéwitsch demeura, entre tous, le type idéal de l'homme viril que j'entourais de mon admiration et de mon amour. Cet homme remarquable répondait à ma sympathie. J'allais journellement le voir, et j'assistais souvent à des agapes semi-guerrières dont il s'éloignait volontiers parfois pour se laisser aller à son humeur soucieuse, en ma tranquille société. Il était sans nouvelles de sa femme et de son petit garçon, qu'il avait laissés en Volhynie. De plus, une ombre s'étendait sur sa vie et le rendait particulièrement attrayant aux cœurs pitoyables. Il avait raconté à ma sœur Louise le malheur affreux qui l'avait frappé jadis. Marié en premières noces, il s'était rendu un jour avec sa femme dans un de ses châteaux isolés. La nuit, il avait été réveillé par un spectre qui frappait à la fenêtre de sa chambre à coucher et l'appelait à plusieurs reprises. Croyant à un danger, il avait saisi son fusil et tué sa propre femme qui, pour taquiner son mari, avait eu l'idée excentrique de se travestir en fantôme nocturne.

Je partageai sa joie lorsque Tyskiéwitsch reçut enfin la nouvelle que sa famille était sauvée. Sa femme vint bientôt le rejoindre à Leipzig avec son bel enfant de trois ans, le petit Janusz. Cette dame, malheureusement, ne m'inspira pas la même sympathie que son mari ; j'éprouvai une impression trop désagréable du fard dont elle croyait devoir se couvrir le visage, afin de dissimuler la souffrance et la fatigue de ses traits. Elle ne tarda pas à retourner en Galicie, pour sauver ce qu'il y avait encore

moyen de sauver de leurs propriétés et obtenir du gouvernement autrichien un passeport qui permît à son mari de la rejoindre.

Le 3 mai arriva. Dix-huit Polonais, qui se trouvaient encore à Leipzig, se réunirent pour fêter cet anniversaire de la fondation de leur constitution. Ils s'offrirent un banquet dans une auberge des environs de la ville. Les présidents du comité de secours pour les Polonais étaient seuls invités. Moi, j'y avais été convié par affection et amabilité spéciales. Ce fut un jour inoubliable. Le repas devint un festin pendant lequel une fanfare de la ville joua sans interruption des airs populaires polonais. La société se joignit à la musique et entonna ses chants d'allégresse et de douleur, que dirigeait un Lithuanien nommé Zan.

Le bel air patriotique du *Trois Mai* excita spécialement un profond enthousiasme. Les pleurs et les cris de joie augmentèrent et il y eut un tumulte effroyable ; puis les assistants se rendirent au jardin, et, couchés sur le gazon, ils formèrent des groupes langoureux, et dans leur langage somptueusement imagé retentissait à satiété le mot « Oiczisna », patrie. Enfin, le voile d'une généreuse ivresse couvrit le tout de son ombre. Plus tard, je donnai au rêve de cette nuit la forme d'une composition orchestrale ; c'est une ouverture du nom de *Polonia.* Je dirai à l'occasion la destinée de cette œuvre.

Mon ami Tyskiéwitsch reçut son passeport. Il avait l'intention de se rendre en Galicie en passant par Brünn, ce que ses amis trouvaient risqué. Le désir de voir le monde s'était éveillé en moi. Tyskiéwitsch m'ayant offert

de voyager avec lui, ma mère se décida à m'accorder la permission d'aller à Vienne. Je le souhaitais vivement. Emportant les partitions de mes trois ouvertures, ainsi que celle de la grande symphonie encore inédite, je fis le trajet jusqu'à la capitale de la Moravie dans la berline commode et rapide de mon cher protecteur polonais. Nous eûmes un court arrêt à Dresde. Les membres de l'émigration qui s'y trouvaient, riches et pauvres, nous accompagnèrent jusqu'à Pirna et offrirent un dîner d'adieu au comte aimé de tous. Ils arrosèrent de flots de champagne leurs vivats en l'honneur du futur « Dictateur de la Pologne ».

Nous nous séparâmes enfin à Brünn. Je devais prendre le lendemain la poste pour Vienne. L'après-midi et la nuit que je passai seul en cette ville sont marqués dans mon souvenir par la peur étrange et subite que j'eus du choléra. C'était la première fois que je me trouvais dans un lieu où régnait cette épidémie. Venant de quitter mon ami, me voyant absolument seul dans une contrée totalement inconnue, il me sembla, quand j'appris à l'improviste son apparition, qu'un démon sournois m'avait attiré dans un piège afin de me détruire sans vestige. Cependant, je ne laissai rien paraître de ma crainte à l'hôtel, mais lorsqu'on m'eut conduit à ma chambre, située dans une aile isolée, et que je me trouvai soudain dans cette solitude, je me blottis tout habillé dans mon lit. De nouveau, la peur des revenants me fit souffrir comme dans mon enfance. Le choléra était en personne devant moi; je le voyais, je pouvais le toucher de mes mains; il entra dans mon lit, il m'enlaça. Mes membres

se glacèrent, je sentis la mort m'étreindre le cœur. Je ne sais si je dormais ou si j'étais éveillé, mais, à l'aube, je m'étonnai de me retrouver vivant et absolument bien portant. J'arrivai donc indemne à Vienne, où l'épidémie, qui y régnait aussi, n'eut pas de prise sur moi.

C'était en 1832, en plein été. Je restai six semaines en tout dans la grande ville animée où je me sentis bientôt chez moi, grâce aux recommandations que j'avais pour quelques amis de notre famille. Ce voyage n'ayant pas de but pratique, il semble qu'en me le permettant ma mère ait fait preuve d'une certaine imprévoyance, car nos moyens d'existence étaient fort restreints. J'allai au théâtre, j'écoutai Strauss, je fis des excursions et je me laissai vivre. Il en résulta quelques dettes qu'il m'a fallu encore achever de payer étant chef d'orchestre à Dresde. Mais j'y recueillis des impressions musicales et théâtrales certainement très stimulantes, et Vienne est restée longtemps pour moi la ville des créations originales et populaires.

Dans ce genre spécial, c'est le théâtre « An der Wien » qui me plaisait le mieux. On y jouait une féerie burlesque, *les Aventures de Fortunat sur terre et sur mer*, dans laquelle on demandait un fiacre *pour la mer Noire*. J'en ai conservé un souvenir vivant et amusant. Sous le rapport musical, je me trouvais soumis à deux impressions dominantes. Un de mes jeunes amis m'avait emmené avec fierté à l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, opéra dans lequel se faisaient entendre les célèbres chanteurs Wild, Staudigl et Binder, mais je dois avouer franchement que l'œuvre m'ennuya, et cela me fut d'autant plus désa-

gréable que je n'osais le dire à personne. Le conte connu d'Hoffmann me faisait voir en Gluck un géant diabolique. N'ayant pas encore étudié ses œuvres, je supposais qu'elles couvaient un feu dramatique et puissant. J'attendais donc de cette première audition une impression dans le genre de celle que m'avait produite *Fidelio* avec Mme Schröder-Devrient. Mais c'est à peine si, dans la grande scène d'Oreste et des Furies, je ressentis la moitié seulement de cette extase. Le reste me parut solennel, et j'attendis vainement un effet qui ne vint pas.

L'opéra de *Zampa*, qu'on jouait presque chaque soir au théâtre « am Kaertner Thor » et à celui de la « Josefstadt », me révéla le nerf vital du goût viennois. Ces deux scènes rivalisaient à qui mieux mieux dans la représentation de cette pièce adorée du public. Et lorsque, en sortant du théâtre de la « Josefstadt », où *Zampa* venait de plonger tout le monde dans le ravissement, on allait dans la toute proche tabagie de Straeusslein, c'était encore, sous la direction fiévreuse de Strauss, un pot-pourri sur *Zampa*, qui enflammait tous les cœurs. Ce singulier Johann Strauss m'est demeuré inoubliable par l'enthousiasme presque frénétique qui l'empoignait dans toutes les pièces qu'il dirigeait en jouant lui-même le premier violon. Ce génie de l'esprit musical populaire viennois frémissait aux premières notes d'une nouvelle valse comme la Pythonisse sur son trépied, et le véritable rugissement de l'auditoire, plus grisé de musique que de boisson, poussait la fougue du violoniste enchanteur à un degré presque inquiétant. L'air chaud de l'été viennois n'était donc plus rempli pour moi que des

effluves de *Zampa* et de Strauss. C'est alors qu'une très médiocre répétition des élèves du Conservatoire, qui jouèrent des morceaux d'une messe de Cherubini, me prouva qu'à Vienne la musique classique était traitée en mendiante à laquelle on accorde l'aumône obligatoire et mesquine. Un professeur qui m'est resté inconnu, mais auquel j'étais recommandé, essaya au cours de cette même répétition de faire jouer mon ouverture en *ré mineur*, exécutée déjà à Leipzig. Je ne sais quelle opinion en eurent le professeur et les élèves, je me rappelle seulement qu'on en abandonna bientôt l'étude.

Mon goût musical ayant pris, somme toute, une direction inquiétante, je mis fin à ce premier séjour instructif dans une grande ville d'art et j'entrepris en diligence un voyage bon marché, mais de longue durée, qui me conduisit en Bohême. Je devais aller voir, dans ses terres de Pravonin, à huit milles de Prague, la famille du comte Pachta, si agréablement mêlée à mes souvenirs de jeunesse. Accueilli de la façon la plus cordiale par le vieux seigneur et ses charmantes filles, je jouis là jusqu'à la fin de l'automne d'une hospitalité féconde en inspirations de toute espèce. Des relations constantes et familières avec d'aussi belles et amicales jeunes personnes ne pouvaient manquer d'impressionner l'imagination d'un jouvenceau de dix-neuf ans, dont la barbe déjà fournie avait été signalée par ma sœur aux comtesses, dans sa lettre de recommandation. L'aînée, Jenny, était svelte, les cheveux noirs, les yeux bleu foncé et le visage aux lignes d'une grande noblesse ; la cadette, Augusta, était un peu plus petite et potelée ; elle avait

le teint éblouissant, les cheveux blonds et les yeux bruns. Le naturel et l'intimité fraternelle qui réglaient nos relations ne m'empêchèrent pas de me rendre compte que j'allais devenir amoureux de l'une d'elles. L'embarras où me mettait mon choix amusait les jeunes filles et leur inspirait des taquineries continuelles. Malheureusement, je ne sus pas me comporter judicieusement. Bien qu'élevées modestement et pratiquement, elles se trouvaient, par leur naissance, placées dans la singulière alternative de faire un mariage de condition ou de se contenter d'une bonne situation bourgeoise. L'instruction très médiocre et presque moyenâgeuse des vrais gentilshommes autrichiens, pour lesquels j'éprouvais à cause de cela un profond dédain, avait été aussi celle de mes jeunes amies. A mon vif déplaisir, je constatai bientôt chez elles une connaissance très superficielle des choses de l'esthétique, et une habileté très prononcée dans tout ce qui est superficiel. Aucune de mes envolées vers les régions supérieures de la vie ne trouvait d'écho en elles. Je fulminais contre les mauvais romans qu'elles empruntaient aux cabinets de lecture, contre les airs d'opéras italiens que chantait Augusta et enfin contre les hobereaux sans esprit et n'ayant d'intérêt qu'aux chevaux, qui venaient faire à Jenny et à Augusta une cour de rustres, ce dont j'étais particulièrement froissé. Mon ardeur à les dénigrer provoqua bientôt des tiraillements sérieux; je devins dur et blessant, je me perdis en digressions sur l'esprit de la Révolution française. J'allai même jusqu'à donner des conseils paternels, prétendant qu'il vaudrait mieux

qu'elles s'en tinssent à la société de roturiers instruits et bien élevés plutôt que de rechercher celle de ces gentilshommes rudes et vaniteux, qui finiraient par nuire à leur réputation. L'indignation que provoquaient de telles exhortations se manifestait souvent par de désagréables ripostes à mon adresse. Mais je ne m'excusais jamais de mes intempérances de langage. Je me réhabilitais à mes propres yeux de mes déplaisants accès de colère en me persuadant fallacieusement qu'ils provenaient d'une jalousie réelle. Aussi quand je pris enfin congé de ces charmantes jeunes filles, je n'aurais su dire au juste si j'étais amoureux ou simplement irrité. Quoi qu'il en soit, je les quittai en bonne amitié par un jour froid de novembre. Peu de temps après je devais retrouver toute la famille à Prague, où je fis encore un assez long séjour, mais sans loger chez le comte.

Ce séjour à Prague devait, comme celui de Vienne, servir à mon éducation musicale. Je fis la connaissance du directeur du Conservatoire, Denis Weber. Grâce à lui, je pus entendre la première exécution de ma symphonie. De plus, je passai une grande partie de mon temps chez un acteur nommé Moritz. C'était un ancien ami de ma famille, auquel j'avais été recommandé. Dans sa société, je rencontrai le jeune musicien Kittl, pour lequel je me pris d'amitié. Moritz, qui journellement me voyait aller pour affaires musicales urgentes chez le redouté directeur du Conservatoire, me gratifia un jour d'une parodie improvisée de la *Burgschaft* de Schiller. Il y comparait le directeur Denis à Denys de Syracuse. C'était en effet à un tyran que j'avais affaire. Il n'était

pas facile de s'entendre avec cet homme, qui n'admettait l'œuvre de Beethoven que jusqu'à la deuxième symphonie et qui traitait l'*Eroica* de perversion du goût. Weber n'appréciait que Mozart et ne tolérait parmi les modernes que Lindpaintner. Pour gagner ses bonnes grâces, je dus m'initier à l'art de flatter les tyrans. Je simulai ; je me montrai très étonné de la nouveauté de ses points de vue ; par-dessus tout, je me gardai bien de le contredire. Et, pour le convaincre de la conformité de nos opinions, je le rendis attentif à la fugue finale de mon ouverture et à celle de ma symphonie, toutes deux en *ut majeur* et révélant indiscutablement l'influence de Mozart. La récompense de mes efforts ne se fit pas attendre : avec une ardeur toute juvénile, Denis mit à l'étude mes morceaux d'orchestre. Sous sa propre direction, sèche et terriblement bruyante, les élèves du Conservatoire durent apprendre avec précision ma nouvelle symphonie. La première audition de cette œuvre, la plus considérable que j'eusse écrite encore, eut lieu en présence des amis que j'avais invités et parmi lesquels se trouvait, comme président de la Société du Conservatoire, mon vieux comte Pachta.

Tout en fêtant mes succès de compositeur, je continuais ma singulière tactique amoureuse dans l'agréable maison de la famille Pachta. J'y avais un compagnon de peine. C'était un confiseur du nom de Hascha, long jeune homme extraordinairement maigre qui, à l'instar de presque tous les Bohémiens, faisait de la musique quand il n'était pas occupé dans son importante confiserie. Il accompagnait Augusta quand elle chantait

et il éprouvait pour elle un amour conforme à son tempérament. Comme moi, il avait en horreur les nobles prétendants et leurs visites, plus fréquentes encore à la ville qu'à la campagne. Mais, tandis que mon déplaisir se manifestait d'une manière plutôt humoristique, le sien, sombre et mélancolique, le poussait à commettre des balourdises.

Un soir qu'on devait faire grande illumination en l'honneur d'un de ces galants de marque, Hascha, de sa haute tête perchée sur son long corps, heurta le lustre en cristal, qui tomba et se brisa, rendant ainsi impossible l'éclairage projeté. La comtesse Pachta fut tellement exaspérée de cette inqualifiable maladresse, que le confiseur dut cesser ses visites à partir de ce soir-là.

Je me souviens d'avoir ressenti à cette époque les premiers symptômes de ce que peut faire souffrir l'amour : je devins jaloux sans être vraiment amoureux. Voulant un jour faire visite aux jeunes filles, je fus retenu par leur mère dans l'antichambre ; à certains indices, je m'aperçus bien que les demoiselles se trouvaient au salon avec les adorateurs aristocrates qui m'étaient le plus antipathiques et même qu'elles s'étaient mises en frais de toilette pour les recevoir. Tout ce qui, dans les sataniques rivalités d'amour de certains contes d'Hoffmann, m'était resté incompréhensible s'ouvrit subitement à moi et je quittai Prague avec une opinion, sans aucun doute injuste, des choses et des personnes dans le cercle desquelles j'avais éprouvé des sensations passionnelles inconnues jusqu'alors.

Cette expérience ne fut cependant pas le seul gain de

ma première grande excursion dans le monde. A Pravonin, j'avais écrit des vers et composé. Mon travail de compositeur avait consisté à mettre en musique un poème de mon ami d'enfance, Théodore Apel. Il était intitulé : *Sons de cloches*.

L'hiver précédent, à Leipzig, j'avais déjà noté et fait exécuter un grand air pour soprano et orchestre, qui avait été chanté dans un concert de théâtre. Mais ce nouveau travail était ma première composition vocale qui fût pénétrée d'une véritable inspiration. Par son caractère général, elle émanait visiblement du *Liederkreis* de Beethoven ; je me souviens cependant d'y avoir mis une pensée personnelle dont le sentiment doucement exalté s'exprimait surtout dans la rêverie de l'accompagnement.

Quant à mon travail de poète, c'était le canevas d'un sujet tragique d'opéra que j'achevai à Prague sous ce titre : *les Noces*. Je l'écrivis en cachette, et ce n'était pas chose aisée. Les froids étant venus et ma petite chambre d'hôtel ne pouvant pas se chauffer, j'étais forcé, pour travailler, de m'installer dans le logis de Moritz, où je passais la matinée. Je me rappelle avoir mainte fois caché précipitamment mon manuscrit derrière le canapé quand mon ami entrait à l'improviste.

Le sujet de cette œuvre dramatique a son histoire. Plusieurs années auparavant, j'avais lu dans l'ouvrage de Busching sur la chevalerie la brève esquisse d'un événement tragique que depuis je n'ai trouvé narré nulle part. Une châtelaine a été attaquée de nuit par un homme qui l'aime d'une passion secrète. Luttant pour

défendre son honneur, elle a la force de le précipiter du balcon dans la cour du château où il s'écrase. Sa mort demeure une énigme jusqu'à l'heure des funérailles. La noble dame y assiste aussi. Soudain, au moment de la prière, elle s'affaisse pour ne plus se relever. Ce récit imposa à mon imagination l'empreinte ineffaçable de la puissance mystérieuse d'un sentiment passionné et renfermé en lui-même. Sous l'influence de la manière d'Hoffmann, qui a traité de semblables sujets dans ses *Contes*, je traçai les grandes lignes d'une nouvelle dans laquelle je fis entrer le mysticisme musical qui m'était si cher alors. L'action devait se passer dans le domaine d'un nouveau Mécène. On va célébrer le mariage d'un couple d'amants. L'ami du fiancé, jeune homme mélancolique, taciturne et intéressant, est invité à la noce. Un vieil organiste étrange se trouve intimement mêlé à cette société. Les liens invisibles qui unissent le vieux musicien, le jeune homme mélancolique et la fiancée devaient se révéler par le dénouement du drame, tragique comme celui de Busching.

Le jeune homme ayant été tué d'inexplicable façon, on expose son cadavre dans le cercueil. La fiancée de son ami expire alors à ses côtés tout aussi mystérieusement. Et le vieux musicien qui touche de l'orgue à cette saisissante cérémonie meurt à son tour sur son clavier en plaquant un dernier accord de trois notes, qui se prolonge à l'infini. Je n'étais pas arrivé à écrire cette nouvelle, mais comme il me fallait le texte d'un opéra, je repris ce sujet sous sa forme primitive. J'en gardai les traits principaux et je construisis l'action dramatique suivante :

Deux grandes familles du moyen âge vivent depuis longtemps dans une profonde inimitié ; elles ont fini pourtant par se jurer le serment de paix, et à l'occasion du mariage de sa fille avec un de ses fidèles partisans, le chef vénérable d'une des familles invite le fils de son ancien ennemi à la noce et donne ainsi à la solennité le caractère d'une réconciliation. Les conviés arrivent donc, mais ils sont remplis de défiance et ils craignent une trahison. Leur jeune chef est saisi d'une passion farouche pour la fiancée de son nouvel allié. Son sinistre regard épouvante la jeune fille. Accompagnée d'un brillant cortège, celle-ci est conduite à la chambre nuptiale. Elle attend l'aimé. Tout à coup, à la fenêtre de la haute tour qu'elle habite, elle aperçoit fixé sur elle le même regard de passion insensée. Elle a l'intuition subite qu'il y va de sa vie. Déjà l'intrus s'est élancé vers elle, et l'étreint d'une ardeur folle. Mais elle réussit à le repousser et à le précipiter dans le vide, par-dessus l'appui du balcon. Dans le fossé du château, on découvre le cadavre fracassé. Croyant à une trahison, les frères d'armes du mort s'attroupent aussitôt et crient vengeance. Un tumulte formidable emplit la cour du château. Les fêtes nuptiales, si tragiquement interrompues, sont près de se transformer en une nuit sanglante. Par ses objurgations, le vieux chef de famille parvient cependant à détourner le malheur. Il envoie des messagers prévenir les parents de la victime ; en expiation de cet inexplicable accident, on fera au mort des obsèques d'un éclat inusité et tous les membres de la famille suspecte y prendront part. Au cours de la cérémonie funèbre,

un jugement de Dieu révélera peut-être le coupable. Pendant les préparatifs des funérailles déjà, la jeune mariée donne des signes de folie. Elle fuit son époux, refuse de le recevoir et s'enferme, inaccessible, dans sa tour. Elle ne se montre qu'à la cérémonie, célébrée de nuit avec magnificence. Pâle et silencieuse, suivie de ses dames d'honneur, elle vient assister à la messe des trépassés, dont la lugubre gravité est interrompue par l'irruption des troupes ennemies. Les parents du mort, accourus pour venger la prétendue trahison, assaillent le château, pénètrent dans la chapelle et réclament le meurtrier. Le burgrave épouvanté leur désigne sa fille qui vient de tomber morte à côté du cercueil, le visage détourné de celui de son fiancé. Je composai pour ainsi dire noir sur noir cette pièce ténébreuse aux tons les plus sombres, où l'on percevait des échos anoblis de *Leubald et Adélaïde*. J'avais dédaigné d'y introduire aucune échappée lumineuse et particulièrement aucune des fioritures superflues de l'opéra. Quelques cordes tendres y vibraient cependant. Weinlich, auquel j'avais pu, dès mon retour à Leipzig, montrer les premières pages de mon œuvre, me fit des éloges très encourageants sur la clarté de l'introduction du premier acte et les qualités chantantes qui se révélaient dans un adagio pour septuor vocal où s'exprimaient simultanément la réconciliation des familles ennemies, les sentiments des fiancés et la sombre ardeur de l'amant secret.

Mais j'avais surtout à cœur d'obtenir l'approbation de ma sœur Rosalie. Elle ne put trouver aucun goût à mon poème. Elle y regrettait précisément ce que je n'y

avais pas mis, presque avec intention, et aurait désiré y voir plus d'ornements, ainsi que des situations plus variées et moins lugubres. Ma décision fut prompte : je saisis tranquillement mon manuscrit et je le détruisis sans qu'il en restât la moindre trace. L'amour-propre blessé ne m'avait pas poussé à cette exécution. Je tenais réellement à prouver à ma sœur que je n'étais pas autrement enchanté de mon œuvre, et, par-dessus tout, je voulais lui montrer quel prix j'attachais à son jugement.

Rosalie jouissait auprès de sa mère et de ses frères et sœurs d'un amour que rehaussait une estime particulière. Et cela s'expliquait en grande partie par le fait que, depuis nombre d'années, c'était elle qui entretenait presque exclusivement notre famille. Les appointements assez élevés qu'elle touchait comme actrice subvenaient aux frais du ménage. Aussi avait-elle mainte prérogative dans la maison. La partie de l'appartement qu'elle occupait était meublée avec un confort spécial et toujours entourée de la tranquillité nécessaire à ses études ; les jours de marché, quand, nous autres, nous devions faire maigre chère, Rosalie recevait sa nourriture habituelle et soignée. Mais ce qui la distinguait surtout à son avantage, c'était son langage recherché et sa réserve délicate, qui la gardait presque toujours du ton bruyant de notre famille. Sans aucun doute, c'est moi qui ai occasionné le plus de soucis à cette sœur maternelle aussi bien qu'à notre mère. Durant la mauvaise période de mes études universitaires, j'avais souffert du froid qui s'était glissé dans nos relations fraternelles et j'avais été agréablement ému lorsqu'elle s'était remise à espérer en moi et à porter intérêt

à ma vocation. Obtenir l'estime véritable de cette sœur qui m'avait cru perdu était donc devenu l'aiguillon de mon ambition. J'éprouvais pour elle une affection tendre, presque exaltée, dont l'ardeur et la pureté n'étaient comparables qu'aux sentiments les plus nobles qui puissent exister entre homme et femme. La nature distinguée de Rosalie contribuait puissamment à élever le niveau de cette affection. Elle n'avait pas précisément de talent pour la scène ; on trouvait généralement son jeu étudié et sans naturel. Mais la grâce de son extérieur, la noblesse et la dignité de son caractère lui attiraient l'estime chaleureuse de tous, et je n'ai point oublié les nombreux témoignages de respect qu'elle recevait. Cependant ces marques d'attention ne furent jamais telles que Rosalie eût pu en tirer l'espoir d'une union prochaine. Un destin qui, à l'heure actuelle, m'est encore incompréhensible, amena ma sœur à un âge où une femme contracte difficilement un mariage avantageux. Je croyais avoir perçu chez Rosalie les signes de la peine que lui causait son sort. Je n'oublierai jamais l'avoir entendue, un soir, dans sa chambre obscure, où elle pensait être seule, se répandre en soupirs et en lamentations désolées. J'éprouvai une telle émotion de cette douleur que, m'étant éloigné inaperçu, je me jurai de lui complaire en tout et de m'efforcer de lui donner la joie de mes succès. Mon beau-père Geyer l'avait surnommée, lorsqu'elle était encore fillette, « Geistchen », « petite âme », et elle méritait cette gracieuse épithète. Si elle n'avait pas un talent dramatique de premier ordre, elle n'en possédait que plus d'imagination et de sentiment artistique pour

les choses élevées. C'est d'elle que j'ai entendu les premiers accents d'enthousiasme sur tout ce qui m'émut plus tard moi-même. Toujours elle avait autour d'elle un petit cercle d'hommes de valeur, épris du beau, et jamais la moindre affectation ne gâta ces rapports. Au retour de ma longue absence, je trouvai un nouveau venu dans ce cercle. C'était Henri Laube. Il avait été accueilli aimablement dans ma famille et le milieu de Rosalie.

Les suites de la révolution de Juillet commençaient à se faire remarquer dans les jeunes esprits allemands. Laube se distingua bientôt sous ce rapport. Jeune encore, il était venu de Silésie à Leipzig, siège central du commerce de la librairie, afin de se procurer les recommandations qu'il lui fallait pour aller rejoindre à Paris le célèbre Boerne, dont les lettres faisaient sensation chez nous aussi. Laube avait eu ainsi l'occasion d'assister à la représentation d'une pièce de Louis Robert : *la Force des circonstances*. Il en fit paraître, dans le *Tageblatt* de Leipzig, une critique qui, par sa forme vive et tranchante, produisit un tel effet qu'on offrit immédiatement au jeune écrivain la rédaction du *Journal du monde élégant*, ainsi que diverses collaborations littéraires. Dans notre maison, on le considérait comme un talent brillant. Sa manière incisive, brève et parfois mordante, qui toutefois, avait quelque peine à s'exprimer poétiquement, lui valut une réputation d'originalité et de hardiesse. Sa droiture et sa franchise un peu rude rendaient sympathique ce caractère trempé par les épreuves d'une jeunesse difficile.

L'impression que me fit Laube fut des plus stimulantes et je fus presque étonné de la façon catégorique dont il se prononça en ma faveur. Après la première audition de ma symphonie, il ne craignit pas d'affirmer dans son journal la valeur de mon talent musical. Cette audition eut lieu au commencement de l'année 1833, à l'« Auberge des Tailleurs », à Leipzig. La société « Euterpe » s'était retirée dans ce vénérable local, et c'est dans une salle laide, étroite et piteusement éclairée que ma symphonie fut présentée au public de Leipzig. Cette soirée est restée dans ma mémoire comme un affreux rêve fantastique. Je fus d'autant plus surpris de l'accueil bienveillante que Laube fit à mon œuvre. C'est donc plein d'espoir que j'attendis l'audition suivante, qui devait avoir lieu dans la salle du « Gewandthaus ». Là, tout se passa, en effet, de la façon la plus brillante et la plus satisfaisante. L'accueil du public fut favorable, tous les journaux parlèrent de moi, aucun n'eut de méchanceté voulue, quelques-uns étaient encourageants, et Laube, devenu très rapidement célèbre, déclara vouloir me céder un libretto qu'il avait destiné à Meyerbeer. Ceci m'effraya. Je ne songeais nullement, il est vrai, à me poser en poète, et je n'avais d'autre intention que d'écrire un livret d'opéra à mon gré. Mais, précisément, ce que devait être ce livret, je le savais seul, d'instinct et sûrement. Lorsque Laube me confia le sujet du sien, je fus plus effrayé encore. Il ne voulait rien moins que de m'arranger la vie de Kocziusko pour un grand opéra. Je devinai immédiatement que Laube se faisait illusion sur le caractère d'une action dramatique. Quand je demandai à l'écrivain

en quoi consisterait cette action, il fut très surpris de ce que je réclamais autre chose que l'histoire extraordinairement mouvementée du héros polonais, dans laquelle se reflétait le malheur de tout un peuple. Au demeurant, la Polonaise quelconque, amoureuse d'un Russe, n'y manquerait pas, et, tout naturellement, des conflits tragiques éclateraient entre les amants.

Je déclarai immédiatement à ma sœur Rosalie ne rien vouloir composer sur ce sujet ; elle m'approuva et me pria seulement de différer encore de le dire à Laube. Mon départ pour Wurtzbourg, qui survint bientôt après, me facilita l'expression de mon refus. Je fis savoir à Laube ma décision par écrit. Il supporta avec bonne humeur cette petite blessure d'amour-propre. Mais il ne m'a jamais pardonné d'écrire mes poèmes moi-même. Son dédain se manifesta particulièrement quand il apprit le sujet que j'avais préféré à son brillant libretto politique. Je l'avais tiré d'un conte dramatique de Gozzi : *la Donna serpente*, et je l'avais arrangé sous le titre : *les Fées*. Je choisis le nom de mes personnages dans les poésies d'Ossian et œuvres semblables. Mon héros était le prince Arindal. Il était aimé de la fée Ada, qui le retenait loin de ses États dans son royaume enchanté. Les fidèles sujets du prince vont à sa recherche et finissent par le retrouver. Pour le décider au retour, ils lui annoncent que son pays est tombé aux mains des ennemis. Seule, la capitale résiste encore. La fée amoureuse le renvoie elle-même dans sa patrie, car un arrêt du destin la condamne à rester fée jusqu'à ce que son amant ait triomphé des épreuves ardues qu'elle doit lui imposer. S'il en sort

victorieux, elle aura le droit de renoncer à son immortalité pour devenir la femme aimante d'un mortel. Le prince rentre dans son royaume dévasté. Il est découragé, et, dans ses heures de plus grande angoisse, la fée lui apparaît, essayant d'ébranler sa foi par des actes d'une cruauté inouïe. Affolé d'horreur, Arindal s'imagine être la victime d'une méchante enchanteresse qui l'a séduit sous les traits d'Ada. Pour se soustraire à sa puissance néfaste, il prononce des imprécations contre elle. Désespérée, Ada s'affaisse en dévoilant au malheureux leur sort commun. Pour avoir bravé la sentence des fées, elle sera changée en pierre (c'est ainsi que j'avais modifié la transformation en serpent de Gozzi). Arindal s'aperçoit alors que toutes les abominations évoquées par la fée n'étaient que des illusions. La victoire sur les ennemis, la prospérité de l'empire se réalisent avec une rapidité magique. Cependant Ada est entraînée par les exécutrices de l'arrêt fatal et Arindal reste seul, en proie à la démence. Ses souffrances ne suffisent pas encore aux cruelles fées. Elles veulent l'anéantissement absolu de celui qui les a bravées et elles l'invitent à les suivre aux Enfers, sous le faux prétexte de lui montrer les moyens de délivrer Ada. A cet espoir, la folie d'Arindal devient un enthousiasme sublime. Il suit les traîtresses, non sans s'être d'abord muni des armes et instruments enchantés que lui avait remis un magicien fidèle à la maison royale. Les fées sont frappées d'étonnement et d'effroi en voyant Arindal vaincre l'un après l'autre les monstres infernaux. Tout espoir de le voir succomber se concentre sur la dernière épreuve dont il ne triomphera

certainement pas, puisqu'il s'agit d'attendrir une pierre, la pierre qui sert de prison à Ada. Quand il se trouve devant cette forme humaine pétrifiée, Arindal prend la lyre que le sorcier lui avait fait emporter sans lui en dire le but. Aux sons de cet instrument, il chante sa douleur, et ses plaintes sont si touchantes que la pierre s'attendrit. Ada est délivrée, et le royaume des fées et du bonheur s'ouvre aux deux amants. Si Ada, à cause de sa désobéissance, ne peut devenir mortelle, Arindal, par sa valeur, a mérité d'être immortel.

Tandis que, dans la composition des *Noces*, j'avais renoncé à tout enjolivement et présenté le sujet dans ses couleurs uniment sombres, j'introduisis dans celui-ci toute la variété possible. A côté du couple idéal, il y avait celui des amants réalistes et même celui des amoureux comiques et grossiers, dans les rôles de suivante et d'écuyer. Quant à la forme et aux vers, je procédai avec une négligence presque voulue. Je ne tenais nullement à satisfaire mon ancien désir de gloire poétique ; à présent, j'étais « musicien » et « compositeur ». Je n'avais d'autre but que de faire un libretto à ma convenance, un libretto d'opéra étant un genre à part, que les poètes et les littérateurs ne sauraient traiter de la manière voulue.

Je quittai Leipzig en janvier 1833, avec l'intention de mettre ce livret en musique. Je me rendis à Wurtzbourg pour voir l'aîné de mes frères, Albert, alors attaché au théâtre de cette ville. Il me semblait que le moment était venu d'exercer pratiquement mes capacités de musicien. Mon frère devait m'en procurer l'occasion dans le petit théâtre de Wurtzbourg. Par Hof, j'arrivai en poste

à Bamberg où je passai quelques jours dans la société d'un jeune homme nommé Schunke qui, après avoir été corniste, était devenu acteur. J'appris à Bamberg l'histoire de Gaspard Hauser qui m'intéressa fort ; elle y faisait encore sensation, et, si ma mémoire est bonne, on me montra même le personnage. Le costume original des femmes du marché m'amusa et l'endroit me plut spécialement parce que c'est là que sont éclos les *Contes* d'Hoffmann. Puis, grelottant de froid, je continuai mon voyage jusqu'à Wurtzbourg en compagnie d'un certain Hauderer. Mon frère Albert, qui entre en ce moment comme personnage presque nouveau dans mon existence, s'efforça de me faire une place supportable dans son intérieur plutôt modeste, et se réjouit de ne pas me trouver aussi excentrique que ma fameuse lettre le lui avait fait craindre. Il me procura un poste d'exception comme directeur des chœurs du théâtre, ce qui me valait dix florins par mois. Je consacrai ainsi le reste de l'hiver à m'exercer dans l'art de diriger la musique. Il s'agissait d'étudier en peu de temps deux grands opéras dans lesquels les chœurs jouent un rôle important : *le Vampire*, de Marschner, et *Robert le Diable*, de Meyerbeer.

Je me sentis d'abord absolument neuf dans mon emploi de directeur de chœurs. Et, de plus, il me fallait débuter par une partition qui m'était totalement inconnue : *Camille*, de Paër. Aussi ai-je conservé le souvenir d'avoir occupé en véritable dilettante des fonctions qui ne me convenaient nullement. Cependant l'œuvre de Marschner finit par m'intéresser assez pour que je trouvasse dans son étude la récompense de mon travail

ardu ; mais celle de *Robert le Diable* fut un désappointement. Les comptes rendus des journaux m'en avaient fait attendre des merveilles pleines d'originalité et de nouveautés excentriques. Je n'en trouvai pas trace dans cette œuvre transparente. Il me fut donc impossible de placer à côté de mes modèles favoris un opéra contenant un finale comme celui du second acte. Seule, l'idée de la trompette à clefs souterraine, au dernier acte, pour représenter la voix sépulcrale de la mère, me fit quelque impression.

Chose étrange, je finis pourtant par subir l'influence démoralisatrice de cette œuvre plate, sans force, et particulièrement déplaisante à un musicien allemand. L'intérêt que j'étais forcé de vouer à la réussite de la représentation absorba, pour ainsi dire, mon antipathie et je n'entendis plus dans ces mélodies vides, affectées, plagiat de tous les genres modernes, que ce qui pouvait nous valoir des applaudissements. Comme il s'agissait, en somme, de ma future carrière de chef d'orchestre, mon frère, inquiet de mon avenir, nota d'un bon point la facilité avec laquelle j'abandonnais mes classiques. C'est ainsi que se prépara une décadence progressive de mon goût qui devait durer quelque temps. Mais elle ne s'accomplit point cependant que je n'eusse donné encore une preuve de mon incapacité à comprendre le style frivole.

Mon frère désirait intercaler dans la *Straniera* de Bellini une cavatine tirée des *Pirates* du même auteur ; ne pouvant se procurer la partition, il me chargea d'instrumenter cet air. Je n'en possédais que l'arrangement pour

piano. Cette maigre ritournelle, avec ses interludes tout aussi pauvres, ne me laissa pas deviner l'orchestration lourde et bruyante de Bellini. Aussi le compositeur d'une grande symphonie en *ut majeur* avec fugue finale ne sut-il se tirer d'affaire qu'au moyen de quelques flûtes et clarinettes, accompagnant en accords de tierce. A la répétition avec orchestre, la cavatine parut si vide et si morne que mon frère renonça à la chanter. Il me fit même d'amers reproches à cause des frais de copie. Heureusement, je pris ma revanche en ajoutant dans *le Vampire* de Marschner un nouvel allegro à l'air d'Aubry, le ténor. J'en fis le texte et la musique, et le tout produisit un effet si diabolique que j'y gagnai la faveur du public et l'approbation de mon frère. Au cours de cette année 1833, j'achevai dans le même style allemand la musique de mes *Fées*.

Après Pâques, mon frère et sa femme s'absentèrent de Wurtzbourg pour répondre à quelques invitations. Je restai donc seul avec leurs enfants, trois fillettes d'âge tendre. Je me vis ainsi obligé de jouer le singulier rôle d'éducateur responsable, rôle que je ne remplis pas d'une façon bien brillante. Tantôt occupé par mes travaux, tantôt entraîné par une joyeuse compagnie, je négligeai forcément mes enfants adoptifs. Un de mes amis de cette époque acquit une grande influence sur moi : c'était Alexandre Müller, musicien et pianiste de talent en même temps qu'homme du monde à succès. J'admirais surtout son don d'improvisation : il brodait toutes les variantes possibles sur un thème donné et savait me captiver ainsi pendant des heures.

Un certain Valentin Hamm m'amusait aussi par son extérieur grotesque, son habileté à jouer du violon et spécialement par son énorme empan qui **lui** permettait de prendre sur le piano une *duodécime*, c'est-à-dire un intervalle de douze touches blanches.

Avec eux et d'autres camarades, je faisais souvent des excursions aux environs de la ville et nous les arrosions gaiement de bière bavaroise et de vin de Franconie.

Nous nous donnions presque tous les soirs rendez-vous au « Letzte Hieb », brasserie située dans un jardin sur une riante colline. Je m'y livrais à une turbulence souvent effrénée, mais aussi à des transports d'exaltation. Jamais, dans ces chaudes nuits d'été, je ne rentrai auprès de mes trois pupilles avant de m'être plongé dans de singulières extases sur l'art et sur le monde.

Je me souviens aussi d'y avoir joué un mauvais tour qui est resté comme un point noir dans mon existence. Parmi mes camarades se trouvait un Souabe blond, très enthousiaste, du nom de Frœhlich. Nous avions échangé les partitions de la symphonie en *ut mineur* que chacun avait copiée de sa propre main. Ce jeune homme, extraordinairement sensible et doux, était très irritable. Il avait pris en aversion un certain André, dont la physionomie rusée ne me plaisait guère non plus. Il prétendait que la présence de cet individu suffisait à lui gâter sa soirée. Et ce malheureux détesté n'en venait pas moins nous narguer constamment en se fourrant dans notre voisinage. Des froissements en résultèrent. Un soir, Frœhlich perdit patience. André lui ayant dit une inso-

lence, il essaya de le chasser à coups de canne de notre table. Une rixe s'ensuivit, à laquelle crurent devoir se mêler les amis de Frœhlich, poussés par leur antipathie personnelle. Moi aussi, je fus pris de la rage de frapper, et, avec les autres, je tombai sur l'objet de notre haine. Tout à coup, j'entendis un coup retentir sur le crâne d'André. C'était moi qui l'avais donné, et, en même temps, je rencontrai le regard plein de reproches de ses yeux étonnés. Je raconte ce fait pour expier une faute qui a toujours pesé honteusement sur ma conscience. Le souvenir qui m'en est resté ne peut se comparer qu'à l'impression horrible que m'a laissée, quand j'étais petit, la pénible noyade de jeunes chiens dans une mare peu profonde, près de la maison de mon oncle, à Eisleben. Ces souvenirs d'actions absurdes ou étourdies sont restés d'autant plus vivaces en moi que la compassion attendrie que j'ai toujours eue pour les douleurs d'autrui, et particulièrement pour celles des animaux, m'a souvent jeté dans une grande perplexité et m'a causé dans mon enfance d'étranges accès de dégoût de la vie.

Le souvenir de ma première amourette n'en est que plus innocent. Il était tout naturel qu'une des jeunes choristes auxquelles je donnais journellement des leçons finît par attirer mes regards. Thérèse Ringelmann, fille d'un fossoyeur, avait une belle voix de soprano. Je me figurai que je devais faire d'elle une grande cantatrice. Or, depuis que je lui avais exprimé mes intentions à cet égard, elle s'habillait avec une recherche toute particulière pour les répétitions. Elle excitait surtout agréablement mon imagination par une chaîne de perles

fausses qu'elle enroulait dans les torsades de ses cheveux. Resté seul à Wurtzbourg, je donnai à Thérèse des leçons de chant d'après une vague méthode que je ne comprends pas encore aujourd'hui. J'allais fréquemment chez elle, et si je ne rencontrais jamais son macabre père, je voyais toujours sa mère et sa sœur. Nous nous retrouvions souvent dans les promenades publiques, mais une gêne peu honorable m'empêchait d'avouer ma liaison amoureuse à mes camarades. Était-ce à cause de la situation modeste de la famille ou à cause de l'éducation par trop insignifiante de Thérèse? Je ne saurais le préciser. Je sais seulement que lorsqu'on me pressa de me déclarer, et que de mon côté je devins jaloux, ces relations cessèrent sans laisser de traces.

Un sentiment plus profond me lia à Frédérique Galvani, fille d'un mécanicien. Son origine italienne était très prononcée. Les dispositions musicales qu'elle montrait et sa voix flexible et caressante avaient poussé mon frère à la prendre sous sa protection et à lui faciliter ses débuts au théâtre, où elle réussit assez bien. Petite de taille, avec de grands yeux noirs et une nature tendre et passionnée, elle avait su gagner l'amour sérieux d'un brave musicien, le premier hautbois de l'orchestre. On le disait son fiancé. Mais certaines circonstances de son passé empêchaient le jeune homme de se présenter chez les parents de Frédérique avant que tout fût en règle pour un mariage projeté et longtemps différé. L'automne de cette année, je fus invité avec quelques amis à une noce campagnarde aux environs de Wurtzbourg. Le joueur de hautbois et sa fiancée en étaient aussi. La gaieté y fut

toute rustique ; on but, on dansa, et j'essayai même de me rappeler mon ancienne habileté sur le violon, mais je ne réussis seulement pas à tenir le second violon à la satisfaction du modeste orchestre. Mes succès personnels n'en furent que plus grands auprès de la bonne Frédérique. Dans une sarabande endiablée, je traversai plusieurs fois avec elle les rangs des paysans ; puis, l'animation générale ayant supprimé certaine retenue et l'occasion y aidant, nous en arrivâmes involontairement à nous caresser et à nous embrasser, tandis que l'amoureux officiel jouait la musique de danse. Pour la première fois de ma vie, j'éprouvai un sentiment d'amour-propre satisfait en constatant que le fiancé, bien qu'il remarquât les innocentes tendresses que Frédérique m'octroyait, ne tentait même pas de les lui défendre et se résignait à son sort. Jamais, jusque-là, je n'avais eu l'occasion de m'apercevoir que je pouvais faire une impression favorable sur une jeune fille. Je n'avais pas la moindre illusion sur mon extérieur, qui n'attirait pas les regards des femmes. Mais j'avais peu à peu acquis une certaine assurance dans mes rapports avec les compagnons de mon âge. Une vivacité peu commune, une excitabilité toujours prête avaient fait naître en moi le sentiment d'être supérieur à tous et j'éprouvais le besoin d'entraîner ou d'étourdir les plus indolents. En observant la douleur résignée du malheureux hautbois lorsque sa fiancée se rapprochait de moi, tout enflammée, je compris que je valais quelque chose aux yeux des femmes aussi bien qu'à ceux des hommes.

Le vin de Franconie acheva de troubler les esprits, et,

dans le désordre général, je finis par montrer ouvertement mes sentiments pour Frédérique. Bien tard dans la nuit, presque au lever de l'aurore, une voiture à ridelles ramena la société à Wurtzbourg. Ce retour fut le moment triomphal et délicieux de mon agréable aventure. Tandis que tous nos compagnons, le mélancolique joueur de hautbois y compris, cuvaient leur vin en sommeillant sous les premiers rayons du jour, moi, je veillais, ma joue appuyée contre la joue de Frédérique, et j'écoutais l'alouette qui annonçait le lever du soleil.

Les jours suivants, nous eûmes à peine conscience de ce qui s'était passé. Un sentiment de confusion, qui ne manquait pas de charme, nous empêchait de nous rapprocher. J'obtins aisément d'être reçu dans la famille de Frédérique, et j'étais toujours accueilli amicalement, quand, dans ce logis d'où était banni l'infortuné fiancé, je venais passer quelques heures auprès de la jeune fille et lui témoigner ma tendresse.

Jamais on ne faisait allusion au musicien et jamais non plus Frédérique ne songea à rompre sa première liaison, car il ne venait à l'idée de personne que je pusse prendre la place du fiancé. La cordialité avec laquelle chacun m'accueillait, et notamment Frédérique, semblait un phénomène naturel. On ne s'en étonnait pas plus que du retour du printemps après l'hiver. Nul ne se livrait à des calculs mesquins et bourgeois, et cet amour de jeunesse eut cela de charmant qu'il n'éveilla jamais aucune préoccupation ni aucun souci.

Notre idylle ne prit fin qu'à mon départ de Wurtzbourg, et les adieux se firent au milieu des larmes et des

caresses. Longtemps j'en ai conservé le souvenir. Pourtant, je n'ai jamais entretenu de correspondance avec Frédérique Galvani.

Deux ans plus tard, repassant par Wurtzbourg, j'allai la voir. La pauvre enfant s'approcha de moi, pleine de honte. Son joueur de hautbois lui était resté fidèle, mais elle était devenue mère et le mariage n'avait toujours pas pu se faire. Depuis lors, j'ignore ce qu'elle est devenue.

Malgré ces distractions et ces émotions, je travaillais assidûment à mon opéra. La sollicitude si tendre de ma sœur Rosalie m'en avait donné le courage. Lorsque au début du semestre d'été j'avais été privé des ressources que me procuraient mes fonctions de directeur de chœur, ma sœur avait à nouveau pris sur elle de me fournir d'argent de poche, de sorte que, sans crainte d'être à charge à personne, je pus m'adonner exclusivement à mon travail. Beaucoup plus tard, j'ai retrouvé une longue lettre qu'à cette époque j'avais adressée à Rosalie. Les termes de cette missive témoignent de l'affection tendre et presque mystique qui m'unissait à ce cœur d'élite.

Avec l'hiver, mon frère revint aussi et le théâtre rouvrit ses portes. Cette fois, cependant, je n'y fus plus occupé. Mon activité se déploya spécialement dans les concerts de la société de musique, par laquelle je fis exécuter mon ouverture en *ut majeur*, ma symphonie et enfin quelques morceaux de mon nouvel opéra. Mlle Friedel, une dilettante à voix fort belle, chanta le grand air d'Ada ; on joua aussi un trio dont mon frère fut un des exécutants. Il m'avoua que cette musique lui

avait produit un effet émouvant si inattendu, qu'il en avait manqué sa rentrée.

A Noël, mon ouvrage était terminé. J'avais recopié ma partition avec une conscience digne d'éloges et je devais retourner à Leipzig au nouvel an, pour tâcher de faire accepter mon opéra par le directeur du théâtre. En chemin, je m'arrêtai à Nuremberg, où je restai huit jours chez ma sœur Clara et son mari. L'un et l'autre étaient engagés au théâtre de cette ville. Je me rappelle la sensation agréable que j'éprouvai à me sentir près de parents que, peu d'années auparavant, j'avais quittés à Magdebourg fort en peine de voir que je me vouais à la musique. Maintenant je comptais parmi les musiciens. J'avais écrit un grand opéra et plusieurs de mes œuvres avaient été jouées sans être sifflées. Cette pensée me faisait du bien. Elle n'en faisait pas moins à mes bons parents, qui constataient avec une satisfaction visible que ce que l'on avait considéré comme un malheur avait, en fin de compte, tourné à mon avantage. J'étais joyeux, exubérant d'une gaieté qui s'harmonisait heureusement avec l'humeur habituelle de mes hôtes et l'entrain qui régnait alors dans les cabarets de la ville. Je rentrai à Leipzig plein de confiance en moi-même et dans les meilleures dispositions possible. Dès mon arrivée, je soumis à ma chère mère et à ma sœur, qui en furent très heureuses, les trois gros volumes qui formaient ma partition.

Ma famille s'était agrandie par la rentrée de mon frère Jules, qui venait d'achever son tour d'Europe. Il avait travaillé longtemps à Paris comme bijoutier

et désirait s'établir à Leipzig. Lui aussi, comme les autres, était impatient d'entendre quelque fragment de mon opéra. Leur souhait était difficile à accomplir, car je ne possédais nullement le talent de rendre compréhensible quoi que ce fût ; il me fallait tout d'abord me mettre moi-même dans un état de forte surexcitation pour réussir à faire passer mes impressions dans l'âme de mes auditeurs.

Rosalie avait compris que j'eusse souhaité l'amener à me faire une sorte de déclaration d'amour, mais je n'ai jamais su exactement si l'étreinte et le baiser dont elle me récompensa de lui avoir chanté mon grand air d'Ada provenaient d'une émotion sincère, ou si je les devais simplement à son aimable complaisance. Quoi qu'il en fût, il y avait un point sur lequel je ne pouvais me tromper, c'est le zèle qu'elle mit à faire les démarches nécessaires auprès du directeur du théâtre Ringelhardt, du chef d'orchestre et du régisseur pour obtenir l'assurance que mon opéra serait représenté dans un avenir très prochain. Je fus particulièrement surpris d'apprendre que la direction désirait recevoir immédiatement des indications précises sur les costumes que devaient porter les acteurs de ma pièce. J'appris que ces costumes seraient de style oriental, bien que le nom de mes héros indiquât que l'action se passait dans les pays du Nord. Mais on trouvait précisément ces noms mal choisis, attendu que le pays des fées, c'est l'Orient, et non le Nord, et qu'au reste, l'original de Gozzi avait incontestablement un caractère oriental. Je m'opposai avec indignation au turban et au caftan, qui me paraissaient

inadmissibles, et je réclamai énergiquement l'équipement guerrier des chevaliers du plus pur moyen âge.

Il s'agissait encore de m'entendre avec le chef d'orchestre Stegmayer. Ce singulier personnage, petit et bedonnant, à la tête blonde de mouton frisé, au caractère exceptionnellement gai, était fort difficile à saisir. Au cabaret, notre entente fut immédiate ; mais au piano, la partition devant nous, il me fallut entendre les objections les plus bizarres, dont je ne compris le but que plus tard. Les choses traînant en longueur, je me mis en rapports avec le chanteur Hauser, alors artiste favori du public et régisseur de l'Opéra de Leipzig. Là aussi j'eus des surprises. Cet homme, qui avait gagné la faveur des auditeurs dans les rôles du *Barbier de Séville* et du « Mylord » de *Fra Diavolo*, se dévoila soudain dans l'intimité adepte fanatique de la musique la plus ancienne. J'entendis avec étonnement ses paroles de mépris pour Mozart même, et ses regrets de ce que Sébastien Bach n'eût pas composé d'opéra. Après m'avoir démontré qu'on n'avait pas encore écrit de véritable musique dramatique et que Gluck seul en aurait eu les moyens, il passa à l'apparente étude de mon œuvre. Je lui demandai de me dire si elle était exécutable. Mais au lieu de répondre à ma question, il s'obstina à me démontrer à chaque passage les défauts de ma « tendance ». La torture que m'infligeait cet homme me faisait suer sang et eau. Revoir mon opéra avec lui fut une besogne atroce. Je fis partager mon découragement à ma mère et à ma sœur. Tous ces retards n'avaient servi qu'à rendre l'exécution de mon œuvre impossible dans le délai fixé pri-

mitivement; on la remit donc au mois d'août de cette même année 1834. Un fait inoubliable vint heureusement remonter mon courage. Nous avions comme ami le vieux Biérey, un musicien d'expérience, en son temps compositeur à succès qui, à diriger durant de longues années le théâtre de Breslau, avait acquis un coup d'œil juste et pratique.

Ma mère et ma sœur lui remirent la partition de mon opéra en le priant de nous dire ce qu'il en pensait et s'il la croyait jouable. Quelle ne fut pas mon émotion lorsque le vieux musicien parut chez nous et nous affirma avec un véritable attendrissement qu'il ne pouvait comprendre qu'un homme aussi jeune que moi eût été capable d'écrire une œuvre pareille! Il s'exprima avec une telle chaleur sur mon talent extraordinaire que j'en éprouvai une véritable surprise. Quand on lui demanda s'il croyait l'opéra représentable, il se contenta de répondre qu'il n'avait qu'un regret, c'était de ne plus être à la tête d'un théâtre, car il eût considéré comme un grand bonheur de s'attacher un compositeur tel que moi. Ses paroles comblèrent de joie toute ma famille. Nous connaissions assez le vieux Biérey pour savoir que ce praticien expérimenté et sec ne se laissait pas aller à de vaines flagorneries.

On accepta donc le retard de la représentation avec bonne humeur, et moi je pus m'abandonner pendant un certain temps aux espoirs de l'avenir.

J'avais renoué de bonnes relations avec Laube, et quoique je n'eusse pas composé son « Kocziusko », il était arrivé au zénith de la gloire. La première partie

de son roman épistolaire : *La jeune Europe,* avait paru et avivait grandement tout ce que j'avais en moi d'espérance juvénile. Par la tendance de ce livre qui, à y regarder de près, n'était qu'une reproduction de l'*Ardinghello* de Heinse, il avait su rendre les aspirations qui soulevaient alors la jeunesse allemande. Laube avait surtout en vue de démontrer par ses critiques esthétiques l'impotence véritable ou prétendue des Epigones qui occupaient à cette époque les différents trônes de la littérature. Sans leur témoigner le moindre égard, il les traitait (Tieck entre autres) de « vieilles perruques » et les accusait d'empêcher l'éclosion d'une littérature nouvelle. Le revirement d'opinion que je constatai dans mes appréciations sur les compositeurs allemands que j'avais admirés et respectés jusqu'alors, est évidemment dû en partie à ces escarmouches satiriques, dont le ton hardi m'enchantait, mais il provenait aussi de l'impression que m'avait laissée une nouvelle représentation de Mme Schröder-Devrient à Leipzig. Elle avait joué Roméo dans *Roméo et Juliette* de Bellini, et rien n'est comparable à ce que la grande artiste nous avait fait éprouver. Son jeu avait soulevé l'enthousiasme de tous les spectateurs, et cet éclatant succès donnait matière à réflexion lorsqu'on se demandait pourquoi la brave musique allemande, telle qu'on l'avait entendue jusqu'alors dans le genre dramatique, produisait si peu d'effet. Ces réflexions s'imposaient d'elles-mêmes quand on s'apercevait que l'impression émouvante, laissée par le personnage hardiment passionné du jeune héros de l'amour, était obtenue en dépit d'une musique vide et

fade. Pour le moment je ne me livrai pas à ces méditations. Je me laissai emporter par le flot de mes ardentes sensations juvéniles et je me détournai involontairement des graves subtilités qui, dans ma première jeunesse, m'avaient poussé vers un mysticisme pathétique. Les médiocres exécutions de Polenz avec sa neuvième symphonie, du Conservatoire de Vienne, de Denis Weber et d'autres m'avaient enlevé presque tout mon goût pour la musique classique. Le peu qui m'en restait disparut tout à fait sous l'empire inconcevable de la moins classique des musiques, de ce léger opéra italien par lequel Mme Schröder-Devrient venait de nous ravir et de nous enflammer. La puissante et incompréhensible influence qu'eurent de telles impressions sur mon jugement se manifesta dans la frivolité que je mis à écrire, pour le *Journal du monde élégant,* un bref compte rendu de la représentation de l'*Euryanthe* de Weber. Cet opéra avait été donné à Leipzig peu de temps avant l'arrivée de Mme Schröder-Devrient. Mais la représentation en avait été au-dessous de la moyenne, les chanteurs froids et ternes, et j'ai conservé surtout un souvenir pénible d'Euryanthe s'exhibant dans le désert avec les manches à gigot alors à la mode. On avait joué péniblement et sans enthousiasme, assez bien pour satisfaire aux modestes exigences du genre classique, assez mal pour éteindre mes anciens sentiments d'idéale admiration pour Weber. Je ne sus que répondre à un partisan des idées de Laube, lorsqu'il mit en parallèle cette fâcheuse représentation et la soirée de *Roméo.* Je me trouvais devant un problème que je me décidai à

résoudre aussi aisément que possible ; et, faisant preuve de témérité, foulant aux pieds tout préjugé, j'écrivis la critique dont je viens de parler et dans laquelle je me moquais carrément d'*Euryanthe*.

Si dans ma période d'étudiant j'avais jeté ma gourme, au sens ordinaire du mot, j'entrai alors hardiment dans la période où je devais la jeter au point de vue moral et artistique.

C'était en mai, un beau soleil de printemps luisait. Un voyage d'agrément que j'entrepris avec un ami dans la terre bénie de ma jeunesse romantique, en Bohême, allait faire épanouir mes idées et mes goûts de « Jeune Europe ». Cet ami, Théodore Apel, je le connaissais depuis longtemps, et toujours je m'étais senti flatté d'avoir su gagner sa cordiale affection. C'était la première fois que j'éprouvais une prédilection marquée pour le descendant d'un homme célèbre. Il était le fils d'Auguste Apel, le savant métricien et imitateur des œuvres poétiques grecques, et l'amitié respectueuse que je lui portais était augmentée de ce fait. Riche et de bonne famille, Théodore Apel m'introduisit dans le milieu confortable de la haute bourgeoisie et m'offrit l'occasion d'apprendre à le connaître. Ma mère voyait d'un œil favorable nos relations, et moi-même j'étais très heureux de l'affabilité avec laquelle on me recevait chez ses parents. Apel souhaitait vivement devenir poète, et moi j'étais convaincu qu'il possédait toutes les qualités requises pour réussir ; sa belle fortune en particulier lui assurait la liberté et l'affranchissait de la nécessité de gagner sa vie. Chose bizarre, sa mère se tourmentait fort à ce sujet.

Restée veuve du célèbre père de mon ami, elle s'était remariée à un juriste, et n'ayant aucune confiance dans les dons poétiques de son fils, elle désirait pour lui la solide carrière d'homme de loi. Cette dame m'attira avec d'autant plus d'amitié chez elle, qu'elle espérait me convertir à sa manière de voir ; elle eût voulu que j'usasse de mon influence sur Théodore pour la préserver du malheur de voir un second poète dans sa famille. Je fus plus poussé par cette prétention de la mère à encourager mon ami dans sa vocation d'auteur que par l'opinion favorable que j'avais de ses talents poétiques. J'en vins à l'entretenir dans un continuel état de rébellion vis-à-vis de sa famille. Il se laissa faire. Comme il étudiait lui-même la musique et qu'il composait très gentiment, je réussis bientôt à le mettre en parfaite communion d'idées avec moi. Le fait qu'il se trouvait à Heidelberg et non à Leipzig, l'année où je me livrai à toutes mes folies d'étudiant, lui évita d'être entraîné dans mes débauches.

Lorsque nous nous retrouvâmes à Leipzig, au printemps de 1834, les préoccupations esthétiques m'avaient repris tout entier, et ce sont ces tendances que nous allions nous efforcer de cultiver ensemble en nous livrant à la joie de vivre. Nous nous serions lancés volontiers dans des aventures extraordinaires, si le monde bourgeois où nous vivions nous les eût rendues possibles. Toute l'exubérance de notre instinct vital n'aboutit qu'à élaborer un projet de voyage en Bohême. C'était toujours quelque chose. Surtout si nous le faisions, non pas en diligence, mais en voiture de maître. Nous éprouvâmes un plaisir toujours nouveau (comme à Teplitz, par

exemple, où nous restâmes plusieurs semaines) à nous promener chaque jour dans notre bel équipage. Lorsque nous nous étions régalés de truites à la « Wilhelmsburg », que nous avions dégusté le bon vin de Czernosek, coupé d'eau de Bilin, que nous nous étions monté la tête à discuter de Hoffmann, de Beethoven, de Shakespeare, de l'*Ardinghello* de Heinse, et d'autres auteurs, et qu'enfin, allongés confortablement dans notre élégant carrosse, nous retournions par le crépuscule d'une nuit d'été à l'hôtel du « Roi de Prusse », nous pensions avoir passé une journée de jeunes dieux. Et dans la belle chambre à balcon que nous habitions au premier étage, ne sachant comment donner cours à notre trop-plein de vie, nous nous mettions à nous disputer si bruyamment, toutes fenêtres ouvertes, que la foule inquiète se rassemblait sur la place devant l'hôtel.

Un beau matin, je lâchai mon ami pour aller déjeuner solitairement à la « Schlackenburg » et profiter de cette occasion pour noter dans mon carnet l'esquisse d'un nouvel opéra. Je m'étais emparé du sujet de Shakespeare, *Mesure pour mesure.* Suivant ma disposition d'esprit d'alors, je le transformai très librement en un livret d'opéra auquel je donnai le titre de *Liebesverbot,* la « Défense d'aimer ». La *Jeune Europe* et *Ardinghello,* renforcés par la singulière antipathie que j'éprouvais pour la musique classique, donnèrent le ton fondamental à ma conception. La pièce, dirigée surtout contre le puritanisme hypocrite, était une glorification hardie de la « libre sensualité ». Je m'efforçai d'interpréter, dans ce sens seulement, le grave sujet de Shakespeare. Je n'y voyais

qu'un sombre et austère gouverneur s'éprenant d'une passion folle pour une jeune novice au moment où elle le supplie de lui accorder la grâce de son frère condamné à mort pour délit d'amour. La belle ardeur de la jeune fille entraînée par l'humanité de son sentiment fraternel allume une flamme coupable dans le cœur du rigide Puritain. Je ne me souciai pas de remarquer que Shakespeare n'a développé si richement ces puissants motifs que pour qu'ils aient plus de poids dans la balance de la justice. Moi, je ne voulais qu'une chose : dévoiler l'immoralité de l'hypocrisie et ce qu'il y a de contre nature dans la cruelle rigidité des lois morales. C'est pourquoi j'abandonnai complètement la tendance de *Mesure pour mesure* et ne condamnai l'hypocrite qu'à devenir la victime de l'amour vengeur. Au lieu de placer l'intrigue dans le Vienne fantaisiste de Shakespeare, je fis dérouler l'action dans la capitale de la brûlante Sicile où un gouverneur allemand, indigné de la liberté des mœurs de la population, procède à une réforme austère qui échoue pitoyablement. La *Muette de Portici* m'aida, sans doute, dans ces transformations ; de même les souvenirs que je gardais des *Vêpres siciliennes*. Quand je songe, en outre, que le doux Bellini lui-même influença en un certain sens ma composition, je ne puis m'empêcher de sourire de l'étrange méli-mélo que formaient des éléments si divers.

Mais pour le moment, tout cela resta à l'état de projet. Je voulais encore profiter de mon heureux voyage en Bohême pour faire des études sur le vif. Je conduisis triomphalement mon ami jusqu'à Prague, afin de lui

procurer les sensations qui m'avaient si fortement remué moi-même. Nous y retrouvâmes mes jolies amies. La mort du vieux comte Pachta avait amené des changements notables dans la famille, qui ne faisait plus de séjour à Pravonin. Ma conduite envers elles fut toute d'arrogance et d'extravagance. J'avais besoin de me venger des impressions amères que m'avait laissées jadis ce milieu. Leur fortune ayant diminué, les aimables filles se voyaient contraintes de prendre une décision en vue de s'assurer une position, et leur mère soucieuse pensait qu'un bourgeois (pourvu qu'il ne fût pas précisément marchand) serait un bon pis aller. La présentation de mon ami Théodore produisit donc une vive sensation dans la famille. Sans éprouver ni témoigner aucune irritation du changement forcé de leur goût, je m'en amusai en me livrant aux plus extravagantes boutades. Les jeunes filles ne comprenaient pas que j'eusse pu me transformer de la sorte. Elles ne retrouvaient plus en moi ni ma manie de quereller, ni mon besoin de morigéner, ni mon zèle à convertir, rien de tout ce qui leur avait tant déplu autrefois. Mais il ne fallait pas songer non plus à entendre de moi une parole sensée. Elles, qui maintenant eussent désiré discuter avec moi l'une ou l'autre question sérieuse, n'obtenaient pour réponse que les plaisanteries les plus absurdes. Et, comme je me permettais certaines privautés contre lesquelles on se sentait impuissant, je ne tardai pas à me conduire en véritable moineau franc. Lorsque Théodore, entraîné par mon exemple, voulut faire de même, il fut fort mal reçu. Une fois seulement, nous eûmes un rappro-

chement sérieux. J'étais au piano, et j'entendis mon ami raconter à ces dames que, dans une conversation à l'hôtel, j'avais trouvé l'occasion de parler en termes très chaleureux des sérieuses qualités domestiques de mes amies, et cela à quelqu'un qui en manifestait son étonnement. J'éprouvai un vrai saisissement à constater que les malheureuses avaient déjà dû faire de bien tristes expériences, car elles me témoignèrent une joie inattendue d'une action qui me paraissait toute naturelle. Jenny s'élança vers moi, me jeta ses bras autour du cou et m'embrassa. Le droit d'être encore plus impertinent m'était reconnu ; je ne répondis aux effusions de la jeune fille que par des plaisanteries et des folies.

J'avais trouvé en notre hôtel (le « Cheval noir », si réputé alors) un terrain où je pouvais laisser déborder le surplus de mon exubérante humeur quand je n'étais pas arrivé à l'épuiser dans la maison Pachta. Nous avions réussi à former, avec les éléments disparates de la table d'hôte, une société que nous entraînions à commettre mille folies jusqu'au milieu de la nuit. Ma verve s'exerçait spécialement sur la personne d'un commerçant de Francfort-sur-l'Oder, très petit homme fort peureux, mais qui voulait paraître téméraire. Qu'il y eût au monde un homme natif de Francfort *sur l'Oder* (et non pas *sur le Mein*) me semblait chose extravagante en soi. Celui qui sait ce qu'était l'Autriche à cette époque-là peut se faire une idée de mon audace en apprenant que j'arrivai un soir à faire chanter la *Marseillaise* à tue-tête par tout notre clan réuni dans la salle à manger. Les

fenêtres étant ouvertes, ce chant séditieux résonnait dans la nuit. Après cette action d'éclat, je montai dans ma chambre, mais, au lieu de me coucher, je me promenai à demi déshabillé d'une fenêtre à l'autre du second étage en marchant sur la corniche la plus saillante. Ce manège causa naturellement une violente frayeur à ceux qui ignoraient mon habileté innée aux exercices d'acrobate.

J'avais accompli ces hauts faits avec intrépidité. Mais, le lendemain matin, une citation devant la police vint me calmer, et je songeai, non sans inquiétude, à la *Marseillaise*.

Par suite d'une méprise, on me fit attendre une éternité dans le bureau de police, et lorsque enfin on m'appela devant le commissaire, celui-ci déclara que le temps manquait pour un interrogatoire sérieux. Après avoir répondu à quelques questions insignifiantes sur la durée de mon séjour, je fus relâché, à ma grande satisfaction. Dès lors, nous jugeâmes prudent de nous garder de semblables farces dans l'Empire de l'aigle à deux têtes.

Nous revînmes enfin à Leipzig, après avoir fait quelques détours pour satisfaire notre insatiable besoin d'aventures romanesques. En réalité, ces aventures n'existaient que dans notre imagination et se bornèrent à de fort modestes distractions de voyage. Ce retour est la date précise où se termine la période vraiment insouciante et joyeuse de ma vie. Si elle n'avait pas été exempte d'égarements et de passions, elle ne m'avait pas fait connaître du moins une chose, *le souci;* à partir de ce moment, il y entra à demeure.

Ma famille avait attendu mon retour avec impatience

pour m'annoncer qu'on m'offrait la place de chef d'orchestre de la troupe du théâtre de Magdebourg. Pendant les mois d'été, cette troupe donnait des représentations dans la ville d'eaux de Lauchstaedt. Le directeur n'arrivait pas à s'en tirer avec le chef d'orchestre incapable qu'on lui avait octroyé. Dans son embarras, il s'était adressé à Leipzig afin d'obtenir promptement quelqu'un de mieux. Le maître de chapelle, Stegmayer, qui n'avait nulle envie d'étudier en plein été, comme il l'avait promis, la partition de mes *Fées*, me recommanda vivement pour cette place. De cette manière, il pensait se débarrasser de mes tracasseries. J'étais en effet fortement tenté d'accepter cette offre, car, tout en désirant me jeter dans le courant de la vie d'artiste, je sentais le besoin de devenir indépendant. Or, cela ne m'était possible qu'en gagnant ma vie moi-même. Mais un pressentiment me disait que je ne pourrais jamais trouver à Lauchstaedt de quoi satisfaire sérieusement à mes désirs. Et puis, il était dur de me laisser prendre bénévolement au piège qu'on me tendait pour se débarrasser de l'obligation de représenter mes *Fées*. Je résolus donc de faire une visite à Lauchstaedt et de me rendre compte d'abord de la situation que j'y aurais.

Cette petite station balnéaire avait acquis un très grand renom au temps de Gœthe et de Schiller. Le théâtre, construit en bois, avait été érigé d'après les plans de Gœthe. C'est là qu'avait eu lieu la première de *la Fiancée de Messine*. Mais j'avais beau me répéter tout cela, cette ville me produisit une fort mauvaise impression. J'allai à la recherche du directeur : on m'indiqua

sa maison. Il était sorti, et ce fut un petit garçon malpropre qui me conduisit au théâtre, où je devais trouver *papa*. Nous le rencontrâmes en chemin. C'était un homme assez âgé, portant robe de chambre et calotte. Il me salua avec joie. Mais il interrompit sur-le-champ ses démonstrations pour se plaindre d'un malaise extrême auquel il ne put remédier qu'en envoyant son fils lui chercher un *schnaps* au cabaret voisin, et il lui mit, avec une certaine ostentation, une pièce blanche dans la main.

Ce directeur, c'était Henri Bethmann, veuf de la célèbre actrice Bethmann, qui avait encore appartenu à la belle période de la scène allemande. Elle avait été en si grande faveur auprès du roi de Prusse, que cette faveur se perpétua sur la personne de son mari longtemps encore après que l'actrice fut morte. Bethmann touchait une bonne pension de la cour de Prusse, et il jouissait de cette haute protection malgré sa vie légère et décousue. Pour le moment, ses fonctions de directeur de troupe l'avaient totalement décavé. Sa parole et ses manières trahissaient encore la distinction affectée d'une époque passée, mais tout ce qu'il faisait et tout ce qui l'entourait témoignait d'une lamentable déchéance.

Il me ramena chez lui et me présenta à « Mme la directrice ». Celle-ci, paralysée d'une jambe, était étendue sur un étrange canapé. A ses côtés était assise une vieille basse, qui fumait sa pipe. Bethmann, sans se gêner le moins du monde, se plaignit à moi des assiduités de ce visiteur. Puis le directeur m'emmena chez son régisseur, qui habitait la même maison que lui. Nous le trouvâmes en grande conférence avec le valet du théâtre, un vieux

squelette édenté. Ils étaient en train de s'occuper du répertoire. Bethmann me laissa avec le régisseur, M. Schmale, en le chargeant de me tenir au courant. Celui-ci sourit en haussant les épaules et m'assura que c'était bien l'habitude du directeur de lui mettre tout sur le dos et de ne s'occuper de rien. « Voilà une heure que je suis là, dit-il, à discuter avec Krœge sur ce qu'on pourrait bien jouer dimanche prochain. J'aurais voulu annoncer *Don Juan*, mais comment arranger une répétition puisque la musique municipale de Mersebourg, qui compose l'orchestre, ne veut pas venir répéter le samedi? » Et tout en parlant, Schmale, par la fenêtre ouverte, allongeait le bras vers une branche de cerisier, cueillait des cerises qu'il mangeait et en crachait les noyaux avec un bruit abominable. Ceci eut sur ma détermination une influence décisive, car, chose bizarre, j'ai toujours eu une aversion spéciale pour les fruits.

Je déclarai au régisseur qu'il n'avait pas besoin de se mettre martel en tête pour le *Don Juan* du dimanche suivant. Au cas où l'on aurait compté sur moi pour le diriger, j'étais forcé de déranger ces projets et de retourner tout de suite à Leipzig pour mettre mes affaires en ordre. Cette façon polie de refuser la position que j'étais décidé à ne pas accepter, m'obligea à quelque dissimulation. Je dus donc m'occuper de différentes choses fort inutiles, puisque je ne reviendrais pas à Lauchstaedt. C'est ainsi qu'on s'employa à me trouver un logis. Un jeune acteur, dont j'avais fait par hasard la connaissance à Wurtzbourg, s'offrit à me conduire. En nous dirigeant vers la meilleure maison qu'il connût dans la ville, il m'expliqua qu'en

dehors de ses autres avantages, cette maison possédait celui d'avoir comme locataire la plus aimable et la plus jolie fille qu'il y eût à Lauchstaedt en ce moment ; c'était la première amoureuse de la troupe, Mlle Minna Planer, dont j'avais certainement entendu parler déjà.

Le hasard voulut que nous rencontrâmes justement cette jeune personne sur le pas de la porte. Son air et sa tenue contrastaient d'une façon singulièrement agréable avec tout ce que j'avais vu au théâtre en cette fatale matinée. D'aspect gracieux, pleine de fraîcheur, la jeune actrice se faisait remarquer par une grande réserve dans ses manières et une assurance calme dans ses mouvements. Cela donnait à l'expression souriante de son visage une dignité aimable et attrayante. Sa mise soignée et décente complétait l'impression de surprise que m'avait causée sa rencontre.

Je lui fus présenté dans le vestibule comme nouveau chef d'orchestre. Elle me toisa avec étonnement en entendant ce titre conféré à un si jeune nouveau venu. Puis elle me recommanda gentiment à la propriétaire, et, d'un pas tranquille et fier, elle traversa la rue pour se rendre à la répétition.

Sur l'heure, je louai l'appartement, je promis de diriger *Don Juan*, et, regrettant de ne pas avoir emporté mes bagages de Leipzig, je me hâtai d'aller les chercher et de retourner à Lauchstaedt avec plus de hâte encore.

Le sort en était jeté. La vie sérieuse commençait pour moi avec ses lourdes expériences. A Leipzig, il me fallut dire à Laube un adieu qui n'était pas sans risques. Sur les réclamations de la Prusse, on l'avait expulsé de Saxe et

il comprenait l'importance de cette mesure. La réaction contre le mouvement libéral des années qui suivirent 1830 se montrait ouvertement. Tout d'abord, les mesures prises contre Laube nous parurent inconcevables ; il n'avait été mêlé à aucune aventure politique et son activité littéraire ne s'était exercée que dans le domaine esthétique. La détestable ambiguïté que les autorités mettaient dans toutes leurs réponses aux questions qu'il leur adressait pour apprendre la cause de son expulsion remplit bientôt Laube d'inquiétude. D'autre part, Leipzig étant pour son travail littéraire un terrain précieux, il tenait à ne pas trop s'en éloigner.

Mon ami Apel possédait sur territoire prussien, à quelques heures de Leipzig, une belle propriété seigneuriale ; s'il pouvait y trouver l'hospitalité, Laube serait à l'abri de toute poursuite. Mon ami Théodore, qui avait la possibilité de fournir cet asile au persécuté sans risquer de froisser les autorités, s'empressa d'acquiescer au désir que nous lui en exprimâmes. Mais, le lendemain, ayant parlé à sa famille, il nous expliqua qu'il craignait pourtant de s'attirer des désagréments en recevant Laube. Celui-ci se contenta de sourire, avec une expression que, dans la suite, j'ai senti souvent aussi passer sur mes propres traits.

Il nous dit adieu, et quelque temps après nous apprîmes qu'à la suite d'une nouvelle enquête ouverte contre les anciens membres de la « Burschenschaft », on l'avait arrêté et incarcéré dans les prisons de Berlin, dites « Stadtvoigtei ».

Je venais de faire là deux expériences qui pesèrent

sur mon cœur comme du plomb. Je m'empressai de rouler mon modeste portemanteau ; je pris congé de ma mère et de ma sœur et bravement j'entrai dans ma carrière de chef d'orchestre.

Pour pouvoir habiter à demeure la petite chambre au-dessous de l'appartement de Minna, il me fallait donc faire bonne mine au mauvais jeu de l'entreprise théâtrale Bethmann. On ne tarda pas en effet à donner *Don Juan*, car le directeur, qui se piquait de politesse envers ses collègues, avait jugé cet opéra parfaitement choisi pour les débuts d'un jeune artiste de bonne famille et de bonne volonté. Bien qu'en dehors de mes propres compositions instrumentales, je n'eusse encore jamais dirigé d'orchestre et spécialement pas d'opéra, les répétitions et la représentation marchèrent assez bien. Seul, le récitatif de Donna Anna manqua quelquefois de précision. Mais ce défaut ne me valut aucune marque d'hostilité, et lorsque je me fus montré actif et infatigable dans *Lumpaci Vagabundus*, qu'il me fallut étudier d'un bout à l'autre, tout le monde témoigna pleine confiance à la nouvelle recrue. Si je restai sans amertume et même de bonne humeur dans cet emploi peu digne de mes qualités musicales, je le devais plus à mes rapports avec Minna Planer qu'à la décadence de mon goût dans ces années que je nommerai l'âge ingrat de ma vie artistique. Minna tenait dans la féerie burlesque *Lumpaci Vagabundus* le rôle de Fée Amorosa. Et vraiment elle était comme une fée dans ce monde poussiéreux de frivolité et de vulgarité qu'était la troupe Bethmann. On se demandait comment elle était tombée dans ce tour-

billon, qui cependant ne l'entraînait pas et la touchait à peine. Tandis que les autres actrices, surtout celles de l'opéra, n'étaient que les habituelles caricatures grimaçantes de comédiennes, la belle Minna tranchait sur son entourage, par son sérieux sans affectation, sa svelte élégance ainsi que par l'absence de toute préciosité théâtrale ou de bouffissure d'artiste.

Un seul acteur pouvait lui être comparé par des qualités analogues aux siennes ; c'était Frédéric Schmitt. Il venait d'entrer au théâtre et il espérait faire fortune à l'opéra, genre pour lequel le désignait son admirable voix de ténor. Lui aussi se distinguait du reste du personnel par le sérieux qu'il apportait à ses études et à son chant. Le timbre mâle et expressif de sa voix, sa noble et pure prononciation, la façon intelligente dont il détaillait sa phrase, sont demeurés de vrais modèles à mes yeux. Malheureusement, son manque de talent théâtral et la gaucherie de son jeu scénique entravèrent bientôt son développement. Pour moi, il resta un homme intelligent et original, d'un caractère sûr et honorable, et digne en tous points d'être fréquenté.

Une autre fréquentation me devint au bout de peu de temps une habitude délicieuse ; c'était celle de mon aimable voisine. Minna Planer répondait avec un bienveillant étonnement et une absence complète de coquetterie aux avances naïvement impétueuses du chef d'orchestre de vingt et un ans. Il y eut bientôt entre nous des rapports amicaux et familiers. Un soir que je rentrais assez tard dans mon rez-de-chaussée et qu'ayant oublié ma clef, je passais par la fenêtre, Minna fut attirée par

le bruit à sa croisée qui s'ouvrait juste au-dessus de la mienne. Debout sur l'appui de ma fenêtre, je lui demandai la permission de lui dire bonsoir. Elle n'y vit pas d'inconvénient, mais il fallait que ce fût du dehors, car elle faisait toujours fermer sa porte à clef par l'hôtesse, afin que personne ne pût entrer chez elle. Et se penchant vers moi, elle me tendit amicalement sa main, que je pus saisir.

Lorsque, peu de temps après, je fus pris d'un érysipèle, maladie dont j'avais fréquemment à souffrir, et que, le visage boursouflé et déformé, je me terrai dans ma triste chambre, Minna vint me voir souvent. Elle me soignait et prétendait qu'un visage enflé ne lui répugnait pas du tout. Une fois guéri, j'allai la voir et je me plaignis d'un bouton à la lèvre qui m'était resté de l'éruption. Je la priai de m'excuser, si je me présentais chez elle dans cet état. Cette fois encore, elle m'assura que cela n'avait point d'importance. Alors, je lui demandai si elle consentirait à me donner quand même un baiser, et aussitôt elle me prouva que cela non plus ne l'effarouchait point. Et dans tous ses actes elle conservait une affectueuse tranquillité qui avait quelque chose de maternel et ne permettait nullement de conclure à la légèreté ou à l'insensibilité.

Quelques semaines plus tard, la troupe dut quitter Lauchstaedt pour passer le reste de l'été à donner des représentations à Rudolstadt. J'aurais bien aimé faire ce voyage, alors assez compliqué, en compagnie de Minna, et ce désir se serait facilement réalisé si j'avais réussi à me faire payer mes gages, bien mérités pourtant, de chef

d'orchestre. Mais je me butai, chez le directeur Bethmann, à des difficultés extraordinaires qui, au cours de ces années fatales, devinrent chroniques et m'apportèrent tous les ennuis possibles.

Un seul privilégié recevait régulièrement ses honoraires ; on me l'avait déjà dit à Lauchstaedt : c'était ce Kneisel, qui fumait sa pipe près de la directrice infirme quand je fis sa connaissance. On m'assura que, pour obtenir quelque argent, il fallait absolument faire la cour à Mme Bethmann. Cette fois, je préférai avoir recours à ma famille ; j'allai donc tout d'abord à Leipzig chercher les deniers nécessaires au voyage de Rudolstadt, ce dont ma mère fut aussi étonnée qu'attristée. Je m'étais arrêté dans la propriété de mon ami Apel qui était venu me prendre en voiture à Laustaedt. En mon honneur, il arrangea un banquet à l'hôtel et nous y fîmes une noce à tout casser. Je me rappelle qu'à cette occasion, un des invités réussit à démolir totalement un énorme poêle en faïence qui se trouvait dans la salle à manger. Le lendemain matin, aucun de nous n'aurait su dire comment il s'y était pris.

C'est en me rendant à Rudolstadt que je vis pour la première fois Weimar. Sous un jour pluvieux, j'examinai la maison de Gœthe avec curiosité mais sans émotion. J'avais espéré autre chose.

J'attendais des impressions plus vives de la vie théâtrale animée de Rudolstadt où j'avais hâte d'arriver. Bien que je ne fusse pas chargé de diriger l'orchestre, ces fonctions ayant été confiées au maître de chapelle du prince, je me trouvai surchargé de travail. Je devais

faire étudier les nombreux opéras et les cantates dont on allait régaler le public de la principauté pendant la période des fêtes de tir au papegai. Jamais je n'arrivai à entreprendre la moindre excursion dans la riante campagne de ce petit pays. Si, pendant les six semaines qu'y dura notre séjour, mes occupations pénibles et mal payées n'eussent pas suffi à me retenir dans la ville, j'y aurais été enchaîné par deux passions : le désir d'achever mon poème du *Liebesverbot,* et mon inclination croissante pour Minna.

J'élaborai aussi le plan d'une composition musicale. C'était une symphonie en *mi majeur,* dont j'achevai la première partie (à 3/4). J'avais été influencé dans ce travail par les septième et huitième symphonies de Beethoven, et je crois que, si j'avais terminé cette œuvre, ou tout au moins conservé ce que j'avais écrit, elle ne m'aurait pas fait honte. Mais, à cette époque déjà, je commençais à comprendre qu'il était impossible de créer après Beethoven quelque chose de neuf ou de remarquable dans le genre symphonique. L'opéra, où je ne voyais vraiment rien qui pût servir de modèle, m'attirait en revanche par la variété de ses formes artistiques. En proie aux plus divers sentiments passionnés, j'employais mes rares heures de loisir à finir le poème de mon nouvel ouvrage, et je consacrais à sa langue et à ses vers bien plus de soin qu'au texte des *Fées.* J'avais aussi plus grande confiance en moi-même qu'autrefois pour l'invention des situations et leur agencement.

D'autre part, j'appris à connaître alors les premiers chagrins et soucis de la jalousie. Minna, qui, jus-

qu'alors, s'était toujours montrée naturelle et amicale, changea soudain de façon incompréhensible sa manière d'être envers moi. Il faut croire que mes naïfs efforts pour obtenir ses faveurs lui avaient attiré des remarques et des critiques. Pourtant un observateur attentif eût pu se convaincre sans peine que je ne recherchais aucunement des relations plus intimes et que mon ardeur juvénile se satisfaisait de peu. Je fus surpris de sa conduite et bien plus de ses explications. Elle me fit comprendre qu'elle désirait savoir à quoi s'en tenir et si mes intentions étaient sérieuses. Je savais que Minna était très liée avec un jeune aristocrate que j'avais connu à Lauchstaedt. Il venait la voir souvent, et j'avais remarqué qu'un penchant cordial et sincère l'attirait vers elle. Ses amis la croyaient fiancée à M. de O... ; mais, de toute évidence, il apparut bientôt qu'un mariage n'était pas possible entre eux. Le gentilhomme n'avait aucune fortune ; sortant d'une grande famille, il se voyait obligé, par sa situation et par sa carrière, à contracter un mariage de raison. Minna avait sans doute reçu à Rudolstadt des explications définitives là-dessus. Aussi était-elle triste et sérieuse et peu disposée à répondre autrement que par la réserve à mes impétueuses tentatives de rapprochement.

En réfléchissant à tout cela, je me vis forcé de conclure qu'on perdait son temps à vouloir jouer avec elle *la Jeune Europe*, *Ardinghello* ou *Défense d'aimer*, et qu'il y avait une très grande différence entre la fée Amorosa remplissant gaiement son rôle sur la scène et l'enfant de bourgeois cherchant à se caser convenablement. Sombre

et désespéré, je renforçai encore les situations scabreuses de ma *Défense d'aimer*, et j'allai flâner le soir avec quelques camarades peu intéressants sur le champ de tir de Rudolstadt parfumé des grillades de fête populaire. Dans ma mauvaise humeur, je repris même contact avec le démon du jeu, qui n'était représenté cependant que par de très innocents dés et des roulettes en plein vent.

J'attendais avec plaisir le moment de quitter Rudolstadt, et de me rendre à Magdebourg pour la saison d'hiver. Là, du moins, je dirigerais moi-même l'orchestre, et j'osais espérer que j'aurais plus de succès dans mon activité musicale. Mais, avant d'arriver à Magdebourg, j'avais encore à traverser un temps d'épreuve à Bernbourg où le directeur Bethmann s'était engagé pour quelques représentations. Je dus m'y arrêter en passant et, avec une partie de la troupe seulement, déchiffrer et étudier plusieurs opéras qui, à la représentation, furent encore dirigés par le maître de chapelle attitré de l'endroit.

J'y continuai ma pénible vie de comédien, irrité et mal payé. Elle faillit me dégoûter (sinon pour toujours, du moins pour cette fois) du malheureux métier de directeur d'orchestre de théâtre. Enfin ces mauvais jours s'écoulèrent aussi, et Magdebourg allait m'apporter un semblant de gloire dans la carrière que j'avais choisie.

Ce ne fut pas sans charme que je m'installai au pupitre de maître où, peu d'années auparavant, Kuehnlein avait imposé à mon jeune enthousiasme par son savoir de directeur expérimenté. En très peu de temps, je réussis à acquérir une sûreté parfaite dans la direction de l'orchestre.

J'étais généralement bien vu de mes musiciens capables, et le bon ensemble de notre jeu nous valait les applaudissements enivrants du public, spécialement après de fougueuses ouvertures que je faisais exécuter dans un mouvement final endiablé.

Le résultat de mon ardeur, parfois exagérée, à la tâche me gagna la sympathie des chanteurs et la joyeuse approbation des auditeurs. La critique et ses ergoteries n'étant pas encore bien développées à Magdebourg, la satisfaction générale s'exprimait de la façon la plus agréable et la plus encourageante pour moi. Au bout de quelques mois, j'avais l'impression flatteuse d'être le premier directeur d'opéra du monde. Le régisseur Schmale, qui, dans la suite, me resta fidèlement attaché, composa, à l'occasion du jour de l'an, un festival qu'il me chargea de mettre en musique. Il prévoyait un succès tout particulier de cette collaboration. Je me mis à l'œuvre avec une grande rapidité : une ouverture frémissante, plusieurs mélodrames et des chœurs réussirent à souhait, malgré la hâte de la composition, et obtinrent tant de bravos que ce salut à la nouvelle année dut être répété, ce qui arrive rarement à ces pièces de circonstance.

Ce commencement d'année (1835) devait marquer encore un tournant critique dans mon existence. Depuis que nous avions, Minna et moi, rompu nos relations à Rudolstadt, nous nous étions à peu près perdus de vue. Quand nous nous retrouvâmes à Magdebourg, nos rapports demeurèrent volontairement rares et froids. J'appris que l'année précédente, à ses débuts dans cette ville, elle avait fait sensation par sa beauté et que mainte-

nant elle était encore fort recherchée par quelques jeunes nobles et ne se montrait pas insensible à leurs avances. Bien que sa réputation ne fût pas atteinte, grâce à sa conduite sérieuse, toujours convenable, j'éprouvais une grande aversion pour ce genre d'intimités, peut-être en souvenir des souffrances que j'avais endurées dans la famille Pachta à Prague. Minna avait beau m'assurer que la tenue de ces messieurs était infiniment plus réservée et plus décente que celle des bourgeois, amateurs de théâtre, et spécialement que celle de certain jeune chef d'orchestre, elle ne réussissait pas à adoucir l'amertume et à calmer l'humeur querelleuse où me jetait sa manière d'agir. Nous passâmes ainsi trois mois fâcheux qui nous éloignèrent de plus en plus l'un de l'autre.

Pour me consoler, je cherchais à me persuader que je trouvais du plaisir à fréquenter la société la plus mal choisie et me laissai aller à un tel relâchement de mœurs que Minna, dans sa pitié, en éprouva une inquiétude sérieuse pour moi. Elle me l'a dit plus tard. Bien entendu, le personnel féminin de l'Opéra ne manquait point de témoigner des attentions risquées au jeune chef d'orchestre. Une jeune femme surtout, à la réputation plus que douteuse, avait évidemment jeté son dévolu sur moi. Tout cela poussa Minna à prendre une résolution décisive.

J'avais eu l'idée d'inviter la singulière élite de notre troupe à venir passer la Saint-Sylvestre dans ma chambre. Je voulais leur offrir des huîtres et du champagne. Les maris étaient conviés avec leurs femmes et j'étais curieux de voir si je pourrais décider Mlle Planer à venir aussi. Très simplement, elle accepta l'invitation et apparut,

comme toujours, convenable et soignée dans mon logis. On y mena bientôt un train d'enfer. J'avais prévenu le propriétaire qu'il y aurait une bacchanale dans sa maison et l'avais tranquillisé d'avance sur les dégâts possibles que subirait son mobilier. Ce que le champagne avait commencé, le punch l'acheva. Le mince vernis de convenance dont mes comédiens cherchaient habituellement à recouvrir leur tenue dans le monde, disparut tout à fait et il régna bientôt dans ma garçonnière une atmosphère de tendresse à laquelle nul ne résista. On put s'apercevoir alors par quelle royale dignité Minna se distinguait de toutes ses collègues. Elle ne se départit pas un instant d'une contenance parfaite, et avec elle personne ne hasarda une familiarité; aussi l'effet fut-il extraordinaire et presque dégrisant, lorsqu'on vit Minna répondre sans s'effaroucher à mes témoignages d'affection. Elle semblait vouloir démontrer par là à toute la compagnie la nature particulière de nos relations. Nous eûmes la singulière satisfaction de voir l'actrice de mauvaise réputation, qui avait des vues sur moi, prendre une attaque de nerfs.

A partir de ce moment, mes rapports avec Minna rede vinrent très affectueux. Je ne crois pas qu'elle ait jamais éprouvé pour moi d'inclination passionnée, ni qu'elle ait été même capable de ressentir l'ardeur du véritable amour. Ses sentiments consistaient en une affection cordiale, un désir sincère de me voir réussir et prospérer, une sympathie des plus amicales et un plaisir véritable à découvrir en moi des qualités qui la remplissaient souvent d'admiration. Elle avait sans nul doute très

haute opinion de mon talent et mes succès rapides la surprenaient autant qu'ils la captivaient. Ma nature excentrique, qu'elle modérait de très agréable manière par son calme enjoué, la poussait à exercer continuellement son pouvoir sur moi. Et elle était fière de cette influence. Si elle ne me montra jamais ni désir, ni regrets, ni transports, elle n'opposa pourtant pas de froideur à mon impétuosité.

J'avais fait au théâtre de Magdebourg l'intéressante connaissance d'une actrice qui n'était plus toute jeune et qui jouait les rôles de duègne. Cette Mme Haas attira immédiatement ma sympathie, parce qu'ayant été l'amie d'enfance de Laube, elle continuait à s'intéresser vivement à son sort. Elle était intelligente et très malheureuse, car avec l'âge son physique prenait un aspect de plus en plus fâcheux. Elle et son enfant vivaient mesquinement et elle se rappelait avec tristesse les temps meilleurs. J'allais souvent la voir : au début, pour avoir des détails sur la vie de Laube, ensuite par habitude. Elle se lia d'amitié avec Minna, de sorte qu'à nous trois nous passions d'agréables et fréquentes soirées intimes dont la cordialité ne fut troublée que le jour où la vieille amie devint jalouse de la plus jeune. J'étais surtout mécontent de l'entendre critiquer le talent et les dons intellectuels de Minna.

Un soir, j'avais promis à celle-ci d'aller prendre le thé chez elle en compagnie de Mme Haas. Mais je commis l'imprudence de m'engager auparavant dans une partie de whist, et tout en la trouvant fort ennuyeuse, je la prolongeai dans l'intention de ne me rendre que très

tard chez Minna, afin de ne plus y renconter notre gênante compagne. Pour me tenir éveillé, j'eus recours aux boissons alcooliques, si bien qu'il m'arriva cette aventure bizarre de quitter une insipide partie de cartes dans un état d'ivresse complet. J'y étais arrivé si graduellement que je ne voulais pas y croire. J'allai donc, malgré l'heure tardive, faire la visite promise. A mon grand dépit, la vieille amie y était encore. Alors un subit accès de colère s'empara de moi et je lui donnai libre cours; comme la dame exprimait sa surprise de ma conduite singulière par des exclamations de plaisanterie, je lui répondis en la raillant si grossièrement qu'elle se hâta de s'éloigner, indignée. J'avais juste encore assez de sang-froid pour remarquer le rire étonné de Minna. Avec son calme habituel, elle n'hésita pas à prendre une décision que les circonstances rendaient cependant assez difficile. Dans l'état fâcheux où je me trouvais, il n'était pas possible de me faire quitter la maison sans que les habitants s'en aperçussent, et comme je tombais de sommeil, Minna eut pitié de moi et m'abandonna son lit.

Lorsque le matin me réveilla et que j'eus conscience du lieu où j'avais passé la nuit, je compris clairement que cet acte néfaste allait avoir une influence durable sur toute ma vie. Sans nous livrer à la moindre caresse, sans plaisanterie, sans gaieté, nous déjeunâmes posément et chastement en attendant l'heure où une promenade hors de ville avec Minna ne paraîtrait pas extraordinaire. Je sortis donc avec elle; puis nous nous séparâmes, et, dès lors, nous affichâmes franchement nos sentiments d'amoureux.

L'accueil tour à tour favorable ou défavorable qu'à cette époque on fit à mes œuvres rendit plus déterminée encore la singulière direction qu'avait prise mon activité musicale d'alors. J'avais dirigé un concert de la Loge maçonnique et recueilli de grandes louanges pour mon ouverture des *Fées*, quand je reçus la confirmation du vilain procédé de la direction théâtrale de Leipzig, qui ne se souciait plus de représenter ce même opéra. Mais, par une fière indifférence, je ne me donnai pas la peine de rappeler sa promesse au directeur et je me contentai du succès de l'ouverture à Magdebourg. Je dois ajouter que la composition de mon *Liebesverbot* m'enlevait tout intérêt pour mes œuvres précédentes.

Pendant cette courte saison de Magdebourg, et quoique je fusse souvent distrait par d'autres occupations, j'arrivai à achever la plus grande partie du nouvel opéra. Dans un concert au théâtre, j'en fis exécuter deux duos dont le succès m'encouragea à travailler vaillamment à cette œuvre.

A la fin de cet hiver, je reçus la visite de mon ami Apel qui venait se réchauffer à la gloire de mon jeune titre de chef d'orchestre. Il avait écrit un drame, *Christophe Colomb*, que je recommandai à la direction. Rien ne fut plus facile que d'obtenir qu'il fût accepté, car Apel promit de faire peindre à ses frais un nouveau décor représentant l'Alhambra et de procurer, en plus, quelque adoucissement pécuniaire aux artistes qui paraîtraient dans sa pièce. Ceux-ci éprouvaient de graves mécomptes dans le paiement de leurs gages, la directrice continuant à favoriser Kneisel, la basse.

La pièce d'Apel me semblait renfermer beaucoup de bonnes choses ; elle représentait les luttes et les déboires du grand navigateur avant son départ pour son premier voyage de découvertes. Le drame finissait au moment pathétique où le vaisseau, sortant de la rade de Palos, fait voile vers la conquête du Nouveau Monde. Mon oncle Adolphe, auquel, sur mon désir, Apel avait donné à lire la pièce, trouvait les scènes populaires et caractéristiques particulièrement bien réussies, tandis que le roman d'amour intercalé était plutôt fade et insignifiant. Je composai pour l'œuvre de mon ami un morceau d'orchestre final et un petit chœur que les Maures, chassés de Grenade, devaient chanter en quittant leur nouvelle patrie. Je me décidai, en outre, à y ajouter une ouverture que j'écrivis avec une rapidité presque présomptueuse. J'en fis l'esquisse tout entière un soir chez Minna, en permettant à Apel de s'entretenir à son gré, à haute voix, avec ma bien-aimée. L'effet que devait produire ce morceau, composé si précipitamment, reposait sur une idée simple, mais rendue frappante par mon interprétation. L'orchestre dépeignait, par des figures qui n'avaient rien de grandement original, l'Océan et le vaisseau qu'il portait. Un motif violent, ardent et langoureux à la fois, se distinguait seul dans les flots harmonieux de l'ensemble. Cet ensemble se répétait, puis s'interrompait brusquement pour faire place à un motif étrange, joué en pianissimo doux et résonnant sous le lointain frémissement des violons dans les notes élevées. J'avais commandé trois paires de trompettes de différentes tonalités pour jouer ce motif admirable et sédui-

sant comme un mirage. Elles devaient le rendre par les nuances les plus délicates et dans les plus diverses modulations : c'était la terre espérée que cherchait le regard du héros, la terre qu'il avait déjà cru entrevoir plusieurs fois, qui toujours disparaissait dans l'Océan et qui enfin, sous le ciel du matin, se montrait réellement aux yeux des navigateurs tel que le monde immense de l'avenir. Les six trompettes s'unissaient alors dans le mode fondamental et faisaient retentir le motif principal en une magnifique allégresse.

Connaissant l'excellence des trompettes de régiment prussiens, j'avais très justement calculé que l'effet de ma phrase finale serait entraînant. La pièce elle-même fut jouée sans respect et gâtée surtout par un comédien vaniteux, Louis Meyer, chargé du personnage principal et, en même temps, de la régie. Il prétendit ne pas avoir eu le temps d'apprendre suffisamment son rôle, ce qui ne l'empêcha pas d'enrichir, aux dépens d'Apel, sa garde-robe des superbes costumes qu'il endossait l'un après l'autre pour représenter Christophe Colomb. Mais enfin Apel avait vu une véritable représentation de sa pièce. On ne la rejoua pas, il est vrai ; toutefois elle me donna, à moi, l'occasion d'augmenter ma popularité auprès du public de Magdebourg par l'exécution de mon ouverture, que l'on redemandait dans les concerts.

L'événement principal de cette saison théâtrale ne devait cependant se produire que vers sa fin. J'avais su persuader à Mme Schröder-Devrient, qui se trouvait à Leipzig, de faire une tournée jusque chez nous. J'eus donc la grande satisfaction et l'émotion enthousiaste de

me sentir en contact artistique immédiat avec elle et de diriger deux fois des opéras dans lesquels elle chantait. Elle joua Desdémone et Roméo : dans ce dernier rôle surtout elle provoqua une exaltation générale et me remplit de nouveau de feu et d'ardeur. J'appris aussi à la mieux connaître personnellement, et son amabilité, sa bienveillance furent si grandes qu'elle m'offrit d'elle-même son concours pour un concert que je devais donner à mon bénéfice et pour lequel elle reviendrait exprès à Magdebourg.

Ce concert était pour moi d'une importance capitale, et, dans de telles conditions, j'en attendais les résultats les plus favorables. Les honoraires fort modestes que j'avais à recevoir de la direction de Magdebourg étaient devenus illusoires, parce qu'ils ne m'étaient jamais payés qu'en petits acomptes irréguliers. De sorte que, pour subvenir à mes besoins et aux fréquentes libations que j'offrais à mon originale clientèle de chanteurs et de musiciens, j'avais dû contracter un grand nombre de dettes. Je ne savais au juste à combien elles se montaient, mais, comme je croyais pouvoir compter sur une recette importante à mon bénéfice, ces deux incertitudes se balançaient. Je consolai mes créanciers avec l'espoir de cette recette fabuleuse. Je les payerais, dis-je, le lendemain du concert et leur donnai rendez-vous à tous le matin de ce jour heureux à l'hôtel où je logeais alors. Il était tout naturel que le concours de la grande artiste, si fêtée, me fît compter sur la forte somme ; aussi me livrai-je à tout le luxe musical possible en engageant pour la circonstance un nombreux et excellent orchestre et en

organisant de fréquentes répétitions, sans m'inquiéter des frais que cela m'occasionnait.

Malheureusement personne ne voulut croire que la célèbre cantatrice, dont le temps était un capital précieux, referait le long voyage de Magdebourg pour les beaux yeux d'un petit directeur de musique. On s'imagina que cette annonce pompeuse n'était qu'une manœuvre fallacieuse et l'on s'indigna du prix élevé des billets. Aussi, lorsque mon aimable protectrice se trouva là, comme je n'en avais jamais douté, elle dut entrer en scène devant une salle à moitié vide, ce qui ne lui était sans doute jamais arrivé. Pour elle surtout, je fus désolé de ce manque d'auditeurs. Du moins, elle conserva sa bonne humeur (plus tard, j'ai appris que c'était pour des raisons qui ne me regardaient nullement). Elle chanta, entre autres, merveilleusement l'*Adélaïde* de Beethoven et je l'accompagnai moi-même au piano, à ma propre stupéfaction. Mais le choix que j'avais fait des morceaux d'orchestre se révéla aussi malencontreux que possible. La bruyante musique en était insoutenable dans cette petite salle résonnante de l'hôtel de la «Ville de Londres». Mon ouverture de *Christophe Colomb*, avec ses six trompettes, avait déjà rempli d'épouvante tous les auditeurs quand, pour le bouquet, je fis exécuter *la Bataille de Vittoria*, de Beethoven. Comptant fermement que mon énorme recette me dédommagerait de tout, j'avais somptueusement doublé l'orchestre. Les canonnades et les fusillades, du côté anglais aussi bien que du côté français, s'exécutaient à l'aide de machines coûteuses fabriquées spécialement ; les tambours et les clairons avaient été triplés, et la bataille

qui se livra dans cette petite salle fut d'une barbarie telle, que rarement, sans doute, on en entendit de semblable dans un concert. L'orchestre, de toute sa supériorité, se jeta avec une telle furie sur le faible public, que celui-ci abandonna toute résistance et prit la fuite, littéralement. Par amabilité pour moi, Mme Schröder-Devrient était restée dans une des premières rangées, afin d'assister au reste du concert ; mais, quoiqu'elle eût sans doute déjà éprouvé plus d'un effroi de ce genre, elle se sentit incapable de supporter celui-ci. A une nouvelle attaque des positions françaises par les Anglais, elle se tordit les mains et se sauva, elle aussi. Ce fut le signal d'une vraie panique. Tout le monde se précipita hors de la salle et je demeurai en tête à tête avec l'orchestre pour fêter la victoire de Wellington. C'est ainsi que s'acheva ce mémorable festival.

Mme Schröder-Devrient repartit bientôt, et, tout en regrettant l'échec qu'avait subi sa bonne volonté, elle m'abandonna à mon sort. J'allai chercher quelque consolation auprès de ma bien-aimée, très chagrinée aussi, et m'étant armé de courage pour la bataille prochaine qui, selon toute apparence, ne s'achèverait pas en une triomphale symphonie, je regagnai ma chambre d'hôtel le lendemain de bonne heure. Il me fallut traverser la haie des messieurs et des dames auxquels j'avais donné rendez-vous à cette heure matinale, pour recevoir leurs réclamations. Je me réservai le droit de choisir parmi mes visiteurs ceux que j'allais entretenir d'abord. Pour commencer, j'emmenai dans mon appartement le second trompette de l'orchestre qui s'était occupé de la musique

et de la caisse. D'après ses calculs, je pus constater que j'avais d'abord à payer de ma poche quelques écus et deniers pour contenter les musiciens auxquels, dans mon généreux enthousiasme, j'avais promis de magnifiques honoraires ; je devais donc m'acquitter. Je priai alors Mme Gotschalk, une juive de toute confiance, de m'aider de ses conseils dans ces affaires importantes. Elle déclara qu'un secours extraordinaire était de rigueur et que sans doute mes connaissances riches de Leipzig ne me le refuseraient pas. En attendant, elle entreprit fort judicieusement de calmer mes autres créanciers, dont la venue intempestive lui paraissait ridicule ; mais ce ne fut pas sans peine qu'elle réussit à rendre praticable le corridor qui menait à ma chambre.

La saison théâtrale était achevée, la société allait se disperser et moi j'étais débarrassé de mon poste. Le directeur du théâtre avait passé de la banqueroute chronique à la banqueroute aiguë. En guise de paiement, il distribuait du papier, c'est-à-dire des feuilles entières de coupons pour des représentations qui, assurait-il, auraient lieu plus tard. Minna, toujours pratique, réussit à tirer quelque parti de ces singuliers bons de trésor. Econome et prévoyante, et restant à Magdebourg par le fait que la troupe d'opéra seule était disloquée et que les membres de la comédie (dont elle était) continueraient de jouer à leur compte, elle me laissa partir pour Leipzig, en souhaitant amicalement de me revoir bientôt. Elle me promit de me faire une visite lorsque à son congé, assez prochain, elle irait voir ses parents à Dresde.

Au commencement de mai, je me réfugiai donc une

fois de plus dans ma famille, et cette première tentative pour acquérir une situation indépendante n'ayant guère réussi, je dus m'inquiéter tout d'abord de me procurer l'argent nécessaire à l'acquittement des dettes laissées à Magdebourg. Un caniche brun, très intelligent, qui m'avait suivi fidèlement et que je confiai aux soins des miens, était le seul bien que j'eusse emporté de là.

Toutefois, comme je m'étais montré très capable de diriger un orchestre, ma mère et Rosalie puisaient dans ce fait bon espoir pour mon avenir. Je ne pouvais cependant m'habituer à l'idée de reprendre mon ancienne vie de famille, et mes relations avec Minna me poussaient à rentrer le plus tôt possible dans ma carrière interrompue. Je m'aperçus surtout du changement qui s'était accompli en moi lorsque, se rendant à Dresde, Minna s'arrêta quelques jours à Leipzig. L'abandon, la cordialité de ses manières me firent sentir que je n'étais plus fait pour vivre dans la dépendance patriarcale de la famille. Je m'entendis avec elle pour me faire réengager au théâtre de Magdebourg et lui promis une visite prochaine à Dresde. Puis je l'amenai chez ma mère et ma sœur. J'avais obtenu de ces dernières l'autorisation de l'inviter un soir à venir prendre le thé chez nous. Rosalie, à cette occasion, s'aperçut de mes sentiments, mais elle ne s'en inquiéta guère et s'amusa seulement à me taquiner. La chose ne lui semblait pas dangereuse.

Pour moi, elle était grave, cependant, car mon inclination se rencontrait avec mon besoin d'indépendance et mon désir de me créer une place dans le

monde artistique. Mon antipathie pour Leipzig était, de plus, nourrie par la direction qu'y prenait la vie musicale à cette époque. Tandis qu'à Magdebourg je préludais à ma carrière de chef d'orchestre en m'abandonnant étourdiment à un goût frivole de musique de théâtre, à Leipzig Mendelssohn-Bartoldi ouvrait une ère musicale nouvelle en dirigeant lui-même les concerts du « Gewandthaus ». C'en était fait de la simplicité avec laquelle le public avait jusqu'alors jugé les productions de ces réunions familières. Je m'en convainquis à l'occasion d'un concert donné au bénéfice de la jeune cantatrice Livia Gerhart, très aimée à Leipzig. Par l'entremise de mon bon vieux Polenz, que l'on n'avait pas encore mis tout à fait au rebut, on y exécuta mon ouverture de *Christophe Colomb*, tant acclamée à Magdebourg, et je m'aperçus alors que le goût des amateurs de Leipzig avait subi une transformation telle, que même l'adroite combinaison de mes six trompettes réunies ne put le toucher. Cette expérience augmenta encore mon aversion contre tout ce qui affectait un air classique. Et sous ce rapport je me trouvai en singulière concordance de sentiments avec le brave Polenz qui regrettait le bon vieux temps en soupirant bénévolement.

Un festival musical que Frédéric Schneider dirigeait à Dresde me fournit le prétexte de quitter Leipzig. Il me fallut pour ce voyage, qui durait sept heures à pied, un passeport visé pour huit jours. Ce document était destiné à jouer un rôle important dans ma vie, car il fut, pendant longtemps, la pièce unique qui servit dans la suite à me légitimer aux yeux de la police de divers

pays d'Europe. Il faut savoir que, m'étant soustrait à l'accomplissement du service militaire en Saxe, je n'ai jamais pu obtenir de passeport en règle jusqu'au jour où je suis devenu maître de chapelle à Dresde. La jouissance artistique vers laquelle cette feuille m'accompagna ce jour-là fut de si médiocre valeur que ma haine du classique s'en fortifia.

La symphonie en *ut mineur* de Beethoven fut dirigée par un homme dont la face de satyre ivre me remplit d'un dégoût insurmontable. Elle fut exécutée platement et sans expression, malgré l'interminable kyrielle de contrebasses dont se parent toujours les fêtes de ce genre, et moi qui l'entendais pour la première fois et qui, dans mon esprit, m'en étais formé une image bien autrement vivante, je me voyais en face de ce contraste comme devant un problème impossible à résoudre. Cette impression torturante fut dissipée par l'audition de l'oratorium d'*Absalon,* dont l' « illustre maître » Schneider tira quelque chose de si burlesque que j'en fus égayé et calmé.

Passant par Dessau, où Minna avait fait ses premiers débuts, j'entendis des jeunes gens parler d'elle sur le ton léger qu'on prend généralement dans certains cercles quand on s'entretient de jeunes et belles actrices. Je reconnus l'amour de plus en plus passionné qui m'entraînait vers mon amie à l'ardeur avec laquelle je fis cesser ces bavardages et ces calomnies. A Leipzig, je ne me montrai pas à mes parents. Après être arrivé à me procurer l'argent nécessaire, je repartis immédiatement pour Dresde. On y allait encore en diligence.

A mi-chemin, je rencontrai Minna qui retournait à Magdebourg avec une de ses sœurs. Aussitôt, je pris un billet pour Leipzig, afin de jouir de la société de mon amie. Mais avant même d'arriver à la première halte, j'avais réussi à persuader à Minna de retourner avec moi à Dresde, et je décidai de prendre une berline particulière, puisque la poste était passée depuis longtemps. Cette façon brillante de faire les choses remplit les deux jeunes filles d'admiration et de bonne humeur. Ma prodigalité leur promettait les plus agréables aventures ; il s'agissait de les réaliser. A Dresde, j'empruntai à une de mes connaissances une assez forte somme qui me permit d'emmener mes amies dans la Suisse saxonne. Nous y passâmes des jours heureux, pleins d'innocente et de juvénile gaieté, et qui ne furent troublés qu'une fois par un de mes accès de jalousie. Cette jalousie n'avait aucune raison d'être durant ce voyage, mais je la portais en moi ; elle résultait des impressions du passé et d'une crainte indéfinie de l'avenir, crainte motivée par les expériences que j'avais faites jusqu'alors avec les femmes.

Malgré cela, cette excursion, et particulièrement une admirable et chaude nuit d'été que nous passâmes presque entière en plein air, aux bains de Schandau, demeura pour ainsi dire le seul souvenir heureux de mon amour de jeunesse. Mes relations postérieures avec Minna, si pleines de soucis et d'amertume, m'ont souvent semblé l'expiation durable du bref et candide bonheur de ces journées.

J'accompagnai Minna jusqu'à Leipzig d'où elle con-

tinua seule sa route vers Magdebourg. Moi, je rentrai dans ma famille, à laquelle je ne parlai point de mon escapade de Dresde. Mais, à partir de ce moment, je fus poussé, comme par le sentiment d'une faute étrange, à arranger ma situation de façon à me retrouver le plus tôt possible auprès de ma bien-aimée. Il me fallait donc être réengagé par la direction Bethmann pour la saison prochaine. Pendant les négociations que j'entamai à ce sujet, ne pouvant plus supporter le séjour de Leipzig, je profitai de ce que Laube était aux bains de Kösen, près de Naumbourg, pour aller le voir. Il venait de passer à Berlin une année fort pénible en prison préventive. On lui avait permis de se rendre à Kösen sous serment de ne pas quitter le pays que le jugement ne fût rendu. Un soir, il était venu secrètement chez nous à Leipzig. J'ai conservé le souvenir le plus triste de l'impression de malheur que m'avaient produite son air souffrant et sa courageuse résignation devant la certitude de ne voir jamais se réaliser ses rêves d'amélioration sociale. J'en avais été d'autant plus ému que je me trouvais dans l'agitation spéciale où me jetait ma propre situation si critique. A Kösen, je lus à Laube une grande partie de mon poème, *la Défense d'aimer*. Il y donna son approbation encourageante, bien qu'il me témoignât toujours un peu de froideur de ce que je me permettais d'écrire mes vers moi-même.

J'attendais avec impatience des nouvelles de Magdebourg, non que je craignisse de ne pas obtenir un nouvel engagement, — je savais que j'étais une « bonne acquisition » pour Bethmann, — mais parce que tout ce qui devait

me rapprocher de Minna n'allait jamais assez vite à mon gré. A peine eus-je reçu les lettres nécessaires que je me rendis à mon poste.

Je voulais prendre les mesures indispensables pour assurer une brillante saison d'opéra à Magdebourg. Le malheureux directeur, en faillite permanente, venait d'obtenir un « nouveau » et « dernier » secours du roi de Prusse, dont la faveur était inépuisable, et ce subside, somme assez respectable, avait été confié par le souverain à un comité de bourgeois importants de Magdebourg. Ce que cela signifiait et quel aspect prirent à mes yeux les conditions artistiques de Magdebourg se conçoit facilement lorsqu'on sait l'état misérable où végètent nos théâtres de province.

Je m'offris tout de suite pour aller à la recherche de bons chanteurs; je ferais le voyage à mes frais et n'exigerais comme dédommagement que la promesse d'une représentation à mon bénéfice. On accepta volontiers ma proposition. Avec emphase, le directeur m'accorda pleins pouvoirs et sa bénédiction par-dessus le marché. Pendant ce court séjour à Magdebourg, j'avais de nouveau vécu dans une douce intimité avec Minna qui avait maintenant sa mère auprès d'elle; je lui dis donc adieu et partis pour accomplir mon entreprise hardie. Tout d'abord, il me fut difficile de me procurer à Leipzig l'argent de ce voyage, dont j'avais parlé avec tant de désintéressement à Magdebourg. J'eus beau faire reluire la gloire de la protection royale sous ses couleurs les plus brillantes, aux yeux de mon excellent beau-frère Brockhaus, il ne se laissa pas éblouir et

il me fallut supplier et m'humilier pour arriver à mettre à flot la barque de mon voyage de découvertes. Bien entendu, l'ancien pays de mes rêves, la Bohême, m'attira en premier lieu. Mes belles amies n'étant pas à Prague, je n'y restai pas longtemps et me rendis à Karlsbad, afin d'entendre les artistes qui y jouaient l'opéra durant la saison des bains.

Horriblement impatient de découvrir autant de talents que possible, afin de ne pas épuiser vainement mon argent, j'assistai plein d'espoir à une représentation de *la Dame blanche*. Je ne me rendis bien compte de la médiocrité de tous ces chanteurs qu'à Magdebourg même, aux débuts de Graef, une basse qui donna *Gaveston*. Il était le seul qui m'eût paru bon à Karlsbad, mais à Magdebourg, il déplut avec raison, si bien que je ne sus que répondre aux railleries que me valut cette recrue. Si je n'eus pas la main heureuse dans ce premier choix, le voyage lui-même me dédommagea de ce mécompte. Le trajet du Fichtelgebirge par Eger me procura une douce jouissance et je n'oublierai jamais l'aspect délicieux que présentait Bayreuth sous les rayons du soleil couchant.

Mon but était maintenant Nuremberg, où ma sœur Clara et son mari étaient attachés au théâtre. J'osais espérer qu'ils me donneraient de bons renseignements sur ce que je cherchais. Je me réjouissais à l'avance d'être reçu chez eux et de pouvoir combler les trous que le voyage avait faits à ma bourse. Pour cela, je voulais vendre une tabatière que m'avait donnée un de mes amis et que de secrètes raisons me faisaient juger être

de platine. Je pourrais donc m'en défaire à un bon prix et y ajouter celui d'une chevalière en or qui m'avait été offerte par mon ami Apel pour avoir composé l'ouverture de son *Christophe Colomb*. La vente de ces bijoux, les seuls que je possédasse et dont la valeur, en ce qui concernait la tabatière, n'était qu'imaginaire, devait me fournir les modestes fonds dont j'avais besoin pour pousser jusqu'à Francfort. C'est là et dans la contrée rhénane que j'espérais trouver les artistes qui me manquaient encore. Je réussis bien à persuader à ma sœur et mon beau-frère d'accepter un engagement pour Magdebourg. Mais le premier ténor et la prima donna qu'il me fallait surtout, je ne parvins pas à les dénicher à Nuremberg.

Mon séjour dans cette ville se prolongea d'une façon fort agréable, grâce à une nouvelle rencontre avec Mme Schröder-Devrient, qui précisément y arrivait en tournée. En la revoyant, il me sembla que mon ciel artistique, qui était un peu obscurci depuis notre dernière entrevue, se découvrait de nouveau. Le personnel de l'Opéra de Nuremberg ne permettait pas à la grande artiste un choix varié dans les pièces à représenter. En dehors de *Fidelio*, il n'y avait pas moyen de jouer autre chose que la *Famille suisse*. L'artiste s'en plaignait, car elle devait paraître dans un de ses rôles de jeunesse qui ne lui convenait plus guère et qu'elle avait d'ailleurs joué à satiété. Moi aussi, je voyais venir cette représentation avec un déplaisir mêlé d'inquiétude. J'étais convaincu que cet opéra languissant avec le rôle sentimental et démodé d'Emmeline, affaiblirait chez le public aussi bien que chez moi l'impression qu'avaient laissée jus-

qu'alors les productions de la géniale cantatrice. Quels ne furent donc pas mon saisissement et mon étonnement en retrouvant ce soir-là, dans toute son admirable grandeur, cette femme incomparable! Qu'une chose aussi merveilleuse que celle de la création de cette jeune Suissesse ne puisse être conservée et transmise à la postérité comme un monument, c'est à mon avis un de ces sublimes sacrifices par lesquels le bel art dramatique se manifeste seul. Aussi, quand de tels phénomènes se produisent, ne saurait-on les estimer trop haut.

Outre ces émotions spirituelles si profondément significatives pour ma vie et mon développement artistique, mon séjour à Nuremberg me laissa d'autres impressions d'une nature particulière qui, malgré leur sujet insignifiant et presque trivial, se gravèrent si fortement en moi qu'elles ressuscitèrent plus tard sous une forme nouvelle et bizarre. Mon beau-frère Wolfram, un joyeux compère, était fort apprécié des amis du théâtre, avec lesquels il faisait de bonnes séances, le soir, au cabaret. A l'accompagner, je pus voir de plaisants échantillons de l'esprit gouailleur qui animait leurs divertissements, auxquels je pris part moi-même.

On me montra dans une des auberges que nous fréquentions un menuisier nommé Lauermann. Petit, trapu, plus tout à fait jeune, d'aspect comique et ne parlant que le dialecte du bas peuple, cet homme était devenu un de ces bouffons qui contribuent involontairement à l'amusement d'une société. Lauermann se figurait être un très bon chanteur. Imbu de cette prétention, il ne s'intéressait qu'aux personnes qu'il supposait douées d'un talent analogue au

sien. Cette particularité avait fait de lui le point de mire des moqueries et des plaisanteries des habitués du cabaret ; mais cela ne l'empêchait pas de revenir chaque soir au milieu des rieurs. Seulement, on l'avait trop souvent raillé et il avait été trop fréquemment blessé dans son amour-propre pour qu'il consentît facilement à offrir le régal de sa voix à la bande joyeuse. On ne parvenait à le faire chanter qu'en tendant des pièges à sa vanité.

Mon arrivée, comme étranger, donna l'occasion de faire une nouvelle farce au pauvre « maître chanteur », et il fallait qu'on eût bien piètre opinion de son jugement, puisque, à ma stupéfaction, mon beau-frère ne craignit pas de me faire passer à ses yeux pour le célèbre chanteur italien Lablache. Je dois reconnaître que Lauermann me considéra longtemps avec une incrédule méfiance ; il s'exprima avec hésitation sur mon air de jeunesse et sur le timbre prononcé de ma voix de ténor. Mais les joyeux lurons qui l'entouraient avaient précisément le talent de faire croire l'incroyable au brave enthousiaste ; le temps qu'ils y mettaient ne leur coûtait rien, pourvu qu'ils y trouvassent de l'amusement. Mon beau-frère réussit donc à persuader le menuisier que moi, Lablache, dont les productions étaient payées à prix d'or, je cherchais dans les endroits publics à échapper à l'attention générale par toutes sortes de stratagèmes. Mais, du moment qu'il s'agissait d'une comparaison entre Lauermann et Lablache, il ne pouvait naturellement plus y avoir qu'un seul intérêt en jeu, c'était d'entendre, non pas Lablache, mais Lauermann, celui-ci étant infiniment supérieur à celui-là. La lutte que se livraient l'incrédulité

et la vanité dans l'esprit du pauvre menuisier me le rendit vraiment intéressant. Je m'efforçai de jouer aussi adroitement que possible le rôle qu'on m'avait octroyé. Enfin, après deux heures de plaisanteries les plus saugrenues, ses persécuteurs arrivèrent à leurs fins. Ce bonhomme extraordinaire, qui n'avait pas cessé de fixer sur moi des yeux étincelants, se mit à mouvoir les muscles de son visage d'une façon toute sinistre. On eût dit un automate que l'on vient de remonter. Ses lèvres tremblèrent, ses dents grincèrent, ses yeux roulèrent convulsivement, et, d'une voix grasse et enrouée, il entonna enfin la plus vulgaire des rengaines. Tout en chantant, il s'accompagnait du mouvement régulier de son pouce dressé derrière l'oreille et sa grosse face échauffée passa au rouge ardent. Le rire homérique qui accueillit cette production excita la rage du chanteur ; il finit par écumer, car, avec une cruauté raffinée, ceux mêmes qui l'avaient comblé des plus basses flatteries ne se gênaient pas à présent de l'accabler de leurs persiflages. En lançant de terribles imprécations à ses perfides amis, le pauvre diable s'en alla.

La véritable pitié qu'il m'inspirait me poussa alors à le suivre : je lui demandai pardon et je m'efforçai de le calmer. C'était particulièrement difficile, car il me considérait comme le plus récent de ses ennemis, celui qui l'avait si indignement trompé en lui faisant faussement accroire qu'il voyait en moi Lablache en personne. Je réussis cependant à l'arrêter sur le seuil de la porte ; mais, dès qu'il fut revenu à la table, toute la compagnie s'entendit tacitement pour le faire chanter encore une fois.

Je ne sais trop comment on s'y prit; l'effet des boissons fortes qui aida sans doute à obtenir ce nouveau succès sur Lauermann m'enleva le souvenir de ce qui se passa encore dans cette longue séance de cabaret.

Lauermann ayant été suffisamment nargué et persécuté, on se crut obligé de le ramener chez lui dans une brouette qu'on trouva devant la maison. On le roula donc en triomphe jusque devant sa porte, dans une de ces rues étonnamment étroites de la vieille cité, Mme Lauermann, qui fut tirée de son sommeil pour recevoir son époux, nous laissa deviner, par ses malédictions, ce qu'il en était de leurs rapports conjugaux et domestiques. Elle aussi avait l'habitude de se moquer du chant de son mari; aujourd'hui elle mêla à ses railleries les plus terrifiants reproches à l'adresse des mauvais garnements qui entretenaient la folie du pauvre homme, l'empêchaient de travailler utilement à son métier et provoquaient des scènes pareilles à celle de ce soir. Mais ici, le maître chanteur se redressa ; son orgueil lui fit oublier ses peines, et, tout en gravissant péniblement l'escalier au bras de sa femme, il interdisait à celle-ci de critiquer son art et finalement lui ordonna vertement de se taire.

Les aventures de cette nuit ne devaient pas encore prendre fin. Les joyeux compères retournèrent à l'auberge. Devant la porte déjà fermée par l'heure réglementaire, ils se heurtèrent à une bande de noctambules composée en grande partie de compagnons ouvriers. Notre société d'habitués réclama le droit d'entrer et le cafetier se vit fort embarrassé. Il reconnaissait les voix de ses fidèles et désirait les laisser pénétrer dans le cabaret;

mais d'autre part il fallait empêcher que les nouveaux venus ne prissent le même chemin. Cette alternative amena un tohu-bohu auquel les cris et le tumulte, de même que le flot toujours grossissant des spectateurs, donnèrent bientôt un caractère diabolique. Je crus que toute la ville allait s'ameuter et que je serais témoin d'une révolution dont nul ne connaissait la raison.

Soudain, j'entendis la chute d'un corps, et, comme par enchantement, la foule s'éparpilla de tous côtés. Un des nôtres avait voulu mettre fin au désordre et en même temps se frayer un passage pour rentrer chez lui ; fort expert dans l'ancienne lutte à la nurembergeoise, il avait asséné au plus grand braillard un coup de poing entre les yeux. L'autre, bien que la blessure ne fût que légère, était tombé sans connaissance, et ç'avait été le signal d'une débandade générale. A peine une minute s'était-elle écoulée depuis le vacarme produit par ces centaines de personnes, que tout était redevenu silencieux et que je rentrais tranquillement avec mon beau-frère. Bras dessus, bras dessous, riant et plaisantant, nous descendîmes les rues éclairées par la lune, et pour me tranquilliser, mon compagnon m'apprit à mon grand étonnement qu'en somme cela se passait chaque soir ainsi.

Il était temps cependant de m'occuper de l'objet de mon voyage. Je ne restai à Wurtzbourg qu'un jour : je ne me souviens pas d'y avoir vu mes parents ou des connaissances. Je me rappelle seulement cette triste visite à Frédérique Galvani, dont j'ai parlé déjà.

Arrivé à Francfort, je descendis dans un hôtel respectable, pour y attendre les subsides que j'avais demandés à la direction du théâtre de Magdebourg.

J'avais le ferme espoir de trouver à Wiesbaden les étoiles de notre futur opéra. On m'y avait signalé une bonne troupe prête à se disperser. Mais ce ne fut pas sans peine que j'arrivai à me procurer la petite somme nécessaire à ce court voyage. J'eus la chance d'assister à une répétition de *Robert le Diable*, dans laquelle brilla le ténor Freimüller. J'allai immédiatement le voir, et le trouvai disposé à accepter mes propositions pour Magdebourg.

Poussé par la nécessité, je me hâtai, après m'être entendu avec lui, de rentrer à mon asile de Francfort, à l'hôtel « Zum Weidenbusch ». J'y passai une semaine fort pénible, car j'attendis vainement, pour pouvoir continuer mon voyage, les fonds réclamés à Magdebourg. Afin de tuer le temps, je pris dans mon portemanteau un grand portefeuille rouge que j'emportais toujours avec moi, et j'y inscrivis, pour ma future biographie, des notes très exactement datées, celles-là mêmes que j'ai sous les yeux et qui ravivent mes souvenirs. J'ai continué ces notes sans interruption dans les différentes périodes de mon existence.

Ma situation, que la négligence de la direction de Magdebourg rendait extrêmement précaire, devint encore plus embarrassée lorsque, à la suite d'une « acquisition » faite à Francfort, je me trouvai plus heureux que mes moyens ne me le permettaient. J'avais assisté à une représentation de *la Flûte enchantée*, dirigée par le maître de chapelle Guhr, qui avait la réputation d'être un génie dans son art. L'excellente troupe d'opéra m'avait fort agréablement surpris. Naturellement il n'était pas ques-

tion d'attirer une des « étoiles » dans mes filets. Mais j'eus l'œil assez sûr pour distinguer une jeune cantatrice, Mlle Limbach, qui tenait un petit rôle de travesti avec un talent qui promettait. Elle accepta mes offres et parut même si pressée de se libérer de son engagement de Francfort qu'elle résolut de partir sans prévenir personne. Seulement il fallait que ce fût en cachette ; c'est ce qu'elle m'expliqua en me demandant de l'aider sans délai à exécuter son projet, autrement la direction de Francfort en aurait vent. La jeune personne me croyait certainement en possession de richesses mises à ma disposition par le comité du théâtre de Magdebourg, dont je parlais avec tant d'éloges. Déjà, pour subvenir à mes propres besoins, j'avais dû mettre mes effets en gage et j'étais parvenu à m'arranger avec l'hôtelier ; mais quant à m'avancer de quoi effectuer l'enlèvement d'une actrice, il ne voulut pas en entendre parler. Pour excuser la conduite de ma direction, je déguisai la vérité en supposant un contretemps quelconque. En fin de compte, je dus laisser là cette jeune beauté, stupéfaite et furieuse.

Très confus de cette mésaventure, je retournai à Magdebourg, par la pluie et le vent. J'avais passé à Leipzig pour y chercher mon caniche brun. Le 1er septembre, je reprenais mes fonctions de chef d'orchestre.

Les résultats de mon voyage ne me causèrent pas grand plaisir. Le directeur me prouva, il est vrai, triomphalement, qu'il avait fini par m'adresser cinq louis d'or à Francfort. A mon ténor et à ma jeune cantatrice on s'était contenté d'envoyer des contrats absolument en règle, mais sans ajouter l'argent du voyage et les avances

promises. Aussi ne se présentèrent-ils ni l'un ni l'autre. Seul Graef, la basse de Carlsbad, apparut avec une exactitude de pédant et sa personne stimula aussitôt la verve des mauvais plaisants. Dans une répétition de *la Famille suisse*, son bourdon de maître d'école me mit dans une grande perplexité.

L'arrivée de mon beau-frère Wolfram et de ma sœur Clara, qui étaient de bons artistes, ne me servit pas à grand'chose, car leur genre était plutôt celui de l'opéra-comique que celui du grand opéra. De plus, j'avais de sérieux soucis à cause d'eux. Ces braves gens, habitués à des situations bien ordonnées, ne tardèrent pas à s'apercevoir que, malgré la protection du roi, les affaires du théâtre de Magdebourg étaient en fort mauvais état. Il ne pouvait en être autrement sous une direction aussi peu scrupuleuse que celle de Bethmann. Mais, pour eux, c'était une pénible aggravation de leur position.

J'étais en train de perdre tout courage, lorsque le hasard nous amena une jeune femme, Mme Pollert, née Zeibig, cantatrice de talent douée d'une fort belle voix. Elle passait par Magdebourg avec son mari, qui était acteur, et s'y arrêta en tournée. Forcée par les exigences du théâtre, la direction s'était enfin décidée aux démarches requises et avait encore engagé le ténor Freimüller. Ma satisfaction fut d'autant plus grande que cet entreprenant artiste nous arriva en compagnie de la jeune Limbach. Il s'était subitement épris d'elle à Francfort et avait réussi dans l'enlèvement où je m'étais montré si inhabile. Ils débarquèrent donc ensemble à Magdebourg, rayonnants de bonheur.

Malgré ses prétentions, on engagea aussi Mme Pollert, qui plaisait beaucoup. Comme on trouva enfin un baryton en la personne de M. Krug, bon musicien, ayant de l'école, et qui devint plus tard directeur de chœur, à Carlsruhe, je me vis tout à coup à la tête d'une excellente troupe d'opéra, dans laquelle mon Graef seul ne pouvait être employé que par des tours d'escamotage. Nous parvînmes à donner une série de représentations qui sortaient de l'ordinaire et notre répertoire s'étendit à tout ce qui avait été composé dans le grand opéra.

Une représentation presque solennelle de la *Jessonde*, de Spohr, nous valut une haute considération de la part des connaisseurs et me causa une joie profonde.

Je m'employais infatigablement à trouver des moyens d'élever notre scène au-dessus du niveau habituel de nos théâtres de province, mal organisés en général, et je m'attirai l'inimitié de Bethmann en renforçant l'orchestre, car il devait payer les musiciens. Mais je regagnai sa faveur en doublant les chœurs et la musique du théâtre, qui ne lui coûtaient rien. J'avais réussi à obtenir le concours des musiciens du régiment et des chanteurs militaires qu'on stylait très bien dans l'armée prussienne; comme dédommagement, ils se contentaient d'entrées gratuites sur la galerie pour les membres de leur famille. Nos représentations devinrent si brillantes que les abonnements et la fréquentation du théâtre prirent un essor tout à fait extraordinaire. Dans la *Norma* de Bellini, entre autres, je parvins à réunir sur la scène le grand chœur de la foule qu'exige la partition et pour l'unisono du chœur d'hommes de l'introduction, qui me faisait grande impres-

sion alors, j'eus à ma disposition une quantité de voix masculines, telle que les plus grands théâtres ont peine à en réunir de semblable. Plus tard, à Paris, me trouvant en compagnie de M. Auber, avec lequel je prenais souvent des glaces au café Tortoni, je pus lui raconter que le chœur des militaires révoltés qui, dans son *Lestocq*, se laissent entraîner à une conspiration, avait été chanté, sous ma direction, par une compagnie entière de soldats. Il m'en remercia avec un étonnement joyeux.

Ces succès et les conditions encourageantes dans lesquelles je travaillais me donnèrent aussi de l'entrain pour achever mon *Liebesverbot*. Je décidai que la première en aurait lieu à l'occasion du bénéfice qui m'avait été promis en dédommagement de mes dépenses de voyage. Je travaillais donc en même temps à ma gloire future et à une amélioration non moins désirable de ma situation pécuniaire. Avec une ardeur inouïe, je consacrai à ma partition les quelques heures mêmes que je réservais habituellement à Minna. Cette application émut la mère de mon amie. Depuis l'été, elle vivait auprès de sa fille et lui tenait son ménage. Mais elle voyait notre liaison d'un œil soucieux et sa présence avait donné à nos relations un caractère plus sérieux qu'autrefois.

La question de savoir à quoi allait aboutir notre amour se présentait tout naturellement. J'avoue que la pensée d'un mariage me remplissait d'inquiétude, ne fût-ce qu'à cause de ma grande jeunesse ; sans m'adonner précisément à des réflexions ou à des considérations de raison, un secret instinct m'empêchait de prendre une décision si grave pour ma vie entière. A cela s'ajoutait

l'inquiétante incertitude de nos ressources ; Minna elle-même devait souhaiter une amélioration de position avant de songer à s'unir à moi. Elle eut bientôt à s'en occuper sérieusement par suite des ennuis que lui valait sa situation au théâtre de Magdebourg. On lui avait donné dans les rôles qui étaient de son ressort une concurrente très dangereuse, car c'était la femme du régisseur en chef. Minna avait reçu au début de l'hiver des offres avantageuses du théâtre « Königstädt », de Berlin, qui faisait alors de brillantes affaires. Elle profita de cette circonstance pour rompre complètement avec Magdebourg, et moi, dont elle ne semblait s'inquiéter nullement ; je fus pris d'une véritable anxiété. Je ne pus l'empêcher d'aller se présenter à Berlin sans s'inquiéter du contrat qui la liait encore à Magdebourg. Quand elle partit, elle me laissa rempli de douleur et avec des doutes réels sur les vrais motifs de sa conduite. Dans mon agitation, je lui écrivis des lettres passionnées, la suppliant de revenir, et, afin de la persuader de ne pas séparer nos destinées, je lui fis une demande en mariage en règle.

Précisément à la même époque, il se trouva que mon beau-frère Wolfram, qui s'était aussi brouillé avec Bethmann et avait rompu avec lui, dut aller jouer de passage à ce même théâtre « Königstädt ». Ma sœur Clara, qui était restée seule à Magdebourg, dans une situation peu agréable, s'aperçut de l'humeur soucieuse de son frère, si gai d'ordinaire. Un jour, elle jugea que le moment était venu de me montrer une lettre de son mari et datée de Berlin. Il lui parlait de Minna et exprimait son regret sincère de me voir épris d'une personne indigne de moi ;

logeant dans le même hôtel qu'elle, il avait eu l'occasion de constater qu'elle fréquentait une mauvaise société et avait une conduite légère. L'effet que me produisit cette terrible missive me décida à me départir de la réserve que j'avais gardée jusque-là vis-à-vis de mes parents en ce qui concernait mon amour. J'écrivis à mon beau-frère, à Berlin, lui dépeignant l'état de mon cœur et mon attachement pour Minna, et lui montrant quelle importance j'attachais à savoir la vérité absolue sur celle qu'il accusait si gravement.

Je reçus alors de lui, si froid d'habitude et si facilement ironique, une réponse qui remplit mon cœur de joie. Il avouait avoir inculpé Minna à la légère et regrettait d'avoir prêté l'oreille à des racontars qui l'avaient induit à calomnier sans motif sérieux; il déclarait qu'ayant fait plus ample connaissance avec Minna et causé avec elle, il s'était convaincu de l'honnêteté et de la bonté de son caractère, de telle sorte qu'il ne lui restait plus qu'à me souhaiter bien sincèrement une union possible avec cette brave jeune fille. Alors mon cœur battit la chamade. Je suppliai Minna de revenir sur-le-champ et fus heureux d'apprendre qu'elle, de son côté, ne songeait plus à demeurer à Berlin depuis qu'elle s'était rendu compte du ton frivole qui régnait au théâtre « Königstädt ». Il ne me restait donc qu'à essayer de la faire réengager à Magdebourg. A une séance de la commission théâtrale, je pris violemment parti contre le directeur et le régisseur, et démontrai avec une telle chaleur les injustices dont Mlle Planer avait été victime, que les autres membres, impressionnés par la franchise de mes déclarations, accé-

dèrent sans résistance à mon désir. Alors, au milieu de la nuit, par un affreux temps d'hiver, je roulai en voiture particulière au-devant de ma bien-aimée, et, pleurant de joie, je la ramenai en triomphe dans son logis de Magdebourg, qui m'était devenu si cher.

Après cette séparation momentanée, notre vie commune devint de plus en plus unie et j'achevai vers le nouvel an de 1836 la partition de mon *Liebesverbot.* Mes plans d'avenir étaient basés sur le succès de cette œuvre. Minna aussi semblait partager mon espoir. Nous avions pourtant bien des raisons d'être inquiets sur la façon dont s'arrangeraient les choses à l'entrée du printemps, saison toujours funeste à ces entreprises théâtrales précaires. Malgré le subside du roi et l'ingérence d'un comité spécial dans l'administration, notre digne directeur n'était pas sorti de la faillite et ne savait plus comment se tirer d'affaire. C'était dans de telles conditions que la représentation de mon opéra, avec la très bonne troupe que j'avais à ma disposition, devait changer du tout au tout ma gênante situation. J'avais donc droit à une soirée donnée à mon bénéfice pour me rembourser des frais de mon voyage de l'été. Bien entendu, je choisis mon opéra pour cette représentation et je m'efforçai de rendre la faveur qu'on m'accordait aussi peu onéreuse que possible à la direction. Pour couvrir les quelques frais causés par la mise en scène de la nouvelle pièce, je convins même de lui céder les recettes de la première représentation et de ne prétendre qu'à celles de la seconde. Le fait que l'étude de ma partition fut renvoyée à la fin de l'hiver ne me paraissait pas précisément défavo-

rable, car j'espérais que les dernières soirées d'une troupe aimée du public seraient accueillies favorablement. Malheureusement nous n'atteignîmes pas du tout le terme prévu pour la fin de la saison. Il était fixé au mois d'avril ; mais, en mars déjà, les membres préférés de l'opéra, las de l'irrégularité apportée au paiement de leurs gages, acceptèrent ailleurs de meilleures conditions, sans que Bethmann eût les moyens de les en empêcher. Alors, j'eus peur : il me paraissait douteux que mon *Liebesverbot* pût être joué. Seule ma popularité auprès des chanteurs les décida, non seulement à rester jusqu'à la fin de mars mais encore à prendre la peine d'étudier en un temps très court les parties extrêmement difficiles de mon œuvre. Il fallait donner deux représentations à bref délai, de sorte que nous n'avions plus que dix jours pour toutes les répétitions. Cette entreprise était absolument téméraire, car il ne s'agissait pas d'une simple opérette, mais d'un grand opéra avec chœurs et morceaux d'ensemble terriblement difficiles, malgré le caractère léger de la musique. Les chanteurs, par affection pour moi, étudiaient du matin au soir. Je pouvais bien compter sur le bon résultat de leurs efforts, mais guère m'attendre à ce que leur mémoire fût sûre. Il ne me restait plus que l'espoir d'un miracle opéré par mon talent de directeur.

J'en avais acquis un véritable, depuis quelque temps, et je le prouvai dans nos quelques répétitions avec orchestre par la manière dont j'aidai aux chanteurs et les maintins à flot malgré leur manque de sûreté. Je ne faisais que leur souffler, leur chanter, les interpeller aux passages caractéristiques, de sorte que l'action avait fini par prendre

un mouvement tel qu'on pouvait avoir bon espoir de succès. Mais nous ne songions pas que tous ces moyens artificiels de mettre en mouvement la machine dramatique et musicale nous manqueraient dans la représentation publique, et qu'il nous faudrait nous contenter des indications de mon bâton et de la mimique de mon visage. Et en vérité les chanteurs, les hommes surtout, étaient si peu sûrs de leur texte que du commencement à la fin un trouble extrême paralysa leur jeu. Le ténor Freimüller, qui était doué de peu de mémoire, avait essayé de donner un caractère animé à son rôle de jeune étourdi (Luzio) par la routine qu'il avait acquise dans *Fra Diavolo* et *Zampa* et surtout par son magnifique panache flottant.

On conçoit donc que l'action demeura complètement incompréhensible au public, d'autant plus que la direction n'était pas arrivée à faire imprimer des livrets de texte. A l'exception de quelques airs des cantatrices, accueillis favorablement, tout le reste, qui eût dû être exprimé par une diction énergique et des mouvements rapides, demeura un jeu d'ombres chinoises que l'orchestre accompagnait de ses débordements inconcevables avec un bruit parfois exagéré.

Pour caractériser la façon dont j'avais traité mes nuances de ton, je mentionnerai le fait que le directeur d'un corps de musique prussien, auquel l'œuvre avait beaucoup plu, crut devoir me donner pour mes compositions futures quelques indications bien intentionnées sur la façon d'employer le tambour turc.

Mais avant de parler de la destinée future de cette

composition singulière, je m'arrêterai à décrire brièvement son caractère, en ce qui concerne le libretto spécialement.

J'avais transformé de la façon suivante le fond très sérieux de la pièce de Shakespeare *Mesure pour mesure* :

« Un roi de Sicile que je ne nomme pas quitte son pays pour faire un voyage supposé à Naples. En partant, il laisse au gouverneur qui le remplacera (et que j'appellerai Friedrich, afin de caractériser sa nationalité allemande) pleins pouvoirs pour réformer dans la capitale les mœurs dissolues qui ont excité le mécontentement du conseil supérieur. Au début de la pièce, on voit les serviteurs de l'autorité à l'œuvre. Ils ferment ou démolissent les lieux de plaisir populaires d'un faubourg de Palerme et en font prisonniers les propriétaires et leurs valets. Le peuple s'interpose ; rixes brutales qu'arrête un roulement de tambour. Le chef des sbires, Brighella (basso buffo), fait à haute voix la lecture de l'ordre du gouverneur dont le but est d'assainir ainsi la morale publique. Un chœur de sarcasmes l'interrompt. Luzio (ténor), jeune seigneur, joyeux vivant, se met à la tête du peuple et l'incite à la révolte ; il a d'autant plus de sujet de s'intéresser à la question qu'il rencontre sur son chemin son ami Claudio (ténor également) que l'on conduit en prison et qui, en vertu d'une loi très ancienne que Friedrich a déterrée, va être puni de mort pour péché d'amour.

« Il a rendu mère son amante, qu'il ne pouvait épouser à cause de l'opposition de parents détestés. A la haine de ces gens vient s'ajouter l'ardeur puritaine de Friedrich ; Claudio craint donc le pire et n'a plus d'espoir que dans

sa sœur Isabella qui ira implorer sa grâce et réussira peut-être à attendrir le cœur du sévère gouverneur. Luzio promet à son ami de courir au couvent de Sainte-Élisabeth, où Isabelle vient d'entrer comme novice.

« Là, dans les murs paisibles du cloître, nous apprenons à connaître cette sœur ; elle est en conversation avec une amie qui est novice aussi. Elles ont été longtemps séparées, et Marianne découvre à son amie le triste destin qui l'a amenée dans ce lieu. Elle a eu des relations d'amour secrètes avec un grand seigneur qui l'a abandonnée après lui avoir promis fidélité éternelle ; elle se trouve dans une profonde misère et, de plus, en butte aux persécutions de ce traître, qui est l'homme le plus puissant de l'État. Ce n'est, en effet, personne d'autre que le gouverneur royal. L'indignation d'Isabelle éclate en un chant impétueux et elle ne s'apaise qu'après avoir pris la résolution d'abandonner à jamais un monde où se commettent de tels crimes. Lorsque Luzio vient lui faire part du sort qui attend Claudio, l'horreur que lui inspirait le méfait de son frère devient de l'exaspération contre la honteuse hypocrisie du gouverneur qui a l'impudence de punir si cruellement une faute que ne souille du moins pas la trahison. Ses transports violents la montrent sous un jour trop séduisant à Luzio ; enflammé aussitôt d'une ardeur brûlante, il la supplie de quitter le couvent et de lui accorder sa main. Elle remet l'impertinent à sa place, mais accepte sans hésiter son escorte pour aller chez le gouverneur.

« Suit une scène de tribunal que je fais débuter par l'interrogatoire burlesque de quelques criminels ayant

péché contre la pudeur et que questionne le chef des sbires, Brighella. Le contraste de la situation n'en devient que plus accentué lorsque le sombre personnage de Friedrich traverse la foule qui a envahi le prétoire, et lui ordonne le silence. Il interroge lui-même sévèrement Claudio, mais au moment où il va prononcer l'arrêt fatal, Isabelle paraît et réclame une entrevue seul à seul avec lui. Elle se domine devant cet homme qu'elle craint et qu'elle méprise. Elle fait appel à sa bonté et à sa générosité. Les objections du gouverneur augmentent l'émotion de la jeune fille : elle présente le péché de son frère sous un jour touchant et demande grâce pour une faute si humaine et facilement pardonnable. Voyant l'effet que produit son discours chaleureux, elle continue à s'adresser au cœur du juge, qui, certainement, dit-elle, n'a pas toujours été fermé aux sentiments éprouvés par son frère. L'expérience devrait l'avoir rendu pitoyable. En effet, le cœur de glace s'attendrit. Friedrich, profondément ému par la beauté d'Isabelle, ne se maîtrise plus et lui promet ce qu'elle voudra à condition qu'elle lui accorde son amour en récompense. A peine a-t-elle ouï ce résultat inattendu de ses supplications qu'elle se jette à la fenêtre, et qu'au comble de l'indignation, elle harangue le peuple auquel elle veut dévoiler l'hypocrite. La salle va être envahie. Mais Friedrich, avec une énergie désespérée, parvient à faire comprendre assez tôt à Isabelle la folie de son intention. Il rejettera ses accusations, et prétendra qu'elle-même a essayé de le séduire. Isabelle confuse et très troublée, comprend que sa précipitation est une imprudence et s'abandonne à un morne désespoir.

Friedrich se montre alors plus sévère que jamais vis-à-vis de la populace et prononce l'arrêt de mort du condamné. Isabelle, à ce moment, guidée par le souvenir de Marianne, a une idée subite : peut-être lui sera-t-il possible d'obtenir par la ruse ce qui ne lui a pas réussi par la franchise. En apparence, son humeur se métamorphose soudain. S'adressant à son frère gémissant, aux amis stupéfaits, au peuple perplexe, elle annonce que de joyeuses fêtes vont avoir lieu pour le Carnaval et qu'elles seront d'une licence inconnue jusqu'ici, car le gouverneur ne se donne cet air sévère que pour surprendre son monde d'autant plus agréablement. Il prendra part lui-même aux amusements autrefois interdits. Tous la croient devenue folle ; Friedrich lui reproche sa conduite incompréhensible avec une violente dureté ; peu de mots cependant que lui chuchote Isabelle, suffisent à opérer un revirement complet dans sa manière de voir et à l'entraîner dans l'enivrement général ; elle lui a promis tout bas de répondre à ses désirs et de lui accorder un rendez-vous d'amour pour la nuit suivante.

« Le premier acte s'achève au milieu de ces émois, et le commencement du deuxième nous fait connaître le plan si rapidement conçu par l'héroïne.

« Elle se rend dans le cachot de son frère, car elle veut d'abord se convaincre qu'il est digne d'être sauvé. Elle lui fait part des honteuses propositions du gouverneur et lui demande s'il sauverait sa vie au prix de l'honneur de sa sœur?

« Claudio trouve son doute odieux : il est prêt à se sacrifier, et prend congé de la vie en chargeant sa sœur de

ses adieux pour son amante. Mais alors, l'attendrissement s'empare de lui et le conduit jusqu'à la lâcheté. Isabelle, sur le point de lui annoncer sa délivrance, s'arrête, terrifiée ; elle voit venir le moment où son frère tombera de la plus haute noblesse de cœur à l'aveu honteux de son désir de vivre et où il lui demandera si le prix de sa vie lui semble exorbitant. Elle se redresse épouvantée, repousse le lâche et lui jette tout son mépris à la face. Elle le remet entre les mains du geôlier et sort de la prison. A peine dehors, elle reprend son air joyeux. Résolue de punir le frère versatile en le laissant dans l'incertitude de son sort, elle n'abandonne pas son intention de délivrer la terre de l'hypocrite faiseur de lois. Elle donne à Friedrich rendez-vous pour la nuit et prévient Marianne d'y aller à sa place. Afin de perdre plus sûrement l'ennemi, elle a choisi comme lieu de rencontre les abords d'une des maisons de plaisir dont il avait lui-même ordonné la fermeture, et il doit y venir masqué.

« Pour punir également Luzio de son effrontée déclaration d'amour, elle lui fait part des propositions de Friedrich et de l'obligation où elle est d'y répondre. Elle le lui dit d'un ton si frivole que le jeune homme, d'ordinaire frivole lui-même, est pris d'étonnement et de désespoir furieux. Il jure qu'il empêchera cette honte inouïe d'atteindre la noble jeune fille, qui veut s'y soumettre, dût-il pour cela mettre tout Palerme en révolution. Et vraiment, il réussit à rassembler tous ses amis et connaissances à l'entrée du Corso comme pour assister au défilé du grand cortège de Carnaval. Il les rejoint à la tombée de la nuit et, au milieu de la joie et des cris, il

arrive à susciter la rage sanguinaire de tous par une chanson d'une gaieté exagérée, mais qui a pour refrain : « Nous frapperons d'un coup de poignard au cœur celui qui ne rit pas avec nous. »

« Une bande de sbires, sous la conduite de Brighella, s'apprête à disperser la foule et le but de la chanson est sur le point d'être atteint ; Luzio cependant demande à ses amis de céder cette fois encore, mais de demeurer dans le voisinage, car il veut gagner à leur cause le chef véritable de l'entreprise. L'endroit où ils se trouvent est en effet celui qu'Isabelle lui a désigné hardiment comme lieu de son rendez-vous avec le gouverneur. Luzio guette ce dernier ; il le reconnaît, bien qu'il arrive soigneusement masqué, et lui barre le chemin ; l'autre se dégage de force ; Luzio le poursuit l'épée nue en criant ; mais il s'arrête soudain, stupéfait, car dans le buisson il vient d'apercevoir la personne voilée d'Isabelle. Celle-ci sort de sa cachette tout heureuse de penser qu'en ce moment Marianne a reconquis l'époux infidèle ; dans sa main, elle tient le décret qui gracie son frère, et dans sa joie elle est prête à abandonner bénévolement toute autre vengeance. Mais brisant le seing du document, elle s'aperçoit avec terreur que c'est l'arrêt de mort de son frère. Le hasard l'a mis en sa possession par l'entremise du geôlier qu'elle avait soudoyé pour voir son frère. Au lieu de la lettre de grâce, le geôlier lui a rendu la condamnation à mort. Après une lutte violente contre la passion qui le dévorait, Friedrich s'était senti impuissant à la vaincre et il avait résolu de mourir, coupable sans doute, mais homme d'honneur encore. Passer une heure dans les bras

d'Isabelle, puis périr victime de la même loi dont la sévérité coûtait la vie à Claudio, voilà quelle avait été sa résolution.

« Isabelle croyant reconnaître une nouvelle infamie de l'hypocrite se livre à un désespoir furieux. Elle excite toute la population à la révolte contre cet abominable tyran ; mais Luzio, qui arrive sur ces entrefaites, déconseille à la foule, avec une amertume violente, d'écouter cette femme trompeuse. Dans son malheureux aveuglement, il la croit infidèle. Grand désordre, désespoir croissant d'Isabelle et, dans le fond de la scène, cris grotesques de Brighella qui se trouve engagé lui-même dans une intrigue d'amour et de jalousie, et qui s'est emparé par erreur de la personne de Friedrich, provoquant ainsi sa découverte. On reconnaît le gouverneur ; à ses côtés, on démasque la tremblante Marianne. Étonnement, colère, allégresse : tout s'explique. Friedrich demande à être mis en jugement ; Claudio, que le peuple transporté de joie a sorti de son cachot, lui démontre que les péchés d'amour ne doivent pas toujours être punis de mort.

« On annonce alors le retour imprévu du roi dans la rade et on décide d'aller en cortège de masques à la rencontre du souverain bien-aimé, afin de le convaincre que le sombre puritanisme germanique n'est pas fait pour la brûlante Sicile, car il est dit : « Les fêtes joyeuses rendent son peuple plus heureux que vos tristes lois. » Friedrich ayant Marianne à son bras ouvre la marche, suivi du deuxième couple, Luzio et la novice, perdue à jamais pour le couvent. »

Ces scènes animées et hardiment conçues étaient écrites

dans une langue correcte et en vers soignés que Laube déjà avait admirés.

La censure se heurta tout d'abord au titre qui, si je ne l'avais pas changé, eût fait chavirer tous mes projets de représentation. Nous nous trouvions dans la semaine de Pâques et il était interdit de donner au théâtre des pièces gaies ou légères. Fort heureusement, le magistrat qui fut chargé de m'entendre n'avait pas lu le poème, et, comme je lui certifiai qu'il s'agissait de l'adaptation d'une œuvre très sérieuse de Shakespeare, on se contenta de remplacer ce titre inquiétant par celui de *la Novice de Palerme*, qui n'avait rien de scabreux et qui ne donna lieu à aucune réclamation.

A Leipzig, il en fut autrement peu de temps après. J'avais voulu essayer de glisser ma nouvelle pièce à la place des *Fées*, décidément sacrifiées. Pour gagner à ma cause le directeur Ringelhardt, j'avais destiné le rôle de Marianne à sa propre fille, qui débutait à l'Opéra. Mais Ringelhardt prétexta pour refuser mon œuvre la tendance inconcevable de mon sujet. Il prétendit que, même si le magistrat de Leipzig autorisait cette représentation, ce dont il lui faisait l'honneur de douter, lui, en père consciencieux, ne permettrait pas à sa fille d'y paraître. A Magdebourg, le caractère de mon libretto ne me causa, par extraordinaire, aucun ennemi, car le public n'avait rien compris à l'action, tant le débit des acteurs avait laissé à désirer. Il n'y eut aucune protestation contre la tendance douteuse de la pièce. Personne ne s'en inquiéta, et une seconde représentation put avoir lieu.

J'avais bien senti que mon opéra n'avait fait aucune

impression et qu'on ne s'était absolument pas rendu compte de ce que j'avais voulu dire. Cependant j'espérais qu'il y aurait du monde et je ne réduisis pas les prix d'entrée. J'ignore si au lever du rideau il se serait trouvé quelques spectateurs dans la salle ; je sais seulement qu'un quart d'heure avant le commencement de l'ouverture, je ne vis aux premières places du parquet que Mme Gottschalk et son mari, ainsi qu'un juif polonais en costume national complet. J'espérais toutefois que le public augmenterait encore, quand soudain une scène inouïe éclata derrière les coulisses. Le mari de ma prima donna (de celle qui jouait le rôle d'Isabelle), M. Pollert, se mit à travailler à coups de poings le second ténor, Schreiber, un fort joli garçon qui chantait Claudio ; depuis longtemps, paraît-il, le mari nourrissait contre lui une haine secrète provoquée par la jalousie. Il semble que ce colérique époux, ayant constaté avec moi par le trou du rideau que la salle était déserte, avait jugé l'heure propice de se venger du courtisan de sa femme, sans pour cela nuire aux intérêts du théâtre. Il administra force horions à Claudio, de sorte que le malheureux dut se réfugier dans sa loge le visage en sang. On prévint Isabelle qui, désespérée, essaya d'intervenir; mais n'obtenant de son mari que des bourrades, elle s'abandonna à une attaque de nerfs. Alors la confusion ne connut plus de bornes ; tout le monde s'en mêla ; on prit parti pour l'un ou pour l'autre, et il ne s'en fallut guère que la scène ne devînt un véritable champ de bataille. On aurait pu croire que chacun choisissait cette malheureuse soirée pour régler ses comptes personnels.

Le couple auquel M. Pollert avait si rudement intimé « la défense d'aimer » n'étant plus en état de se présenter en scène, le régisseur dut paraître devant le rideau pour prévenir mon mince public, si singulièrement composé, que, pour cause de circonstances imprévues, il n'y aurait pas de représentation. C'est ainsi que se termina à Magdebourg ma carrière de compositeur et de chef de musique ; elle avait commencé pleine de promesses et avec des sacrifices relativement grands.

Dès lors, l'insouciance de l'artiste disparut de ma vie, il ne me resta plus que les soucis de l'homme. Ma position me donnait à réfléchir et ne m'offrait aucun point lumineux. Tous les espoirs que Minna et moi nous avions fondés sur la réussite de mon œuvre s'étaient envolés sans retour. Mes créanciers, qui avaient compté sur cette recette, doutèrent de mon talent et trouvèrent prudent de s'en prendre à ma personne civile ; ils essayèrent de rentrer dans leurs fonds en se hâtant de déposer des plaintes en justice contre moi. Si bien que mon petit logis du Breiten Weg me devint insupportable : chaque fois que je rentrais, je trouvais une citation d'huissier clouée à ma porte. J'évitai donc d'y retourner, d'autant plus que mon caniche brun, la seule gaieté de cet asile, avait disparu. Cette perte fut à mes yeux le présage de l'écroulement total de ma situation.

Minna, par sa fermeté et son assurance, fut vraiment ma seule consolation et mon salut dans ces temps de désolation. Prévoyante comme toujours, elle s'était occupée de son avenir : elle était sur le point de conclure

un contrat assez avantageux avec la direction du théâtre de Königsberg. Il s'agissait donc de me procurer à ce même théâtre une place de chef d'orchestre. Or, il n'y en avait point de disponible. Mais le directeur de Königsberg, ayant sans doute remarqué à notre correspondance que l'engagement de Minna dépendait du mien, laissa entrevoir qu'on créerait prochainement un poste de chef d'orchestre et qu'il serait prêt à me le confier. Nous convînmes donc que Minna irait pour l'instant seule à Königsberg, afin de préparer les voies.

En attendant nous vécûmes des jours pleins de gros soucis dans les murs de Magdebourg. Je fis bien encore un effort pour améliorer ma situation en essayant d'entrer en pourparlers avec le théâtre de Leipzig à propos de mon *Liebesverbot*, ainsi que je l'ai dit. Mais je m'aperçus bientôt qu'il ne m'était plus possible de rester ni dans ma ville natale, ni auprès de ma famille ; un vague sentiment de crainte m'en chassait. Mon humeur inquiète, mélancolique et silencieuse avait frappé les miens, et ma mère me supplia, quoi qu'il arrivât, de ne pas, au nom du ciel, me laisser entraîner à me marier si jeune ! Je ne répondis rien. Quand je partis, Rosalie m'accompagna jusque sur le palier ; je voulus feindre un adieu provisoire en prétextant encore quelques courses à faire, mais elle prit ma main, me regarda longtemps dans les yeux et me dit :

— Dieu sait quand je te reverrai !

J'en eus le cœur serré, mais ma mauvaise conscience seule semblait atteinte ; je compris plus tard seulement que ma sœur avait eu le pressentiment de sa mort pro-

chaine. Deux ans après, et sans que je l'eusse revue, j'appris la nouvelle de son décès subit.

Je passai encore quelques semaines avec Minna dans une profonde retraite à Magdebourg. Elle faisait son possible pour me soutenir dans ma détresse. En attendant une séparation dont nous ignorions la durée, nous ne nous quittions presque plus et notre unique délassement était de faire des promenades aux environs de la ville.

De sombres présages contribuaient encore à attrister mon esprit. Un jour, le soleil de mai, qui éclairait comme pour nous narguer les mornes rues de Magdebourg, s'obscurcit soudain presque totalement. Je ne me rappelle pas avoir jamais revu phénomène semblable et j'en éprouvai alors une véritable épouvante. Une autre fois, revenant d'un tour à la campagne, nous approchions du pont de l'Elbe, quand nous aperçûmes un homme qui se jetait dans le fleuve. Nous courûmes le long de la rive en appelant au secours et nous réussîmes à héler le propriétaire d'un des moulins à eau qui reposent sur le courant. Il tendit une perche au malheureux que les flots entraînaient de ce côté. Nous vîmes le désespéré lever la main vers la perche, mais il la manqua et, à notre indicible horreur, il disparut à l'instant même sous la roue du moulin. On ne le revit plus.

Le matin encore où j'accompagnai Minna jusqu'à la diligence en lui disant un bien triste adieu, toute la population affluait par une des portes de la ville vers une grande pelouse, afin d'assister à l'exécution d'un soldat coupable d'avoir tué sa fiancée, par jalousie et avec

préméditation. Lorsque je revins prendre mon repas pour la dernière fois à l'hôtel, j'entendis raconter de tous côtés les détails répugnants de la méthode prussienne de mettre un homme à mort. Un jeune substitut, grand amateur de musique, qui avait dû conférer avec le bourreau, venu de Halle, sur le moyen le plus humain de hâter la mort de la victime, me dit le frisson d'horreur que lui avait fait éprouver cet homme sinistre, si élégant de tenue et de vêtements. Ce furent là mes dernières impressions de la ville qui avait été témoin de mes velléités d'indépendance et de mes premiers essais d'activité artistique. Ces impressions me revinrent souvent à l'esprit lorsque, plus tard, je quittai avec le sentiment que c'était pour toujours d'autres villes où j'avais de même travaillé au développement de mon art ou à l'amélioration de ma position matérielle. Partout où j'ai séjourné dans cette intention, j'ai eu des sensations semblables en m'en allant.

J'arrivai donc le 18 mai 1836 à Berlin. C'était ma première visite à cette prétentieuse cité royale et j'appris à en connaître la physionomie spéciale. Dans l'attente incertaine de ce que me réservait l'avenir, je me logeai modestement à l'hôtel du « Prince héritier » (Königsstrasse), où Minna était aussi descendue quelques mois auparavant. Par l'entremise d'un ami de confiance, je parvins à dénicher Laube à Berlin. En attendant le jugement de son procès, il se livrait à des études particulières et à ses occupations littéraires. Il avait toujours eu une faiblesse pour mon *Liebesverbot;* aussi me donna-t-il d'utiles conseils pour faire représenter cette œuvre au théâtre « Königstaedt ».

Ce théâtre était dirigé à cette époque par l'un des produits les plus originaux de la vie berlinoise : il se nommait Cerf et avait obtenu du roi de Prusse le droit de prendre le titre de « conseiller de commission » ! On disait, à propos de sa grande faveur à la cour, des choses qui n'étaient pas précisément du meilleur goût ; mais, grâce à cette faveur, il était arrivé à augmenter d'une façon extraordinaire les privilèges de ce théâtre de faubourg. Le déclin du grand opéra au théâtre royal avait fait reporter les bonnes grâces du public sur le genre léger, que la scène de « Königstaedt » cultivait avec beaucoup de succès. Les belles affaires avaient rendu le directeur arrogant, et il était absolument d'accord avec les gens qui prétendaient que, pour être bien gérée, une entreprise théâtrale doit être administrée par un homme ordinaire et sans culture. Cerf se croyait donc celui qu'il fallait et il manifestait sans gêne et de la façon la plus divertissante sa bienheureuse ignorance. Se fiant absolument à son coup d'œil, il avait pris des allures de dictateur vis-à-vis des artistes de son théâtre et il n'agissait que selon son bon plaisir. Ce trait de caractère sembla vouloir tourner à mon avantage. Dès ma première visite, Cerf déclara que je lui plaisais, quoiqu'il eût préféré m'utiliser comme ténor. Il n'eut pas la moindre hésitation quand je lui parlai de faire représenter mon *Liebesverbot* et me promit immédiatement de l'accepter. Mais, avant tout, il voulait me donner la place de chef d'orchestre de son théâtre. Il était sur le point de renouveler son personnel d'opéra et il craignait que son maître de chapelle actuel, Gläser (le compositeur de l'*Adlershorst*),

ne lui devînt incommode en prenant parti pour les anciens chanteurs. C'est pourquoi il souhaitait m'engager, moi, afin d'avoir quelqu'un « qui fût disposé favorablement envers les nouveaux chanteurs ». Tout cela se fit si facilement que j'étais bien en droit de me croire arrivé à un tournant heureux de ma destinée, et de laisser mon cœur tourmenté se livrer à une heureuse espérance.

Mais j'avais à peine eu le temps de prendre mes dispositions selon ces favorables expectatives que déjà je m'apercevais avoir bâti sur le sable. Je constatai rapidement, et avec une véritable stupeur, les tromperies raffinées que Cerf s'était permises à mon égard, rien que pour s'amuser, semble-t-il. A la façon des potentats, il m'avait témoigné directement les preuves autocratiques de sa faveur, mais ensuite il se servit de ses employés et secrétaires pour me faire savoir sa rétractation et l'annulation de ses promesses. Pour blanchir son inqualifiable conduite, il employa les prétextes habituels des potentats qui se prétendent toujours dépendants de leur bureaucratie.

Cerf, qui voulait se débarrasser de moi sans m'accorder de dédommagement pour la rupture de ses engagements, me laissa donc me débrouiller avec ces mêmes personnes contre lesquelles il m'avait prévenu en voulant faire de moi son allié. Maître de chapelle, régisseur, secrétaire et d'autres furent chargés de me prouver que mes souhaits n'étaient pas réalisables et que le directeur ne me devait rien pour le temps que j'avais perdu à attendre la réalisation de ses promesses. Je me souviens que ces longues et pénibles chicanes me remplirent du pressentiment douloureux de ce que serait ma vie entière.

En fin de compte, ma situation était pire qu'auparavant. Minna ne m'écrivait rien d'encourageant non plus de Königsberg. Le directeur de son théâtre semblait se trouver vis-à-vis de son chef d'orchestre dans une position mal définie, que je ne compris que trop bien plus tard. Pour le moment, mes perspectives d'obtenir la place désirée étaient reculées à l'infini. Toutefois il semblait chose sûre que je l'aurais en automne, et comme à aucun prix je ne voulais retourner à Leipzig je continuai à vaguer par Berlin et à construire sur ces faibles espérances le bateau qui devait me conduire de la mer de sable berlinoise au port protecteur de la mer Baltique.

Mais avant d'en arriver là, j'eus encore à soutenir de graves luttes morales par le fait de ma liaison avec Minna. Un trait incompréhensible de ce caractère féminin, si simple en apparence, m'avait jeté dans une grande inquiétude. Un commerçant aimable et bien situé, d'origine juive et nommé Schwabe, qui avait habité Magdebourg, chercha à se rapprocher de moi à Berlin, et j'appris bientôt que la sympathie qu'il me montrait reposait sur l'intérêt passionné qu'il portait à Minna. Plus tard je compris clairement qu'il avait existé entre eux certaines relations, et, quoique je ne pusse les considérer comme une infidélité envers moi, puisque finalement les assiduités du rival avaient essuyé un refus en ma faveur, j'étais rempli de sombres pensées. Ces intrigues avaient été menées si secrètement que je ne m'étais douté de rien. Je soupçonnai aussi que la belle situation matérielle de Minna était en partie le fait de cet homme.

Comme je n'arrivais cependant pas à découvrir une infidélité proprement dite dans la conduite de Minna, j'en éprouvai une inquiétude troublante et douloureuse qui me poussa bientôt à rechercher violemment mon équilibre moral en exigeant de mon amie qu'elle me dît la vérité absolue. Il me semblait qu'une union définitive avec Minna assurerait la solidité de ma conduite aussi bien que la continuité de mes progrès artistiques. Ces deux années passées à m'occuper du théâtre m'avaient distrait du travail sérieux et j'en ressentais avec angoisse les suites morales. Je comprenais que je suivais une mauvaise voie ; j'avais soif de recueillement et de calme et je croyais obtenir le tout en réglant une situation d où découlaient tous mes tourments. Laube avait bien dû s'apercevoir que le jeune homme pâle, aux traits tirés, à l'air malheureux qui venait le voir, était agité par une préoccupation sérieuse ; sa société m'avait été un réconfort et c'est par lui que je reçus de Berlin les seules impressions qui fussent de quelque valeur. Une représentation de *Ferdinand Cortez*, dirigée par Spontini lui-même, fut aussi pour moi une révélation importante qui me frappa par son esprit nouveau. Quoique la représentation en elle-même me laissât assez froid, car les acteurs n'étaient pas de première force et ne surent me donner aucune émotion qui ressemblât, même de loin, à celle que m'avait fait éprouver Mme Schröder-Devrient, je vis dans cet ensemble précis, chaleureux et bien organisé, quelque chose de neuf. Je compris l'effet solennel et particulier des grandes représentations théâtrales arrivant à s'élever à un genre artistique incomparable par

l'unité rythmique fortement accentuée de toutes leurs parties. Cette impression se grava vivement en moi et m'a guidé, entre autres, dans la conception de mon *Rienzi*, de telle sorte que Berlin aussi laissa une empreinte dans mon développement artistique.

Pour le moment cependant il s'agissait de me dégager d'une situation presque désespérée. J'étais décidé à me tourner du côté de Königsberg. Je fis part à Laube de mon intention et de l'espoir qui s'y rattachait. Cet excellent ami crut de son devoir, sans que je le lui eusse demandé, de m'aider énergiquement à sortir de mes complications berlinoises afin d'atteindre le but que je me proposais, et il y arriva grâce à l'appui de quelques-unes de ses bonnes connaissances. Il lisait dans mon cœur, et, au départ, il me recommanda de ne pas me laisser entraîner par la banalité de la vie de théâtre, même si, selon mes désirs, je réussissais dans la carrière de chef d'orchestre ; il me dit encore de ne pas courir à mes amours après une répétition fatigante, mais bien plutôt de prendre en main un livre sérieux, afin de cultiver avec vigueur mes meilleures facultés aussi. Je lui cachai mon intention de me préserver à l'avenir de l'excitation des aventures amoureuses de théâtre en mettant un frein prématuré et définitif à toute dissipation de ce genre. C'est dans cet état d'âme que j'entrepris le 7 juillet suivant le voyage de Königsberg, très long à cette époque et des plus fatigants.

Il me semblait que je m'en allais au bout du monde en roulant ainsi pendant des jours entiers à travers les déserts des Marches prussiennes. Ma première impression

de Königsberg fut triste et humiliante. J'allai à la recherche de Minna, qui s'était logée dans un faubourg (Tragheim) voisin du théâtre ; la maison était de laide apparence et la rue avait l'air pauvre d'une rue de village. Mais l'amabilité et l'égalité d'humeur de Minna agirent bientôt d'une façon bienfaisante sur moi. Elle plaisait beaucoup sur la scène ; elle était appréciée du directeur et des amis du théâtre. Son fiancé, car j'avais ce titre, semblait devoir profiter de cet état de choses. Bien qu'il n'y eût encore rien de sûr quant à ma place, nous décidâmes que je patienterais pendant quelque temps : la chose finirait bien par s'arranger.

C'était aussi l'avis d'un des principaux protecteurs du théâtre de Königsberg, l'original Abraham Mœller. Il témoignait à Minna une sympathie amicale qu'il reporta finalement aussi sur moi. Cet homme, déjà vieillissant, appartenait à l'espèce d'amateurs passionnés du théâtre éteinte complètement sans doute en Allemagne aujourd'hui, mais dont il est si souvent parlé dans l'histoire des acteurs d'autrefois. On ne pouvait être une heure avec cet homme, qui se livrait dans ses affaires particulières aux spéculations les plus risquées, sans l'entendre chanter la gloire passée du théâtre, dans un sens qui n'avait rien de décourageant pourtant. Il avait été riche et avait réussi à connaître tous les acteurs et actrices célèbres d'alors et s'était même lié d'amitié avec tous à peu près. Malheureusement ses trop grandes libéralités avaient fortement diminué sa fortune et il se voyait maintenant forcé de s'adonner à des affaires singulières, dans lesquelles il est possible de gagner de

l'argent sans risquer de capitaux. Il le faisait dans le but d'acquérir les moyens d'accorder encore au théâtre quelques secours, peu élevés, il est vrai, mais en rapport avec la déchéance actuelle de l'entreprise. Cet homme original, que le directeur Antoine Hübsch craignait avec quelque raison, entreprit de régler mon engagement.

Il avait, pour cela, à surmonter la difficulté suivante : Louis Schubert, musicien de talent et que j'avais connu à Magdebourg, où il était premier violoncelliste à l'orchestre, avait dû quitter Riga, dont le théâtre avait été fermé momentanément. Il y avait laissé sa femme et, en attendant que la saison reprît, il était venu diriger l'orchestre de Königsberg. Mais cette reprise, qui aurait dû avoir lieu à Pâques, avait été retardée, de sorte que Schubert ne tenait pas à quitter Königsberg. Comme il était, d'autre part, très capable dans ses fonctions, Hübsch, le directeur, se trouvait dans l'embarras ; il lui fallait un remplaçant qui fût disposé à venir dès que son chef d'orchestre serait forcé de partir. Comme ce départ dépendait de conditions encore incertaines, il lui était fort avantageux d'avoir sous la main un jeune chef d'orchestre qu'attirait invinciblement Königsberg et qui fût toujours prêt à accepter la place. Hübsch déclara donc qu'il m'accorderait, en attendant l'engagement définitif, un traitement de subsistance. Mais Schubert me vit arriver avec un grand courroux. Son retour à Riga était renvoyé à une époque indéfinie, pour le moment où le nouveau théâtre serait achevé ; de plus, l'intérêt particulier que lui inspirait la première cantatrice de l'Opéra de Königsberg refroidissait son désir

d'aller retrouver sa femme. Il se cramponna donc désespérément à la place de Königsberg, me considéra comme son ennemi mortel et employa tous les moyens possibles pour que ma vie à Königsberg, rendue déjà fort pénible par l'attente de son départ, devînt un véritable enfer. Tandis qu'à Magdebourg j'entretenais les rapports les plus amicaux avec les musiciens et les chanteurs et que je jouissais de la faveur du public, à Königsberg je me trouvai d'emblée en butte aux inimitiés les plus blessantes, contre lesquelles j'avais peine à me défendre. Je me sentais donc comme en exil sur les bords de la Baltique et je sentais aussi que vouloir, malgré la difficulté de ma situation, forcer mon mariage avec Minna était vraiment une entreprise des plus hasardeuses.

Au commencement d'août, la troupe alla donner des représentations à Memel pendant la saison balnéaire. J'y suivis Minna au bout de quelques jours. Le voyage s'effectua en grande partie par bateau, sur le Curisch Haff. Le temps était mauvais, le vent contraire ; on n'employait pas encore la vapeur ; ce fut un des trajets les plus mélancoliques que j'aie jamais faits. Sur l'une des étroites langues de terre sablonneuse qui séparent le Curisch Haff de la mer, on me montra le château de Runsitten, où Hoffmann a placé l'un de ses plus effrayants récits, *le Majorat*. Qu'après un si long espace de temps les impressions fantastiques de ma jeunesse fussent ranimées dans ce paysage morne et abandonné, cela me produisit un effet bizarre et inquiétant.

Le triste séjour de Memel, le rôle piteux que j'y jouai, tout contribua à me faire chercher mon unique con-

solation en Minna, à cause de laquelle, en somme, je me trouvais en si fâcheuse posture.

L'ami Abraham vint nous rejoindre de Königsberg. Il avait travaillé pour moi en mettant en jeu toutes sortes d'inventions singulières, évidemment destinées à brouiller le directeur et le chef d'orchestre. Et en effet, ayant eu une querelle nocturne au cabaret avec Hübsch, Schubert se déclara malade et dans l'impossibilité de diriger une répétition d'*Euryanthe*, ce qui obligea le directeur à m'appeler bien vite au pupitre de maître de chapelle. C'était ce que désirait mon rival : sachant que je n'étais pas préparé à diriger cet opéra, joué rarement et très difficile, il espérait que, par quelque maladresse, je donnerais prise sur moi. Or, quoique n'ayant encore jamais eu la partition d'*Euryanthe* sous les yeux, je réalisai si peu l'espoir mauvais de Schubert que celui-ci jugea préférable de se trouver guéri pour la représentation et de la diriger lui-même. Il ne l'aurait certainement pas fait si, par mon incapacité, on n'avait pu jouer la pièce.

Dans cet état misérable, souffrant du rude climat qui me faisait frissonner, même les soirs d'été, luttant contre les difficultés pécuniaires les plus pénibles, je passai là un temps absolument perdu pour mon développement artistique. De retour à Königsberg, et grâce à la protection de l'ami Mœller, la question de mon avenir se posa plus sérieusement.

On venait de nous faire de Dantzig des offres assez avantageuses, à Minna et à moi, par l'entremise de mon beau-frère Wolfram et de ma sœur, qui s'étaient adressés à ce théâtre. Notre ami se servit de cette occasion pour

persuader au directeur Hübsch, qui tenait à conserver Minna, de nous proposer un contrat honorable par lequel, à partir de Pâques de l'année suivante, j'obtenais sûrement la place de chef d'orchestre à son théâtre. De plus, on nous assurait le bénéfice d'une représentation pour laquelle je choisis la *Muette de Portici*, que je devais diriger moi-même. C'était le cadeau de noce que nous offrait le théâtre, car Mœller avait décidé qu'il nous fallait nous marier. Cela ne pouvait plus continuer ainsi. Minna ne s'y opposait pas, et moi, par tous mes efforts et toutes mes résolutions, j'avais bien prouvé que je n'aspirais qu'à entrer au port du repos. Malgré cela, mon for intérieur présentait à cette époque un aspect singulier ; je connaissais assez la vie et le caractère de Minna pour pouvoir me rendre clairement compte de la divergence de nos natures, si j'avais eu alors la maturité d'esprit suffisante pour porter un pareil jugement.

Celle que j'allais donc épouser sortait d'une pauvre famille originaire d'Œderan, dans l'Erzgebirge saxon Son père, homme singulier, de grande vitalité, donna plus tard des signes manifestes de dérangement cérébral. Dans sa jeunesse, il avait été trompette d'état-major. C'est en cette qualité qu'il avait pris part à la campagne de France et assisté à la bataille de Wagram. Puis il s'était livré aux travaux de mécanicien et fabriqua des cardes à laine avec lesquelles il fit d'assez bonnes affaires pendant un certain temps, car il y avait inventé un perfectionnement. Une certaine année, il reçut d'un grand industriel de Chemnitz une forte commande livrable pour le nouvel an : ses enfants, dont les petits doigts étaient

particulièrement adroits, furent obligés d'aider jour et nuit le père dans son métier. Il les encourageait en leur promettant des étrennes exceptionnelles, car il comptait sur un gros bénéfice. Mais l'époque du règlement arrivée, on apprit la faillite du fabricant. Ce qu'on avait déjà livré de la marchandise était perdu et il était impossible d'écouler le reste. La famille ne se remit jamais de la secousse que lui donna ce malheur. Ils vinrent se fixer à Dresde dans l'espoir que le père y trouverait du travail ; il était bon mécanicien et connaissait bien la construction des pianos, dont il fabriquait quelques parties. Il emporta à Dresde ses provisions du mince fil de fer qu'il employait aux cardes, et essaya de les vendre aussi avantageusement que possible.

Minna, alors une fillette de dix ans, fut chargée d'aller offrir ce fil de fer aux modistes pour la fabrication des fleurs artificielles. Elle se mit en route avec une lourde corbeille et fut si adroite dans l'art de persuader les acheteuses qu'elle eut bientôt écoulé tout le stock. Dès ce moment, elle éprouva le désir d'aider par son travail sa famille qui devenait de plus en plus besogneuse, et de se rendre indépendante pour ne plus être à charge à ses parents. En grandissant, elle devint une véritable beauté qui attira de bonne heure le regard des hommes. Un monsieur d'Einsiedel, qui s'était violemment épris de cette enfant inexpérimentée, réussit à la séduire. Le malheur entra dans la famille. Mais seules, la mère et la sœur apprirent l'affreuse position de Minna. Le père, dont on craignait la violence, ignora toujours que sa fille, à peine âgée de dix-sept ans, était devenue mère.

N'ayant aucun moyen de faire valoir ses droits vis-à-vis de son séducteur et d'en obtenir du soutien, Minna sentit alors doublement la nécessité de quitter la maison paternelle et d'assurer son indépendance.

Des connaissances l'avaient fait entrer dans la troupe d'une société théâtrale. A l'une des représentations, elle fut remarquée par les comédiens de la cour et surtout par le directeur du théâtre de Dessau. Celui-ci lui offrit immédiatement un engagement.

Ce fut avec bonheur qu'elle accepta ce moyen de sortir de sa pénurie ; elle espérait peut-être en même temps arriver par la scène à une bonne situation qui lui permettrait de secourir largement sa famille. Sans le moindre engouement pour la comédie, dépourvue de frivolité et de coquetterie, elle ne vit vraiment dans cette profession que la possibilité d'obtenir rapidement une position avantageuse, sinon brillante. Aucune étude ne l'avait préparée à comprendre l'art théâtral et elle n'y voyait qu'une société d'acteurs. Plaire ou ne pas plaire lui était d'importance égale, pourvu qu'elle arrivât à l'indépendance matérielle ; aussi employait-elle tous les moyens de se l'assurer, de même que le marchand expose dans sa devanture des échantillons tentants de toutes ses marchandises. S'attirer l'amitié du directeur, du régisseur, des membres les plus influents de la troupe lui semblait d'une sagesse élémentaire ; les habitués qui, par leurs critiques ou leur sympathie, dirigeaient l'opinion du public et par là le directeur, étaient pour elle des êtres dont dépendait l'accomplissement de ses plus chers désirs.

Il lui parut d'autant plus naturel de ne pas s'en faire

d'ennemis, qu'elle n'était retenue, pour gagner leurs bonnes grâces, par aucun sentiment de dignité personnelle. Elle s'était formé une sorte de sagesse spéciale : d'un côté, elle évitait de donner lieu à de mauvaises appréciations, mais de l'autre, elle ne craignait pas de se faire remarquer, lorsqu'elle croyait ne pas mal agir. Il en était résulté dans sa conduite un mélange de contradictions dont elle ne voyait pas le côté fâcheux. Il est certain que la véritable délicatesse d'âme lui faisait défaut ; elle la remplaçait par une sorte de sentiment des convenances qui était pour elle *le bon ton*, et elle ne comprenait pas que celui-ci n'eût aucune valeur dès que le tact faisait défaut. Manquant totalement d'idéalisme, elle n'avait aucun sens artistique, ni aucun talent pour la scène. Elle plaisait par la grâce de sa personne. Je ne sais si, avec le temps, la routine eût fait d'elle une bonne comédienne.

La puissance singulière qu'elle exerçait sur moi ne provenait donc en aucune façon des charmes d'une nature idéale, charmes qui, d'ordinaire, agissaient fortement sur moi ; bien au contraire, cette puissance avait sa source dans la simplicité et la tranquillité du caractère de Minna. Son calme naturel m'offrait un appui nécessaire lorsque, dans le décousu de mes pensées, j'errais à la recherche de mon idéal. Je m'étais accoutumé très tôt à ne pas lui faire part de mes rêveries ; elles étaient du reste si vagues encore que je ne m'y arrêtais pas moi-même. Je ne me montrais que plus sensible aux inquiétudes que me faisait éprouver une femme à laquelle j'avais cru devoir, dès l'abord, décerner une supériorité qui

m'était bienfaisante. La singulière tolérance qu'elle montrait pour certaines privautés de la part de ceux qu'elle considérait comme les protecteurs du théâtre, me blessait au plus haut degré, et j'étais hors de moi quand, à mes reproches, elle prenait une mine sérieusement offensée. Le hasard me fit découvrir les lettres que Schwab avait écrites à Minna au cours d'une liaison que j'ignorais et dont je n'avais eu le premier soupçon qu'à Berlin ; j'appris ainsi des détails qui me stupéfièrent.

Toute la jalousie qui s'était accumulée en moi s'ajouta aux doutes que j'avais sur le caractère de la jeune fille et me fit prendre la prompte résolution de l'abandonner. Il y eut entre nous une scène violente et passionnée qui devint le prototype de toutes celles qui se succédèrent dans la suite. J'étais allé trop loin, évidemment, en traitant, comme si j'avais des droits sur elle, une femme que ne liait à moi aucun amour passionné et qui s'était contentée de répondre avec bienveillance à mes avances. Pour me plonger dans le plus grand trouble, il suffit à Minna de faire allusion aux offres avantageuses, dans le sens bourgeois du mot, qu'elle avait refusées afin de pouvoir répondre avec tendresse et dévouement à la fougue du jeune homme sans fortune, sans position et qui n'avait pas encore donné au monde des preuves de son talent. Mais ce qui me nuisit le plus, c'est l'âpreté de mes paroles ; je l'offensai, je l'outrageai si profondément, qu'il ne me resta plus, lorsque je m'aperçus de mon exagération, qu'à avouer mes torts et à lui demander pardon. Notre bonne entente fut rompue dès cette première dispute et la répétition fréquente de scènes

pareilles finit aussi par transformer totalement le caractère de Minna. De même que plus tard ma façon de concevoir l'art demeura lettre close pour elle et la rendit de plus en plus perplexe quand il s'agissait de juger tout ce qui était de ce domaine, de même ma manière de voir, si différente de la sienne, dans le domaine de la délicatesse d'âme et de mœurs, la jeta dans un embarras d'autant plus grand qu'elle ne pouvait approuver la largesse de certaines de mes idées. Le trouble de son esprit changea sa nature si calme et lui communiqua un emportement qu'elle n'avait pas connu jusqu'alors et qui augmenta avec les années, se manifestant sur le ton habituel aux personnes de basse classe. Ceci n'avait rien d'étonnant, la pauvre femme n'ayant reçu aucune éducation et ne s'étant approprié qu'un certain vernis de bonnes manières.

Mais devant les explosions de ce caractère devenu violent, tout ce qui m'avait attiré si longtemps en la personne de Minna disparut peu à peu, de sorte que dans la suite notre vie commune devint une véritable torture. A l'époque dont je parle, je n'éprouvais qu'un vague pressentiment de ce que notre union aurait de néfaste. Les habitudes tranquilles et les qualités agréables de Minna agissaient encore sur moi d'une manière si salutaire, que je fis taire la voix intime qui me prédisait une destinée inquiétante. Je préférai me livrer à ma grande légèreté habituelle et à un entêtement qui repoussait toute dissuasion.

Depuis que j'étais à Königsberg, j'avais rompu toute relation avec ma famille, c'est-à-dire avec ma mère et Rosalie. Je ne fis part à personne de mon mariage. Sous la

direction déterminée de mon vieil ami Mœller, je vins à bout des difficultés qu'opposait la loi à l'acte du mariage. Selon le code prussien, l'homme majeur qui veut se marier n'a pas besoin du consentement de ses parents. Mais, d'après ce même code, je n'avais pas encore atteint ma majorité. J'eus donc recours aux lois saxonnes, dont je dépendais par ma naissance, et aux termes desquelles j'étais devenu majeur à vingt et un ans. Il n'était nécessaire de publier nos bans que dans le lieu où nous avions élu domicile la dernière année. Cela se fit sans obstacle à Magdebourg. Les parents de Minna n'ayant pas, d'autre part, refusé leur consentement, il ne nous restait plus qu'à nous rendre ensemble chez le pasteur de la paroisse de Tragheim. Cette visite ne fut point banale.

C'était le jour de notre bénéfice. Minna devait jouer le rôle pantomimique de *Fenella,* mais son costume n'était pas prêt et il y avait encore un tas de choses à commander et à arranger. Une pluie froide de novembre gâtait notre humeur et cette mauvaise humeur devint de l'exaspération quand nous nous vîmes condamnés à attendre indûment dans le corridor ouvert de la cure. A propos de rien, une discussion s'éleva entre nous ; elle dégénéra rapidement en dispute où les termes véhéments et les reproches réciproques se succédèrent sur un ton très élevé, si bien que nous étions prêts à décamper chacun de notre côté, quand le pasteur, qui avait entendu le bruit de nos voix, ouvrit la porte et, d'un air embarrassé, nous pria d'entrer. Il fallut donc reprendre une mine souriante, et le comique de la situation nous rendit notre gaieté.

Le pasteur se tranquillisa et le mariage fut fixé au lendemain à onze heures.

L'installation de notre intérieur nous suscita d'autres ennuis qui amenèrent souvent d'absurdes querelles. Je voulais donner à cet intérieur, autant que possible, un caractère plaisant et confortable qui me garantirait ma tranquillité et mon bonheur. Les observations raisonnables de ma fiancée m'impatientaient. Je trouvais nécessaire de symboliser le début d'une longue suite d'années prospères par le bien-être domestique. Nous achetâmes donc à crédit, avec amortissement graduel de payement, des meubles, des ustensiles et tout le nécessaire. Bien entendu, il ne fut pas question de dot ou de trousseau et de toutes les choses qui, dans les milieux bourgeois les plus simples, font du mariage la base de l'aisance future.

Témoins et convives furent choisis parmi les acteurs qui se trouvaient par hasard au théâtre. L'ami Mœller nous offrit un sucrier en argent auquel vint se joindre une petite corbeille à gâteaux, en argent aussi ; c'était le cadeau d'un autre Mécène, un jeune homme original et intéressant, nommé Ernest Castell. *La Muette de Portici*, jouée la veille, et que j'avais dirigée avec feu, avait bien réussi et rapporté la bonne recette attendue. C'est après cette soirée, qui nous avait fatigués, que je pris tranquillement possession de notre nouvelle demeure. Mais je ne me couchai pas dans le lit conjugal déjà tout apprêté ; je passai la nuit sur un canapé fort dur. Très peu couvert, je claquais des dents en attendant le bonheur du jour suivant. Le matin, l'arrivée des malles et des

corbeilles renfermant les effets de Minna provoqua en moi une joyeuse surexcitation. La pluie avait complètement cessé et le soleil brillait. Malheureusement, on ne parvint pas à chauffer notre salle à manger et longtemps je dus entendre les reproches de Minna, qui prétendait que j'avais mal surveillé le chauffage. J'endossai le costume neuf que je m'étais fait faire pour l'occasion, un habit bleu à boutons dorés, et, quand la voiture fut là, j'allai prendre mon amie.

La sérénité du ciel avait agi sur nous et je trouvai Minna d'humeur joyeuse, habillée de la très belle robe que j'avais choisie pour elle. Elle m'accueillit, les yeux animés d'une véritable tendresse. Considérant le beau temps comme un heureux présage, nous nous mîmes en route pour la cérémonie qui, tout à coup, nous parut extrêmement plaisante. Nous eûmes la satisfaction de voir l'église aussi bondée que le théâtre pour une brillante représentation, et nous eûmes grand'peine à nous frayer un passage jusqu'à l'autel où nous attendaient nos témoins, en grande pompe théâtrale. Parmi tout ce monde, il n'y avait pas un visage ami, car même notre vieil original de Mœller manquait : nous n'avions pas trouvé de dame qui pût lui convenir.

La frivolité de l'assemblée influença sensiblement la cérémonie, dont le caractère me causa un malaise permanent. J'entendis comme dans un rêve l'allocution du pasteur. Celui-ci faisait, à ce que j'appris dans la suite, partie de l'ancienne bande de piétistes qui avaient infesté Königsberg. Quelques jours plus tard, on me raconta le bruit qui courait la ville : on disait que j'avais

déposé une plainte contre le pasteur, à cause de certaines paroles offensantes de son discours. Je ne compris pas ce qu'on voulait dire et je supposai que ce bruit provenait d'un passage qui m'avait surpris, en effet. Pour nous préparer aux temps d'épreuve auxquels nous n'échapperions sûrement pas, l'ecclésiastique nous avait conseillé de nous adresser à un ami que nous ne connaissions encore ni l'un ni l'autre. Quelque peu intrigué de savoir qui était ce puissant et mystérieux protecteur s'annonçant à nous de cette façon originale, je levai avec curiosité les yeux vers le pasteur : il nous déclara alors en accentuant ses paroles d'un ton de réprimande que cet ami inconnu se nommait Jésus. Je ne fus nullement offensé, ainsi qu'on se le figura, mais fort désappointé, et je pensai que de telles recommandations étaient prévues par le rite observé dans ces occasions.

Ma distraction était si grande pendant cette cérémonie, dont je ne comprenais pas la portée, qu'au moment où le pasteur nous tendit la Bible pour recevoir nos anneaux, Minna dut me pousser du coude pour me faire suivre son exemple. J'eus à ce moment la vision de ce qu'était ma vie : il me sembla que j'étais pris entre deux courants contraires placés l'un au-dessous de l'autre ; celui de dessus m'entraînait vers le soleil ainsi qu'en un rêve, celui de dessous retenait ma nature dans une inquiétude incompréhensible. La légèreté inqualifiable avec laquelle j'écartais la sensation aiguë de la double faute dont je me rendais coupable, trouvait son excuse dans l'affection réelle et cordiale que j'éprouvais pour cette jeune fille, vraiment unique et remarquable quand on songeait au

milieu d'où elle sortait et qui, sans arrière-pensée, unissait sa destinée à celle d'un jeune homme sans position ni soutien sérieux.

C'était à onze heures du matin, le 24 novembre 1836 ; j'étais âgé de vingt-trois ans et six mois.

Au retour de l'église, ma bonne humeur chassa toute préoccupation. Minna se mit immédiatement en devoir de recevoir nos invités ; la table était mise et un opulent repas dédommagea les convives du froid persistant qui se faisait sentir dans la pièce et dont la jeune maîtresse de maison n'arrivait pas à se consoler. L'énergique promoteur de notre mariage, Abraham Mœller, se trouvait là aussi, malgré son léger mécontentement de n'avoir pas été invité à la cérémonie religieuse.

La fête suivit son cours ordinaire et banal. Ma bonne humeur persista jusqu'au lendemain, jusqu'au moment où il me fallut faire ma première sortie pour aller au tribunal me défendre contre mes créanciers de Magdebourg, qui avaient envoyé leurs plaintes à Königsberg. L'ami Mœller, que je consultai dans mon embarras, me donna un conseil sentant la chicane : c'était de ne pas répondre à ces papiers timbrés et de prétexter ma minorité. J'aurais ainsi le temps d'attendre un secours sérieux. Le juge auquel je déclinai ce motif de récusation parut fort étonné, car il avait sans doute entendu parler de mon mariage, et pour que ce mariage eût pu s'accomplir, j'avais dû donner la preuve de ma majorité. Bien entendu, le délai gagné fut court, et tous les ennuis qui m'accablèrent pendant si longtemps de ce côté commencèrent dès le premier jour de mon mariage.

Le temps pendant lequel je restai sans fonctions au théâtre m'apporta bien des humiliations. Je crus toutefois mettre au profit de mon art le calme du port de salut où j'étais enfin arrivé : je fis quelques compositions, entre autres une grande ouverture sur le thème de *Rule Britannia.*

Pendant que j'étais à Berlin, j'avais écrit l'ouverture de *Polonia,* que m'avait inspirée la fête des Polonais. *Rule Britannia* était un pas de plus vers ce genre qui reposait sur l'effet des masses. A la fin de cette ouverture, l'orchestre, puissant déjà, devait être renforcé par un important contingent de musiciens militaires et j'avais destiné cette œuvre au prochain festival de musique qui aurait lieu à Königsberg.

Outre ces deux ouvertures, j'en avais une troisième en vue que j'aurais intitulée *Napoléon.* Le choix des effets me préoccupait et je me posai le dilemme esthétique suivant : Oui ou non, le coup final du destin qui atteint l'empereur en Russie doit-il être symbolisé par un coup de tam-tam? Je crois que ce sont les scrupules que m'inspirait l'admissibilité de ce coup qui me retinrent dans l'exécution de mon plan.

L'insuccès de mon *Liebesverbot* m'ayant donné à réfléchir, je résolus de créer une œuvre théâtrale dans laquelle le travail que j'exigeais des chanteurs et des choristes fût réduit à la juste proportion de ce qu'on peut demander à des acteurs de théâtres provinciaux, les seuls où je pusse arriver.

Un récit original, tiré des *Mille et une Nuits,* me fournit le sujet d'une semblable composition, facile à exécuter.

Comme titre, ce récit portait, si je ne me trompe : *Ruse d'homme est plus grande que ruse de femme.* De Bagdad, je transportai l'action dans nos contrées et l'habillai de costumes modernes.

Une jeune femme voit sur l'enseigne d'un joaillier la devise ci-dessus. Sa susceptibilité en est froissée. Soigneusement voilée, elle entre dans la boutique, et, causant avec le jeune orfèvre, elle lui dit qu'ayant admiré l'élégance de ses bijoux, elle s'est sentie prise de confiance en son bon goût et vient lui demander son avis sur la beauté des différentes parties de son corps. Et elle découvre son pied, sa main, et voyant l'effet qu'elle produit sur l'expert, elle finit par ôter le voile qui cache son visage. Elle confie alors au joaillier que son père la tient étroitement emprisonnée et écarte tous les prétendants en assurant que sa fille est un monstre de laideur. Sans doute il agit ainsi pour éviter de lui donner une dot. Le jeune homme jure de ne pas se laisser décourager par la folle opposition du père et de lui demander sur-le-champ la main de sa fille. Ainsi dit, ainsi fait. Le vieil original accorde son enfant en mariage au trop confiant prétendant. Mais lorsque, après la signature du contrat, on amène au fiancé la fille véritable, il s'aperçoit à son immense effroi que le père n'avait point menti. Alors sa belle ennemie s'approche de lui, et, après avoir joui de son désespoir, elle lui offre son aide pour le tirer de ce mauvais pas, à condition qu'il enlève la devise de son enseigne.

A partir d'ici, j'inventai une variante nouvelle du motif principal. Déjà le joaillier, hors de lui, va arracher

sa fatale enseigne, quand une singulière apparition l'arrête dans son dessein. Sur la route arrive un meneur d'ours qui fait danser sa lourde bête, et, au premier coup d'œil, le pauvre amoureux reconnaît en lui son père dont un destin bizarre l'avait séparé. Il cache toutefois l'émotion que lui cause cette découverte, car, avec la rapidité de l'éclair, il a conçu un projet qui le libérera de sa malheureuse union. Le père de la fiancée est un vieux marquis féru de noblesse, et c'est là-dessus que le bijoutier bâtit son plan. Il invite le meneur d'ours à venir le soir même dans le jardin où l'on célébrera les fiançailles et où sera réunie une brillante société. En attendant, il laisse son enseigne en place, car il espère bien prouver la vérité de sa devise. Tous les invités sont là. Je supposais qu'ils appartenaient à cette classe d'orgueilleux aristocrates qui avaient émigré au temps de la Révolution. On procède à la lecture du contrat dans lequel le jeune homme s'est affublé d'un tas de titres nobiliaires de son invention. Soudain, on entend le fifre du meneur d'ours : il entre dans le jardin avec sa bête. Mécontente déjà de ce divertissement trivial, la société est prise d'une indignation qui tient de la stupéfaction, lorsqu'elle voit le jeune homme donner libre cours à son amour filial et se jeter au cou du meneur d'ours. En pleurant de joie, il déclare qu'il a retrouvé son père. Mais la stupeur augmente encore lorsque l'ours lui-même enlace le prétendant soi-disant noble ; car l'ours n'est autre que son propre frère. Après la mort du véritable Martin, il est entré dans la peau de celui-ci, pour ne pas perdre l'unique gagne-pain qui fût resté à ces malheureux. La découverte

de cette basse origine rompt immédiatement le mariage, et la belle jeune femme, vaincue par la ruse masculine, dédommage le fiancé éconduit en lui accordant sa propre main.

Je donnai à ce sujet sans prétention le titre de : *l'Heureuse famille d'ours*, et je l'enjolivai d'un dialogue qui eut plus tard toute l'approbation de Holtei. Je m'apprêtai donc à composer sur ce livret une musique légère dans le style de la musique française moderne. Mais les soucis de plus en plus sérieux que me causait ma situation entravèrent le développement de ce travail.

Mes rapports désagréables avec la direction musicale du théâtre étaient une source intarissable d'ennuis.

Sans avoir l'occasion et les moyens de me défendre, il me fallait supporter les calomnies de toute sorte que lançait contre moi mon rival, maître du terrain. Son but était évidemment de me dégoûter de la place qu'on m'avait promise pour Pâques. Bien que je ne perdisse pas confiance, je souffrais de ce qu'il y avait d'humiliant et d'accablant dans cette situation persistante. Et lorsque, enfin, au commencement d'avril, le moment arriva où le chef de musique Schubert dut me céder définitivement son poste, il eut la triste satisfaction de me laisser une troupe d'opéra fort amoindrie, spécialement par le départ de la première cantatrice, de sorte que la continuation de l'entreprise théâtrale se trouvait compromise.

Comme sur tous les théâtres d'Allemagne, les mois du printemps exerçaient sur celui de Königsberg aussi leur désastreuse influence de dépeuplement. Le directeur se donnait toutes les peines du monde pour combler

les vides par des acteurs de passage ou par de nouveaux engagements, et en cela je lui étais véritablement utile par ma grande activité. Du reste je faisais preuve d'une énergie peu commune et c'est avec une ardeur infatigable que j'aidais à maintenir à flot le bateau désemparé du théâtre. Je m'efforçai aussi de supporter de sang-froid la conduite grossière d'une clique d'étudiants parmi lesquels mon prédécesseur avait trouvé moyen de me faire des ennemis. Ma direction ferme avait fini par venir à bout de la résistance primitive de l'orchestre, mais lorsque après tant de peines je crus avoir jeté les bases de ma considération personnelle, il me fallut malheureusement constater que, par sa gestion, le directeur Hübsch avait déjà exigé de trop grands sacrifices de la caisse pour qu'on pût espérer pouvoir résister à cette saison ennemie des représentations théâtrales. Au mois de mai, Hübsch me déclara qu'il était arrivé au bout de ses ressources.

Alors, mettant en œuvre toute ma force de persuasion, je réussis à le décider de persévérer encore et lui soumis des plans qui présentaient des chances de ramener le public. Mais cela n'était possible qu'avec le secours des acteurs et s'ils consentaient à renoncer provisoirement à une partie de leurs gages. Cette mesure provoqua une irritation générale; je fus obligé d'en expliquer la nécessité aux mécontents et d'essayer de les calmer. Moi-même je me vis ainsi dans l'impossibilité presque absolue de subvenir à ma propre subsistance, car les difficultés qui dataient encore d'avant mon mariage devenaient de jour en jour plus

insupportables. Cette fois cependant je ne perdis pas courage. Minna, au contraire, qui était ma femme à présent et qui avait perdu le droit de se servir des moyens dont elle usait autrefois dans des cas semblables, se sentit la victime de la plus affreuse des destinées.

Dans de si tristes circonstances, la brouille qui germait depuis longtemps au sein du jeune ménage devait finir par éclater, et cette brouille eut sa source dans ce qui m'avait tant inquiété avant mon mariage et qui avait donné lieu déjà à de si violentes querelles. Me voyant, dans le cours de cet hiver, hors d'état de subvenir aux frais de notre ménage par mon travail et par l'emploi de mes facultés, Minna se crut obligée, à ma honte, d'assumer ce soin en profitant de la sympathie qu'elle inspirait. Nous avions des scènes extrêmement pénibles quand je m'apercevais de ce que je nommais autrefois ses *condescendances* et qui prenaient un caractère équivoque par la façon dont Minna comprenait sa position au théâtre et les obligations auxquelles elle croyait devoir se soumettre. Il me fut impossible de convertir la jeune femme à ma manière de voir et de lui faire comprendre ce que ces rencontres avaient d'offensant pour moi ; ce qui empêchait toute explication raisonnable entre nous, c'était la violence et la blessante amertume auxquelles je me laissais aller. Plusieurs fois, à la suite de telles scènes, ma femme fut prise d'attaques de nerfs qui me remplirent d'une inquiétude sérieuse, de sorte que le seul résultat de ces discussions était la satisfaction que j'avais à la savoir enfin de nouveau réconciliée. Une chose est certaine, nous finîmes par ne plus rien com-

prendre ni l'un ni l'autre à notre conduite mutuelle.

L'amour que Minna avait été capable de ressentir pour moi avait sensiblement diminué en suite de ces troubles fâcheux et répétés. Cependant je ne me doutais aucunement qu'elle n'attendait qu'une occasion propice pour exécuter la résolution désespérée qu'elle avait prise secrètement. Afin de remplacer le ténor qui nous manquait dans l'opéra, j'avais fait venir Frédéric Schmitt, avec lequel je m'étais lié d'amitié pendant la première année que j'avais passée à Magdebourg. Il m'était sincèrement dévoué et il s'efforça de m'aider à surmonter les difficultés que je rencontrais au théâtre et dans ma vie privée. La nécessité de gagner des amis parmi le public me forçait à être peu difficile et peu retenu dans le choix de mes relations. Un riche commerçant, nommé Dietrich, s'était récemment déclaré protecteur du théâtre et des actrices en particulier ; il invitait les premières d'entre elles avec leurs cavaliers à des dîners dans sa maison, où il affectait le confort anglais, qui est l'idéal des commerçants allemands, surtout de ceux des villes marchandes du nord de l'Allemagne. A nous aussi il avait envoyé des invitations et j'en avais témoigné du mécontentement, sans autre raison que celle-ci : sa physionomie me déplaisait. Minna trouvait ma conduite injuste. Je continuai pourtant à me défendre d'entrer en relations avec cet homme, et, bien que Minna n'insistât plus pour le recevoir, ma manière d'être vis-à-vis de cet indiscret nous valut de nouvelles et désagréables querelles.

Or, un jour, mon ami Schmitt crut de son devoir de m'avertir que M. Dietrich avait parlé de moi en pleine

table d'hôte d'une manière qui supposait une inquiétante intimité entre lui et ma femme. Je soupçonnai alors que Minna avait avec cet homme des relations qui m'étaient cachées et qu'elle lui faisait des confidences sur ma conduite envers elle et sur notre position critique. Accompagné de Schmitt, j'allai trouver Dietrich chez lui, afin de lui demander des explications. Il nia, bien entendu ; mais, secrètement, il fit part de ma démarche à Minna et celle-ci y trouva de nouveaux motifs de se plaindre de mon manque d'égards.

Il en résulta une aggravation de notre attitude mutuelle ; nous n'entamâmes plus certains sujets. Pour comble de malheur, la direction du théâtre était arrivée, vers la fin de mai 1837, au point que j'ai mentionné plus haut. Elle dut faire appel à l'aide dévouée de la troupe pour pouvoir continuer de jouer. Ainsi que je l'ai dit déjà, cet état de choses m'atteignit moi-même très sensiblement. Je n'avais cependant d'autre alternative que de supporter patiemment toutes les difficultés. De mon propre chef, et sans y immiscer Minna, mais avec le secours de mon excellent ami Schmitt, je pris les dispositions nécessaires pour assurer ma place au théâtre de Königsberg. J'avais l'esprit si absorbé par ces tracas et par mon infatigable participation aux affaires de la scène, et j'étais si peu à la maison que je n'eus pas le temps de remarquer la froideur et le silence de Minna durant ces jours-là. Le matin du 31 mai, j'avais pris congé d'elle pour me rendre aux répétitions et aux travaux qui m'attendaient au théâtre. Je ne pensais rentrer que vers le soir. Or, depuis quelque temps, elle avait auprès

d'elle sa fille Nathalie. Je lui avais donné affectueusement l'autorisation de la faire venir, et cette enfant passait aux yeux de tous pour sa jeune sœur. Au moment donc où je disais tranquillement « au revoir » à Minna, elle se précipita sur moi, suivie de sa fille, et l'une et l'autre m'embrassèrent si passionnément, tout en pleurant, que je leur demandai, effrayé, la cause de cette émotion. N'obtenant pas de réponse, je dus m'éloigner en réfléchissant à la bizarrerie de cette conduite, sans avoir toutefois le moindre soupçon de ce qui allait arriver. Lorsque je rentrai assez tard au logis, affamé, éreinté et irrité par le mauvais sang que je m'étais fait au théâtre, je fus surpris de voir que le couvert n'était pas mis et que Minna n'y était pas. La domestique me dit qu'elle était sortie avec Nathalie. Je pris patience et m'assis, harassé, près de sa table à ouvrage, que j'ouvris distraitement. Quel ne fut pas mon étonnement de la trouver vide ! Pris d'un terrible soupçon, je courus à son armoire à vêtements et je constatai rapidement que Minna n'habitait plus notre logement. Le départ de ma femme avait été exécuté avec une telle ruse que même la domestique ne s'en était pas aperçue.

La mort dans l'âme, je me précipitai hors de la maison pour chercher à découvrir les traces de Minna. Grâce à la perspicacité du vieux Mœller, ennemi personnel de Dietrich, j'appris bientôt que celui-ci avait quitté Königsberg le matin, en chaise particulière, dans la direction de Berlin. Le fait épouvantable se dressait devant moi dans toute son évidence. Il fallait donc essayer de rattraper les fugitifs. C'était possible, en y mettant de

l'argent, mais il me manquait, et ce fut à grand'peine que je réussis à rassembler une certaine somme. Sur le conseil de Mœller, j'emportai, en cas de besoin, nos cadeaux de noce en argenterie, et, après quelques heures affreuses, je pris une voiture de poste particulière, avec mon vieil ami, très soucieux aussi. Nous devions tâcher de rejoindre la diligence, partie peu de temps auparavant, car nous supposions qu'à une certaine distance de Königsberg, Minna y monterait pour continuer son voyage. Mais il nous fut impossible de la rattraper. A l'aube du jour suivant, nous étions à Elbing, et là il nous fallut constater que le prix exorbitant de la location de notre voiture avait épuisé nos fonds. Nous ne pouvions donc rien faire d'autre que retourner à Königsberg, et, même pour cela et en empruntant la diligence, il me fallut mettre en gage sucrier et corbeille à gâteaux. Ce retour demeure avec raison un des plus tristes souvenirs de ma jeunesse.

Je ne songeai plus qu'à quitter Königsberg aussitôt que possible. Serré entre les poursuites de mes créanciers de Magdebourg et les mesures violentes que prenaient mes fournisseurs de Königsberg, je ne pouvais effectuer mon départ que subrepticement. Mais pour cela il fallait encore de l'argent, étant donné surtout que le trajet de cette ville à Dresde, où je voulais aller trouver ma femme, est extrêmement long. Les deux jours que je passai à m'en procurer furent abominables.

Je ne reçus directement aucune nouvelle de Minna ; mais j'appris par Mœller que Dietrich ne l'avait accompagnée qu'un bout de chemin, soi-disant pour lui prêter

un appui tout amical, et qu'elle s'était vraiment dirigée vers Dresde. La supposition qu'elle ne s'était enfuie que pour échapper à une situation qu'elle jugeait désespérée, jointe à la nouvelle qu'elle n'avait accepté que l'aide platonique d'un homme ému par son chagrin, afin de pouvoir retourner auprès de ses parents, atténua à tel point mon exaspération première que je finis par avoir pitié de la malheureuse. Et je finis aussi par me faire des reproches, tant à cause de ma propre conduite qu'à cause de ma folie de vouloir entraîner Minna dans la misère avec moi. Cette manière de voir s'ancra dans mon esprit pendant le long voyage de Königsberg à Dresde. J'étais parti le 3 juin et j'avais passé par Berlin.

Lorsque je retrouvai ma femme dans le logis mesquin de ses parents, je ne pus lui exprimer que du repentir et de la commisération.

Il se confirma que Minna se croyait vraiment malmenée par son mari et qu'elle ne s'était enfuie que par crainte d'une misère devant laquelle je fermais volontairement les yeux. Ses parents me reçurent sans bienveillance ; l'état souffrant et nerveux de leur fille leur donnait assez de sujets de plainte contre moi. Je ne sais si mon propre état maladif, mon voyage précipité et tous mes témoignages de regret leur firent une impression quelconque ; leur manière d'être à mon égard me demeura incompréhensible. Je crus cependant remarquer que je produisis un certain effet en leur annonçant les chances que j'avais d'obtenir, à d'excellentes conditions, la place de chef d'orchestre du théâtre qui allait être inauguré à Riga.

Je ne crus pas avoir le droit d'insister sur la régulari-

sation de notre existence domestique avant de m'être occupé d'y donner une base solide. C'est pourquoi, après huit jours pénibles de vie commune dans les conditions les plus désagréables, je partis pour Berlin afin de conclure un engagement définitif avec le futur directeur du théâtre de Riga. J'y réussis, et même si avantageusement que j'osais espérer pouvoir subvenir seul aux besoins de notre ménage. De cette façon, Minna pourrait quitter les planches, ce qui me délivrerait pour l'avenir d'inquiétudes et d'humiliations.

De retour à Dresde, je développai mes projets ; ils furent accueillis d'une oreille assez favorable. Pour commencer, je décidai Minna à quitter l'étroit logis de ses parents et à s'installer avec moi à la campagne, à Blasewitz, près de Dresde, en attendant le moment de partir pour Riga. Nous prîmes une chambre modeste à l'hôtel situé au bord de l'Elbe. J'en connaissais le jardin pour y être venu souvent dans mon enfance. L'humeur de Minna sembla réellement s'améliorer. Elle m'avait prié de ne la tourmenter en rien ; j'usai donc des plus grands ménagements et au bout de quelques semaines, je croyais la période d'inquiétude passée. Aussi fus-je d'autant plus étonné de voir ma femme redevenir morose sans que j'en comprisse la raison. Elle me parla d'offres avantageuses qui lui avaient été faites par différents théâtres et me surprit un jour en m'annonçant son intention de faire un petit voyage d'agrément avec la famille d'une de ses amies d'enfance. N'osant exercer sur elle aucune contrainte, je ne m'opposai point à cette absence qui allait l'éloigner de moi pendant toute une semaine. Je

promis d'attendre son retour tranquillement à Blasewitz. Quelques jours plus tard, je recevais la visite de sa sœur aînée. Elle venait me demander l'autorisation écrite nécessaire pour qu'un passeport pût être délivré à ma femme.

Très étonné, j'allai à Dresde interroger mes beaux-parents sur les intentions de leur fille. Ils me répondirent grossièrement en me reprochant ma conduite envers Minna et mon incapacité à l'entretenir. Lorsque je demandai des renseignements sur le lieu où elle se trouvait et sur ses projets, ils me firent des contes invraisemblables.

Je retournai donc dans mon village en me figurant les choses les plus cruelles et ne comprenant rien à ce qui m'arrivait.

Je reçus bientôt de Königsberg une lettre de Mœller qui m'éclairait sur mon infortune. Le fameux Dietrich était parti pour Dresde et on me nommait l'hôtel où il était descendu. La lumière odieuse qui tombait sur la conduite de Minna m'atteignit comme un éclair. Je courus en ville à l'hôtel désigné et j'appris qu'en effet Dietrich s'y était arrêté, mais il en était reparti et Minna avait disparu avec lui.

J'en savais donc assez et j'étais en droit de demander au destin par quelle cruauté il m'avait imposé, si jeune encore, cette cruelle expérience, qui devait empoisonner toute ma vie.

Dans ma douleur immense, je me tournai vers ma sœur Ottilie et son excellent époux Hermann Brockhaus. Ils étaient mariés depuis quelques années et habitaient à

cette époque un agréable pavillon d'été dans le « Grand Jardin », près de Dresde. Dès mon arrivée en cette ville, j'avais été les voir, mais ma situation étant encore incertaine, je ne leur en avais pas parlé et j'étais retourné rarement chez eux.

A présent, le besoin de sympathie triompha de ma fierté et je leur révélai mon malheur dans toute son étendue.

Pour la première fois, je compris la grande puissance des liens du sang, et je sentis le bien que me faisait la confiance absolue et sans réserve que je pouvais leur témoigner. Je n'avais pas besoin de donner de longues explications. Nous étions le frère et la sœur, les mêmes qui, à l'âge le plus tendre, avaient vécu dans une complète intimité. Tout se comprenait de soi-même. J'étais malheureux, elle était heureuse; la consolation et l'aide venaient d'elles-mêmes.

C'était cette sœur qui, jadis, pendant les éclairs et le tonnerre, avait écouté la lecture de mon *Leubald et Adélaïde;* c'était elle aussi qui était venue assister, pleine d'étonnement et de pitié, à la fameuse exécution de ma première ouverture. Je la retrouvai mariée à Hermann Brockhaus, frère cadet de mon autre beau-frère Frédéric Brockhaus, homme des plus aimables en même temps que savant orientaliste devenu bientôt célèbre. Ils avaient deux enfants déjà; une jolie fortune leur assurait une vie exempte de soucis, et lorsque je me rendais à pied de ma triste solitude de Blasewitz au « Grand Jardin », ainsi que je le fis dès lors journellement, il me semblait qu'en arrivant dans ce pavillon, où je trouvais toujours

un accueil affectueux, j'entrais au paradis. Et la bonne influence calmante de cette heureuse famille n'agit pas seulement sur mon humeur, elle ranima aussi mon désir d'instruction qui avait sommeillé si longtemps. Ce désir de compléter mon savoir était entretenu vivement par la conversation sérieuse et intelligente de mon savant beau-frère. Tout en excusant mon mariage comme une faute de jeunesse, on me faisait comprendre, en termes qui n'avaient rien de blessant, que c'était une erreur réparable. Peu à peu mon esprit retrouva suffisamment d'énergie pour concevoir des plans de composition où n'entraient plus les considérations utilitaires qui m'avaient engagé à travailler pour certains théâtres de second ordre.

Pendant les jours pleins de soucis de mon étape à Blasewitz avec Minna, j'avais lu *Cola Rienzi*, le roman de Bulwer Lytton. Sentant mes forces renaître dans l'entourage réconfortant des miens, je formai le projet d'écrire un grand opéra d'après ce sujet qui m'avait charmé. Pour le début, il me fallait me conformer encore aux exigences des scènes de moyenne importance, mais je me proposai d'élargir à l'avenir le domaine de mon activité.

J'envoyai donc mon ouverture sur *Rule Britannia* à la Société philharmonique de Londres et je cherchai à me mettre en rapport avec Scribe à Paris, à propos d'un motif que j'avais tiré du roman *la Noble fiancée*, de H. König. Je passai ainsi le reste de cet été, dont j'ai conservé le plus affectueux souvenir. A la fin d'août, comme c'était décidé, je partis pour Riga. J'allai d'abord

à Berlin pour recevoir les instructions de mon nouveau directeur et m'occuper de mon passeport. Par une sotte fausse honte, j'évitai de m'arrêter à Leipzig où ma sœur Rosalie, cédant à son inclination, venait d'épouser le professeur Oswald Marbach. A Berlin, je rencontrai une sœur cadette de Minna, Amélie Planer, cantatrice douée d'une belle voix et qui avait été attachée quelque temps à notre opéra de Magdebourg. Cette jeune fille, au cœur très tendre, éprouva une douloureuse émotion en apprenant la conduite de Minna. Dans une représentation de *Fidelio*, à laquelle nous assistâmes ensemble, nous éclatâmes l'un et l'autre en sanglots. Encouragé par cette sympathie, je me dirigeai vers Schwérin, où je pensais, par erreur, retrouver les traces de Minna ; puis je me rendis à Lubeck afin d'y attendre le départ d'un bateau marchand pour Riga. Nous étions déjà sortis de la rade de Travemünde, lorsqu'un vent contraire s'éleva et retarda notre traversée de huit jours. Il me fallut supporter ce contretemps fâcheux dans une misérable taverne de matelots. Ne possédant aucun moyen de distraction, je m'absorbai dans la lecture du livre populaire, *Till Eulenspiegel*, d'où je tirai l'idée d'un premier opéra-comique véritablement allemand. Quand, bien plus tard, j'écrivis le poème de *Siegfried*, je me rappelle que le souvenir de ce triste séjour à Travemünde et de la lecture de *Till Eulenspiegel* se ranima vivement en moi.

Après une navigation de quatre jours, nous entrâmes dans le port de Bolderaa et j'éprouvai tout de suite la sainte horreur des fonctionnaires russes. A grand'peine,

je surmontai la répulsion instinctive qu'ils m'inspiraient depuis l'époque où, dans ma jeunesse, j'avais pris et fait cause pour les Polonais. Je me figurais que les garde-port devineraient mon enthousiasme pour la Pologne, et qu'ils m'expédieraient sur-le-champ en Sibérie. Aussi ma surprise fut-elle d'autant plus agréable de constater qu'à Riga l'élément allemand m'entourait partout et principalement au théâtre.

Après les vilaines expériences que j'avais faites dans les petits théâtres où j'avais été occupé, je fus enchanté au début des conditions qu'offrait à mon activité celui de Riga, qu'on venait d'inaugurer. Une société, formée d'amateurs d'art riches et de grands commerçants, fournissait de son plein gré les fonds nécessaires à une solide et bonne direction théâtrale, telle qu'on la désirait. Cette direction avait été confiée à un auteur possédant une certaine renommée dans le genre dramatique, à Charles de Holtei. Holtei appartenait encore à une école artistique en train de disparaître, et joignait à des qualités exceptionnelles d'homme du monde, une connaissance extrêmement étendue de toutes les personnes ayant eu quelque rapport avec le théâtre des vingt dernières années. Il se comptait lui-même parmi les « aimables libertins », qui souhaitaient se créer une réputation d'esprit et prenaient possession de la scène comme d'un champ libre où sont permises toutes les excentricités. C'est la manière de voir de ces hommes qui a eu pour résultat d'écarter la bourgeoisie du théâtre et de faire perdre aux esprits élevés de la nation l'intérêt qu'ils lui témoignaient autrefois.

Le théâtre berlinois « Kœnigstaedt », où la première femme de Holtei avait brillé en son temps comme gracieuse actrice, était alors dans une situation particulièrement florissante qu'il devait surtout à sa célèbre pensionnaire, Henriette Sontag. Or, c'est à ce théâtre que Holtei avait formé son goût. C'est là qu'il avait conquis sa renommée de bon dramaturge par des mélodrames accueillis avec faveur, principalement celui du *Vieux général*, et par celui qu'il avait composé sur la ballade de *Lénore*, de Bürger. Dans son désir ardent de se vouer complètement à la scène, il accepta volontiers l'invitation de Riga, car il espérait pouvoir, dans cette ville éloignée, s'adonner sans retenue au genre théâtral qu'il affectionnait. Grâce à ses manières cordiales, à sa conversation extrêmement amusante et à sa façon légère de traiter les affaires, il avait réussi à séduire les commerçants de Riga qui ne demandaient précisément rien d'autre que les distractions dont Holtei avait le monopole. Ils mirent de riches ressources à sa disposition et lui témoignèrent en tout la plus entière confiance.

Mon engagement s'était contracté avec une grande facilité. Le nouveau directeur ne voulait pas avoir sur les bras des pédants qui l'assommaient. Il préférait les jeunes gens, précisément à cause de leur jeunesse. En ce qui me concernait, il lui avait suffi de me savoir apparenté à une famille de ses amis. Apprenant en outre que je cultivais avec ardeur l'opéra moderne français et italien, il crut avoir trouvé en moi justement l'homme qu'il lui fallait. Il avait commandé en bloc les partitions de tous les opéras de Bellini, de Donizetti, d'Adam et

d'Auber. Il ne me restait plus qu'à les servir avec promptitude et brio aux braves habitants de Riga.

Lorsque je fis ma première visite à Holtei, je rencontrai chez lui mon protecteur de Leipzig, Henri Dorn. Il avait accepté à Riga la place de directeur municipal de musique pour l'église et les écoles. Il se réjouit de retrouver l'ancien adolescent fantasque, chef d'orchestre pratique et indépendant, mais il fut très étonné de constater la transformation que j'avais subie sous le rapport musical et ne pouvait comprendre que l'admirateur passionné de Beethoven fût devenu un adepte de Bellini et d'Adam. Il m'emmena dans sa maison de campagne qui, selon la façon de parler des habitants de Riga, se trouvait *dans la verdure*, c'est-à-dire littéralement *dans le sable*. Tout en racontant à Dorn une partie des déboires de mon existence, je me sentais pris, en face de ce singulier désert, d'un douloureux sentiment de nostalgie qui augmenta peu à peu d'intensité et me fit désirer de trouver une issue au labyrinthe théâtral qui m'avait égaré jusque dans cette contrée inhospitalière. La légèreté avec laquelle, à Magdebourg, j'avais cédé à la perversion de mon goût musical, l'étourderie qui m'avait conduit à rechercher la fréquentation d'une société sans valeur, firent place à une humeur plus sérieuse, et, pendant même que je remplissais mes fonctions à Riga, cette humeur devint une tendance déterminée à m'éloigner du théâtre. Elle devait provoquer chez le directeur Holtei la colère de la déception.

Au début, cependant, il ne me fut pas difficile de faire bonne mine à mauvais jeu. Le théâtre devait s'ouvrir

avant que la troupe d'opéra fût au complet. Nous montâmes donc un petit opéra-comique de C. Blum, *Marie, Max et Michel.* Holtei y intercala pour l'acteur Günther (une très bonne basse) un air dont il avait fait les vers et que j'avais mis en musique. Cela commençait par une introduction sentimentale et se terminait par un joyeux rondo militaire ; on en fut très content. Plus tard, je composai aussi un air pour Scheibler, notre seconde basse, qui chantait dans la *Famille suisse.* C'était une sorte de prière qui, non seulement plut au public, mais me satisfit moi-même : cette composition était un premier indice du grand changement qui se préparait dans mon développement musical. Pour la fête de l'empereur Nicolas, je fus chargé de la musique d'un hymne national, écrit par Brakel ; je m'efforçai de lui donner une couleur despotique et patriarcale. Je ne remportai pas un médiocre succès avec cette œuvre, car pendant assez longtemps on la répéta chaque année à la même date.

Holtei essaya de me persuader d'écrire pour le personnel que nous avions à notre disposition un opéra-comique facile et plaisant, ou mieux encore une opérette Je lui montrai le texte de mon *Heureuse famille d'ours*, et, comme je l'ai dit, Holtei le jugea très favorablement. Mais en revoyant les quelques pages que j'avais écrites là-dessus à Königsberg, je ressentis un véritable dégoût pour ce genre de musique. Je fis cadeau du livret à un brave musicien sans grand talent, mon ami le directeur Lœbmann, qui était sous mes ordres, et je ne m'en suis plus occupé de ma vie.

Je me mis à l'œuvre pour achever le texte de *Rienzi*, dont j'avais conçu le plan à Blasewitz, et je lui donnai des proportions si vastes que je me coupai volontairement toute possibilité de faire exécuter cet opéra ailleurs que sur les plus grandes scènes d'Europe.

Pendant que mes aspirations me poussaient ainsi à sortir des conditions mesquines des théâtres de second ordre, de nouvelles difficultés vinrent compliquer mon existence ; elles contribuèrent à me rendre encore plus sérieux, mais créèrent aussi de nouveaux obstacles à mes aspirations. La prima donna attendue n'étant pas arrivée, nous nous trouvions sans cantatrice de grand opéra. Le directeur accueillit donc avec plaisir ma proposition de faire venir Amélie Planer, la sœur de Minna. Elle se montra prête à accepter un engagement qui la rapprochait de moi. De Dresde, où elle se trouvait alors, ell me donna sa réponse définitive et me fit part en même temps du retour de Minna auprès de ses parents. Triste et démoralisée, celle-ci paraissait sérieusement malade. Cette nouvelle me laissa naturellement froid. Ce que j'avais appris sur Minna depuis qu'elle m'avait quitté pour la seconde fois m'avait amené à prier mon vieil ami Mœller de faire les démarches légales nécessaires à notre divorce. J'avais la preuve que Minna s'était arrêtée assez longtemps avec le fameux Dietrich dans un hôtel de Hambourg ; de plus, elle avait affiché si ouvertement notre séparation qu'on en parlait, dans le monde du théâtre surtout, d'une façon diffamatoire pour moi. Je dis tout cela à Amélie en lui enjoignant de m'épargner désormais d'autres détails sur sa sœur.

Mais Minna, là-dessus, s'adressa elle-même à moi dans une lettre vraiment touchante où elle m'avouait franchement son infidélité. De même qu'elle avait été poussée à la faute par le désespoir, c'était le désespoir aussi, mais de sa propre conduite, qui la poussait à quitter cette voie malheureuse. A ses allusions je devinai qu'elle s'était trompée sur le caractère de son séducteur, et était tombée dans un état pitoyable de souffrances morales et physiques. C'est ainsi que, reconnaissant son affreuse situation, elle revenait à moi, implorant mon pardon et m'assurant de toute façon qu'à présent seulement, elle savait la puissance de l'amour qui la liait à moi.

Jamais je n'avais entendu un tel langage de la part de Minna, et jamais plus je ne devais l'entendre, sauf une fois encore, en une heure émouvante où les mêmes expressions eurent sur mon cœur le même effet troublant et me firent changer de résolution ainsi que le fit cette lettre-ci. Je lui répondis qu'il ne serait plus jamais question entre nous de ce qui s'était passé et dont j'étais le premier fautif. Je puis me vanter d'avoir tenu fidèlement ma parole.

L'engagement de sa sœur ayant été réglé selon nos désirs, j'invitai Minna à se joindre à Amélie et à l'accompagner à Riga. Elles répondirent volontiers à mon appel et arrivèrent le 19 octobre, par un temps froid déjà, dans ma nouvelle patrie.

Je m'aperçus avec chagrin que la santé de Minna était réellement ébranlée et je m'efforçai de lui procurer, selon mes moyens, le confort et le repos qui lui étaient néces-

saires. Ceci n'était pas sans offrir certaines difficultés, car je ne jouissais que de mon modeste traitement de chef d'orchestre, et nous avions fermement décidé que Minna ne remonterait plus sur les planches. Non seulement cette ligne de conduite nous créa des ennuis matériels, mais elle nous valut encore de singuliers conflits dont je ne compris le caractère que plus tard, lorsque mes yeux s'ouvrirent sur la moralité du directeur Holtei. Pour le moment, il me fallut supporter qu'on allât dire partout que j'étais jaloux de ma femme ; on ajoutait que j'avais sans doute mes raisons pour cela, mais ces racontars ne me touchaient point. Je jouissais d'avoir retrouvé la paix conjugale et de rentrer le soir dans notre petit intérieur bien tenu, où Minna révéla un talent véritable de maîtresse de maison.

Notre union demeurant toujours sans enfant, nous avions d'ordinaire un chien pour animer notre foyer. Un jour même l'idée excentrique nous vint d'adopter un jeune loup qu'on nous avait apporté tout petit. Mais ce commensal n'ayant pas contribué à rendre plus confortable notre vie de famille, nous nous en débarrassâmes au bout de quelques semaines.

Nous eûmes plus de chance avec ma belle-sœur Amélie dont le bon caractère et la familiarité sans exigences remplaça agréablement et pendant assez longtemps l'enfant qui nous manquait. Les deux sœurs, dont aucune n'avait joui d'une instruction soignée, retombaient parfois, de façon amusante, dans le ton de leurs années d'enfance : lorsqu'elles chantaient ensemble, Minna, quoique n'étant pas musicienne, secondait fort

bien ; et, comme ces chants simples étaient accompagnés au souper de salade russe, de saumon fumé de la Duna ou même de caviar frais, nous formions, dans ce froid pays du Nord, un trio satisfait et de joyeuse humeur.

La belle voix d'Amélie et son véritable talent de cantatrice la firent accueillir favorablement du public, ce dont nous fûmes très contents tous les trois. Mais, étant de petite taille et manquant de jeu de scène, elle ne possédait qu'un répertoire assez restreint. Aussi fut-elle bientôt dépassée par des rivales plus heureuses. Elle eut donc grande chance de pouvoir épouser un très loyal officier de l'armée russe, le capitaine Charles de Meck, aujourd'hui général. Il s'éprit ardemment de la modeste jeune fille et en fit sa femme au bout d'un an. Ces fiançailles, qui nous amenèrent quelques complications, jetèrent malheureusement la première ombre dans notre intimité. Avec le temps, les sœurs finirent par se brouiller complètement, et il me fallut accepter durant toute une année cette position difficile de vivre dans le même logis que deux personnes qui ne s'adressaient pas la parole.

Nous passâmes l'hiver dans un triste petit appartement de la vieille ville, et ce ne fut qu'au printemps 1838 que nous prîmes une demeure plus agréable au faubourg de Pétersbourg. Malgré la mésintelligence des deux sœurs, nous y recevions sans cérémonie bien des amis et connaissances. En dehors des membres du théâtre, je me liai aussi avec des personnes de la ville. Nous voyions souvent la famille du directeur Dorn ; lui et moi nous nous jurâmes fraternité. Mon ami le plus dévoué cepen-

dant était, à coup sûr, le deuxième chef d'orchestre du théâtre, le brave Frantz Lœbmann, musicien peu doué, mais homme fort estimable.

Je ne cultivais guère de relations dans d'autres cercles, et j'obéissais à la tendance principale de mon caractère qui s'accentua toujours davantage ; de sorte qu'au bout de deux ans, je partis de Riga tout aussi indifférent et étranger que je l'avais été en quittant autrefois Magdebourg et Königsberg. Ce départ fut rendu amer par une suite d'expériences fâcheuses qui me donnèrent l'ardent désir de rompre définitivement avec l'espèce de gens que j'avais rencontrés sur la scène de ma vie en essayant de me créer une position au théâtre.

Je ne me rendis compte de tout cela que peu à peu. Au commencement, la satisfaction d'avoir recouvré mon bonheur conjugal, si précocement troublé, agit d'une façon avantageuse sur mon activité artistique. La sécurité matérielle de notre entreprise théâtrale me donnait aussi de la tranquillité et j'obtins quelques résultats vraiment remarquables au point de vue de l'art. Le théâtre lui-même était de dimensions très réduites. On ne pouvait songer à déployer grand luxe de décors sur sa scène minuscule, pas plus qu'il ne pouvait être question de réunir un orchestre grand style dans la place exiguë réservée aux musiciens. Nous étions donc resserrés des deux côtés dans les bornes les plus étroites. Malgré cela, je parvins à fourrer peu à peu des musiciens de renfort en nombre dans cet espace, calculé seulement pour deux premiers violons et deux seconds, deux altos et une contre-basse, formant le quatuor d'instruments à

cordes. Ce furent ces efforts, couronnés de succès, qui provoquèrent l'irritation de Holtei.

Nous eûmes bientôt un bon ensemble d'opéra. Je fus particulièrement stimulé par l'étude réussie de l'opéra de Méhul, *Joseph vendu par ses frères*. Le style noble et simple de cette musique émouvante influença favorablement mon goût musical, alors gâté de façon extraordinaire par la pratique du théâtre. Je fus heureux de sentir mes anciennes tendances sérieuses se réveiller en moi à l'audition de la comédie classique et je me souviens principalement d'une très bonne représentation du *Roi Lear* dont j'avais même suivi toutes les répétitions avec grand intérêt.

Ces impressions d'un ordre élevé n'eurent cependant pour résultat immédiat que de me rendre de plus en plus malheureux dans l'exercice de mes fonctions. D'un côté, les acteurs me devenaient toujours plus antipathiques, et de l'autre, les tendances artistiques de la direction me causaient un dépit croissant. Je fis alors, en ce qui concerne le personnel du théâtre, les expériences les plus pénibles sur le vide, la vanité et l'impudent égoïsme de cette classe de gens ignorants et déréglés.

A Magdebourg déjà, j'avais perdu le goût des relations peu choisies ; à Riga, il ne se trouva bientôt presque plus de membres de notre opéra avec qui je ne fusse brouillé pour l'une ou l'autre cause dérivant de leur caractère. Ce qu'il y avait de plus triste, c'est que dans ces luttes, où je n'étais poussé en vérité que par mon zèle pour la réussite de notre ensemble, je n'étais jamais secondé par le directeur Holtei. Bien au contraire, je m'attirai ainsi

son mécontentement. Il se crut bientôt obligé de me déclarer qu'à son avis notre théâtre prenait un caractère beaucoup trop sérieux, et il tâcha de me faire comprendre que de bonnes productions ne s'obtiennent qu'avec des acteurs un peu « libertins ». De même qu'il jugeait que vouloir conserver sa dignité au théâtre était l'affaire d'un sot pédant, de même il prétendait que le vaudeville seul, mi-frivole et mi-émouvant, valait la peine d'être joué. Il détestait le grand opéra et surtout les grands ensembles en musique ; mes exigences à ce sujet n'obtenaient que son ironie et de perfides fins de non recevoir. J'allais bientôt comprendre avec effroi le singulier rapport qu'il y avait entre ses tendances artistiques et ses penchants dans le domaine des mœurs. Pour le moment, je me sentais suffisamment révolté par ses déclarations d'aversion pour le genre sérieux, et je me laissai aller à ma répulsion croissante contre toute la gent théâtrale.

J'eus cependant encore du plaisir à plusieurs bonnes représentations données au grand théâtre de Mitau, où notre troupe se rendit pour quelques semaines au commencement de l'été; mais, chose curieuse, ce fut précisément pendant ce séjour, durant lequel je m'occupai surtout à lire les romans de Bulwer, que je pris la résolution intime de briser définitivement la chaîne qui me liait à la scène. Jusqu'alors, il ne m'avait pas été possible de me décider irrévocablement.

Rienzi, dont j'avais achevé la composition dans les premiers temps de mon arrivée à Riga, devait m'ouvrir les portes du monde grandiose que je rêvais. J'avais déjà

renoncé à l'exécution de la *Joyeuse famille d'ours*, parce que son caractère facile m'aurait forcé à m'adapter aux conditions théâtrales mesquines que j'abhorrais ; j'éprouvais maintenant une satisfaction tranquille à m'adonner sans réserve à la composition de *Rienzi*, si riche sous le rapport des moyens artistiques. Si je désirais voir jouer mon œuvre une fois, il me fallait renoncer d'emblée aux proportions étroites des scènes habituelles et chercher à entrer en relations avec un grand théâtre.

Après notre retour de Mitau, l'été de 1838, je commençai donc à écrire la musique de *Rienzi*, et ce travail me mit dans un état de véritable enthousiasme qui contrastait singulièrement avec la position dans laquelle je me trouvais et ressemblait fort à la gaieté d'un désespéré. Lorsque ceux à qui je parlais de mes projets apprenaient de quoi il s'agissait, ils comprenaient tout de suite que c'était la rupture de mon engagement actuel, car il était impossible de faire représenter un tel opéra à Riga. Aussi me trouvait-on à la fois arrogant et étourdi.

Mais je parus surtout excentrique et peu pratique à l'ancien protecteur de ma bizarre « ouverture » de Leipzig (Dorn), lorsqu'il me vit tourner brusquement le dos au goût d'opéra trivial dans lequel je m'étais complu. Il exprima son opinion avec une grande franchise dans un compte rendu de la *Nouvelle Revue musicale*, à propos d'un concert que j'avais donné à la fin de l'hiver, et il ne se gêna pas de se moquer de mes deux ouvertures, celle de *Christophe Colomb* et celle de *Rule Britannia*. Moi-même, je n'avais eu aucun plaisir à l'exécution de ces deux morceaux. La sympathie trop marquée que

j'éprouvais encore pour les trompettes m'y avait joué un mauvais tour. Ayant trop exigé des musiciens de Riga, il en était résulté différents incidents fâcheux pendant l'exécution.

En contraste parfait avec la vaste conception de mon *Rienzi*, ce même H. Dorn avait daigné composer un opéra dans lequel, très pratiquement, il n'avait pas perdu un instant de vue notre théâtre de Riga. *L'Echevin de Paris*, opéra-comique historique du temps du siège de Paris et de Jeanne d'Arc, fut étudié et joué à la satisfaction du compositeur. Je ne vis, dans le succès de cette œuvre, aucun motif de me laisser détourner de mon *Rienzi*, et je me réjouis en moi-même de ne pas éprouver le moindre sentiment d'envie. Absolument indifférent à la concurrence, je me retirais de plus en plus de la société des artistes de Riga, et je me bornais à remplir les devoirs de mes fonctions. En travaillant à mes deux premiers actes, je ne m'inquiétais absolument pas de savoir si j'arriverais jamais à faire représenter mon grand opéra.

Le retour de mon penchant intime pour le sérieux de la vie, trait caractéristique de ma première jeunesse, provenait sans doute des amères et tristes expériences que j'avais faites ; et ce penchant devait être encore avivé par les impressions particulièrement douloureuses que me laissèrent les derniers mois passés à Riga.

Peu de temps après ma réconciliation avec Minna, je reçus la nouvelle de la mort de ma sœur Rosalie. Pour la première fois de ma vie, j'éprouvai la sensation qu'on a à perdre un être tendrement chéri. La mort de cette sœur me bouleversa comme un coup significatif du destin.

C'est à cause de Rosalie que j'avais jadis renoncé à mes débauches de jeunesse, c'est pour obtenir son amour et son estime que j'avais consacré un zèle réfléchi à mes premiers grands travaux. Lorsque le souci de la vie s'était emparé de moi et m'avait chassé de la maison paternelle, c'est elle qui avait lu dans mon cœur troublé et prononcé cet adieu plein de pressentiments à mon départ de Leipzig. A l'époque de ma disparition, quand la nouvelle de mon mariage et de ma triste mésaventure domestique parvint à ma famille, elle seule ne perdit jamais confiance en moi, et, comme me l'a raconté ma mère plus tard, conserva toujours l'espoir que j'arriverais encore au pur développement de ma nature et de mes facultés.

A la nouvelle de son décès, la signification de son adieu m'apparut avec une clarté soudaine. Mais je ne compris réellement toute la valeur de nos relations et l'influence de cette noble sœur sur moi que bien plus tard, lorsque, après mes premiers grands succès, ma mère regrettait en pleurant que Rosalie ne fût plus là pour en jouir.

Je fus bien heureux de rentrer en relations avec ma famille. Ma mère et mes sœurs avaient de leur côté appris mes vicissitudes ; mais les lettres qu'elles m'écrivaient ne renfermaient aucun reproche sur ma conduite volontaire, et en apparence peu affectueuse. Au contraire, elles n'exprimaient que de la sympathie et une cordiale inquiétude. Elles avaient aussi reçu des renseignements favorables sur ma femme, ce qui me fut particulièrement agréable, car ainsi je pus m'épargner la pénible besogne d'excuser sa vilaine conduite envers moi. Après cette

période de si violente agitation intime, j'éprouvais donc un calme moral bienfaisant. Il semblait que tout ce qui m'avait poussé avec tant d'emportement à ce mariage imprudent et prématuré, tout ce qui ensuite m'avait agité si fiévreusement, venait de s'apaiser dans un calme définitif. Bien que les soucis matériels les plus désagréables ne pussent pas m'être épargnés pendant nombre d'années encore, l'excitation inquiète de mes désirs juvéniles était du moins suffisamment amortie pour me permettre, en attendant mon indépendance artistique, de diriger toutes les aspirations de ma nature vers le but idéal qui, du jour où je conçus le projet de *Rienzi*, influença toutes les décisions importantes de ma vie.

Je ne me suis rendu compte du caractère de mon existence à Riga que bien plus tard, sur la remarque d'un habitant de cette ville : il s'étonnait des succès d'un homme dont nul n'avait soupçonné la valeur pendant les deux ans qu'il avait passés dans la cité livonienne, de moyenne grandeur cependant. C'est que j'en étais réduit à moi-même : je restais étranger à tous et sans que le moindre personnage intéressant me fît des avances quelconques. Comme je l'ai déjà dit, je m'écartai avec une répulsion croissante du personnel du théâtre. Lorsque donc, après le second hiver, à la fin de mars 1839, la direction me signifia mon congé, j'en fus, il est vrai, surpris pour certains motifs, mais, dans le fond, je n'en étais nullement fâché et je changeai volontiers mes plans d'avenir. Les causes qui provoquèrent ce renvoi furent cependant telles que je peux considérer cet événement comme l'une des plus désagréables expé-

riences de ma vie. J'avais pu constater les sentiments que Holtei nourrissait contre moi à l'occasion d'une maladie très dangereuse que j'avais faite. Au fort de l'hiver, je m'étais violemment refroidi durant une répétition ; ce malaise, joint aux colères continuelles et au souci rongeur que me causait le vain remue-ménage théâtral, prit bientôt un caractère sérieux. Or, ces jours-là, notre troupe devait précisément aller jouer *la Norma* à Mitau. Holtei s'arrangea de façon à me forcer à quitter mon lit de malade et je dus entreprendre ce voyage hivernal. Le froid glacial qui régnait dans le théâtre de Mitau aggrava fortement mon mal et il en résulta une fièvre typhoïde qui me consumait si rapidement que Holtei, ayant appris mon état, déclara dans son cercle qu'il ne me serait sans doute plus possible de jamais diriger d'orchestre et que j'étais vraisemblablement condamné au « grand voyage ». C'est à un excellent médecin homéopathe, le docteur Prutzer, que je dois mon salut et ma guérison.

Peu de temps après, Holtei quitta définitivement notre théâtre et Riga. Il en avait assez de ces *conditions bien trop morales*, comme il disait. De plus, certaines circonstances de sa vie privée, entre autres la dure épreuve de la mort de sa femme, lui firent trouver prudent de rompre complètement avec Riga.

A ma grande surprise, j'appris alors que moi aussi j'avais eu à souffrir sans le savoir des embarras qu'avait suscités sa direction. Lorsque son successeur, le chanteur Joseph Hoffmann, m'annonça que Holtei avant de partir avait conclu avec le directeur de musique H. Dorn un engagement fixe par lequel ce dernier devait prendre

ma place, et que, par conséquent, il était impossible de me renommer, je fis part de mon étonnement à ma femme. Elle m'avoua alors qu'elle connaissait depuis longtemps les raisons de l'antipathie de Holtei contre moi. Elle me les avait tues pour me ménager et m'éviter du mauvais sang. Mes yeux s'ouvrirent à une lumière effrayante. Je me souvenais bien que, peu après l'arrivée de Minna à Riga, Holtei avait vivement insisté pour que je ne m'opposasse point à l'engagement de ma femme au théâtre. Je l'avais prié de lui en parler lui-même, afin qu'il pût se convaincre que si Minna ne retournait pas sur la scène, c'était de notre commun accord et non point peut-être parce que, de mon côté, j'étais jaloux. Avec intention je lui avais indiqué pour se rendre auprès d'elle les heures où j'étais pris par les répétitions. Plusieurs fois, en rentrant, j'avais trouvé ma femme extrêmement agitée après ces conférences avec Holtei, et elle m'assurait chaque fois qu'elle n'accepterait à aucun prix ses offres. D'autre part, j'avais remarqué que Minna semblait me sonder timidement sur les causes de la facilité avec laquelle j'autorisais les visites de Holtei.

J'appris maintenant, après la catastrophe, qu'il avait profité de ces rencontres pour faire à ma femme des avances éhontées dont le caractère et le but me parurent assez inexplicables, car je savais que cet homme avait des goûts d'un tout autre genre. Mais j'appris aussi que c'était sa façon de procéder : en faisant la cour aux jolies femmes, il pensait donner au public le change sur ses abominables perversités. Ce qui avait aussi indigné Minna, c'est que Holtei, après s'être vu repoussé, s'était fait l'inter-

prête d'un autre soupirant. Il comprenait, disait-il, que la jeune femme n'eût pas de goût pour lui, barbon grisonnant et sans fortune ; c'est pourquoi il lui recommandait à sa place un jeune commerçant nommé Brandebourg, joli garçon et très riche par-dessus le marché. Sa colère de se voir doublement éconduit et l'humiliation de s'être découvert sans succès furent grandes, d'après ce qu'observa Minna. Je compris alors que ses méprisables sorties sur « la moralité au théâtre » n'étaient pas des exagérations fantaisistes. Souvent sans doute il avait eu lieu de rougir des leçons qu'il s'était fait donner. Cependant ce jeu coupable, tel qu'il l'avait tenté avec ma femme, ne parvint plus à détourner l'attention qu'on prêtait à ses instincts anormaux, il s'en aperçut et avoua, sans se gêner, à ses confidents qui me le répétèrent, que la peur de révélations défavorables l'avait décidé à quitter Riga brusquement et pour toujours.

Bien des années après, je sus les mauvaises dispositions que Holtei continuait à éprouver contre moi ; il s'exprimait surtout avec violence sur *la musique de l'avenir* et la menaçante tendance de celle-ci à enlever à l'auditeur la simplicité du sentiment. Si, comme je l'ai dit, il m'avait témoigné pendant les derniers temps de notre séjour à Riga une vive antipathie personnelle, je l'avais mise sur le compte de la divergence de nos goûts artistiques.

J'appris donc avec effroi quelles machinations avaient été mises en jeu, et j'eus quelque honte à constater combien ma connaissance des hommes était vague encore, car j'avais eu une entière confiance en Holtei et je lui avais cru un caractère particulièrement honnête. Mais

je fus pris d'un trouble bien plus profond encore en apprenant à connaître la véritable nature de mon ami Henri Dorn.

Pendant nos relations continues à Riga, sa manière d'être vis-à-vis de moi avait d'abord été celle d'un frère aîné bienveillant ; puis nous avions passé à une amitié pleine de confiance. Nous nous voyions presque journellement, très souvent en famille. Je n'avais aucun secret pour lui, et son *Echevin de Paris* réussit aussi bien sous ma direction que sous la sienne. Lorsque j'appris que mon poste lui avait été accordé, je crus devoir l'interroger à ce sujet. Je m'imaginais qu'il y avait erreur de son côté et qu'il ne savait pas exactement mes véritables intentions. Sa réponse écrite me prouva cependant qu'il avait profité des sentiments d'inimitié de Holtei envers moi pour obtenir de lui une clause qui liait Hoffmann en sa faveur. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'étant mon ami, il ne pouvait se prévaloir de son avantage qu'au cas où je démissionnerais réellement. Dans nos rapports presque quotidiens, il n'avait jamais non plus fait allusion à mon départ éventuel. Il prétendit pour se défendre que Holtei lui avait assuré qu'il ne renouvellerait mon engagement en aucun cas, parce que je ne m'entendais pas avec les chanteurs. On ne pouvait donc pas lui en vouloir, si, encouragé par le succès de son *Echevin de Paris*, il avait accepté la place qui devenait vacante.

De plus, mes confidences lui avaient appris que je me trouvais dans une position pécuniaire embarrassée. Mes faibles appointements, réduits dès le début par Holtei,

ne me permettaient pas de satisfaire mes créanciers de Magdebourg et de Königsberg, et ceux-ci avaient choisi comme avocat un ami de Dorn. A la longue, il m'était donc impossible de me maintenir à Riga. C'est pourquoi sa qualité d'ami ne l'avait pas empêché d'accepter l'offre de Holtei.

Je ne voulus pas lui permettre de se mentir ainsi à lui-même. J'en appelai à sa conscience et lui répondis qu'il devait savoir qu'une augmentation de salaire m'était promise pour cette troisième année et que, d'ailleurs, la création de concerts d'abonnement, où j'avais déjà fort bien débuté, me donnerait précisément la possibilité de me débarrasser de mes anciennes dettes, les frais de voyage et d'installation ne m'ayant pas encore permis de le faire jusqu'ici. Je lui demandai donc ce qu'il ferait si je déclarais vouloir garder mes fonctions et si je le priais de renoncer à son arrangement avec Holtei, celui-ci ayant du reste, par son départ, fait disparaître le prétexte de mon renvoi.

Je ne reçus jamais de réponse de Dorn. Mais l'été de 1865, j'eus la surprise de le voir entrer chez moi à Munich sans s'être annoncé. Témoignant son plaisir de ce que je l'eusse reconnu, il s'avança vers moi avec le geste de vouloir m'embrasser. Je réussis à éviter son étreinte, mais je reconnus qu'il était difficile de ne pas le tutoyer. Il en serait résulté peut-être une explication qui eût inutilement augmenté l'agitation dans laquelle je me trouvais alors (c'était le moment de la représentation de *Tristan*).

J'avais donc devant moi Henri Dorn. Ce Dorn qui,

après l'échec de trois opéras, s'était retiré découragé du théâtre pour se tourner vers une pratique toute bourgeoise de la musique. Mais ensuite, grisé par le succès local de son *Echevin de Paris*, il avait trahi un ami et, donnant la main à la « vertu » personnifiée par Holtei, il s'était de nouveau consacré à la culture de la musique dramatique. Il avait été rappelé en Allemagne par une généreuse méprise de Liszt, qui l'avait tiré de l'oubli. La belle situation définitive qui l'attachait au plus grand théâtre lyrique d'Allemagne, l'Opéra royal de Berlin, il la devait à la sympathie du roi Frédéric-Guillaume IV pour les choses d'église. Désireux avant tout d'obtenir une bonne place dans une grande ville allemande, il avait volontiers, une fois de plus, abandonné la muse dramatique et accepté de devenir, sur la recommandation de Liszt, chef de musique à la cathédrale de Cologne. A l'occasion d'une fête de construction du dôme, il avait fait, comme musicien, tant d'impression sur l'esprit religieux du monarque, que celui-ci lui décerna le titre de maître de chapelle de la cour. Il conserva longtemps cette situation, cultivant de façon estimable la musique dramatique allemande, de concert avec Guillaume Taubert.

Je dois dire à l'honneur de J. Hoffmann, le nouveau directeur du théâtre de Riga, qu'il prit à cœur la trahison commise envers moi. Il me déclara que la nomination de Dorn ne comptant que pour un an, il ne renouvellerait pas son traité et que, au moment donné, il me rappellerait immédiatement. En outre, des amateurs de musique de Riga vinrent me proposer des leçons, l'organisation de concerts, etc., afin de me dédommager

de la perte de mon traitement de directeur pendant cette année. Quoique ces témoignages d'estime me fussent précieux, j'avais un trop vif désir de briser définitivement avec le genre théâtral que je connaissais, pour ne pas me servir de ce prétexte et abandonner tout de suite ma carrière actuelle dans le but d'en choisir une totalement nouvelle.

Non sans adresse, je profitai de l'excitation et de l'amertume qu'avait causées à ma femme la perfidie dont j'étais victime pour la familiariser avec mon projet d'aller à Paris. Par l'ampleur que je donnais à mon *Rienzi*, je ne pouvais le représenter que sur les plus grandes scènes. Je résolus donc de me rendre directement vers le centre de culture du grand opéra européen sans passer par les stations intermédiaires. A Magdebourg déjà, j'avais taillé dans le roman de K. König, *la Noble fiancée*, le sujet d'un grand opéra en cinq actes, d'après le patron français le plus riche. J'en fis traduire en français le scénario complet, et, de Königsberg, je l'envoyai à Scribe, à Paris. J'y joignis une lettre dans laquelle j'offrais au célèbre librettiste l'appropriation de mon texte, à condition qu'il me procurât la commande de la musique pour le Grand Opéra de Paris. Afin de lui prouver mes capacités à écrire une musique parisienne d'opéra, je lui expédiai en même temps la partition de ma *Défense d'aimer*. J'écrivis aussi à Meyerbeer pour l'avertir de mon dessein et lui demander sa protection. Je ne me tourmentai point de ne recevoir aucune réponse ; il me suffisait de pouvoir me dire que j'étais déjà *en relations avec Paris*.

Et, en effet, lorsqu'à Riga j'entrepris d'exécuter mon

plan hardi, j'avais déjà un point de repère à Paris et mes projets n'étaient pas tout à fait construits dans les nuages. Ma sœur cadette, Cécile, était fiancée à un éditeur de la maison Brockhaus, Edouard Avénarius, et celui-ci dirigeait à Paris une succursale de la maison allemande. C'est à lui que je m'adressai pour qu'il allât relancer Scribe et lui demander une réponse à mon offre datant de plusieurs années. Avénarius fit donc une visite à Scribe, qui lui confirma la réception de mon envoi d'antan et lui dit se souvenir du sujet : il y avait entre autres une « joueuse de harpe » maltraitée par son père. De ce que seul ce trait épisodique lui était resté dans la mémoire, je jugeai qu'il n'avait guère lu de mon ouvrage que le premier acte où se trouvait cet incident. Quant à ma partition, il dit seulement qu'il s'en était fait jouer quelques passages par un élève du Conservatoire.

Je ne pouvais donc pas me vanter d'être entré en relations étroites avec lui. Cependant, lorsque j'eus entre les mains la lettre que Scribe écrivit à mon sujet à Avénarius, je crus tenir la preuve palpable que l'écrivain français s'était occupé de moi et que tout de même nous étions en relations. Cette lettre de Scribe fit aussi une impression profonde sur la nature peu exaltée de ma femme, au point même qu'elle réussit à vaincre l'inquiétude que lui donnait l'aventure de Paris. Nous décidâmes donc, sans plus, qu'à la fin de ma seconde année d'engagement à Riga, c'est-à-dire l'été de 1839, nous irions directement à Paris, où je tenterais de faire fortune comme compositeur d'opéra.

Mon *Rienzi* acquérait ainsi une importance toujours plus grande. Avant notre départ, j'avais déjà achevé le second acte. J'y intercalai un ballet héroïque de dimensions excessives. Alors je constatai qu'il me fallait encore apprendre rapidement le français, que, pendant mes classes de collège, j'avais laissé de côté avec un dédain superbe. Comme il ne me restait que quatre semaines pour rattraper le temps perdu, je pris des leçons chez un bon professeur. Mais je m'aperçus bientôt que, dans ce court espace de temps, je ne pourrais pas arriver à un résultat bien fameux. Je mis donc ces leçons à profit pour faire faire par mon maître, sous prétexte d'exercice, une traduction littérale de mon texte de *Rienzi*. Je la notais immédiatement à l'encre rouge dans la partition des morceaux de musique déjà composés afin de pouvoir, dès mon arrivée à Paris, offrir la moitié de l'œuvre à la critique des connaisseurs français.

Il me semblait avoir, de cette façon, préparé très raisonnablement mon entreprise. Pour la réaliser, il ne me restait plus qu'à me procurer de l'argent. Là gisait la grosse difficulté. La vente de notre petit mobilier, les recettes d'un concert et quelques petites économies eussent suffi tout juste à payer les créanciers de Magdebourg et de Königsberg, qui me poursuivaient en justice à Riga. Si j'employais à cela mes modestes fonds, il ne me restait pas un centime. Il fallait donc découvrir un expédient et notre vieil ami, Abraham Mœller, de Königsberg, se trouva là à point pour nous donner un conseil de sa façon, parfois sujette à caution. Il était venu nous faire, à cette époque critique, une seconde visite à Riga. Je me

plaignis à lui de ma position difficile et des empêchements qui se mettaient en travers de mon voyage à Paris. Il me conseilla alors de garder tout bonnement mes épargnes pour notre voyage et de n'indemniser mes créanciers que lorsque mes succès à Paris m'en auraient donné les moyens. Pour rendre ce projet possible, il nous offrit de nous faire passer la frontière dans sa voiture particulière et de nous conduire jusqu'à un port de mer de la Prusse orientale. Ce passage de la frontière russo-prussienne, nous devions l'effectuer sans passeports, car nos créanciers avaient mis la main sur les nôtres. Mœller nous dépeignit ce dessein, très risqué, comme la chose la plus facile du monde. Tout près de la frontière, sur territoire prussien, se trouvait la propriété d'un de ses amis et celui-ci nous donnerait certainement le coup de main nécessaire.

Mon désir ardent de sortir à tout prix de ma situation actuelle afin d'arriver le plus rapidement possible à la vaste arène de mes souhaits ambitieux, m'aveugla sur tous les dangers que nous courions à exécuter ce plan. Le directeur Hoffmann, qui se sentait des devoirs envers moi, me facilita le départ en l'autorisant quelques mois avant l'expiration de mon contrat.

Donc, au mois de juin, lorsque j'eus encore dirigé les représentations de la saison à Mitau, nous entreprîmes dans le plus grand secret, et de Mitau précisément, sous la protection de Mœller et dans sa berline, ce voyage dont nous ne devions atteindre le but, Paris, qu'après avoir enduré les pires tribulations.

Le sentiment de bien-être que me donna le trajet en voiture à travers la plantureuse Courlande, pendant le

riche mois de juin, et qu'augmentait la pensée d'avoir abandonné une carrière détestée pour me diriger vers de nouveaux horizons, fut troublé, dès le début, par les ennuis que nous causa notre chien Robber, un grand terre-neuve que nous emmenions avec nous. Ce très bel animal, qui avait appartenu à un marchand de Riga, manifestait pour moi un attachement contraire à sa race. Pendant le séjour assez long que j'avais fait à Mitau, Robber, laissé à Riga, n'avait pas cessé d'assiéger notre logis resté vide, et cet attachement du chien avait tellement ému le propriétaire et les voisins, qu'ils me l'avaient expédié par l'entremise du conducteur de la diligence. Je l'accueillis avec une véritable émotion et me jurai de ne plus l'éloigner de ma personne désormais. Coûte que coûte, cet énorme animal devait donc nous accompagner à Paris. Mais le fourrer dans la voiture paraissait impossible. En route, j'essayai sans succès de tous les moyens pour lui trouver une place, et ce fut une torture pour moi de voir le pauvre chien à la lourde fourrure septentrionale trotter toute la journée derrière la voiture par une chaleur torride.

Enfin, ne pouvant plus supporter ce spectacle atroce, j'eus l'idée ingénieuse de caser de force la bête épuisée dans la berline pleine. Nous arrivâmes ainsi à la frontière le soir du second jour. L'inquiétude de Mœller sur la façon dont nous allions la franchir nous fit comprendre quelle entreprise hasardeuse nous risquions là. Ainsi que c'était convenu, l'ami prussien de notre protecteur était venu à notre rencontre ; il nous prit dans sa petite voiture, Minna, moi et Robber, et nous conduisit par des che-

mins détournés, en évitant la grand'route, jusqu'à une maison de très louche apparence. Puis il nous confia à un guide et nous quitta. Nous dûmes attendre là jusqu'après le coucher du soleil et nous eûmes le temps de nous rendre compte dans quel nid de contrebandiers nous étions tombés. La taverne se remplit peu à peu de juifs polonais à l'aspect des plus sordides. Enfin, on nous invita à suivre notre guide.

A quelques centaines de pas environ courait, au pied d'une colline, le fossé qui longe toute la frontière russe et que gardent constamment des postes de cosaques très rapprochés. Il fallait profiter des quelques minutes où les factionnaires étaient occupés à relever la garde pour descendre la colline en courant, traverser le fossé, regrimper du côté opposé, puis courir encore jusqu'à ce qu'on fût hors de portée de fusil, car les cosaques avaient l'ordre, s'ils nous apercevaient, de nous tirer dessus, même au delà de la frontière. Malgré mes inquiétudes à cause de Minna, j'observai avec plaisir l'intelligence de Robber. Il semblait flairer le danger et se tenait tout silencieux sur mes talons ; aussi je perdis bientôt la crainte qu'il pût nous causer des ennuis au moment le plus critique.

Enfin, nous retrouvâmes notre fidèle Prussien, il était si ému qu'il nous serra dans ses bras avec impétuosité. Puis il nous reprit dans sa voiture et nous conduisit à l'hôtel de la première ville frontière. L'ami Mœller était malade de crainte, mais, en nous voyant, il sauta hors de son lit en sanglotant et en riant.

Je me rendis compte alors du danger où je m'étais

jeté et où j'avais entraîné la pauvre Minna dans mon étourderie et celle de Mœller, qui ignorait les difficultés inouïes de ce passage de la frontière. Je ne trouvai pas de paroles pour exprimer tout mon repentir à ma malheureuse femme exténuée à la mort.

Et pourtant les obstacles que nous venions de surmonter n'étaient que le prélude des désagréments qui allaient surgir dans ce voyage aventureux, si décisif pour ma vie entière. Le lendemain, pendant que nous roulions le cœur rasséréné à travers la féconde plaine de Tilsit, nous dirigeant vers Arnau, près de Königsberg, nous convînmes de nous rendre d'abord à Londres et de prendre un bateau voilier dans le port prussien de Pillau. Notre chien fut la cause déterminante de ce mode de transport. Il n'y avait pas encore de chemin de fer et nous ne pouvions songer à lui faire faire en poste le voyage de Königsberg à Paris. De plus, notre caisse nous obligeait à économiser le plus possible : tout notre avoir consistait en cent ducats qui devaient subvenir non seulement aux frais du voyage, mais encore au séjour à Paris tant que je ne serais pas parvenu à gagner un peu d'argent.

Après nous être reposés quelques jours dans l'hôtel d'Arnau, nous nous remîmes donc en route, toujours accompagnés de Mœller, en utilisant un véhicule du pays qui ressemblait assez à un char à ridelles. Nous prîmes de mauvaises routes par des localités inconnues, afin d'éviter Königsberg, et nous arrivâmes au petit port de Pillau. Ce trajet relativement court ne s'était pas accompli sans accident. Notre malheureuse voiture culbuta dans la cour d'une ferme, et Minna fut si durement éprouvée par des

douleurs internes, qu'il me fallut la traîner, à demi paralysée, jusqu'au logis de fermiers malpropres et bougons, chez lesquels nous demeurâmes une nuit, pénible entre toutes. Heureusement le départ du bateau avait été retardé de quelques jours. Minna eut donc le temps de se remettre un peu.

Mais une nouvelle difficulté se présenta à l'embarquement. Le capitaine nous prenant à son bord sans que nous eussions de papiers, il s'agissait de gagner son bateau subrepticement.

Il nous fallut donc, avant l'aube, filer inaperçus devant le garde-port, puis, arrivés au voilier, y hisser Robber à grand'peine et, sur le bateau même, nous dissimuler immédiatement dans la cale pour échapper aux inspecteurs en tournée. Enfin, on leva l'ancre et, pendant que la terre disparaissait peu à peu à nos yeux, nous pûmes respirer avec soulagement.

Nous nous trouvions sur un bateau marchand de la plus petite catégorie. Il avait nom *Thétis* et le buste de cette nymphe était sculpté à sa proue. L'équipage se composait de sept hommes, y compris le capitaine. On pensait qu'avec le beau temps, habituel en été, on atteindrait Londres en huit jours. Mais déjà, dans la mer Baltique, nous fûmes arrêtés par un calme plat. Je profitai de mes loisirs pour approfondir mes connaissances du français en étudiant le roman de George Sand : *la Dernière Aldini.* Au reste, le commerce des matelots nous procurait bien des distractions. Nous nous amusions surtout à observer un vieux loup de mer, taciturne et bizarre, nommé Koske, auquel notre brave Robber

témoignait une antipathie implacable. Cette aversion singulière de la part de l'animal, si bon d'habitude, devait encore nous causer des ennuis risibles au moment du danger.

Nous n'arrivâmes à Copenhague qu'après une navigation de sept jours. Sans descendre du navire, nous fîmes quelques provisions qui devaient nous rendre plus supportable la triste chère du bateau. De bon courage nous passâmes devant le beau château de Helsingor, dont l'aspect me rappela immédiatement mes impressions de jeunesse sur *Hamlet;* puis, toutes voiles dehors, nous traversâmes pleins d'espoir le Kattégat et le Skagerrack. Mais un vent contraire força bientôt notre bâtiment à louvoyer et dégénéra subitement, le deuxième jour, en un violent ouragan. Pendant vingt-quatre heures, il nous fallut lutter contre la tempête et contre des souffrances nouvelles pour nous. Enfermés dans la cabine exiguë du capitaine, avec une seule couchette à notre disposition, nous devînmes la proie du mal de mer et des plus affreuses angoisses. Pour mon malheur, le tonnelet d'eau-de-vie où les matelots venaient de temps en temps puiser du cœur pour leur dure besogne, se trouvait sous le banc où j'étais étendu, et Koske était celui qui venait s'y réconforter le plus souvent. Or, chaque fois qu'il descendait l'échelle étroite de la cabine, Robber se jetait sur lui avec une fureur nouvelle et il en résultait une lutte à la vie et à la mort, qui provoquait chez moi les catastrophes du mal de mer les plus pénibles. Enfin, le 27 juillet, devant un vent d'ouest qui faisait rage, le capitaine se vit forcé de chercher un refuge sur la côte

de Norvège. Je considérai avec un sentiment de consolation les côtes rocheuses vers lesquelles nous étions poussés avec rapidité. Un pilote norvégien venu à notre rencontre saisit de sa main sûre le gouvernail de la *Thétis*, et j'eus bientôt l'occasion de recevoir une des plus admirables et grandioses impressions de ma vie. Ce que j'avais pris pour une chaîne non interrompue de falaises était, vu de près, une suite de récifs qui émergeaient de l'eau ; les ayant dépassés, nous remarquâmes que nous en avions non seulement devant nous, mais aussi à nos côtés et derrière, de sorte que nous nous trouvions entourés de hauts rochers qui formaient comme une ceinture autour de nous. Et le vent se brisait sur ces écueils de telle façon que la mer devenait de plus en plus calme à mesure que nous avancions dans ce labyrinthe de granit. Après avoir traversé un détroit profondément encaissé dans de hautes parois de rochers, nous nous trouvâmes dans un long chenal qui était un *fiord* norvégien.

Ce fut une véritable jouissance pour moi d'entendre le cri des matelots se répercuter sur les colossales murailles de pierre qui le renvoyaient en écho. C'est le cri dont ils accompagnent leurs mouvements quand ils jettent l'ancre et carguent la voile ; son rythme bref s'incrusta en moi tel un signal réconfortant, et forma bientôt le thème du chant des matelots dans mon *Vaisseau fantôme*, opéra dont j'avais déjà l'idée à cette époque. Les impressions d'alors lui donnèrent une couleur poétique et musicale précise.

Nous abordâmes dans ce fiord. J'appris que le hameau de pêcheurs qui nous recueillit se nomme Sandwike ;

il se trouve à quelques milles du village plus grand d'Arendal. Nous pûmes nous loger dans la maison vide d'un capitaine en voyage et demeurer là deux jours, pendant que la tempête continuait à sévir en pleine mer. Ce n'était pas de trop pour nous remettre. Le 31 cependant et malgré les avertissements du pilote, le capitaine, obstiné, remit à la voile. Nous étions à bord depuis quelques heures et en train de manger du homard pour la première fois de notre vie, quand s'élevèrent les imprécations furieuses du capitaine et de l'équipage contre le pilote. A notre immense terreur, nous vîmes que celui-ci, cramponné au gouvernail, n'arrivait pas à éviter un récif qui sortait à peine de l'eau et sur lequel se dirigeait la *Thétis*. Notre frayeur fut grande en entendant ce furieux tumulte. Il était permis de croire au plus affreux danger. Et, en effet, un choc violent... et dans mon imagination je vis le vaisseau éventré, perdu. Heureusement il n'y eut rien de grave ; le récif n'avait fait que frôler le flanc de la *Thétis*. Mais, pour plus de sûreté, le capitaine voulut retourner dans un port, afin de faire procéder à l'examen nécessaire de son bateau.

A un autre point de la côte, on jeta l'ancre une seconde fois et le capitaine nous invita à l'accompagner avec deux matelots à Tromsond, une assez grande localité située à quelques heures de là, et où il prit des experts pour vérifier l'état de son bâtiment. Cette promenade en mer fut charmante et des plus intéressantes ; l'aspect des fiords qui s'enfonçaient bien loin dans les terres me donna la sensation d'une solitude inconnue, sauvage et grandiose. Une assez longue promenade sur le haut

plateau de Tromsond augmenta encore le sentiment de terrible mélancolie que me causèrent ces landes marécageuses, sans arbres, sans buissons, à peine couvertes d'une maigre mousse et qui se confondaient à l'horizon avec un ciel brumeux de même couleur. Nous revînmes de cette excursion très tard dans la nuit, à la grande inquiétude de ma femme. Le lendemain matin, rassurés sur l'avarie insignifiante qu'avait notre bateau, nous reprîmes la mer. C'était le 1er août, par un vent favorable.

Après quatre jours de navigation tranquille, une violente brise du nord s'éleva, nous poussant avec une incroyable rapidité dans la bonne direction. Nous pensions être bientôt au terme de notre voyage, quand, le soir du 6 août, le vent tourna soudain et devint un ouragan qui ne cessa d'augmenter en impétuosité. Le mercredi 7, à deux heures et demie de l'après-midi, nous nous jugions perdus. Ce qui éveilla en moi l'horreur de la mort, ce ne fut pas la puissance terrible de la mer en furie lançant constamment le vaisseau à l'aventure, tantôt au fond d'un précipice, tantôt au sommet de hautes vagues à pic. Ce qui me fit trembler, ce fut le découragement des matelots, les regards mauvais et désespérés qu'ils nous jetaient en nous accusant dans leur superstition d'être cause du naufrage inévitable. Ne connaissant pas la raison futile du mystère de notre voyage, ces gens se figuraient que notre fuite avait un motif criminel. Le capitaine lui-même, au moment le plus critique, sembla regretter de nous avoir pris à bord. A ses yeux, il était évident que nous lui avions porté malheur pour cette

traversée. D'ordinaire, et en été surtout, il la faisait rapidement et sans aucune difficulté. A l'heure que j'ai dite, un terrible orage vint encore se joindre à la tempête. Minna demanda ardemment au ciel de la frapper de la foudre plutôt que de la laisser s'enfoncer vivante dans cette affreuse immensité d'eau. Elle me supplia de l'attacher à moi par des linges afin que nous ne fussions pas séparés dans la mort. Nous passâmes toute une nuit dans ces angoisses, dont notre épuisement seul affaiblit l'intensité.

Le lendemain, cependant, la tempête cessa ; le vent resta contraire, mais perdit de sa force. Le capitaine chercha vainement à reconnaître où nous étions. Il consultait pour s'orienter ses instruments astronomiques, mais le ciel toujours couvert le faisait gémir ; il eût donné beaucoup, disait-il, pour un seul rayon de soleil ou d'étoile, et ne dissimulait pas l'inquiétude qu'il éprouvait à ne pas arriver à déterminer le point où nous nous trouvions. Pour se consoler, il se mit à suivre un voilier qu'il apercevait à une distance de quelques milles. Il en observait attentivement la marche par son télescope. Soudain il bondit d'effroi et donna rapidement l'ordre de changer de cours. Il venait de constater que le voilier cinglait directement sur un banc de sable dont il ne pourrait plus se dégager. Le capitaine savait maintenant que nous étions à proximité des plus dangereux parages de la côte hollandaise, là où les bancs de sable s'avancent très loin dans la mer. Manœuvrant adroitement, il parvint à garder la direction contraire et à pointer vers l'Angleterre que nous aperçûmes enfin, le 9 août au soir, près de Southwould.

Mon sang reprit une nouvelle chaleur vitale, lorsque, de loin déjà, je vis la course que les pilotes anglais entreprirent vers notre bateau ; la concurrence étant libre, chacun risquait de véritables dangers pour atteindre le premier le navire qui arrivait du large. Un homme vigoureux, déjà grisonnant, parvint, après de longs efforts, à monter sur notre bâtiment. Il était repoussé par les vagues furieuses chaque fois que son canot léger approchait de nous. Les mains ensanglantées par la corde qu'on lui lançait et qui lui échappait sans cesse, il put enfin prendre son poste au gouvernail de la *Thétis*. Notre pauvre voilier portait encore ce nom, bien que la première bourrasque du Kattégat eût arraché de sa proue l'image de la nymphe protectrice. L'équipage avait considéré cette perte comme un présage de malheur.

Nous sentir entre les mains sûres du marin anglais dont le calme nous rassurait et pouvoir nous dire que toutes nos angoisses touchaient à leur fin, cela nous remplit alors d'une émotion religieuse. Et cependant nous n'avions pas tout surmonté ; il y avait encore les dangers innombrables qu'offrait le passage par les bancs de sable de la côte d'Angleterre où périssent en moyenne annuellement, à ce qu'on nous a assuré, quatre cents bateaux. Au milieu de ces bancs de sable, nous eûmes pendant vingt-quatre heures encore à souffrir d'un impétueux tourbillon de vent qui nous retarda si bien que nous n'arrivâmes à l'embouchure de la Tamise que dans la nuit du 12 août. Les différents signaux d'alarme qui n'avaient pas cessé de fonctionner, principalement les petits bateaux peints en rouge et munis de cloches son-

nant constamment à cause du brouillard, produisirent sur ma femme un effet alarmant. Sans relâche, elle les guettait et les signalait aux matelots. Aussi ne put-elle fermer l'œil, tandis que moi, rassuré par la proximité des secours, je m'abandonnai, malgré les vifs reproches de Minna, à un long sommeil réparateur.

Lorsque enfin nous eûmes jeté l'ancre dans la Tamise, Minna et tout l'équipage, cédant à la fatigue, dormirent profondément, tandis que moi, je me laissai aller à un sentiment de bien-être présomptueux. Je m'occupai de mes vêtements, je mis du linge frais, je me rasai sur le pont devant le grand mât ; puis je contemplai avec intérêt l'animation croissante de la grande voie fluviale. Nous avions hâte de quitter notre voilier, qui nous était devenu aussi odieux qu'une prison, et lorsqu'il se fut remis lentement en marche pour remonter le fleuve, nous nous décidâmes, près de Gravesend, à prendre le bateau à vapeur pour arriver plus vite à Londres.

L'approche de la grande cité qu'annonçaient les embarcations toujours plus nombreuses sur le fleuve, les docks célèbres et autres constructions maritimes animant des rives de plus en plus peuplées, nous remplissait d'étonnement. Quand nous atteignîmes enfin le pont de Londres, centre de la vie colossale de cette ville mondiale incomparable et qu'après trois semaines de la plus affreuse traversée, nous posâmes le pied sur la terre ferme au milieu du tumulte de la foule affairée, nous fûmes saisis d'un vertige d'allégresse auquel contribua notre pas chancelant habitué au tangage du bateau. Robber aussi semblait avoir perdu la tête ; il courait

comme un fou au tournant des rues, et à chaque instant nous le croyions perdu. Nous nous réfugiâmes tous les trois dans un fiacre, qui nous conduisit, sur la recommandation de notre capitaine, à une auberge de matelots près du Tower, la « Horseshoe-Tavern », et là, nous fîmes un plan de bataille pour vaincre la ville monstre.

Mais la société dans laquelle nous nous étions fourvoyés était telle que nous décidâmes de la quitter au plus vite. Un petit juif bossu de Hambourg s'occupa de nous avec bienveillance et nous indiqua un meilleur abri dans le West End. L'heure entière qu'il nous fallut pour y aller est demeurée très intéressante dans ma mémoire. Nous avions pris un de ces *cabs*, alors en usage à Londres. Horriblement étroits, ils n'étaient calculés que pour deux personnes assises l'une en face de l'autre. Il nous fallut caser notre grand chien en travers de la voiture, ses extrémités débordant les portières des deux côtés. Ce que nous pûmes observer de ce singulier abri dépassa tout ce que nous nous étions imaginé jusqu'ici sur l'animation et l'étendue d'une grande ville.

Nous arrivâmes donc en belle humeur, rue Old Compton, devant le « boarding-house » qu'on nous avait désigné.

Écolier de douze ans, j'étais parvenu à faire en très peu de temps ce que je croyais être une traduction d'un monologue de *Roméo et Juliette*, mais cette étude de la langue anglaise ne me servit pas à grand'chose quand je voulus m'entendre avec la logeuse de cette pension, qui se nommait « King's Arms ». Espérant pouvoir utiliser mon français, puisque cette dame était la veuve d'un capi-

taine de vaisseau, je me demandais après un premier essai lequel de nous deux savait le moins cette langue.

Nous entrions dans la maison, quand nous fûmes violemment alarmés par la disparition de Robber. Il avait filé à la porte. Le chagrin d'avoir perdu ce magnifique animal que nous avions traîné jusqu'ici avec tant de peine nous occupa les deux premières heures que nous passâmes dans cette demeure hospitalière, qui ne dansait pas comme un vaisseau. Faisant le guet à la fenêtre, nous regardions si nous n'apercevrions pas le fugitif, lorsque soudain nous le vîmes au coin de la rue, qui revenait tranquillement. Nous apprîmes plus tard que notre ami Robber était allé, jusqu'à Oxford Street, à la recherche de choses nouvelles sans doute, et son retour étonnant vers un lieu où il n'avait jamais été avec nous me donna un exemple frappant de la sûreté d'instinct des animaux.

Alors seulement nous eûmes le temps de nous rendre compte des désagréments que nous valaient les effets ultérieurs de notre voyage. Nous trouvâmes d'abord presque amusant de sentir la terre ferme chavirer sous nos pieds. A chaque pas, nous avions la peur ridicule de nous étendre sur le plancher ; mais l'énorme lit anglais dans lequel nous cherchâmes un repos bien mérité se mit à tanguer et à rouler lui aussi ; dès que nous fermions les yeux pour dormir, il s'enfonçait dans un profond abîme et nous nous redressions en criant au secours. Cet état nous devint finalement insupportable et nous nous demandions avec angoisse si cette affreuse traversée allait durer toute notre vie. A ces maux vinrent se joindre d'importunes nausées, provoquées par la nourriture for-

tement épicée dont nous abusâmes après l'abominable pitance du bateau.

Affaiblis par toutes ces misères, nous en vînmes à ne plus savoir ce que nous étions, somme toute, venus faire à Londres pour tant d'argent. Mais, ravis des merveilles de la grande ville, nous entreprîmes dès le lendemain un magnifique voyage de découverte. Installés dans un fiacre comme pour une partie de plaisir, nous suivîmes l'itinéraire que j'avais tracé sur un plan de Londres, étalé devant moi. L'étonnement et la joie nous firent oublier toutes nos souffrances. Afin de justifier ce séjour d'une semaine à Londres, si désastreux pour notre bourse, je me donnais à moi-même des prétextes : d'une part, Minna devait se rétablir complètement ; d'autre part, il me fallait saisir cette bonne occasion de me créer des relations artistiques. Pendant mon dernier séjour à Dresde, j'avais envoyé mon ouverture sur *Rule Britannia* (déjà composée à Königsberg) à sir John Smart, président de la Société philharmonique de Londres. Smart, n'ayant jamais répondu à mon envoi, il me semblait d'autant plus nécessaire de l'interpeller directement. Tout en réfléchissant de quelle façon je pourrais bien employer mes connaissances linguistiques pour m'entendre avec lui, je passai quelques jours à m'informer de sa demeure. Finalement j'appris qu'il ne se trouvait pas du tout à Londres.

Pendant plusieurs jours encore je m'imaginai que je ferais bien d'aller voir Bulwer Lytton, afin de me concerter avec lui sur l'exécution de son roman de *Rienzi*, que j'avais dramatisé. Ayant appris sur le continent que

Bulwer était membre de la Chambre des Lords, j'allai tout droit me renseigner au Parlement même. Mon ignorance absolue de la langue anglaise me valut au palais une réception pleine d'égards et fort inattendue. Dans cet énorme bâtiment, aucun des employés inférieurs que je rencontrai ne comprenait ce que je voulais ni ce que je cherchais ; on m'expédia de l'un à l'autre et j'arrivai finalement aux plus hauts dignitaires. Un monsieur à l'air très distingué sortait précisément d'une grande salle. On me présenta à lui comme un individu absolument incompréhensible (j'avais toujours Minna à mes côtés ; seul Robber était resté à King's Arms). Ce personnage s'informa poliment en français de ce que je désirais, et lorsque je demandai à voir le célèbre Bulwer, cela ne parut pas faire mauvaise impression. Malheureusement Bulwer était aussi absent de Londres. Je demandai alors s'il ne me serait pas possible d'assister à une séance du Parlement et le monsieur m'expliqua que, par suite du récent incendie du vieux palais, on était obligé de se servir de locaux provisoires qui ne permettaient l'entrée qu'à un petit nombre de favorisés munis de cartes spéciales. Sur mon insistance confiante et un peu familière, mon protecteur, que je prenais non sans raison pour un lord en personne, se décida à nous ouvrir une porte et à nous faire entrer tout simplement dans la salle des séances des pairs d'Angleterre, nous indiquant les places réservées aux auditeurs.

Ce fut extraordinairement intéressant. Je vis et j'entendis le Premier : c'était lord Melbourne à cette époque ; puis Brougham, qui me sembla jouer un rôle très mou-

vementé et, autant que je pus en juger, soutint plusieurs fois Melbourne ; en outre, le duc de Wellington qui, avec son chapeau haut de forme en castor gris sur la tête, ses deux mains dans les poches du pantalon et surtout les secousses qu'il imprimait à son ventre pour accentuer certains passages de son discours, assez conventionnel, du reste, me produisit un effet de bonhomie qui m'enleva tout respect exagéré pour le vainqueur de Napoléon.

Lord Lindhurst m'intéressa aussi. C'était l'antagoniste spécial de Brougham, et, à mon vif étonnement, je le vis, à plusieurs reprises, s'asseoir à côté de son adversaire, comme pour jouer près de lui le rôle de souffleur. Je lus plus tard dans les journaux qu'il s'agissait de mesures à prendre contre le gouvernement portugais afin qu'il appliquât avec vigueur le bill contre l'esclavage. L'évêque de Londres, que j'eus aussi l'occasion d'entendre à cette séance, fut le seul qui, par son ton et sa tenue, me produisit un effet défavorable. Peut-être étais-je influencé par le préjugé que j'ai toujours eu contre le clergé.

Après cette visite intéressante, je jugeai que pour cette fois Londres n'avait plus rien à m'offrir. Je n'avais pas pu assister à une séance de la Chambre des Communes, mais mon infatigable protecteur, qu'en sortant je rencontrai par hasard dans les couloirs, me conduisit encore dans la salle des séances des Communes, m'expliqua tout ce qui lui parut devoir m'intéresser, me montra la pelisse du speaker et, sous une table, la masse qui est l'insigne de ce dignitaire. Sur ce que je voyais, il m'instruisit avec tant de minutie que je me crus au courant de tout ce qui était digne d'être connu dans la capitale

de la Grande-Bretagne. Je ne songeai pas à aller à l'Opéra italien, peut-être à cause des prix d'entrée que je me figurais exorbitants.

Nous parcourûmes encore jusqu'à exténuation toutes les rues de la ville et, après avoir subi la morne horreur d'un dimanche londonien, nous montâmes finalement, en compagnie du capitaine de la *Thétis*, et pour la première fois de notre vie, dans une voiture à vapeur qui nous transporta au parc de Gravesend. Puis nous partîmes le 20 août pour la France, où nous abordâmes le même soir à Boulogne-sur-Mer. En disant adieu à la mer, nous formions le vœu ardent de ne plus jamais y naviguer.

Une certaine inquiétude, que nous nous dissimulions réciproquement et qui était peut-être le pressentiment de ce qui nous attendait à Paris, jointe à d'autres raisons, nous décida à nous arrêter quelques semaines à Boulogne. Du reste, la saison était trop peu avancée pour que nous courussions la chance de rencontrer à Paris les quelques personnes influentes auxquelles j'avais l'intention de m'adresser. Notre décision prise, nous fûmes tout heureux d'apprendre que Meyerbeer se trouvait précisément en séjour à Boulogne.

Il me restait encore à instrumenter une partie du deuxième acte de *Rienzi*, et il était bien préférable pour nous de n'arriver dans ce Paris si dispendieux qu'au moment où je serais en mesure de présenter à la critique la moitié de mon œuvre achevée. Nous pensions aussi qu'il nous serait plus facile de trouver dans les environs de Boulogne un logement à un prix modéré.

Pour le chercher, nous nous mîmes à parcourir la contrée, et, sans trop de difficultés, nous trouvâmes, sur la route de Paris, à une demi-lieue de Boulogne, chez un marchand de vin campagnard habitant une maison isolée, deux chambres presque vides qui firent notre affaire. Après que nous eûmes signé un bail très court, Minna déploya, pour rendre notre demeure agréable, une ingéniosité étonnante. Un lit, deux chaises et une table, que je débarrassais de mes papiers de *Rienzi* au moment de prendre nos repas, composaient tout notre mobilier. Quant à notre nourriture, nous la préparions nous-mêmes dans la cheminée. C'est de là que je fis ma première visite à Meyerbeer.

La complaisance et l'amabilité du grand compositeur étaient proverbiales. Je me rendis donc chez lui sans aucune appréhension et lui pardonnai, dès que je le vis, de ne pas avoir répondu à la lettre que je lui avais écrite antérieurement. Mon enchantement dépassa mes prévisions. Dès ma première visite, il me reçut amicalement, et cet accueil me fut d'autant plus agréable que Meyerbeer avait une physionomie des plus sympathiques. Le haut du visage surtout était très beau et l'âge n'avait pas encore empâté ses traits, ce qui arrive assez fréquemment chez les personnes de race juive. Je lui dis mon intention d'aller à Paris et de tâcher d'y réussir comme compositeur dramatique ; il ne me découragea nullement. Il m'autorisa à lui lire le texte de mon *Rienzi* et l'écouta jusqu'à la fin du troisième acte avec une attention soutenue. Ensuite, il me pria de lui laisser les deux actes terminés de la composition musicale afin qu'il pût

les parcourir, et, à la visite suivante, il me témoigna un intérêt sans réserve. Quelque chose pourtant me troublait un peu, c'est qu'il revenait sans cesse sur l'éloge de mon écriture, dans laquelle il reconnaissait toutes les qualités du « Saxon ».

Meyerbeer me promit des lettres de recommandation pour le directeur du Grand Opéra, Duponchel, et pour le chef d'orchestre, Habeneck.

Je n'avais donc qu'à me féliciter de l'heureux hasard qui m'avait amené, après tant de pérégrinations aventureuses, dans cette partie de la France. N'était-ce pas en effet une chance incroyable que d'avoir si rapidement conquis la sympathie du plus grand compositeur d'opéra français? Meyerbeer m'emmena chez Moscheles, qui séjournait aussi à Boulogne, puis chez Mlle Blahedka, la célèbre virtuose que je connaissais de nom depuis longtemps. Je passai, dans leur intimité, de délicieuses soirées. Nous faisions de la musique et je me trouvai ainsi, pour la première fois, en relations avec de grandes célébrités musicales. J'avais écrit à mon futur beau-frère Avénarius en le priant de nous retenir à Paris un logis convenable. Nous partîmes donc en diligence le 16 septembre, après avoir eu les difficultés habituelles avec Robber, qu'il me fallut caser tout en haut, sur l'impériale.

C'est avec une curiosité impatiente que j'attendais notre entrée dans ce Paris tant désiré. Tout d'abord, je n'éprouvai que de la déception, car je ne ressentis rien de l'impression grandiose produite par Londres. Tout me parut plus étroit, plus resserré que je n'avais

pensé et les fameux boulevards surtout ne répondirent en rien à mon attente. J'étais furieux de devoir fouler pour la première fois le sol de Paris dans une affreuse petite rue, celle de la Jussienne, où s'était arrêtée notre monstre de diligence. La rue Richelieu, où se trouvait la librairie de mon beau-frère, ne m'en imposa guère non plus, comparée aux rues du West End de Londres. Et lorsque je dus regagner la chambre garnie, louée pour nous, dans la rue étroite de la Tonnellerie, qui relie la rue Saint-Honoré au marché des Innocents, je me sentis comme avili.

Une impression consolante vint heureusement atténuer mon découragement. Sur la façade de notre hôtel garni se trouvait un buste de Molière avec cette inscription : *Maison où naquit Molière.* Cela me parut de bon augure. Une chambre petite, mais agréable et bien meublée, d'un prix modeste, nous accueillit au quatrième étage. Des fenêtres, nous plongions dans la fourmilière prodigieuse des rues d'alentour et nous nous demandions avec effroi ce que nous étions venus chercher par là.

Avénarius, qui devait retourner à Leipzig pour y épouser ma sœur cadette Cécile et la ramener à Paris, me recommanda à la seule connaissance qu'il eût dans le monde musical. C'était un Allemand, E.-G. Anders, attaché à la Bibliothèque royale au département de la musique. Anders ne tarda pas à venir nous voir dans la maison natale de Molière et j'appris à connaître en lui un des rares hommes dont le souvenir, quoiqu'il ne pût m'être que très peu utile, est resté un des plus émouvants de ma vie.

Célibataire, ayant dépassé la cinquantaine, il me confia bientôt que de tristes épreuves l'avaient contraint, lui qui vivait autrefois dans l'abondance, à venir gagner sa vie à Paris. Ce qui avait été une occupation d'amateur, c'est-à-dire ses recherches de bibliographe, par lesquelles il avait acquis des connaissances extrêmement étendues dans le domaine de la musique surtout, était devenu sa seule et unique ressource. Il ne m'a jamais révélé son nom véritable. Il voulait que je ne l'apprisse, de même que ses infortunes, qu'après sa mort. Pour le moment, il me dévoila seulement qu'il se nommait donc Anders (*anders* signifie en allemand *autrement*), qu'il sortait d'une famille noble originaire des bords du Rhin et que, dans sa bonne foi, il avait été victime de noires tromperies qui lui avaient fait perdre tout ce qu'il possédait. Il n'avait réussi à sauver que sa collection de livres dont je pus constater la richesse, car elle couvrait tous les murs de son modeste logis.

A Paris, où il était venu, à ce qu'il semble, avec une recommandation puissante, il crut bientôt avoir à se plaindre aussi de cruels ennemis : quoiqu'il fût depuis longtemps en fonctions à la Bibliothèque, et, malgré toute sa science, il n'avait jamais pu dépasser le rang de petit employé, tandis que des ignorants lui grimpaient sur le dos et arrivaient aux postes plus élevés qui lui restaient fermés. J'appris plus tard que la faute en était principalement à son extrême gaucherie et à sa mollesse ; gâté par l'éducation qu'il avait reçue, il n'était plus capable de déployer une activité énergique. Ne recevant qu'un misérable traitement de 1 500 francs, il menait

une vie pénible, remplie de difficultés. Vieillissant, solitaire, et persuadé qu'il finirait à l'hôpital, il se sentit ranimé par notre société ; car, si nous étions besogneux nous-mêmes, nous voyions du moins l'avenir avec courage et espoir. Ma vivacité et mon indomptable énergie le remplirent de confiance en mes succès futurs et il prit toujours une part sincère et désintéressée à mes efforts. Collaborateur de la *Gazette musicale*, publiée par Maurice Schlesinger, il n'avait pas su se créer la moindre influence. Il ne possédait aucun talent de publiciste et la rédaction ne l'employait, pour ainsi dire, qu'à des notices bibliographiques. C'est donc avec cet homme si maladroit et si ignorant du monde que je combinai mon plan de la conquête de Paris, ou du moins de son terrain musical, hérissé de toutes les mesquineries imaginables. Mais, somme toute, l'essentiel était de se monter la tête mutuellement et de conserver l'espoir d'un coup de roue favorable de la fortune.

Pour nous aider dans nos conférences, Anders amena bientôt son ami et colocataire, le philologue Lehrs, et me procura ainsi une connaissance qui devint l'une des plus belles amitiés de ma vie. Lehrs, frère cadet d'un savant connu à Königsberg, était venu de là à Paris quelques années auparavant pour essayer de se créer, par ses travaux philologiques, une position indépendante. Malgré toutes les difficultés qu'il y rencontrait, il la préférait à celle de professeur dans une école, qui eût été son unique moyen de vivre en Allemagne. Très facilement, il avait obtenu du travail à la librairie Didot comme collaborateur d'une grande publication de classiques grecs

Mais l'éditeur qui connaissait les nécessités du jeune savant en profitait pour s'occuper davantage de la réussite de son entreprise que des besoins de son pauvre collaborateur. De sorte que Lehrs avait constamment à lutter contre la plus grande misère, ce qui ne l'empêchait pas de conserver sa dignité et de donner un exemple rare de désintéressement et de dévouement envers les autres. Sans aucune notion musicale et sans porter grand intérêt à la musique, il ne vit d'abord en moi qu'un homme ayant besoin de conseils, puis bientôt un compagnon d'infortune dans la misère parisienne.

Nous devînmes si intimes qu'il accompagnait presque chaque soir Anders chez moi. Pour ce dernier, l'escorte de Lehrs était d'autant plus agréable qu'il se sentait peu sûr sur ses pieds et qu'il devait s'armer simultanément d'une canne et d'un parapluie pour marcher. Il avait toujours beaucoup d'inquiétude à traverser, surtout le soir, les rues animées. En arrivant chez nous, il faisait volontiers passer Lehrs le premier, afin de détourner l'attention de Robber, dont il avait une peur bleue. Il la montrait si ouvertement que l'excellent animal finit par devenir méfiant et lui manifesta la même aversion agressive qu'il avait eue contre le matelot Koske, à bord de la *Thétis*.

Lehrs et Anders demeuraient dans un hôtel garni de la rue de Seine et ils se plaignaient amèrement de leur hôtesse, qui faisait main basse sur tout ce qu'ils gagnaient. Ils se trouvaient absolument sous sa tutelle. Anders rêvait de s'émanciper et s'y prépara deux ans, sans y jamais parvenir. Il n'y eut bientôt plus entre nous le

moindre secret sur nos situations respectives et nous formâmes un seul ménage, séparé par la distance, mais uni par les souffrances communes.

Le sujet de nos conversations était presque toujours le même : nous délibérions sur les voies à suivre pour atteindre rapidement mon but de me faire connaître à Paris. L'arrivée des lettres de recommandation promises par Meyerbeer entretint mon bon espoir. Le directeur de l'Opéra, M. Duponchel, me reçut dans son bureau ; il lut la lettre de Meyerbeer à travers un monocle qu'il se fourra dans un œil et ne manifesta aucune émotion. Il avait, sans doute, ouvert déjà bien des lettres de ce genre venant de Meyerbeer. Il me congédia et ne me donna plus jamais signe de vie.

Le vieux chef d'orchestre Habeneck, lui, me témoigna une sympathie réelle. Il se déclara prêt, si je le désirais et si on en trouvait le temps, à faire jouer quelque chose de moi dans une des répétitions d'orchestre des concerts du Conservatoire. Malheureusement, en fait de composition orchestrale, je n'avais rien qui pût convenir, sauf mon ouverture de *Christophe Colomb*. Comme elle m'avait procuré tant d'applaudissements à Magdebourg, grâce aux trompettes militaires prussiennes, je la considérai comme l'œuvre sortie de ma plume qui pouvait le mieux soutenir l'épreuve. J'en remis donc la partition et les parties d'orchestre à Habeneck et je pus ainsi raconter le soir à notre comité que j'avais fait mon premier pas vers le succès.

Quant à tenter de reprendre personnellement les rapports que j'avais eus par écrit avec Scribe, mes amis m'en détournèrent en me prouvant aisément qu'un

homme aussi occupé que le célèbre auteur n'aurait guère de temps à donner à un jeune compositeur totalement inconnu. En compensation, Anders me fit faire la connaissance d'un M. Dumersan, avec lequel il était lié. Ce dernier, à cheveux gris déjà, avait écrit une centaine de pièces pour de petits théâtres de vaudeville et il eût aimé, avant de mourir, se voir jouer sur une grande scène lyrique. Dépourvu de vanité d'auteur, il aurait volontiers accepté d'adapter en vers français un de mes opéras terminés. Nous lui offrîmes donc mon *Liebesverbot,* qui eût pu convenir au troisième théâtre lyrique, dit de la Renaissance. Ce théâtre était installé dans la salle Ventadour qui, après un incendie récent, avait été remise à neuf.

Dumersan mit en fort jolis vers français la traduction littérale des trois morceaux que je destinais à l'audition espérée. Au surplus, il me demanda d'écrire un chœur pour son vaudeville, *la Descente de la Courtille,* que l'on jouait aux Variétés pendant le carnaval.

Cette mission m'ouvrait une nouvelle perspective. Mes amis me conseillèrent d'écrire quelques petites mélodies que je pourrais offrir à des chanteurs connus pour leurs nombreux concerts. Lehrs et Anders me procurèrent des textes. Anders m'apporta un très innocent *Dors, mon enfant,* d'un jeune poète de ses amis, qui fut la première petite œuvre que je composai sur du français. Elle me réussit si bien que le soir, pendant que je l'essayais doucement au piano, ma femme me cria de son lit que cela vous endormait délicieusement. Je mis en outre en musique *l'Attente,* des *Orientales* de Victor Hugo, et une

romance de Ronsard, *Mignonne*. Je fis paraître plus tard (en 1841), dans le supplément musical du journal *l'Europe*, publié par Lewald, ces bluettes dont je n'ai pas à rougir.

Alors, il me vint à l'idée d'écrire un grand air de basse avec chœur pour Lablache dans son rôle d'Oroviste, de la *Norma*. Lehrs dut aller à la recherche d'un réfugié italien qui pût en fournir le texte. Il le trouva et je menai à bonne fin, dans le style de Bellini, une composition à effet que j'ai encore parmi mes manuscrits. J'allai immédiatement l'offrir à Lablache. Un nègre aimable m'accueillit dans l'antichambre et voulut absolument me faire entrer chez son maître, sans même m'annoncer. Je m'étais figuré qu'il était très difficile d'être reçu par un tel personnage, et, m'attendant à être éconduit, j'avais exposé dans une lettre l'objet de ma demande : j'espérais me faire comprendre ainsi plus facilement que par une explication de vive voix. La familiarité du brave nègre me mit donc dans un embarras extrême. Je lui fourrai dans la main mon manuscrit et ma lettre, et, sans plus m'occuper de son étonnement ni de son insistance à m'introduire, je me hâtai de quitter la maison. Je comptais revenir chercher la réponse quelques jours plus tard. Lorsque je reparus, Lablache me reçut très aimablement ; il m'assura que mon air était écrit à la perfection, mais que malheureusement il était impossible de l'intercaler après coup dans l'opéra de Bellini, représenté si souvent déjà.

La rechute dont je m'étais rendu coupable en reprenant le style de Bellini fut donc inutile et l'infruc-

tuosité de cet essai avait été bien vite démontrée. Je constatai qu'il me fallait des recommandations personnelles auprès des chanteurs et des cantatrices si je voulais entendre jamais mes autres airs chantés en public.

Aussi ma joie fut-elle grande quand Meyerbeer arriva enfin à Paris. Il ne témoigna guère de surprise du peu d'effet de ses recommandations ; au contraire, il crut bon de m'avertir qu'à Paris tout était très difficile et qu'ainsi je ferais mieux de chercher un modeste emploi. Il m'emmena dans ce but chez son éditeur, Maurice Schlesinger, et, m'ayant fait faire cette connaissance puissante, il m'abandonna à mon sort et partit pour l'Allemagne.

Schlesinger, ne sachant trop à quoi m'employer et les gens auxquels dans ses bureaux je fus présenté sous sa haute protection (entre autres, le violoniste Panofka) ne m'étant utiles en rien non plus, je retournai à mes conseillers domestiques. Eux, du moins, m'avaient déjà procuré quelque chose : par exemple la traduction française, faite par un professeur parisien, des *Deux grenadiers* de Heine. J'avais aussitôt composé pour cette traduction un air de baryton dont j'étais satisfait.

Ecoutant l'avis d'Anders, je me mis donc à la recherche de chanteurs et de cantatrices pour mes nouvelles compositions. Mme Pauline Viardot, à qui je m'adressai en premier lieu, parcourut les morceaux avec moi ; elle me dit sans hésitation qu'ils lui plaisaient, mais, tout de suite, elle m'exprima ses regrets de ne pouvoir s'en servir dans ses concerts. Même aventure avec une Mme Widmann qui, de sa belle voix de contralto, me

chanta avec expression *Dors, mon enfant,* mais ne sut pas qu'en faire non plus. Un M. Dupont, troisième ténor au Grand Opéra, après avoir essayé ma composition sur la poésie de Ronsard, me déclara que ce texte vieux français ne serait pas goûté du public parisien actuel. M. Géraldy, chanteur de concert très apprécié et professeur de chant, qui me permit plusieurs fois d'aller le voir, me dit, lorsque je lui offris mes *Deux grenadiers,* qu'il ne croyait pas possible de les chanter en public à cause de l'accompagnement final, qui rappelait la *Marseillaise;* ce chant ne se faisant plus entendre qu'au bruit du canon et des fusillades dans les rues.

Habeneck fut le seul à remplir sa promesse et il fit exécuter, pour Anders et moi, mon ouverture de *Christophe Colomb* pendant une répétition de l'orchestre. Je considérai cet acte comme une encourageante gracieuseté du vieux musicien, car il ne pouvait être question d'introduire cette œuvre dans un des célèbres concerts du Conservatoire. Malheureusement, je dus me rendre compte que je ne retirerais aucun avantage de cet essai, car ma composition de jeunesse, écrite à la légère, n'avait réussi qu'à donner à l'orchestre l'opinion d'un talent très confus.

Cependant, j'éprouvai au cours de ces répétitions une émotion d'autant plus profonde qu'elle était inattendue. Je dois la considérer comme ayant eu une influence puissante sur la nouvelle phase de mon développement artistique. Ce fut à l'occasion de la *Neuvième symphonie* de Beethoven, exécutée par ce célèbre orchestre d'une façon si parfaite et si émouvante que cette exécution

ne pouvait être que le résultat d'une longue étude. Je vis tout à coup devant mes yeux l'image que j'avais devinée dans mes rêves de jeunesse et que la misérable direction de Polenz avait effacée. Elle était maintenant claire comme le soleil et je pouvais la toucher de mes mains. Autrefois, je n'y avais aperçu que des constellations mystiques et des fantômes atones ; à présent les ondes d'une mélodie invincible, issues de sources innombrables, coulaient dans mon cœur avec une puissance sans nom.

La période décadente de mon goût, qui avait précisément commencé par le trouble où m'avait jeté l'exécution de l'œuvre de Beethoven et qui s'était malheureusement développée pendant mon insipide carrière de directeur de théâtre, prit fin dans la honte et le repentir.

Ce changement intime avait été préparé, en ces dernières années, par mes tristes expériences ; mais mon esprit ne retrouva réellement sa force originelle que par l'indicible sensation ressentie au cours de cette exécution dont la perfection était chose absolument nouvelle pour moi. Je puis comparer cette émotion à celle que fit éprouver à l'adolescent de seize ans le *Fidelio* de Mme Schröder-Devrient.

Et, dans ce moment où je voyais clairement la détresse de ma situation à Paris et l'impossibilité d'arriver au succès par la voie où je m'étais engagé, le premier résultat de cette audition fut d'éveiller en moi le désir violent de créer une œuvre qui me procurât une satisfaction intime absolue. J'esquissai donc une ouverture qui

devait être la première partie d'une symphonie complète sur *Faust;* dans la tête j'avais déjà toute la seconde partie sur Marguerite. C'est la composition que je repris quinze ans plus tard sur le désir et les indications judicieuses de Liszt, après l'avoir perdue de vue si longtemps. Je la remaniai en partie et j'en fis une ouverture pour *Faust,* qui a été exécutée avec succès à diverses reprises. J'avais alors l'ambition de faire accepter un ouvrage de ce genre par les concerts du Conservatoire, mais j'appris bientôt qu'on croyait m'avoir accordé suffisamment d'attention et qu'on désirait être débarrassé de moi pour quelque temps. Voyant l'inutilité de mes efforts, j'eus naturellement de nouveau recours à Meyerbeer et lui demandai d'autres recommandations, spécialement pour des chanteurs. Je fus très surpris lorsque, là-dessus, Meyerbeer m'adressa, de Berlin, à son homme d'affaires, un singulier personnage, nommé M. Gouin, employé des postes. Lui et sa femme avaient reçu toutes les instructions de Meyerbeer, afin de m'aider de leur mieux. Par cette entremise, le célèbre compositeur me mit en premier lieu en rapports avec M. Anténor Joly, directeur du théâtre lyrique de la Renaissance, dont j'ai déjà parlé.

M. Gouin obtint de ce directeur, avec une facilité presque inquiétante, la promesse de faire jouer ma *Défense d'aimer.* Il s'agissait seulement d'offrir au comité du théâtre l'audition de certaines parties de l'opéra, afin qu'il pût en juger. Mais lorsque je demandai quelques artistes de ce théâtre pour étudier les trois morceaux traduits par Dumersan, on me répondit avec regret que

ces artistes étaient trop occupés pour le moment. Gouin sut cependant me tirer d'affaire. Fort des pleins pouvoirs du maître, il recruta différents chanteurs qui avaient des obligations à Meyerbeer et qui promirent leur concours pour l'audition projetée. C'étaient Mme Dorus-Gras, véritable prima donna du Grand Opéra, Mme Widmann et M. Dupont. Je connaissais ces deux derniers par les vains efforts que j'avais faits pour les amener à chanter mes petites compositions.

Voilà donc où j'en étais après six mois, vers Pâques 1840 ! Bâtissant mes espérances d'avenir sur les démarches de Gouin, qui me semblaient tout à fait sérieuses, et poussé surtout par les conseils téméraires de Lehrs, je résolus de changer la manière de vivre que j'avais suivie jusqu'alors à Paris. Je me décidai à quitter l'obscur quartier des Innocents et à émigrer dans une partie de Paris plus rapprochée du monde des artistes. Ce que cela signifiait et dans quelles conditions cela devait être exécuté, on le comprendra quand j'aurai dit comment nous avions végété jusqu'alors à Paris.

Quoique, dès notre arrivée, nous nous fussions arrangés le plus économiquement possible (nous prenions, par exemple, notre dîner pour un franc dans un tout petit restaurant), le reste de nos ducats s'était bien vite évanoui. L'ami Mœller nous avait donné à entendre que nous pouvions nous adresser à lui dès que nous serions dans le besoin ; il comptait mettre de côté pour nous le gain de sa première bonne affaire. Il n'y eut bientôt plus d'autre ressource ; il fallut lui écrire. En attendant, je mis en gage tout ce que nous possédions de valeur.

N'osant pas m'informer où se trouvait une maison de prêts, je cherchai dans le dictionnaire le nom français de ces établissements, afin de le découvrir à l'occasion sur une enseigne. Dans mon petit dictionnaire de poche, il n'y avait d'autre dénomination que « Lombard ». Je trouvai alors sur le plan de Paris, dans un quartier inextricable, une petite rue qui se nommait rue des Lombards. J'y allai donc, et, longtemps, j'errai à l'aventure sans arriver à obtenir un renseignement favorable. En revanche, j'avais souvent été intrigué par les mots : « Mont-de-piété » que je lisais sur des transparents de lanterne. Lorsque je demandai à mes conseillers intimes ce que signifiaient ces « pieuses montagnes », je fus joyeusement surpris d'apprendre que là précisément se trouvait mon salut. J'allai donc porter au commissaire du Mont-de-piété ce que nous possédions en fait d'argenterie, notamment nos cadeaux de noce. Puis ce fut le tour des petits bijoux de ma femme et de ce qui lui restait de ses toilettes de théâtre, entre autres une belle robe bleue à traîne brodée d'argent, qui avait appartenu à la duchesse de Dessau.

L'ami Mœller ne donnait toujours pas signe de vie; il fallait vivre au jour le jour jusqu'à l'arrivée de son envoi si désiré, de telle sorte qu'un matin nos alliances mêmes prirent le chemin du Mont-de-piété. Les secours ne venant décidément pas, j'appris que les reconnaissances étaient encore une ultime ressource et qu'on pouvait les vendre avec les objets en gage. La cruelle nécessité nous força à recourir à ce dernier moyen et la robe de la duchesse fut perdue pour toujours.

Nous ne reçûmes jamais de nouvelles de Mœller. Plus tard, quand j'étais chef d'orchestre à Dresde, il vint me voir une fois et m'avoua qu'après notre séparation il avait été extrêmement affecté et blessé des propos qu'on lui avait rapportés venant de nous et par lesquels nous aurions parlé de lui de façon offensante et humiliante. C'est pourquoi il avait cru devoir rompre toute relation amicale. Comme nous avions la conscience très nette, nous comprîmes que nous avions été calomniés et privés ainsi de l'aide assurée que nous attendions dans notre pénurie.

C'est au moment où la détresse commençait à nous étreindre ainsi, qu'un événement vint nous frapper comme un présage de malheur. Le chien que nous avions amené à Paris avec tant de peines, notre beau Robber, qui était certainement un animal de valeur et qui excitait partout l'admiration, disparut tout à coup, volé selon toute apparence. Dans l'animation des rues de Paris, il avait, comme à Londres, fait preuve de l'instinct le plus sûr et toujours il retrouvait son chemin. Dès les premiers jours, il s'était faufilé tout seul dans le jardin du Palais-Royal où il savait retrouver une nombreuse compagnie de chiens. Il y fâisait le bonheur des gamins par son adresse à rapporter ce qu'on lui jetait dans l'eau du bassin. Lorsque nous passions avec lui sur le quai du Pont-Neuf, il nous demandait d'ordinaire la permission de se baigner et il ne tardait pas à attirer une foule de badauds qui accueillaient avec des cris de joie les plongeons qu'il exécutait à la recherche des ustensiles ou autres objets submergés, si bien que la police nous pria de faire cesser cette occa-

sion d'ameutement. Un matin, je le laissai sortir comme d'habitude, mais il ne revint plus et demeura à jamais perdu malgré toutes les inventions que je mis en œuvre pour le retrouver. Ceux qui connaissaient notre situation considérèrent cette perte comme une bonne chose, car on s'étonnait que, manquant nous-mêmes du nécessaire, nous nous fussions chargés de nourrir un chien de cette taille.

A cette époque, environ dans le deuxième mois de notre séjour à Paris, ma sœur Louise vint de Leipzig rejoindre son mari, Frédéric Brockhaus, qui l'attendait depuis un certain temps. Ils avaient l'intention de faire un voyage en Italie et Louise profita de son passage à Paris pour se livrer à différentes emplettes de femme riche. Je trouvai naturel qu'ils n'éprouvassent ni pitié pour nous, ni responsabilité envers des parents qui semblaient avoir agi avec imprévoyance en se fixant à Paris. Aussi, sans me donner pourtant l'apparence d'être dans une situation agréable, je ne voulus tirer aucun avantage de notre parenté. Minna fut même assez bonne fille pour aider ma sœur de ses conseils dans le choix de ses achats de luxe, car nous étions avant tout désireux de ne pas donner à nos parents riches le soupçon que nous cherchions à éveiller leur compassion.

Grâce à ma sœur, je fis cependant une singulière connaissance qui prit bientôt une part importante à tout ce qui me concernait. C'était le jeune peintre Ernest Kietz, de Dresde, véritable enfant de la nature, étonnamment sincère et cordial. Sa facilité à faire le portrait, d'après une manière à lui, avec des crayons de

couleur, l'avait rendu célèbre dans sa patrie. Ses succès avaient été si lucratifs qu'il s'était décidé à faire des études sérieuses. Il était donc venu à Paris où il travaillait depuis un an dans l'atelier de Delaroche. Malheureusement, il avait choisi une voie où, avec sa nature presque enfantine et étourdie, son manque d'instruction et sa faiblesse de caractère, il devait se perdre sans retour malgré tout son talent. Je le constatai, à mon regret, grâce à la fréquence de nos relations amicales. En attendant, cet être confiant et familier nous était fort agréable à tous, surtout à ma pauvre femme, si souvent solitaire. Sa grande bonté et son affectueuse abnégation nous rendirent son amitié précieuse et en firent une source de secours dans notre plus grande misère.

Il fut donc accueilli chaque soir dans notre cercle intime, quoiqu'il fût une singulière société pour le vieil Anders, si pusillanime, et pour le consciencieux Lehrs. Sa grande bonhomie et ses boutades comiques nous devinrent indispensables. Ce qui nous amusait souvent, c'était l'ardeur convaincue avec laquelle il prenait part, sans la moindre gêne, à des conversations françaises. Après vingt ans de séjour en France, il ne savait pas coudre deux mots corrects ensemble. Il apprenait chez Delaroche la peinture à l'huile ; évidemment il montrait du talent, là aussi, et pourtant ce fut l'écueil sur lequel il sombra. Il lui fallait un tel temps pour préparer ses couleurs sur sa palette et laver ses pinceaux qu'il arrivait rarement à peindre quelque chose. Les journées étant courtes au milieu de l'hiver, lorsqu'il avait enfin mis palette et pinceaux en ordre, il n'y voyait plus assez, de sorte qu'il

ne parvint jamais, que je sache, à achever un seul tableau. Les étrangers qu'on lui adressait et qui lui commandaient des portraits, étaient toujours forcés de quitter Paris avant qu'il les eût terminés. Cela allait même si loin qu'il finit par se plaindre de voir mourir ses modèles sous son pinceau. Seul, son horrible homme de propriétaire, auquel il devait toujours le loyer, sut s'arranger de façon à ce que son portrait fût achevé par l'artiste. C'est, je crois, le seul portrait que Kietz ait jamais fini à Paris.

Ce qui lui réussissait le mieux, c'étaient de légers et naïfs croquis qu'il dessinait le soir rapidement, inspiré par le sujet de notre entretien. Ce même hiver, il fit de moi une esquisse au crayon ; il l'avait très soigneusement exécutée et deux ans après, lorsqu'il eut appris à me mieux connaître, il la retoucha et la laissa dans l'état où elle existe aujourd'hui encore. Il avait pris plaisir à me représenter comme il me voyait pendant nos causeries intimes, lorsque la satisfaction et la vivacité du discours animaient mes traits. Il ne se passait pas de soirée que mon humeur, souvent chagrinée par les déceptions de la journée, ne finît par reprendre la gaieté qui lui était naturelle. Et, pendant cette période de soucis, cela stimula précisément le bon Kietz à me poser en homme absolument sûr de l'avenir et qui regardait en souriant au delà des vicissitudes du moment présent.

Ma sœur cadette, Cécile, était arrivée à Paris avec son mari, Edouard Avénarius, avant la fin de l'année 1839. Nous comprenions sans peine la gêne que la jeune femme éprouvait à nous trouver dans une situation qu'il était

facile de deviner besogneuse. La sienne n'était, il est vrai, pas des plus brillantes non plus. Aussi, au lieu d'aller voir nos parents, nous attendîmes qu'ils vinssent chez nous et cela dura un certain temps.

En revanche, nous fûmes bien réconfortés de revoir Henri Laube et sa femme, au début de 1840. Depuis notre dernière séparation, il avait, dans des circonstances assez extraordinaires, épousé Iduna Budaeus, la jeune veuve d'un médecin de Leipzig. Ils étaient venus faire un séjour d'agrément de quelques mois à Paris. Déjà, pendant la longue prison préventive de Laube, cette jeune femme, touchée par son sort, lui avait témoigné sans le connaître beaucoup d'intérêt et de sympathie. C'était à l'époque où je quittai Berlin. Le jugement de Laube fut prononcé peu de temps après : il fut condamné à la peine très clémente d'un an de prison. Il eut l'autorisation de purger sa condamnation à Muskau, en Silésie, ainsi qu'il le demandait. Là, il put profiter du voisinage de son ami le prince de Puckler, qui avait le directeur des prisons sous ses ordres. Le prince vint souvent consoler l'écrivain par sa société. Son amie s'était décidée à l'épouser juste avant qu'il entrât en prison, afin de pouvoir lui être d'un affectueux secours à Muskau même.

Ma joie fut grande de revoir mon ami en si favorable position ; elle le fut davantage encore de retrouver en lui la même cordiale sympathie pour tout ce qui me concernait. Nous nous vîmes très souvent, nos femmes aussi se lièrent d'amitié et Laube fut le premier qui traitât ma folle escapade de Paris avec l'humour voulue.

J'appris à connaître Henri Heine chez Laube ; l'un et

l'autre se livraient, sur ma singulière situation, à d'affectueuses plaisanteries qui me faisaient rire moi-même. Laube ne se voyait pas capable de m'adresser des remontrances sérieuses sur mon intention de conquérir Paris, car la légèreté avec laquelle je traitais cet espoir, fondé sur de si faibles bases, finissait par le gagner aussi. Mais, sans me faire opposition, il songea à me venir en aide et, dans ce but, me demanda de lui tracer un plan raisonnable de mes projets. Il voulait par ce moyen obtenir pour moi quelques secours de Leipzig, où il retournait. C'était précisément au moment de l'entente si favorable que j'avais conclue avec le direction de la Renaissance. Il me semblait que je prenais pied et je crus pouvoir affirmer que si j'avais de quoi vivre six mois, j'arriverais à quelque chose. Laube promit de s'en occuper et il tint parole. A Leipzig, il réussit à intéresser à ma carrière un de ses amis riches ; les membres fortunés de ma famille furent entraînés par l'exemple, et je reçus, durant six mois, une pension mensuelle par l'intermédiaire d'Avénarius.

Nous nous décidâmes donc à quitter notre hôtel garni et à louer un appartement rue du Helder. Ma femme, dont le caractère sérieux et prudent avait fini, grâce à mon insouciance, par perdre sa stabilité, se laissa convaincre de la nécessité de ce changement. Minna se disait surtout que, faisant le ménage elle-même, la vie nous reviendrait moins cher qu'à l'hôtel et au restaurant. La suite lui donna pleinement raison ; mais le point faible était notre installation, car nous ne possédions rien de ce qui constitue un ménage et nous n'avions pas les moyens de nous procurer le plus modeste mobilier.

Lehrs, qui était au courant de toutes les roueries de la vie parisienne, vint nous aider de ses conseils. A son avis, mon entreprise n'était justifiable que si elle obtenait un succès répondant à sa hardiesse ; mais comme je n'avais aucune chance d'attendre ce succès de longues années, je devais compter sur une faveur toute spéciale du destin ou bien y renoncer d'emblée. Il fallait donc que le but désiré fût atteint dans l'espace de cette année et, pour cela, je devais avoir le courage de risquer quelque chose et prouver que je ne me nommais pas Wagner pour rien (*wagner* signifie audacieux). Mon appartement de 1 200 francs serait payé par trimestre ; quant à l'installation, on en chargerait un menuisier recommandé par la patronne de notre hôtel garni ; il devait nous fournir le nécessaire contre un paiement par acomptes qui paraissait avantageux. Lehrs persistait dans son idée : pour arriver à quelque chose à Paris, il faut avoir une façade qui inspire la confiance.

Mon audition allait avoir lieu ; j'étais sûr du théâtre de la Renaissance. Dumersan me demandait instamment de lui donner à traduire le reste de mon *Liebesverbot* en vers français... Nous nous risquâmes donc, et, le 15 avril, nous entrions dans le joli appartement de la rue du Helder ; mais, à l'étonnement du concierge, avec fort peu de bagages.

La première visite que je reçus dans ce nouveau logis où je m'étais établi avec des espérances si hardies, fut celle d'Anders. Il venait nous annoncer la faillite et la fermeture du théâtre de la Renaissance.

Cette nouvelle m'atteignit comme un coup de foudre ;

elle me frappa plus fort qu'un malheur ordinaire, car elle me révéla avec la rapidité de l'éclair la vanité de toutes mes expectatives. Mes amis se prononcèrent ouvertement sur Meyerbeer et ne se gênèrent pas pour dire qu'il était sans doute au courant de la situation de ce théâtre, auquel il ne m'avait adressé que pour me détourner du Grand Opéra. Je ne voulus pas creuser davantage les pensées qui se rattachaient à ce soupçon. J'avais bien assez d'amertume à me demander ce que j'allais faire de mon bel appartement.

Mes artistes ayant déjà bien étudié les morceaux de la *Défense d'aimer* destinés à l'audition, je résolus de les faire entendre au moins à quelques personnes influentes. Comme il ne s'agissait que d'assister à une simple audition dont il ne résulterait aucune conséquence, M. Edouard Monnais qui, après le départ de Duponchel, dirigeait provisoirement le Grand Opéra, accepta volontiers mon invitation, d'autant plus que les chanteurs appartenaient à son institut. Je fis aussi ma visite à Scribe et le priai de venir écouter ces morceaux. Avec la plus grande amabilité il me répondit affirmativement. J'arrangeai donc un jour mon audition pour ces deux messieurs dans le foyer des artistes du Grand Opéra et j'accompagnai moi-même au piano les trois airs choisis. Ils déclarèrent la musique « charmante »! Scribe se dit prêt à m'arranger un texte dès que l'administration de l'Opéra m'aurait donné la commande de la musique. M. Monnais n'y fit pas d'objection, sauf que cette commande ne pourrait pas se faire de sitôt. Je vis bien qu'il ne s'agissait là que de phrases de politesse et je trouvai

que Scribe avait été bien aimable de se déranger rien que pour venir me les dire.

Au fond, je me sentais profondément honteux de m'être encore occupé sérieusement de cette œuvre frivole de jeunesse en lui empruntant ces trois morceaux. Mais j'avais cru que cette musique légère plairait le mieux au goût parisien. Et, en abandonnant tout espoir de réussite à Paris, j'abandonnai aussi définitivement ce genre de musique. Ne pouvant communiquer à personne la transformation totale de mon goût, et surtout pas à ma femme, je tombai dans une véritable mélancolie. Tout en continuant à faire bonne mine à mauvais jeu, je n'ai plus, à partir de ce jour, compté sur la possibilité du succès à Paris. La misère affreuse que j'avais en perspective me faisait contempler avec une sorte d'horreur les couleurs dont la ville se parait sous le soleil de mai. C'est le plus mauvais moment pour toute entreprise artistique. A chaque porte où j'allais frapper avec un espoir déguisé on me répondait par la phrase terriblement monotone : « Monsieur est à la campagne. »

Pendant les longues promenades que je faisais avec ma pauvre femme et où nous nous sentions si horriblement étrangers au milieu de la foule bigarrée, je délirais et lui dépeignais le bonheur des États libres de l'Amérique du Sud. Là, on serait bien loin de toutes ces misères, on ne saurait rien des choses de théâtre, d'opéra, ni de musique, et il serait facile de se créer une existence raisonnable par un travail sérieux. Minna ne comprenant pas ce que cela signifiait, je la renvoyais à un récit de Zschokke, *la Fondation du Maryland*, que je venais de

lire et dans lequel étaient décrits, d'une manière séductrice, le bonheur et le soulagement d'émigrés européens respirant librement après les tourments dont ils avaient eu à souffrir dans leur ancien pays. Mais Minna, plus pratique, me démontrait la nécessité de supporter la vie à Paris et songeait au moyen de faire le plus d'économies possible.

Cela ne m'empêchait pas toutefois d'élaborer le plan du texte de mon *Vaisseau fantôme* et je nourrissais toujours un peu l'espoir de me faire entendre quand même à Paris. Je condensai tout le sujet en un acte, réduisant ainsi l'action dramatique aux seuls personnages principaux, pour éviter d'employer un accessoire théâtral qui me répugnait. Au point de vue pratique, je croyais avoir plus de chance de placer une pièce en un acte. On en acceptait souvent comme lever de rideau avant les ballets du Grand Opéra. J'écrivis là-dessus à Meyerbeer, à Berlin, en lui demandant de s'employer en ma faveur.

En outre, je me remis à ma composition de *Rienzi*, à laquelle je travaillai sans interruption jusqu'à ce qu'elle fût complètement achevée. En attendant, notre position devenait de plus en plus critique. J'étais forcé de manger d'avance les subsides que m'avait procurés Laube et je perdis ainsi toute la sympathie de mon beau-frère Avénarius, qui comprenait de moins en moins notre établissement à Paris.

Un matin que nous étions en train de nous demander avec grand souci comment nous allions payer le premier trimestre de notre loyer, un facteur des Messageries s'annonça, m'apportant un colis adressé de Londres.

Je crus que c'était un envoi du ciel et je brisai les cachets pendant que l'on me tendait le registre où je devais accuser réception, et où je vis que j'avais à payer sept francs de port. A mon cruel effroi, je reconnus en outre que le paquet contenait mon ouverture sur *Rule Britannia*, que la Société philharmonique de Londres me retournait. Furieux, je déclarai que je n'acceptais pas le colis. Le porteur, de son côté, se mit à réclamer vivement les sept francs que je devais payer puisque j'avais déjà ouvert le paquet. Mais rien ne lui servit ; je n'avais pas les sept francs. Je prétendis qu'il m'avait annoncé trop tard le prix du port et je le contraignis à remporter l'unique exemplaire de mon ouverture. J'en faisais ainsi cadeau à MM. Laffitte et Caillard, qui n'avaient qu'à en disposer à leur gré. Je ne sais ce qu'est devenu ce manuscrit et n'eus jamais la curiosité de l'apprendre.

Dans notre calamité, Kietz nous vint subitement en aide. Une vieille demoiselle Leplay, de Leipzig, très riche et fort avare, l'avait chargé de lui trouver un logis bon marché à Paris, où elle voulait venir pour quelque temps avec sa compagne de voyage, la propre belle-mère de Kietz. Sans être grand, notre appartement l'était pourtant trop pour nous et nous était devenu bientôt une charge pénible ; aussi n'eûmes-nous aucune hésitation à en sous-louer la meilleure partie à ces deux dames pour leur séjour, qui dura près de deux mois. De plus, ma femme se chargea de leur fournir le petit déjeuner, absolument comme dans un hôtel garni, et elle fut tout heureuse de pouvoir gagner les quelques sous que cela lui rappportait. Malgré l'importunité de ce voisinage de vieille fille

originale, le loyer qu'elle nous remit nous aida un peu à passer cette période difficile, et malgré le peu de tranquillité du logis, je travaillai à mon *Rienzi*.

Cela me devint plus difficile lorsque, après le départ de ces dames, une chambre de notre demeure fut louée à un commis voyageur allemand qui passait ses heures de loisir à jouer de la flûte. Ce brave homme, très modeste, se nommait Brix et nous avait été adressé par un de nos récents amis, le peintre Pecht. C'était par Kietz que j'avais appris à connaître Pecht. Ils travaillaient ensemble chez Delaroche et formaient le plus parfait contraste. Pecht était certainement moins doué que Kietz, mais il s'était donné la tâche d'apprendre la peinture à l'huile, le plus vite possible, et il y réussit, grâce à son zèle et à son sérieux. Instruit, il désirait s'instruire encore et témoignait en tout d'une nature loyale et sûre. Bien qu'il fût moins intime avec nous que nos trois anciens amis, il fit partie de ceux qui nous demeurèrent fidèles dans le malheur et qui se retrouvaient presque chaque soir chez moi.

Je reçus un jour la preuve surprenante de la fidélité infatigable avec laquelle Laube s'occupait toujours de moi. L'intendant d'un comte Kuscelew vint me voir et, après avoir pris quelques informations sur ma position, il m'annonça que son maître, ayant entendu parler de moi par Laube à Carlsbad, désirait m'être utile et faire ma connaissance. Il avait l'intention de recruter à Paris une petite troupe d'opéra-comique qui devait le suivre dans son domaine en Russie et il cherchait un chef de musique qui fût à même de l'aider à réunir les éléments

de cette troupe. Je me rendis donc volontiers à l'hôtel du comte et j'y trouvai un homme d'un certain âge, aux manières souples et affables, qui écouta avec amabilité mes petites compositions françaises. Mais, de son coup d'œil expert, il avait vu sans doute immédiatement que je n'étais pas l'homme qu'il lui fallait, et tout en me faisant mille politesses, il n'entra pas en pourparlers sérieux avec moi pour son entreprise d'opéra. Le même soir cependant, il m'envoya quelques lignes aimables avec dix louis d'or et je ne sais pas trop ce qu'il voulait me payer par là. Je lui répondis donc en le priant de me donner quelques indications sur ce qu'il désirait de moi et sur le genre de composition que je devais lui fournir, car je supposais qu'il m'avait payé d'avance. Ne recevant pas de réponse, j'essayai plusieurs fois, mais sans succès, d'être reçu chez lui. Plus tard, j'appris que le comte n'avait de goût que pour les opéras d'Adam et quant à l'engagement de sa troupe, il tenait plutôt à former un petit sérail qu'un véritable ensemble artistique.

Jusqu'à présent, mes relations avec l'éditeur Schlesinger ne m'avaient conduit à rien. Il n'y eut pas moyen de le déterminer à faire paraître mes diverses compositions françaises. Finalement, pour arriver peut-être à être connu par ce moyen, je me décidai à publier mes *Deux grenadiers*, chez lui, mais à mes frais. Kietz dut fournir pour le titre un magnifique frontispice, gravé sur pierre, et Schlesinger me fit un compte de cinquante francs pour l'impression. Le sort de cette publication est curieux. L'ouvrage portait le nom de la maison Schlesinger, mais ayant supporté tous les frais d'édition, c'est

à moi que devait revenir le bénéfice de la vente. Aucun exemplaire n'en fut écoulé, à ce que l'éditeur m'a assuré plus tard. Dans la suite, lorsque à Dresde j'eus acquis un nom avec mon *Rienzi*, l'éditeur de musique Schott, à Mayence, jugea bon de faire paraître ces *Deux grenadiers* en Allemagne. Ses publications consistaient presque exclusivement en traductions du français. Il fit donc tout simplement imprimer l'original de Heine sous le texte français. Mais celui-ci avait été traduit très librement sur un mètre différent de l'allemand, de sorte que la poésie de Heine ne concordait pas du tout avec la musique et produisait un effet grotesque. Indigné de ce procédé, je protestai contre le tort qu'on me faisait en imprimant de telle sorte une de mes œuvres sans mon consentement. Là-dessus, Schott me menaça d'un procès en diffamation : son édition n'étant pas une *contrefaçon*, mais une *reproduction*. Je ne connaissais pas cette différence, et, pour éviter d'autres désagréments, je lui fis réparation d'honneur. Lorsqu'en 1848 je m'informai auprès de M. Brandus, successeur de Schlesinger, de ce qu'était devenue ma petite composition, j'appris qu'on en avait publié une nouvelle édition, mais personne ne voulut entendre parler des droits que j'avais à faire valoir. N'ayant nulle envie de m'acheter de mon argent un exemplaire des *Deux grenadiers*, j'ai dû me passer jusqu'ici de posséder ma propriété. On verra plus tard dans quelle proportion des entreprises pareilles sur mes œuvres se sont développées et sont devenues lucratives.

Pour l'instant, il s'agissait de dédommager Schlesinger de ses cinquante francs. Il me proposa de colla-

borer à la *Gazette musicale* qu'il publiait. Ne sachant pas assez de français pour écrire dans cette langue, je dus faire traduire mes articles et abandonner la moitié des honoraires au traducteur. Je me consolai en me disant que j'obtiendrais toujours soixante francs pour une feuille d'impression. Ce qu'était une telle feuille, je devais l'apprendre bientôt. Quand j'allai toucher mes honoraires chez l'éditeur (toujours fort renfrogné à cette occasion), celui-ci prit un exécrable instrument de fer sur lequel les lignes des colonnes étaient marquées en chiffres ; il le posa sur l'article à taxer et après avoir soigneusement soustrait du total l'espace du titre et de la signature, il fit l'addition des lignes. Il en résulta que ce que j'avais pris pour une feuille d'impression n'en était en réalité qu'une demi.

Bref, je me mis à écrire des articles pour la singulière publication de Schlesinger. Le premier fut une assez longue dissertation : *De la musique allemande.* Je me laissai aller à dépeindre le caractère sérieux et profond du mouvement musical allemand avec l'exagération enthousiaste qui m'était habituelle, si bien que mon ami Anders observa que ce serait bien beau s'il en était vraiment ainsi. J'eus la satisfaction tout imprévue de retrouver mes lignes traduites en italien dans une revue musicale de Milan et je ne pus m'empêcher de sourire en m'y voyant, par une erreur qui ne serait sans doute plus possible aujourd'hui, qualifié de *dottissimo musico tedescho.*

Mon article avait donc été remarqué favorablement. Schlesinger me demanda alors d'écrire quelque chose

sur l'arrangement que le général russe Lwoff avait fait du *Stabat mater* de Pergolèse ; je m'en acquittai en allongeant ma prose (dans un but pratique) autant que possible. Puis, de mon propre mouvement, j'écrivis encore sur un ton familier une boutade ayant pour titre : *Du métier de virtuose et de l'indépendance du compositeur.* Pendant cette période, je fus surpris par l'arrivée de Meyerbeer, qui venait passer quinze jours à Paris. Il se montra plein de sympathie et d'obligeance. Lorsque je lui fis part de mon projet d'écrire un ouvrage en un acte qui pût se jouer avant un ballet et que je le priai en même temps de me présenter au nouveau directeur du Grand Opéra, M. Léon Pillet, il ne vit pas d'inconvénient à m'emmener chez ce monsieur et à me recommander à lui. Mais, au cours de la conversation sérieuse que ces messieurs eurent à mon sujet, j'eus la désagréable surprise d'entendre Meyerbeer me donner le conseil de m'associer à un autre musicien pour composer un ballet. Je ne voulus naturellement pas en entendre parler, mais j'offris à M. Pillet le très court résumé du sujet de mon *Vaisseau fantôme.*

J'en étais là quand Meyerbeer quitta de nouveau Paris, et cette fois pour un temps assez long.

M. Pillet ne me donnant pas de ses nouvelles, je continuai à travailler assidûment à la composition de *Rienzi*, mais j'avais le souci rongeur de devoir souvent m'interrompre pour exécuter les travaux que me donnait Schlesinger et qui me faisaient vivre. Ma collaboration à la *Gazette musicale* me rapportant bien peu, il me chargea un jour d'écrire une méthode de cornet à piston.

A l'étonnement que je témoignai en lui demandant comment je devais m'y prendre, il me répondit en m'envoyant cinq méthodes déjà parues de cornet à piston. C'était alors l'instrument favori de la jeunesse masculine de Paris. De ces cinq méthodes, je devais tout bonnement en tirer et en combiner une sixième, car, pour Schlesinger, il ne s'agissait que d'en avoir une éditée par sa maison. Et, en vérité, je me mis à me casser la tête et à chercher de quelle façon je pourrais m'en tirer, quand Schlesinger lui-même me délivra de ce souci : on venait précisément de lui envoyer une méthode toute prête. Mais alors, il me donna à écrire quatorze « suites pour cornet à piston ». On entendait par là des pots-pourris sur des opéras. Schlesinger me procura les matériaux de cette besogne en m'expédiant à la maison soixante arrangements d'opéras complets pour piano. Je les parcourus afin d'y trouver les airs convenant à mes suites. Pour avoir sous la main et sans me déranger de ma place la plus grande variété possible de mélodies, je construisis sur ma table un édifice bizarre avec les soixante volumes dans lesquels j'avais marqué d'une bande de papier les passages qui m'avaient plu.

A ma grande satisfaction et à la consternation de ma pauvre femme, Schlesinger me fit dire au beau milieu de mon travail que M. Schiltz, le principal piston de Paris, auquel il avait donné mes études à revoir avant de les livrer à l'impression, avait déclaré que je ne comprenais rien au cornet à piston, que j'avais choisi des tonalités trop hautes et que jamais les Parisiens n'arriveraient à les jouer. Tout ce que j'avais écrit dut être

porté à Schiltz, qui consentit à le corriger; toutefois, il me fallut lui abandonner la moitié de mes honoraires. Je fus d'ailleurs débarrassé du reste de la commande et les soixante gros volumes reprirent le chemin de l'extraordinaire magasin de la rue Richelieu.

Je me voyais donc de nouveau sans gagne-pain. La misère grandissait au logis, mais j'avais recouvré ma liberté et le temps de mettre la dernière main à *Rienzi.* Le 19 novembre, je terminai enfin ce volumineux opéra.

Je m'étais décidé à l'offrir au Théâtre de la Cour, à Dresde, afin de me procurer ainsi, en cas de succès, mes entrées en Allemagne. J'avais choisi Dresde, parce que je savais y trouver Tichatscheck, le meilleur ténor pour mon rôle principal; puis je comptais sur la protection bienveillante de Mme Schröder-Devrient, qui, en son temps, s'était déjà, par amitié pour ma famille, vainement efforcée de faire accepter mes *Fées* au théâtre de Dresde. De plus, je connaissais le secrétaire du théâtre, le conseiller Winkler (Théodore Hell), vieil ami de notre famille, ainsi que le maître de chapelle Reissiger, avec lequel j'avais passé une joyeuse soirée, à l'époque où Apel et moi nous faisions notre voyage en Bohême. A toutes ces personnes j'écrivis des lettres persuasives sur la question; j'y ajoutai une demande officielle à l'intendant, M. de Luttichau, et même un placet en forme au roi de Saxe, et, enfin, je me préparai à expédier le tout.

Je n'avais pas omis d'indiquer exactement, à l'aide du métronome, le mouvement des temps; mais, ne possédant pas cet instrument, j'avais dû en emprunter un. Or, un matin, je me mis en devoir d'aller rendre à son

propriétaire le métronome que je dissimulai sous mon mince pardessus. Ce jour devait être un des plus extraordinaires de ma vie. Il me sembla que toutes les malchances qui me poursuivaient s'étaient, si je puis dire ainsi, donné rendez-vous pour m'accabler. Outre que je ne savais plus comment procurer à Minna les quelques francs nécessaires à l'entretien de notre pauvre ménage, j'avais à régler plusieurs traites dont l'échéance était arrivée. Suivant la coutume parisienne, j'avais, au moment de notre installation, signé des effets à ordre pour le payement de notre mobilier. Espérant qu'un secours quelconque m'arriverait de n'importe où, je devais tout d'abord chercher à faire patienter les possesseurs de ces papiers qui se trouvaient disséminés dans tous les quartiers possibles, car les traites avaient passé par différentes mains. Ce matin-là donc, il s'agissait d'amadouer un marchand de fromages qui demeurait à un cinquième, dans la cité. Puis j'avais l'intention de m'adresser à Henri Brockhaus, le beau-frère de mes deux sœurs, qui venait d'arriver à Paris. Enfin, je voulais aller chez Schlesinger et tâcher d'obtenir de lui ce qu'il me fallait d'argent pour affranchir ma partition aux Messageries. En même temps, il me fallait rapporter le métronome emprunté, et c'est pourquoi je m'étais mis en route de bonne heure. Minna m'avait dit un triste au revoir. Elle savait par expérience que quand j'entreprenais cette sorte d'expédition, elle ne me revoyait pas avant le soir.

Les rues étaient remplies de brouillard, et, en sortant de la maison, la première chose que j'aperçus fut Robber,

le chien qu'on m'avait volé l'année passée. Je crus d'abord être le jouet d'une hallucination et j'appelai Robber d'une voix stridente. L'animal me reconnut immédiatement et se rapprocha de moi, mais comme je marchais brusquement sur lui, le bras tendu, il craignit, semble-t-il, d'être battu, car je l'avais sottement fouetté plusieurs fois les derniers temps qu'il était encore auprès de moi. Cette crainte parut chasser tout autre souvenir, il recula effrayé ; je me hâtai de le poursuivre, mais il se sauva plus rapidement encore. Il m'avait reconnu, j'en étais sûr ; au coin des rues, il se retournait vers moi avec inquiétude, et, me voyant courir après lui comme un fou, il fuyait d'autant plus vite aussi. Cette chasse éperdue par des rues à peine reconnaissables dans le brouillard m'amena enfin devant l'église Saint-Roch, où je m'arrêtai en nage, haletant et portant toujours mon métronome sous le bras. N'apercevant plus le chien, je demeurai là un certain temps, pétrifié, cherchant à percer la brume de mon regard et me demandant ce que signifiait, en cette journée néfaste, l'apparition spectrale de mon ancien compagnon de voyage. Comme une bête sauvage et farouche, Robber avait fui son maître et mon cœur se remplit d'amertume. Tout ébranlé par cette aventure, où je voyais un présage horrible, et les genoux vacillants, je retournai à mes tristes affaires.

Henri Brockhaus m'assura qu'il lui était impossible de me venir en aide ; je le quittai profondément humilié, en m'efforçant de lui dissimuler ce que cette humiliation avait de douloureux. Je n'eus pas plus de succès ailleurs, et après avoir dû, dans le bureau de Schlesinger, sup-

porter les plus oiseuses et longues conversations des visiteurs que mon patron retenait avec intention, je repartis sans en avoir obtenu le moindre secours. A la nuit tombante, je me retrouvai devant la maison où Minna me guettait, anxieuse, de la fenêtre. Elle avait bien deviné ma malchance et afin de me préparer au moins un repas réparateur, elle s'était adressée à notre pensionnaire, le flûtiste Brix, dont elle avait obtenu une petite avance. Quoique ce brave homme, très ennuyeux, mît souvent notre patience à l'épreuve, nous le supportions à cause de sa bonté.

Pour un certain temps, le succès d'un nouvel opéra de Donizetti allait enfin me procurer indirectement quelques revenus, mais cet argent je dus le gagner péniblement.

Le public parisien, dont le goût avait beaucoup baissé, venait d'accueillir avec grand enthousiasme, surtout à cause de deux cabalettes, une œuvre des plus faibles du maestro italien, *la Favorite*. Schlesinger en avait acheté le droit de reproduction, afin de se dédommager des pertes que lui avaient fait subir les derniers opéras d'Halévy. Un matin, il arriva chez moi comme une bombe, rayonnant d'une joie grotesque et demanda plume et papier pour faire sous mes yeux le compte énorme de ce qu'il allait me donner à gagner. Il écrivit : *la Favorite*, arrangement complet pour piano, arrangement sans texte à deux mains, *idem* à quatre mains ; arrangement complet pour quatuor, *idem* pour deux violons, *idem* pour cornet à piston. Total à payer, 1 100 francs, dont 500 d'avance.

D'un seul coup d'œil je vis la détresse où je me jetais

en acceptant cette offre ; pourtant, je n'hésitai pas une seconde à dire oui.

Lorsque j'eus rapporté à la maison les cinq cents francs en lourds écus de cinq francs, je m'amusai à les empiler sur la table. A ce moment même, ma sœur Cécile Avénarius nous fit une visite à l'improviste. La vue de cette richesse la rassura sur notre sort ; jusqu'alors, elle avait toujours montré une retenue inquiète dans ses rapports avec nous. Mais, à partir de ce moment, nous nous vîmes plus souvent et nous fûmes fréquemment invités à dîner chez eux le dimanche.

Cependant aucune distraction n'existait plus pour moi ; les épreuves des derniers temps m'avaient tellement assagi que, en pénitence de tous mes péchés antérieurs, je me plongeai tout entier dans ce labeur humiliant devenu ma seule ressource. Pour économiser le chauffage, nous n'allumions de feu que dans notre chambre à coucher ; elle nous servait à la fois de salon, de salle à manger et de cabinet de travail. En deux pas, j'allais de mon lit à ma table à écrire ; pour manger, je n'avais qu'à me retourner sur ma chaise et je ne la quittais tout à fait que pour regagner mon lit très tard dans la nuit. Tous les quatre jours, régulièrement, je me permettais une petite sortie, afin de me délasser.

Cette mortification dura tout l'hiver et j'y gagnai le germe d'une maladie du bas ventre qui m'incommoda tout le reste de ma vie.

Mes gains s'accrurent encore par la correction très longue et ennuyeuse des épreuves d'une partition de l'opéra de Donizetti, travail pour lequel je parvins à

soutirer trois cents francs à Schlesinger, qui n'avait personne d'autre sous la main. Il me fallut en outre trouver le temps de transcrire moi-même les parties d'instrument de mon ouverture de *Faust*, car je n'avais pas encore perdu tout espoir de l'entendre dans un concert du Conservatoire.

Pour tenir tête à l'influence désastreuse qu'exerçait sur moi la besogne insipide que Schlesinger m'avait imposée, j'écrivis une petite nouvelle : *Eine Pilgerfahrt zu Beethoven*, qui parut dans la *Gazette musicale* sous le titre de : *Une visite à Beethoven*.

Schlesinger m'avoua franchement que cet article avait fait sensation et qu'il avait plu énormément. J'en eus la preuve en le trouvant reproduit tout entier ou en partie dans diverses revues. Il me demanda de lui en fournir d'autres du même genre. J'écrivis une suite à cette nouvelle et l'intitulai : *Das Ende eines Musikers in Paris* (*Un musicien étranger à Paris*). Je m'y vengeais de toutes les humiliations que j'avais subies. Elle plut infiniment moins à Schlesinger, mais elle me valut des témoignages touchants d'approbation de la part de ses pauvres commis et Heine lui décerna cet éloge : « Hoffmann n'eût pas été capable d'écrire une chose pareille. » Berlioz lui-même la remarqua et en parla avantageusement dans son feuilleton des *Débats*. Il me témoigna aussi sa sympathie de vive voix à propos d'un article, musical et esthétique, que j'écrivis ensuite et intitulé *Des Ouvertures*. Il avait été frappé du principe par lequel j'éclairais ce genre de compositions en donnant comme modèle l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck.

Ce rapprochement me poussa à essayer de me lier d'amitié avec Berlioz. Je lui avais été présenté, il y avait longtemps, dans les bureaux de Schlesinger, où je le rencontrais souvent et je lui avais même offert un exemplaire de mes *Deux grenadiers*. Mais je n'avais pu savoir son sentiment sur cette œuvre. Il m'avait dit seulement qu'il ne jouait que peu de la guitare et qu'il n'avait pu l'essayer au piano. Moi, au contraire, j'avais éprouvé une impression extraordinairement stimulante de ses grandes compositions instrumentales, que l'année précédente j'avais entendues plusieurs fois sous sa direction. Cet hiver-là (1839-1840), il fit exécuter pour la première fois sa symphonie de *Roméo et Juliette;* il la dirigea à trois reprises et je pus assister à un des concerts.

C'était sans contredit un monde tout nouveau pour moi, dans lequel je tâchai de me retrouver avec impartialité. Tout d'abord, j'avais été presque étourdi par la puissance d'une virtuosité d'orchestre dont je n'avais encore aucune idée. La hardiesse fantastique et la sévère précision avec lesquelles on abordait les combinaisons les plus osées, rendaient celles-ci comme palpables. Elles agissaient avec violence sur moi et refoulaient impétueusement en moi mon sentiment personnel de la musique et de la poésie. J'étais tout oreilles pour des choses dont je n'avais encore aucune notion et que je cherchais à m'expliquer. Dans son *Roméo et Juliette*, par exemple, j'avais trouvé bien des vides et des banalités, ce qui me peinait d'autant plus que, d'autre part, j'étais subjugué par les nombreuses parties admirables de ce chef-d'œuvre, au point de ne pouvoir exprimer la moindre critique sur

cette composition que gâtaient pourtant son argument et son étendue. Après cette nouvelle symphonie, Berlioz, le même hiver, fit encore répéter sa *Symphonie fantastique* et son *Harold*.

J'avais suivi avec une émotion pleine d'admiration les tableaux de genre musicaux qui se succèdent dans la *Symphonie fantastique* et j'avais pu comprendre presque entièrement *Harold*. Mais je n'avais pu me défendre d'un singulier et grave sentiment d'oppression devant la personnalité de ce maître merveilleux en entendant sa *Symphonie funèbre pour les victimes de la révolution de Juillet*. Cette œuvre avait été exécutée sous sa direction par un corps important et adroitement combiné de musiciens militaires, à la cérémonie de la translation des cendres des victimes au pied de la colonne de Juillet, l'été de 1840. Je compris alors la grandeur et l'énergie de cette nature d'artiste incomparable, unique au monde.

Il me resta pourtant de cette audition l'inquiétude qu'on éprouve devant quelque chose d'étranger qui ne nous deviendra jamais sympathique et cette inquiétude me poussa à me demander pourquoi certaine grande œuvre de Berlioz m'enthousiasmait un jour et me répugnait ou m'ennuyait positivement un autre jour. Pendant des années Berlioz fut pour moi un problème douloureux et irritant que je ne réussis à résoudre que bien plus tard.

A cette époque, je me sentais vraiment encore un écolier devant lui ; aussi tombai-je dans une réelle perplexité quand Schlesinger, voulant me faire profiter du succès d'un de mes articles, m'invita à faire jouer un de mes morceaux pour orchestre dans un grand concert donné

par la rédaction de la *Gazette musicale.* Je me rendais fort bien compte qu'aucune des œuvres que j'avais en réserve ne serait à sa place à ce concert et ne produirait d'effet favorable. Je ne me sentais pas assez sûr de mon ouverture de *Faust,* car il me semblait que la délicatesse de son finale ne pourrait être appréciée que par un public qui me connaissait déjà. Sachant de plus que je n'aurais à ma disposition qu'un orchestre de second ordre (celui de Valentino, du Casino de la rue Saint-Honoré), et qu'il n'y aurait qu'une seule répétition, je crus que je n'avais qu'à renoncer à me faire entendre ou bien à offrir encore mon œuvre de jeunesse, l'ouverture de *Christophe Colomb.* Je me décidai à prendre ce dernier parti.

Lorsque j'allai chercher les cahiers contenant les parties d'instrument chez Habeneck, où ils se trouvaient encore, celui-ci me dit sèchement, mais dans une bonne intention, qu'il me déconseillait de me produire devant le public parisien avec cette ouverture, car elle était trop *vague.*

La grande difficulté était de se procurer les six trompettes ; cet instrument, que les Allemands jouent avec tant de virtuosité, est rarement bien tenu dans les concerts parisiens. Le correcteur de mes *Suites pour cornet à piston,* M. Schiltz, vint à mon aide. Il me fallut réduire à quatre le nombre des trompettes ; encore sur ces quatre il n'y en avait que deux dont le jeu fût sûr. A la répétition je me trouvai fort découragé par l'exécution de mon « effet » principal. Pas une seule fois les trompettes n'exécutèrent sans détonner les passages élevés et doux.

De plus, je n'eus pas la liberté de diriger moi-même et je vis que j'avais affaire à un chef d'orchestre intimement persuadé que ma composition était une absurdité, et ses musiciens semblaient être du même avis.

Berlioz avait assisté à la répétition ; il garda une attitude réservée, il n'encouragea pas, ne découragea pas non plus, et se contenta de sourire et de constater en soupirant que tout était bien difficile à Paris. Le soir du concert (4 février 1841), le public, composé en majeure partie d'abonnés de la *Gazette musicale* et qui, par conséquent, connaissaient mes articles, ne parut pas mal disposé à mon égard. On m'assura même que l'on aurait cependant applaudi mon ouverture, encore qu'on l'eût trouvée ennuyeuse. Mais ces malheureuses trompettes, aux couacs réguliers dans les plus tendres pianissimos, causèrent aux auditeurs un mécontentement difficile à cacher. A Paris surtout, on a plaisir à constater l'habileté des virtuoses dans les passages difficiles. Je ne me dissimulai pas que j'avais subi un échec complet et qu'après cette débâcle Paris n'existait plus pour moi. Il ne me restait plus qu'à me renfermer dans ma misérable chambre à coucher et à me remettre à fabriquer des arrangements d'opéras à la Donizetti.

Mon renoncement au monde fut si complet que je ne me rasai même plus. Au grand chagrin de ma femme, je laissai pousser ma barbe comme un pénitent ; ce fut la seule et unique fois de ma vie. Je supportais toutes ces misères avec patience et résignation, mais je devins enragé par le voisinage d'un pianiste qui demeurait dans une chambre à côté de la mienne et qui étudiait toute la

journée la fantaisie de Liszt sur *Lucie de Lammermoor*. Pour lui donner une idée de ce que j'endurais, je déménageai un jour mon piano, horriblement désaccordé, du salon dans la chambre à coucher et je le plaçai contre le mur du voisin ; puis je priai Brix de prendre sa flûte et de jouer avec moi l'ouverture de *la Favorite* que je venais précisément d'arranger pour flûte et piano. Cet ensemble parut réellement effrayer mon voisin, un jeune professeur de piano, car la concierge me raconta le jour suivant qu'il était en train de changer de logement. Et cela me rendit un peu honteux tout de même.

Cette concierge avait fini par avoir avec nous des rapports d'une certaine intimité. Au début, nous l'avions employée pour les gros ouvrages du ménage, pour cuisiner, brosser les vêtements, cirer les souliers. Mais le peu que nous lui donnions fut bientôt de trop pour notre bourse et Minna dut s'humilier à refuser ses services et à tout faire elle-même. Notre locataire ne devant pas s'en apercevoir, ma femme fut non seulement contrainte de s'occuper de la cuisine, mais encore de relaver, et de nettoyer les chaussures de notre hôte. Nous étions surtout gênés vis-à-vis de notre concierge. Mais nous avions tort, car cette brave femme et son mari ne nous en témoignèrent que plus de considération, où se mêlait, il est vrai, un peu de familiarité. Ainsi le mari s'entretenait volontiers de politique avec moi ; lorsque la quadruple alliance se forma contre la France et que, sous le ministère intermittent de Thiers, la situation devint fort inquiétante, il me tranquillisa un jour par ces mots : « Monsieur, il y a quatre hommes en Europe qui s'appellent :

le roi Louis-Philippe, l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie, le roi de Prusse ; eh bien ! ces quatre sont des c... et nous n'aurons pas la guerre. »

Le soir, d'ordinaire, je ne restais pas sans société ; seulement mes quelques fidèles amis furent forcés de s'habituer à me voir continuer mes écrivasseries en leur présence.

A la Saint-Sylvestre de 1840, ils me firent une surprise qui m'alla vraiment au cœur : ils s'étaient donné rendez-vous chez moi sans me prévenir. Lehrs sonna et se présenta avec une longe de veau ; Kietz arriva avec du rhum, du sucre et des citrons ; Pecht apporta une oie et Anders deux bouteilles de champagne. Il les devait à la gratitude d'un marchand d'instruments auquel il avait fait une fois de la réclame pour ses pianos et il n'attaquait sa provision que dans les grandes occasions. Alors, je jetai de côté l'ignominieuse *Favorite* et je me préparai avec entrain à célébrer cette fête de l'amitié. Tous durent mettre la main à la pâte : d'abord on chauffa le salon, puis on aida ma femme à la cuisine et on alla quérir chez l'épicier ce qui manquait. Le souper devint un festin pantagruélique. et, lorsque le champagne et le punch eurent produit leur effet, je prononçai un discours emphatique qui provoqua le rire incessant de mes amis. Je continuai à parler et finalement, emporté par l'enthousiasme, je montai de la chaise où j'étais sur la table, et, de là, je prêchai l'Evangile des plus folles théories sur le mépris du monde et les avantages des Etats libres de l'Amérique méridionale. Mes auditeurs, ravis, pleuraient de rire. Finalement ils durent tous passer la nuit chez nous, car ils n'étaient plus en état de rentrer à la maison.

Le jour de l'an 1841 me retrouva en pleine pénitence en face de ma *Favorite*.

Je me souviens d'une autre soirée, heureuse encore, quoique d'un autre genre. Elle nous fut procurée par la visite du célèbre violoniste Vieuxtemps, qui se trouvait être un ami d'enfance de Kietz. J'eus la joie de recevoir chez moi ce jeune artiste, alors si fêté à Paris. Toute une soirée, il nous charma, moi et mes amis, par son jeu admirable et mon salon en reçut un véritable prestige. Pour le récompenser de son amabilité, Kietz le prit sur ses épaules et le porta ainsi jusqu'à son hôtel, situé dans notre rue.

Un coup pénible vint me frapper au début de cette année par l'ignorance où j'étais des coutumes de Paris. Nous n'avions naturellement attendu que le terme voulu pour dénoncer notre appartement. Je me rendis donc dans ce but chez la propriétaire, une jeune veuve très riche qui habitait un de ses hôtels au Marais. Elle me reçut avec embarras et me dit qu'elle allait parler de mon congé à son homme d'affaires. On me communiqua par écrit que mon dédit n'était pas valable : j'aurais dû l'annoncer la veille. Aux termes du contrat, j'étais forcé de payer la location pour un an encore. Très effrayé, je courus chez ce gérant ; je ne fus reçu qu'à grand'-peine et je trouvai un vieillard fort malade et immobilisé par la paralysie. Lorsque je lui eus expliqué mon erreur en le suppliant de vouloir bien me dégager de mes obligations, il se contenta de me répondre que c'était ma faute et non la sienne si j'étais venu un jour trop tard et que je n'avais qu'à m'arranger en conséquence.

Mon concierge, auquel, bouleversé, je rendis compte

de cette visite, me répondit pour me calmer : « J'aurais pu vous dire ça, car, voyez-vous, monsieur, cet homme ne vaut pas l'eau qu'il boit. »

Cette malchance imprévue détruisit tout l'espoir que nous avions d'arriver à sortir de notre insoutenable situation. Pendant un certain temps, nous nous consolâmes en pensant que nous trouverions un locataire de plus. Il n'en fut rien, et nous vîmes arriver Pâques et la deuxième année de bail sans savoir à quel saint nous vouer. Enfin le concierge découvrit une famille d'étrangers disposée à sous-louer pour quelques mois notre appartement tout meublé. Nous acceptâmes avec bonheur ce moyen de nous assurer l'argent du prochain terme et nous espérions qu'en quittant ce logis de malheur, nous arriverions à nous en débarrasser complètement.

Nous allâmes donc à la recherche d'un logement bon marché, dans les environs de Paris. On nous avait indiqué Meudon et nous y choisîmes une demeure dans l'avenue qui relie Meudon à Bellevue. Après avoir donné au concierge de la rue du Helder pleins pouvoirs pour la surveillance de nos sous-locataires, nous nous installâmes tant bien que mal dans notre nouveau gîte. Il nous fallut y emmener notre commensal, le bon Brix, car le malheureux se trouvait aussi dans une période critique. Manquant d'argent, il eût été dans le plus grand embarras si nous l'eussions exclu de notre intérieur en ce moment. Notre déménagement sommaire eut lieu le 29 avril ; en réalité, c'était un saut de *l'impossible* dans *l'inconcevable,* car nous ignorions absolument de quoi nous allions vivre cet été. La source de Schlesinger était tarie

et nous n'en apercevions aucune autre ni de droite ni de gauche.

Il ne me restait plus que mes travaux de journaliste. Bien qu'ils fussent peu lucratifs, ils m'avaient rapporté quelque succès. L'hiver précédent, j'avais encore fourni à la *Gazette musicale* un assez long article sur le *Freischütz*, de Weber, qui allait être représenté au Grand Opéra avec les récitatifs de Berlioz intercalés. Cet article me valut, semble-t-il, l'aversion de Berlioz. Je n'avais pu m'empêcher de faire remarquer les inconvénients de ce projet : l'œuvre de Weber, écrite selon la formule des anciens opéras, allait perdre ses dimensions primitives et être défigurée par des accessoires destinés à la faire figurer au répertoire luxueux de ce théâtre.

Le résultat me donna raison, mais ceux qui avaient eu l'idée de ce « perfectionnement » ne m'en voulurent pas moins. J'eus cependant une satisfaction flatteuse. Mon article avait attiré l'attention de la célèbre G. Sand. Dans une légende tirée de la vie provinciale française, elle débutait en émettant ses doutes sur la capacité du Français à comprendre l'originalité de l'élément mystique dans le peuple et se basait sur ce que j'avais dit là-dessus à propos du *Freischütz*.

Mes efforts pour faire recevoir mon *Rienzi* à Dresde fournirent un nouveau prétexte à mon activité journalistique. Le secrétaire du théâtre de cette ville, Winkler, que j'ai déjà nommé, me tenait au courant de la marche de mon affaire, mais il profitait en même temps de l'occasion pour me faire collaborer gratuitement au journal qu'il publiait : c'était l'*Abendzeitung*, fort en baisse

alors. Il me demandait donc de fréquentes *correspondances de Paris.* Pour le bien disposer et apprendre quelque chose sur les chances de mon opéra, il me fallait, chaque fois que je lui écrivais, ajouter une correspondance pour sa gazette. Ces négociations théâtrales tirant indéfiniment en longueur, je dus élaborer de nombreuses lettres parisiennes qui me mettaient dans un singulier embarras, car je vivais depuis longtemps retiré dans ma chambre à coucher et j'ignorais absolument ce qui se passait à Paris.

Mon éloignement de tout ce qui est apparence dans la vie artistique et sociale de Paris avait une origine grave. Il provenait de mes malheureuses expériences, mais aussi du dégoût que m'inspirait le mouvement artistique dont j'avais subi le charme autrefois et dont je cherchai désormais à éviter le contact. La représentation des *Huguenots*, à laquelle j'assistais pour la première fois, m'éblouit encore ; le bel orchestre, la mise en scène soignée et pleine d'effet me donnèrent un avant-goût significatif des moyens perfectionnés qu'on pouvait employer pour monter une pièce. Mais, chose curieuse, de telles représentations ne m'attiraient pas souvent ; je découvris très vite la caricature dans la façon des artistes et j'amusais mes amis à contrefaire la manière parisienne de chanter et à leur montrer le manque de goût de son exagération. Il était inévitable que ma critique s'attaquât aussi aux compositeurs qui exploitaient ces modes ridicules afin de s'assurer le succès.

Qu'une œuvre aussi plate et même aussi peu française que *la Favorite* de Donizetti pût garder per-

pétuellement l'affiche du Grand Opéra, si aristocratique d'ordinaire, me fit perdre patience et m'enleva tout le respect que je m'étais efforcé de conserver pour ce « premier théâtre lyrique du monde ». Je ne crois pas avoir été plus de quatre fois au Grand Opéra durant tout mon séjour à Paris. L'Opéra-Comique m'avait déplu dès le début, tant à cause du jeu conventionnel et froid des acteurs, qu'à cause de la mauvaise musique qu'on y entendait. C'est cette même froideur conventionnelle qui m'inspira de la répulsion pour les chanteurs de l'Opéra italien. La grande célébrité des artistes qui depuis de longues années y représentaient quatre opéras, toujours les mêmes, n'arrivait pas à me dédommager d'un manque de chaleur vraiment élémentaire, de cette chaleur dont j'avais tant joui en écoutant Mme Schröder-Devrient. Je me rendis bien compte qu'à Paris tout était en décadence, et je n'éprouvai ni l'espoir, ni le désir de voir ce dépérissement s'arrêter.

Je préférais les petits théâtres, où le talent français se montrait sous son vrai jour. Mais j'étais trop préoccupé d'y chercher des points de contact avec mes sentiments intimes pour pouvoir considérer d'un œil indifférent des qualités qui m'étaient si peu sympathiques. Comme j'avais été, de plus, écrasé dès le début de mon séjour à Paris par les soucis et le besoin, et que l'inutilité de mes efforts m'était apparue avec toute la clarté désirable, j'en arrivai à ne plus avoir envie de voir quoi que ce soit. Je refusais même avec impatience ou ennui toute occasion de me distraire. Plusieurs fois, à la grande déception de Minna, je renvoyai des billets pour le Théâtre-Français où jouait

Rachel. Je n'entrai qu'une fois dans ce théâtre célèbre et j'y fus obligé par les correspondances que me demandait mon insatiable protecteur de Dresde.

Pour remplir les colonnes de son *Abendzeitung*, j'agissais d'une façon vraiment effrontée. Aidé d'Anders et de Lehrs qui ne voyaient jamais rien non plus, je tirais des journaux et des conversations de table d'hôte des récits que j'assaisonnais à la sauce piquante mise à la mode par Heine. Aussi je m'attendais sans cesse à ce que mon brave conseiller de cour, Winkler, découvrît un beau jour le pot aux roses de ma science parisienne.

Je lui envoyai une assez longue critique de la représentation du *Freischütz*, qui l'intéressait spécialement, car il était tuteur des enfants de Weber. Comme il m'assurait n'avoir de cesse qu'il n'obtînt une promesse certaine pour mon *Rienzi*, je lui expédiai encore, dans ma reconnaissance infinie, et par-dessus le marché, le texte original allemand de ma nouvelle sur Beethoven. Elle parut en 1841 dans ce journal, édité par Arnold à Dresde, et qui a cessé d'exister. Ce fut la seule fois que ce manuscrit fut imprimé.

Mon champ d'activité littéraire s'étendit encore pendant un certain temps par ma collaboration à la revue littéraire mensuelle *Europe*, dirigée par Lewald. Celui-ci était le premier qui eût, à l'occasion, fait connaître mon nom au public. J'avais vu que ce journal élégant, assez répandu à l'époque, donnait des suppléments musicaux, et de Königsberg déjà je lui avais envoyé deux de mes compositions inédites. L'une était une mélodie sur la mélancolique poésie de Scheuerlin, *l'Enfant et*

le sapin (une œuvre que je reconnais volontiers comme mienne aujourd'hui encore), et l'autre ma fameuse chanson de carnaval du *Liebesverbot*. Lorsqu'il me vint à l'idée de présenter au public, par la même voie, mes petites compositions françaises et que j'envoyai à Lewald *Dors, mon enfant, l'Attente*, de Hugo, et *Mignonne*, de Ronsard, il me fit non seulement parvenir de modestes honoraires (les premiers que j'eusse reçus pour une composition), mais il me demanda encore de lui fournir d'assez longs articles amusants, dans lesquels je communiquerais à ses lecteurs mes *impressions sur Paris*.

C'est ainsi que j'écrivis pour son journal *Divertissements parisiens* et *Fatalités parisiennes*, où, imitant de nouveau la manière de Heine, je racontai avec humour mes déceptions à Paris et le mépris que m'inspirait le genre de cette ville.

Pour ce second article, je me servis des aventures d'un certain Hermann Pfau, singulier vaurien avec lequel je m'étais lié plus que de raison pendant la pire période de ma jeunesse à Leipzig. Depuis le commencement de l'hiver passé, il vagabondait à Paris et se trouvait en si misérable état que bien souvent j'avais eu pitié de lui aux dépens des maigres revenus que me valait la *Favorite*. Il n'était donc que juste de raconter ses vicissitudes parisiennes dans le journal de Lewald et de rattraper quelques francs par ce moyen. Mon travail littéraire prit cependant une autre tournure par suite des pourparlers que j'avais engagés avec le directeur du Grand Opéra, M. Léon Pillet. Non sans peine, j'étais parvenu à savoir que mon esquisse du *Fliegender Hollaender*

(le *Vaisseau fantôme*) lui avait plu ; mais, en me l'apprenant, il me demanda de lui céder ce texte parce que, d'après certaines conventions, il devait fournir à différents compositeurs des sujets de petits opéras.

Je cherchai alors à convaincre Pillet de vive voix et par écrit que l'on ne pouvait espérer un succès qu'en me confiant, à moi, le développement et la composition de cette esquisse. Je serais alors sur mon vrai terrain, car l'ébauche que je lui avais fournie n'était qu'une indication. Mes raisons ne servirent à rien et le directeur m'expliqua franchement ce qu'il en était des espérances dont je croyais avoir le droit de me bercer sur la recommandation de Meyerbeer.

Il ne pouvait être question de la moindre commande d'opéra avant *sept ans*, car la direction avait pris des engagements qui s'étendaient jusque-là. Je devais donc être raisonnable et céder mon projet de libretto moyennant un petit dédommagement. Si je tenais absolument à me risquer au Grand Opéra, Pillet me conseillait de m'adresser au maître de ballet et de m'entendre avec lui pour un nouveau « pas » que je pourrais mettre en musique.

Cette proposition ne m'inspira qu'une répugnance non déguisée et le directeur m'abandonna tranquillement à mon obstination. Après bien des difficultés, je parvins à parler à Edouard Monnais que j'avais connu à la rédaction de la *Gazette musicale* et qui était commissaire des théâtres royaux. Je lui demandai son appui. Il prit connaissance de mon esquisse de libretto et me déclara crûment qu'il ne comprenait pas que Pillet l'eût trouvée à son goût, mais puisque, pour son malheur, il en était

féru, il fallait profiter de cette disposition et accepter bien vite le dédommagement qu'on m'offrirait pour ce texte. Il avait appris du reste qu'on l'avait déjà montré au librettiste Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo, et que celui-ci prétendait que cette idée n'était pas nouvelle, le sujet du *Vaisseau fantôme* étant déjà connu en France. Je compris alors où j'en étais et me déclarai prêt à répondre au désir de M. Pillet. J'assistai à l'entrevue qu'il eut avec M. Foucher, et, grâce à son intercession, celui-ci consentit à me céder cinq cents francs sur les droits d'auteurs qui lui seraient payés par la caisse du théâtre à l'époque des représentations. Cette somme me fut comptée sur-le-champ.

Ma villégiature dans l'avenue de Meudon prit alors une autre physionomie. Ces cinq cents francs allaient me permettre d'écrire et de composer immédiatement mon *Fliegender Hollaender* que je destinais à l'Allemagne, tandis que j'abandonnai le *Vaisseau fantôme* à son sort en France.

En concluant cette affaire, j'avais amélioré un peu ma situation qui devenait de plus en plus désespérée. Nous avions passé les mois de mai et de juin dans une détresse croissante. Au début, la belle saison, l'air de la campagne, le soulagement d'être délivré des pénibles travaux de manœuvre musical auxquels j'avais passé tout l'hiver, avaient éveillé en moi un sentiment d'espérance et m'avaient poussé à écrire une petite nouvelle, *Un soir heureux*, publiée par la *Gazette musicale*. Mais bientôt nous ressentîmes les suites du dénuement complet où nous nous trouvions. Le manque absolu de res-

sources se fit sentir avec une cruauté vraiment poignante. Et cette amertume augmenta par le fait que ma sœur Cécile et son mari, gagnés par notre exemple, vinrent louer tout à côté de nous une demeure pour l'été. Leur position n'était pas brillante, mais elle était assurée. Chaque jour nous nous voyions, sans que jamais je leur fisse part de notre pénible embarras. Celui-ci atteignit son point culminant le jour où me trouvant absolument sans argent et dans l'impossibilité de payer un billet de chemin de fer, je partis à pied pour Paris. Du matin au soir, j'errai dans la ville à la recherche d'une pièce de cinq francs. N'ayant pas réussi à me la procurer, je dus refaire à pied le pénible chemin de Meudon. Minna était venue à ma rencontre ; je lui fis part du résultat négatif de mon expédition et elle me raconta, désolée, qu'elle avait dû donner ce qui nous restait de pain à ce Hermann Pfau, dont j'ai déjà parlé, et qui avait frappé dans un état pitoyable à notre porte, demandant à mangers à ma femme.

Nous n'avions plus d'espoir qu'en Brix qui, par de singulières circonstances, était devenu notre compagnon de misère ; lui aussi était parti le matin pour Paris, dans le même but que moi. Mais lorsqu'il revint enfin, trempé de sueur et harassé, il n'avait rien trouvé et, n'ayant rencontré aucune de ses connaissances qui eût pu l'inviter à déjeuner, il était absolument affamé et réclama en grâce un morceau de pain. Voyant cette situation si critique, ma femme prit son courage à deux mains ; elle sentait de son devoir d'empêcher ces hommes de mourir de faim. Elle alla chez le boulanger, le boucher et

le marchand de vin et, sous des prétextes plausibles, elle obtint d'eux à crédit (pour la première fois sur terre française) tout le nécessaire. Une heure plus tard, elle nous conviait à un repas très bien apprêté. Nous étions attablés quand la famille Avénarius, par hasard, vint nous voir et elle parut visiblement rassurée de nous trouver si bien approvisionnés.

La vente de mon *Vaisseau fantôme,* au commencement de juillet, mit fin à cette gêne extrême, mais elle m'enleva aussi mon ultime espoir de percer à Paris.

Je pus me permettre de travailler à mon œuvre tant que durèrent les cinq cents francs. Notre première dépense fut de louer un piano. J'avais dû m'en priver pendant des mois. Il devait me rendre la conviction que j'étais encore musicien, bien que depuis l'automne je n'eusse exercé mon esprit qu'à faire des articles de journaux et des arrangements d'opéra. Le poème du *Fliegender Hollaender,* que j'avais encore achevé au moment de ma plus grande misère, obtint l'approbation entière de Lehrs. Il déclara que je n'écrirais jamais rien de meilleur et que ce serait mon *Don Juan.* Il s'agissait maintenant de trouver la musique. Lorsque l'hiver précédent j'espérais pouvoir composer ce sujet pour le Grand Opéra, j'en avais déjà développé quelques morceaux lyriques et Emile Deschamps avait traduit mes vers allemands. Je destinais ces morceaux à une audition qui n'eut jamais lieu. C'étaient : la *Ballade de Senta,* le *Chant des matelots norvégiens* et le *Chant de l'équipage de spectres du Vaisseau fantôme.*

Pendant si longtemps je m'étais trouvé sevré de toute

musique que, le premier jour, je n'osai pas ouvrir le piano qu'on avait transporté dans notre demeure. Je craignais, en vérité, de constater que mon cerveau était totalement vide... lorsque, soudain, il me sembla que j'avais oublié de transcrire l'air du pilote du premier acte. Je venais justement d'en terminer les vers. Je me mis donc immédiatement à le composer et cela me réussit. Il en fut de même du *Chant des Fileuses*. Et, m'étant assuré que ces deux mélodies n'étaient point des réminiscences, je ressentis une joie folle à constater que je savais encore composer.

Toute la musique du *Fliegender Hollaender* fut écrite en sept semaines ; il ne restait plus qu'à l'instrumenter.

Alors, ce fut en moi un vrai renouveau ; ma bonne humeur remplit chacun d'étonnement ; mes parents Avénarius, spécialement, ne doutèrent plus, en présence de ma gaieté, que notre situation ne fût bonne. Je faisais de grandes promenades dans les bois de Meudon et je m'entendais même à aider Minna dans la cueillette des champignons. Pour elle, cette cueillette était malheureusement le charme principal de notre solitude dans la forêt. Lorsque nous rentrions chargés de butin, nous remplissions d'épouvante notre propriétaire, qui nous assurait que nous finirions par nous empoisonner. Le sort qui me conduisit toujours vers l'extraordinaire m'avait cette fois aussi fait échouer près du plus grand original de propriétaire qu'on pût rencontrer non seulement aux environs de Meudon, mais même à Paris.

M. Jadin était si âgé qu'il prétendait avoir vu Mme de Pompadour à Versailles, mais il n'en était pas moins

d'une verdeur incroyable et prenait plaisir à ne pas laisser deviner son âge. Confectionnant lui-même tout ce dont il avait besoin, il s'était fabriqué toute une collection de perruques de nuances diverses qui allaient du blond juvénile au blanc vénérable en passant par le poivre et sel et le gris : il les portait tour à tour, suivant son humeur. Il faisait de tout, et sa marotte pour la peinture m'enchanta. Les murs de ses pièces étaient ornés de dessins enfantins d'animaux et il avait même décoré ses stores de peintures ridicules. Cela ne me dérangeait nullement et me donnait, au contraire, la certitude qu'il ne s'occupait du moins pas de musique. Quel ne fut donc pas mon effroi d'entendre un beau jour des sons de harpe mystérieux et faux sortir d'une région inconnue du sous-sol qu'il habitait. Il avait là, me dit-il, deux harpes-pianos de son invention dont il n'avait plus joué depuis longtemps, mais il allait s'y remettre pour me faire plaisir. Je réussis à le détourner de ce projet en lui certifiant que le médecin m'avait interdit la harpe à cause de mes nerfs.

La dernière fois que je le vis, il se présenta à moi tel qu'une apparition des *Contes d'Hoffmann*. Quand nous retournâmes à Paris à la fin de l'automne, Jadin nous pria d'emporter sur notre voiture de bagages un monstrueux tuyau de poêle, ajoutant qu'il viendrait bientôt le reprendre à Paris. Et, en effet, par un froid très vif, Jadin arriva chez nous, vêtu d'un costume extravagant de sa propre fabrication : pantalon jaune serin très mince, petit habit vert pomme à pans démesurés, jabot et manchettes en dentelles, perruque blonde surmontée d'un chapeau si petit qu'il lui tombait cons-

tamment de la tête ; de plus, d'innombrables faux bijoux, et tout cela parce qu'il pensait que dans cet élégant Paris on ne pouvait décemment pas se promener en simple costume de campagne. Il réclama son corps de fourneau. Quand nous lui demandâmes où étaient ses porteurs, il s'étonna en souriant de ce que nous étions si peu pratiques. Il empoigna lui-même son tuyau, l'enleva sous son bras, et, refusant toute aide, s'apprêta à descendre ainsi l'escalier. Il lui fallut bien manœuvrer une demi-heure pour arriver en bas. Toute la maison était accourue pour le voir. Il ne se troubla pas, et, par son adresse et son entêtement, réussit enfin à sortir de la maison. Sur le trottoir, nous le vîmes marcher d'un pas élégant jusqu'à ce qu'il disparût pour toujours à nos yeux.

Je n'ai plus rien à dire de cette période si courte et pourtant si riche pendant laquelle je m'appartins absolument, livré tout entier à la consolation du pur travail artistique ; lorsqu'elle toucha à sa fin, j'étais de nouveau assez fort pour pouvoir envisager avec calme le retour des soucis et des ennuis. Car ils étaient à la porte. Avec la précision attendue, j'arrivai à la dernière scène de mon opéra en même temps qu'à mon dernier écu, et je n'eus même plus de quoi m'assurer la tranquillité nécessaire à composer encore l'ouverture. Je dus remettre ce travail à une époque plus propice, car il me fallait de nouveau sacrifier mon temps et mon repos à la lutte pour la vie.

Le concierge de la rue du Helder vint nous annoncer que la famille mystérieuse qui avait sous-loué notre appartement était repartie et que nous devions aviser

à payer le loyer nous-mêmes. Je lui expliquai que je n'avais plus l'intention de me soucier de ce logis et que, pour se dédommager, le propriétaire n'avait qu'à vendre les meubles que nous y avions laissés. C'est ce qu'il fit. Nous en éprouvâmes des pertes fort sensibles sous différents rapports, et ce mobilier, dont une grande partie n'était pas payée, fut abandonné pour régler le loyer d'un logement que nous n'habitions plus.

Au milieu de privations indicibles, j'essayai de me réserver au moins assez de liberté pour achever l'instrumentation de mon *Fliegender Hollaender*. Le froid était venu tôt cet automne-là. Tout le monde quitta la campagne ; la famille Avénarius aussi rentra à Paris ; nous seuls, nous ne pûmes y songer, car nous n'arrivions pas à nous procurer l'argent de ce déplacement. M. Jadin était fort surpris de nous voir rester, malgré la froidure, dans sa maison si légèrement bâtie. Je prétextai l'urgence de mon travail qui ne souffrait aucune interruption.

J'attendais notre délivrance d'une de mes anciennes connaissances de Königsberg, un jeune et riche commerçant nommé Ernest Castel, qui était venu nous voir à Meudon et nous avait emmenés à Paris pour nous offrir un somptueux régal. L'avance qu'il nous avait promise nous tirerait de notre embarras, et ne le gênerait pas, nous le savions.

Afin de nous distraire dans notre mélancolique solitude, Kietz arriva un beau jour avec, sous un bras, son grand carton à dessins et, sous l'autre, un oreiller. Il voulait faire de moi et de mes misères parisiennes de

grandes caricatures destinées à nous amuser ; et, pour se reposer ensuite, il avait apporté cet oreiller, car il s'était aperçu que notre dur canapé ne possédait pas de coussins.

Sachant que nous avions de la peine à nous fournir de combustible, il avait apporté aussi quelques bouteilles de rhum, pour faire le punch qui devait nous servir de calorique pendant les journées brumeuses. Dans ces occasions, je leur lisais, à lui et à ma femme, des contes d'Hoffmann à haute voix.

Enfin, les nouvelles de Königsberg arrivèrent et nous apprirent que le jeune débauché n'avait pas pris son offre au sérieux. Que faire, sans aucun secours, en face de ce brouillard glacé nous annonçant l'hiver? Kietz déclara alors qu'il nous viendrait en aide, coûte que coûte ; il en faisait son affaire. Il ficela son carton, le reprit sous le bras avec son oreiller et s'en retourna ainsi à Paris. Le lendemain, il revenait avec deux cents francs que, dans son dévouement, il était arrivé à se procurer. Nous partîmes immédiatement pour Paris à la recherche d'un gîte modeste et nous le trouvâmes dans le voisinage de nos amis, au 14 de la rue Jacob, sur la cour. J'ai appris plus tard que, peu de temps après nous, Proudhon l'habita aussi.

Nous rentrâmes donc en ville le 30 octobre et, avec les épaves du naufrage de la rue du Helder, nous nous installâmes assez mal dans ce petit logis, qui avait le désavantage d'être froid, et qui eut malheureusement une influence fâcheuse sur notre santé. Nous y attendîmes le résultat des démarches que j'avais faites pour

placer mes œuvres en Allemagne. L'important était de m'assurer d'abord la tranquillité voulue pour le peu de temps que je pouvais consacrer à la composition de l'ouverture du *Fliegender Hollaender*. J'expliquai à Kietz que je comptais sur lui pour l'argent nécessaire à l'entretien de mon ménage, jusqu'à ce que la partition complète fût achevée et expédiée. Kietz avait un oncle, peintre aussi, établi depuis longtemps à Paris ; c'est à l'aide de ce personnage très avare qu'il parvint à me glisser, par pièces de dix ou de cinq francs, les ressources indispensables. Durant cette période, je montrais souvent, avec un orgueil joyeux, mes souliers qui n'étaient plus qu'un semblant de chaussures, car les semelles usées en avaient tout à fait disparu.

Cela ne me faisait rien ; aussi longtemps que j'étais occupé au *Hollaender*, et que Kietz veillait sur nous, je ne mettais pas les pieds dehors. Mais lorsque au commencement de décembre, j'eus envoyé ma partition à l'intendance du Théâtre de Berlin, il n'y eut plus moyen d'adoucir l'amertume de notre position. Il me fallut me mettre en campagne moi-même pour trouver du secours. Ce que cela signifiait à Paris, je l'appris par l'exemple que, précisément à ce moment-là, m'offrit le malheureux Lehrs. Pressé par la nécessité, comme moi un an auparavant, à la même époque, il avait dû, par une journée brûlante, courir les différents quartiers de la ville, afin d'obtenir le prolongement de traites qui allaient échoir. Échauffé, épuisé, il avait pris pour se rafraîchir une boisson extrêmement froide. Une extinction de voix subite en fut la suite et il n'était plus arrivé à s'en dé-

barrasser. Cet enrouement persistant avait sans doute accéléré le développement effrayant du germe de phtisie qu'il portait en lui. Depuis des mois, sa faiblesse augmentait de jour en jour et nous causait les plus vives inquiétudes. Lui seul croyait que ce n'était qu'un rhume qui passerait tout de suite, s'il avait les moyens de chauffer sa chambre. Une fois que j'allai le voir, je le trouvai dans une pièce glaciale, affaissé sur lui-même devant sa table de travail, et se plaignant que son ouvrage pour Didot n'avançait pas, ce qui lui était d'autant plus pénible qu'on le pressait à cause des avances qui lui avaient été faites. Il me dit que sa misère lui semblerait encore plus insupportable, s'il n'avait pour se consoler la pensée que moi, du moins, j'avais achevé mon *Fliegender Hollaender* et qu'ainsi il y avait un espoir de réussite au sein de notre petit cercle d'amis.

Profondément chagriné, je le suppliai de venir se réchauffer à notre foyer et de travailler à côté de moi. Il se contenta de sourire de mon offre téméraire et de ce que je songeais à secourir les autres, quand, dans ma chambre, il y avait à peine assez de place pour moi et ma femme.

Un soir cependant, il vint chez nous, et, sans parler, nous tendit une lettre que lui avait adressée Villemain, alors ministre de l'instruction publique. Celui-ci lui exprimait en termes chaleureux son profond regret de n'avoir appris que si tard la situation et l'état de santé d'un savant aussi éminent que Lehrs ; sa collaboration intelligente à l'édition des classiques grecs, publiée chez Didot, contribuait à la gloire que cette œuvre procurait

à la nation. Villemain ajoutait que les fonds mis à sa disposition pour subventionner les sciences ne lui permettaient pas, pour le moment, de lui assigner plus de cinq cents francs. Il se permettait cependant de joindre cette somme à sa lettre en priant Lehrs de l'accepter comme un témoignage de reconnaissance du gouvernement français ; il espérait pouvoir lui offrir bientôt une amélioration sensible de sa position.

Cette lettre nous produisit l'effet d'un miracle et nous fûmes vivement émus et reconnaissants de ce qui arrivait au pauvre Lehrs.

Nous pensions bien que M. Villemain avait été prévenu de sa misère par Didot, et que celui-ci, honteux de l'indigne exploitation de notre pauvre ami, espérait de cette façon se dispenser de le secourir lui-même ; mais nous savions aussi, par l'expérience de cas analogues, qu'une aide aussi prompte et aussi affable de la part d'un ministre serait chose impossible en Allemagne.

Lehrs put donc chauffer sa chambre et se remettre à travailler ; malheureusement nous ne pouvions nous abuser sur la marche de sa maladie. Lorsque nous quittâmes Paris le printemps suivant, la certitude de ne plus revoir cet ami fidèle rendit notre adieu plus douloureux encore.

Je me retrouvais dans une grande pénurie et à cette pénurie venait s'ajouter l'ennui de devoir recommencer à fournir des correspondances gratuites à l'*Abendzeitung*, car mon protecteur, le conseiller Winkler, ne croyait toujours pas pouvoir me donner de renseignements certains sur le sort de mon *Rienzi*. Je dus donc me juger fort heureux de ce qu'un nouvel opéra d'Halévy eût fait fortune.

Schlesinger vint me trouver, radieux du succès de la *Reine de Chypre,* et il me promit monts et merveilles pour tous les arrangements possibles de ce nouvel astre, qui brillait dans la constellation des opéras. Je me remis donc à l'œuvre et j'expiai la faute d'avoir composé le *Fliegender Hollaender,* en accommodant la *Reine de Chypre* à tous les besoins. Cependant la besogne fut moins pénible qu'avec la *Favorite.* D'une part, j'espérais être bientôt relevé de mon bannissement à Paris et je me disais que cette phase de ma lutte contre la misère était la dernière ; d'autre part, il était infiniment plus intéressant de s'occuper d'une partition d'Halévy que de l'insipide *Favorite.*

C'est pour entendre la *Reine de Chypre* que je retournai au Grand Opéra, après un intervalle bien long ; et quoique j'eusse sujet de sourire et de constater toute la faiblesse du genre de ce théâtre, principalement de la diction musicale, souvent ridicule, j'eus cependant un plaisir réel à apprendre à connaître Halévy sous une de ses meilleures faces. J'appréciais son talent vigoureux et je l'aimais pour son opéra de la *Juive.*

J'écrivis donc volontiers un article que Schlesinger me demandait pour la *Gazette musicale,* et je m'étendis longuement sur la dernière œuvre d'Halévy. J'y exprimai, entre autres, le désir de ne pas voir retomber l'école française (qui avait beaucoup gagné par l'étude des maîtres allemands) dans la manière italienne, si superficielle et si plate. Et, dans le but de stimuler précisément cette école française, je me permis d'indiquer la véritable importance d'Auber, et principalement de sa

Muette de Portici. Je montrai le contraste que formait cette œuvre avec les mélodies surchargées de Rossini, qui bien souvent ressemblaient à des études de solfège.

En corrigeant les épreuves de mon manuscrit, je m'aperçus que le passage sur Rossini avait été supprimé. M. Edouard Monnais m'avoua que, rédigeant un journal musical, il s'était vu obligé de faire cette coupure. Je pouvais, me dit-il, exprimer mes doutes sur Rossini dans n'importe quel périodique, mais, dans une revue vouée aux intérêts de la musique, cela eût paru tout simplement absurde. Mes éloges sur Auber ne l'avaient pas enchanté non plus, mais il les avait cependant laissés.

Cette manière de juger et de faire m'en dirent long sur la décadence de la musique d'opéra et sur celle du goût artistique des Français actuels.

J'envoyai aussi un grand article sur le même opéra à mon précieux ami Winkler, qui n'était pas encore parvenu à m'informer que mon *Rienzi* était accepté à Dresde, et j'en profitai pour me moquer d'une mésaventure arrivée au maître de chapelle Lachner.

Lachner était très lié avec Küstner, alors intendant du théâtre de Munich, et celui-ci, voulant que son ami arrivât une fois à quelque chose de bien, avait commandé pour lui un livret d'opéra à Saint-Georges à Paris. Pour un compositeur allemand, recevoir un libretto de Paris était le plus grand bonheur qu'il pût rêver. Or, il se trouva que la *Reine de Chypre* composée par Halévy traitait absolument le même sujet que le livret fourni à Lachner et que celui-ci avait déjà mis en musique. Que ce livret fût vraiment bon n'avait point d'importance ; l'essentiel

était qu'il fût original et réservé à la seule musique de Lachner qui devait le glorifier. Mais on dut bientôt constater que Saint-Georges avait envoyé à Munich à peu près le texte de la *Reine de Chypre,* et ne l'avait modifié qu'en lui enlevant plusieurs passages intéressants. Grande fut la colère de l'intendant munichois. Saint-Georges, lui, s'étonna de ce que l'Allemand eût pu s'imaginer que pour le prix dérisoire qu'il avait mis à la commande, on lui fournirait un libretto unique et spécialement réservé à l'Allemagne. Comme je savais à quoi m'en tenir sur cette fabrique française de livrets d'opéra et que, pour rien au monde, je n'aurais consenti à mettre en musique les pièces aux plus superbes effets de Scribe ou de Saint-Georges, je me divertis beaucoup de cet incident et j'en parlai avec verve aux lecteurs de l'*Abendzeitung*, parmi lesquels ne se trouvait point, je l'espère, mon futur « ami » Lachner.

Les arrangements de l'opéra d'Halévy me mirent en relations avec le maître lui-même et me procurèrent l'occasion de m'entretenir fréquemment et d'agréable manière avec cet homme excellent, vraiment modeste, mais qui malheureusement se fatigua avant l'âge. Son indolence mettait Schlesinger hors de lui. Halévy avait lu mon arrangement pour piano et voulait y apporter quelques modifications qui le rendissent plus facile à jouer, mais il n'y arrivait pas. Schlesinger ne recevant pas ses épreuves, sa publication était retardée et il commençait à craindre que la vogue de l'opéra ne fût épuisée avant que l'édition pût être lancée. Il m'enjoignit donc d'aller trouver Halévy chez lui, le matin de bonne

heure, pour l'obliger à travailler avec moi aux épreuves.

J'y arrivai la première fois vers dix heures du matin. Halévy venait de se lever et ne me cacha pas qu'il voulait d'abord déjeuner. Acceptant son invitation, je m'assis avec lui à une table assez opulente et ma conversation parut lui plaire. Des amis vinrent le voir ; finalement Schlesinger parut lui-même et se mit dans une colère bleue de ne pas nous trouver occupés à ses pressantes épreuves. Halévy ne s'en émut pas du tout. Il se plaignit seulement avec bonhomie d'avoir eu de nouveau du succès ; il ne jouissait jamais, disait-il, d'un plus agréable repos que lorsque ses pièces tombaient, ainsi que ç'avait été le cas pour presque toutes les dernières. Dès le lendemain, il n'avait plus à s'en soucier. Il se demandait pourquoi cette *Reine de Chypre* avait justement dû plaire et il accusait Schlesinger d'avoir arrangé ce succès pour pouvoir le tourmenter.

Halévy m'ayant adressé quelques mots en allemand, un des visiteurs s'en étonna, à quoi Schlesinger répondit que les juifs savaient tous l'allemand. On demanda alors à Schlesinger s'il était juif aussi, et il expliqua qu'il l'avait été, mais que, pour l'amour de sa femme, il était devenu chrétien. Je fus agréablement surpris d'entendre traiter sans aucune gêne un sujet que les Allemands évitent avec soin, craignant toujours de blesser celui que cela concerne.

Avec cela, on ne s'occupait toujours pas des épreuves. Schlesinger m'imposa alors l'obligation de ne pas lâcher Halévy que nous n'eussions fini. Au cours de mes entretiens avec le grand compositeur, j'appris le secret de son

indifférence : il était sur le point de conclure un mariage riche. Je fus tenté, à cette époque, de voir dans la paresse d'Halévy la preuve affligeante que certains talents n'arrivent à quelque chose que s'ils sont stimulés dans leur jeunesse par le désir de devenir riches. Je crus avoir trouvé là l'explication du fait que très souvent ces talents ne parviennent à produire qu'une seule œuvre au-dessus de la moyenne. Chez Halévy, cependant, il y avait encore autre chose. Il ne se croyait pas parmi les « grands » et la modestie sincère avec laquelle il parlait de ses œuvres se mêlait à l'incrédulité qu'il professait pour ce que les auteurs heureux de son époque avaient, grâce à une ambition persistante, produit de bon au théâtre français. C'est de lui que j'entendis pour la première fois un naïf aveu de scepticisme quant à la valeur des productions artistiques sur ce terrain douteux, et c'est ce scepticisme, malheureusement pas aussi modeste d'ordinaire, qui m'a paru servir de prétexte aux juifs pour s'arroger le droit de se mêler de notre vie artistique.

Halévy ne me parla qu'une fois avec une cordialité vraiment sérieuse ; c'est au moment de mon départ pour l'Allemagne, quand il souhaita à mes œuvres le succès qu'elles lui semblaient mériter. Je le revis encore en 1860. J'avais appris qu'à l'encontre des feuilletonistes parisiens qui déblatéraient de la pire façon contre les concerts que je venais de donner, il s'était exprimé sur mon compte avec bienveillance. Cela me détermina à aller le voir au palais de l'Institut, où il était secrétaire perpétuel depuis assez longtemps déjà. Il parut surtout désireux d'apprendre de ma bouche en quoi consistait

la nouvelle théorie que j'avais avancée sur la musique et sur laquelle il avait entendu tant de billevesées. Dans ma musique, assura-t-il, il n'avait découvert que de la musique, ne se distinguant de celle des autres que parce qu'elle lui avait paru, en général, fort bonne. Cela provoqua de ma part d'amusantes explications auxquelles il répondit avec bonne humeur en me souhaitant de nouveau du succès à Paris. Mais il me parut qu'il y mettait moins de sérieux que le jour où je partais pour l'Allemagne et je supposai qu'il doutait de la possibilité de ma réussite. J'emportai de cette dernière visite une impression attristante pour avoir constaté combien ce musicien, l'un des derniers compositeurs français de valeur, avait baissé au point de vue moral et esthétique. Par contraste, je ne vis plus à Paris que la duplicité de ceux qui exploitaient impudemment la décadence générale et s'affublaient du titre de successeurs d'Halévy.

Je m'étais donc remis à mon labeur salarié, et pendant que je travaillais, mes pensées volaient toutes vers l'Allemagne, qui brillait à mes yeux d'une lumière nouvelle et idéale. Je tâchai de me rapprocher de toute façon de ce qui m'y attirait et me remplissait de nostalgie. Par mes relations avec Lehrs, j'étais revenu à mes anciennes aspirations vers le sérieux des choses, dont mes rapports avec le théâtre m'avaient détourné pendant un certain temps. Ces réflexions me conduisirent à des méditations philosophiques. J'avais été fort étonné d'entendre Lehrs, si honnête et si rigide, émettre franchement des doutes sur l'immortalité de l'âme. Il prétendait que cette non-croyance, ouverte ou cachée, était absolument naturelle

et avait été la force motrice des hommes supérieurs accomplissant de grandes actions. Les conséquences de cette manière de penser commencèrent à poindre dans mon esprit, mais sans me remplir d'effroi troublant ; bien au contraire, je trouvai un extrême attrait à voir s'élargir devant moi un champ infini de réflexions et de connaissances à côté duquel j'avais passé jusqu'alors avec une frivole étourderie.

Lehrs me déconseilla de me remettre à l'étude des classiques grecs dans la langue originale. Il me consola en me disant que tel que j'étais, et surtout musicien dans l'âme, je saurais arriver sans grammaire ni dictionnaire à l'entendement nécessaire. Le grec, si l'on voulait retirer une véritable jouissance de son étude, n'était pas une bagatelle qui se pouvait traiter en passant.

Alors, je me sentis désireux d'apprendre l'histoire d'Allemagne avec plus de sérieux que je ne l'avais fait à l'école. J'avais sous la main l'*Histoire des Hohenstaufen*, de Raumer, et toutes les grandes figures que j'y rencontrai s'animèrent à cette lecture. J'étais surtout captivé par l'intelligent empereur Frédéric II, dont la destinée éveilla ma vive sympathie ; je cherchai vainement à décrire sa vie sous une forme poétique. N'y arrivant pas, il me sembla que celle de son fils, Manfred, d'une importance presque égale, m'offrirait plus de facilité. Je conçus donc le plan d'un grand poème dramatique en cinq actes qui devait se prêter parfaitement à être mis en musique. Pour y placer un personnage féminin très romanesque, j'eus l'idée de me servir du fait histo-

rique d'après lequel le jeune Manfred, trahi de tous côtés, mis au ban de l'Eglise et abandonné de ses partisans, s'est enfui par l'Apulie et les Abruzzes chez les Sarrasins de Luceria. Ceux-ci l'ont accueilli avec enthousiasme et, s'étant rangés sous ses ordres, l'ont conduit de triomphe en triomphe jusqu'à la victoire.

Alors déjà j'étais heureux de découvrir en l'esprit germanique l'aptitude à briser les étroites limites de la nationalité pour comprendre l'humanité, quel que soit le vêtement sous lequel elle se présente. A mon avis cette aptitude le rapprochait de l'esprit grec.

Frédéric II me parut être le produit le plus parfait de cette faculté : le blond Germain d'ancienne lignée souabe, héritier du royaume normand de Sicile et de Naples, était pour moi la suprême expression de l'idéal allemand. Il avait donné à la langue italienne sa première culture ; il avait jeté les bases du développement des sciences et des arts là où le fanatisme de l'Eglise et la rudesse féodale s'étaient seuls trouvés en présence ; il avait reçu à sa cour les poètes et les sages des pays orientaux, réunissant ainsi autour de lui les grâces de l'esprit et de la vie des peuples arabes et persans ; il avait achevé sa croisade par un traité de paix et d'amitié avec le sultan, traité qui donnait aux chrétiens de la Palestine plus d'avantages que n'eût pu le faire la guerre la plus sanglante, mais qui, en même temps, avait attiré sur sa tête les foudres du clergé romain par lequel il avait été trahi et livré aux mécréants. Cet empereur admirable, excommunié par l'Eglise et qui lutta vainement contre la violente ignorance de son siècle, personnifiait à mon

sens la valeur et l'intelligence. Mon poème traitait l'histoire de son fils préféré, Manfred, qui, après la mort de son frère aîné, avait vu l'empire se désagréger complètement et ne régnait sur l'Apulie qu'en apparence, car il était en réalité soumis à la domination papale.

Nous le trouvons, à Capoue, au milieu d'une cour où subsiste encore l'esprit de son père, mais sous une forme amollie et affaiblie. Il désespère de rétablir jamais l'ancienne puissance impériale des Hohenstaufen et essaie d'étourdir son chagrin dans la poésie et le chant. A sa cour paraît alors une jeune Sarrasine. Elle vient directement du Levant et rappelle au prince le pacte conclu entre l'Orient et l'Occident sous l'empereur Frédéric II ; elle somme le jeune homme découragé de veiller à l'héritage paternel. Elle s'exprime ainsi qu'une prophétesse inspirée et réussit à maintenir à distance le prince qui n'a pas tardé à s'éprendre violemment d'elle. Elle sait le préserver des embûches des puissants d'Apulie et aussi des suites de l'excommunication papale qui lui enlève ses fiefs ; le guidant, le protégeant, elle entreprend une fuite hardie dans laquelle, suivie de peu de fidèles, elle traverse avec lui les montagnes sauvages où, pendant une nuit d'effroi, le spectre de Frédéric et son armée apparaissent au fugitif épuisé. Enfin, elle le conduit à Luceria. C'est là qu'habitent les Sarrasins qui, à l'origine, s'étaient réfugiés dans les montagnes de la Sicile où ils avaient vécu de brigandages. Frédéric II, par une entente pacifique, leur avait, au grand mécontentement du pape, donné droit de cité dans cette ville, située au milieu des Etats de l'Eglise, et s'était créé ainsi de fidèles

alliés dans un pays ennemi et toujours prêt à la trahison.

Avec l'aide d'amis dévoués, Fatima (mon héroïne) y a préparé la réception de Manfred. Le commandant du pape a été écarté par une émeute et le prince a pu se glisser dans la ville. Toute la population, reconnaissant le fils de son empereur bien-aimé, est prise d'un sauvage enthousiasme. Les Sarrasins le placent à leur tête et vont combattre avec lui les ennemis de leur protecteur défunt.

Manfred marche ainsi vers la victoire et gagne toute l'Apulie à sa cause. Le nœud tragique de l'action se trouvait dans la passion de plus en plus violente que le jeune prince éprouvait pour la merveilleuse héroïne. Et ce nœud se formait dans des conditions singulières qui étaient de mon invention. Fatima est enfant de l'amour qu'a eu le grand empereur pour une noble dame sarrasine. En mourant, sa mère l'a envoyée à Manfred en lui prédisant qu'elle obtiendrait pour lui les honneurs suprêmes à condition de ne pas céder à ses feux. En formant le plan du poème, je n'avais pas encore décidé si Fatima devait savoir ou ignorer qu'elle était la sœur de Manfred. Fidèle à son serment, elle ne s'est jamais montrée à lui, même dans les moments les plus critiques, qu'à une distance inaccessible. Maintenant que le prince est couronné à Naples, elle considère son œuvre comme achevée et va quitter le nouveau roi pour retourner à jamais dans sa patrie lointaine. Seul, un de ses compagnons et amis d'enfance la suivra. C'est le Sarrasin Nurrédin. Il lui a aidé grandement dans le sauvetage de Manfred et elle est fiancée à lui depuis sa première jeunesse. Mais

comme elle s'approche du roi endormi pour le voir une dernière fois, Nurrédin croit deviner que sa fiancée lui est infidèle. Elle est pourtant résignée à épouser le Sarrasin, qu'un feu jaloux dévore. Cette jalousie augmente encore lorsqu'il surprend le regard que, de loin, Fatima jette au roi revenant du couronnement et qui est un adieu définitif. Hors de lui, il ne songe qu'à venger sur-le-champ son honneur et il plonge son poignard dans le cœur de la prophétesse. Celle-ci s'affaisse et le remercie en souriant de l'avoir délivrée d'une vie qui lui était devenue odieuse. A la vue du cadavre, Manfred reconnaît que son bonheur s'est envolé pour toujours.

J'avais orné cette action de riches scènes et de situations embrouillées, et, en la comparant à d'autres sujets du même genre, il me semblait qu'elle eût été intéressante sur la scène. Cependant, je n'arrivai pas à m'enthousiasmer suffisamment de cette esquisse pour pouvoir penser à une représentation, d'autant plus que vers la même époque un autre sujet me séduisit brusquement. Je l'avais trouvé dans le livre populaire du *Vénusberg*, qui m'était tombé par hasard entre les mains.

Obéissant à l'impulsion inconsciente qui me poussait vers tout ce qui me paraissait germanique, je ne saisis tout le charme de cette impulsion qu'après avoir lu le simple récit de la vieille légende du *Tannhæuser*. Je connaissais, il est vrai, déjà les éléments divers de ces épisodes que j'avais trouvés dans le *Phantasus* de Tieck, mais ils m'avaient ramené plutôt vers le genre fantastique qu'Hoffmann m'avait fait aimer, et je n'avais pas songé à chercher dans cette histoire le sujet d'une œuvre dra-

matique. Ce qui fit pencher à présent la balance du côté du livre populaire, c'est qu'on y racontait, en passant, la part qu'avait prise *Tannhæuser* au « Tournoi poétique de la Wartbourg ».

Je connaissais aussi ce dernier récit par le conte d'Hoffmann, *les Frères de Sérapion*. Seulement, je sentais que le motif en avait été fortement altéré par le poète, et je m'efforçai de trouver des éclaircissements sur la trame véritable de cette attrayante légende. Lehrs m'apporta alors un numéro des *Mémoires de la Société allemande de Königsberg*, dans lequel Lukas parlait en détail du *Wartburg Krieg* et en donnait le texte dans la langue primitive. Je ne pouvais pas me servir, pour ainsi dire, de cette forme ancienne, mais elle me montra le moyen âge allemand sous un coloris caractéristique, dont je n'avais encore aucune idée.

Dans ce même volume, je trouvai de plus, comme suite au poème de la *Wartburg*, un article critique sur le récit de *Lohengrin*, avec tous les détails principaux de cette longue épopée.

Un monde nouveau venait de s'ouvrir à moi et, sans avoir trouvé encore la forme que je voulais donner à mon *Lohengrin*, je conservai de celui-ci une image ineffaçable, de telle sorte que, plus tard, en apprenant à connaître les diverses ramifications de cette légende, l'image première se ranima en mon esprit, ainsi que c'était le cas pour *Tannhæuser*.

Ces impressions augmentèrent vivement mon désir de retourner en Allemagne et de pouvoir m'adonner tranquillement à un travail créateur dans la patrie que j'avais à reconquérir.

*

Mais il ne m'était pas permis de songer déjà à des travaux si attrayants. J'avais encore à lutter contre la vulgaire misère qui me retenait à Paris. Dans cette lutte, je trouvai cependant moyen de m'exercer dans le sens désiré.

M. Dessauer, musicien et compositeur juif assez connu, ne manquant pas d'esprit, mais que son hypocondrie surtout a rendu inoubliable pour ses connaissances, était venu à Paris. Dans ma jeunesse, je l'avais rencontré à Prague. Sa fortune lui avait valu la protection de Schlesinger, qui ne pensait rien moins qu'à lui procurer une commande pour le Grand Opéra. Ce Dessauer avait lu le texte de mon *Vaisseau fantôme*. Il voulut absolument que je lui fisse un livret du même genre, puisque celui-ci avait déjà été donné par M. Léon Pillet à M. Dietsch, directeur des chœurs, qui devait le composer. Dessauer avait obtenu de ce même M. Pillet la promesse d'une commande pour le Grand Opéra et il m'offrit deux cents francs si je lui fournissais un sujet analogue à celui qui plaisait à la mélancolie de son tempérament. Je fouillai dans mes souvenirs d'Hoffmann et je trouvai facilement un récit approprié : *la Mine de Falun*. Je réussis à souhait l'arrangement de cette histoire singulière et intéressante et Dessauer fut convaincu que ce texte valait la peine d'être mis en musique.

Il en éprouva un désappointement d'autant plus grand quand Pillet refusa notre projet, parce que la complication de la mise en scène au second acte eût suscité des difficultés insurmontables pour monter le ballet qui suivrait. Dessauer me demanda alors de lui écrire à la place

un oratorio sur *Marie-Madeleine*. Le jour où il m'exprima ce désir, il se trouvait dans un état de profonde hypocondrie et prétendait avoir vu le matin sa propre tête par terre devant son lit. Aussi je ne lui refusai pas ce qu'il demandait, mais je le priai de m'en laisser le temps et jusqu'aujourd'hui, je ne l'ai pas encore trouvé.

L'hiver passa ainsi. Mes chances de retourner en Allemagne prenaient corps lentement et ranimaient mes espérances. Je n'avais pas cessé de correspondre avec Dresde à propos de *Rienzi* et j'avais fini par trouver dans le directeur des chœurs, l'entreprenant Fischer, un homme honnête et disposé en ma faveur. Il me donnait sur mes affaires des renseignements exacts et dignes de confiance. Au commencement de janvier 1842, on m'avait parlé de nouveaux retards; tout à coup, je reçus la nouvelle que *Rienzi* serait prêt à être donné vers la fin de février. J'en éprouvai une violente agitation, car il m'était impossible de me mettre en route pour cette époque; mais cette nouvelle fut bientôt contremandée et l'honnête Fischer me prévint que la première de mon opéra avait dû être remise à l'automne suivant. Je compris qu'il ne serait jamais joué si je n'étais moi-même à Dresde. Le comte de Redern, intendant du Théâtre royal de Berlin m'ayant enfin annoncé, en mars, que mon *Fliegender Hollaender* était accepté par ce théâtre, je crus avoir suffisamment de raisons pour rentrer le plus tôt possible en Allemagne.

J'avais eu, à propos du *Fliegender Hollaender*, à enregistrer diverses expériences sur les sentiments des directions de théâtres allemands. Me fiant à l'impression très

favorable que mon poème avait produite sur le directeur du Grand Opéra de Paris, je l'avais envoyé, pour commencer, à Leipzig, au directeur Ringelhardt, que je connaissais d'autrefois. Mais celui-ci, depuis l'affaire de mon *Liebesverbot*, avait une antipathie prononcée contre moi. Ne trouvant, cette fois, absolument rien à dire sur la *frivolité* de mon sujet, il s'attaqua à son caractère trop sombre et le refusa. Je l'expédiai alors au conseiller Küstner, intendant du Théâtre de la cour à Munich, que j'avais vu à Paris lorsqu'il était venu y commander la *Reine de Chypre*. Il me le renvoya aussi en m'assurant que le *Fliegender Hollaender* ne convenait ni aux conditions théâtrales allemandes, ni au goût du public. Apprenant qu'il faisait fabriquer à Paris un libretto français pour Munich, je compris ce que signifiait sa leçon.

La partition enfin terminée, je l'envoyai, en y joignant une lettre pour le comte de Redern, à Meyerbeer, qui se trouvait à Berlin et je priai celui-ci de mettre toute son influence en œuvre pour moi, puisque, malgré sa bonne volonté, il n'avait pu m'aider à Paris.

Je fus vraiment surpris et heureux de recevoir, deux mois après, une réponse du comte qui me faisait une bienveillante promesse, et je vis dans ce fait une preuve de la sympathie active et énergique de Meyerbeer à mon égard. Malheureusement, en arrivant en Allemagne peu de temps après, j'appris que le comte de Redern songeait depuis assez longtemps déjà à quitter l'intendance de l'Opéra berlinois et que M. Küstner, de Munich, allait le remplacer ; d'où il résultait que M. de Redern m'avait adressé de belles paroles, mais qui n'étaient pas sérieuses,

puisque la représentation de mon œuvre devait dépendre de son successeur. On verra ce qui s'ensuivit.

Mon retour tant désiré en Allemagne, et que légitimaient de sérieuses espérances, fut enfin rendu possible par l'intérêt que les membres aisés de ma famille se décidèrent à prendre à mon sort. De même que Didot avait eu ses raisons pratiques de demander au ministre Villemain un subside pour Lehrs, de même mon beau-frère Avénarius résolut, voyant la tournure que prenait ma lutte contre la misère, d'intercéder auprès de ma sœur Louise et de me procurer un secours fort inattendu. Le 26 décembre 1841, ce fut moi qui apportai une oie à Minna, et cette oie tenait dans son bec un billet de cinq cents francs que ma sœur Louise m'avait fait parvenir par l'entremise d'Avénarius et d'un riche commerçant de ses amis, M. Schletter.

Cet agréable subside, qui ranimait notre pauvre intérieur, n'eût peut-être pas suffi à me mettre de si bonne humeur, s'il ne m'avait ouvert la perspective de quitter Paris définitivement. Deux de mes œuvres étant décidément acceptées par de grands théâtres allemands, je crus le moment venu de m'adresser à mon beau-frère, Frédéric Brockhaus ; j'avais l'espoir d'être mieux accueilli que l'année précédente où, dans ma détresse, je lui avais demandé un secours. Il m'avait répondu négativement parce que, disait-il, « il n'était pas d'accord avec ma règle de conduite ». Je ne m'étais pas trompé cette fois, et, à la veille de mon départ de Paris, il m'envoya ce qu'il me fallait de fonds pour le voyage.

Le cœur plein d'espoir, et jouissant de l'amélioration

de ma vie matérielle, je passai en fort bonne disposition la seconde partie de l'hiver, du nouvel an au printemps de 1842, et je répandis la gaieté dans le petit cercle de connaissances qui, par mes parents Avénarius, s'était formé autour de moi. J'allais souvent chez eux avec Minna, ainsi que dans d'autres familles parmi lesquelles se trouvait celle de M. Kuhne, chef d'une institution pédagogique. J'ai conservé de lui et de sa femme le meilleur souvenir. Ils donnaient de petites soirées que j'animais par ma conversation et la bonne humeur avec laquelle je me mettais au piano pour improviser des danses que l'on dansait vraiment. Je fus même sur le point d'acquérir ainsi une popularité presque incommode.

L'heure de la délivrance sonna enfin. Le jour parut où je tournai le dos à Paris, souhaitant de tout mon cœur ne plus jamais y revenir. C'était le 7 avril 1842. La ville s'épanouissait dans sa beauté printanière. Sous nos fenêtres, qui donnaient sur un jardin bien dénudé en hiver, les arbres verdissaient et les oiseaux chantaient.

Notre émotion fut grande, presque accablante, lorsqu'il nous fallut prendre congé de nos pauvres fidèles amis Anders, Lehrs et Kietz. Anders semblait ne plus devoir vivre longtemps ; avec l'âge, sa santé avait sérieusement décliné. Quant à Lehrs, il n'y avait plus d'illusions à se faire. Nous avions le cœur navré de constater la dévastation qu'en un si court espace de temps (les deux ans et demi de mon séjour à Paris) la misère avait pu causer en eux, des êtres si nobles, si bons et même si remarquables.

Kietz, dont l'avenir m'inquiétait moins pour sa santé que pour son caractère, nous donna, au moment du dé-

part, les dernières preuves de son affection sans bornes et presque enfantine. Il se figura que je n'avais pas assez d'argent pour le voyage et me força, malgré moi, à accepter une pièce de cinq francs, tout ce qu'il possédait à ce moment. De plus, il fourra dans la poche de la diligence un paquet de bon tabac à priser français.

Nous roulâmes bientôt sur les boulevards, puis nous passâmes les barrières et nous ne vîmes plus rien, car nos yeux étaient obscurcis par des flots de larmes.

FIN DU TOME PREMIER



PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 15467.

